N° 524 31e Année. Tome CXXXIX 15 Avril 1920

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 2 fr. 50 | *Etranger....... 2 fr. 85*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RUE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

A. ZÉRÉGA-FOMBONA

Le Symbolisme français et la Poésie espagnole moderne Vol. in-16. (*Collection les Hommes et les Idées*)

Prix (sans majoration).. 1 5

FRANCIS JAMMES

Le poète Rustique *roman*. Vol. in-16. Prix (sans majoration).................... 5 50

HENRI DE RÉGNIER

De l'Académie Française

Histoires Incertaines Vol. in-16. Prix (sans majoration).................... 5 2

REMY DE GOURMONT

Lettres d'un Satyre Vol. in-16. Prix (sans majoration).................... 5

GEORGES DUHAMEL

Paul Claudel SUIVI DE **Propos critiques**

Vol. in-16. (Prix sans majoration).. 5 2

GEORGES DUHAMEL

Entretiens dans le Tumulte *Chronique contemporaine, 1918-1919*. Vol. in-16. Prix (sans majoration).................... 5 2

ANDRÉ FONTAINAS

La Vie d'Edgar Poe *avec un portrait en héliogravure*. Vol. in-16.

Prix (sans majoration).. 5 9

RACHILDE

Dans le Puits ou **la vie inférieure**

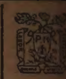
1915-1917, avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Vol. in-18. Prix (sans majoration).................... 5 2

ÉDOUARD DUJARDIN

De Stéphane Mallarmé au prophète Ezéchiel et ESSAI D'UNE THÉORIE DU RÉALISME SYMBOLIQUE. Broch. grand in-16. Prix (sans majoration)... 3



LIBRAIRIE PLON



VIENT DE PARAITRE :

JÉROME ET JEAN THARAUD

(Grand prix de Littérature 1919)

MARRAKECH
OU
LES SEIGNEURS DE L'ATLAS

Un volume in-16.. 5 francs

VIENT DE PARAITRE :

A. ERLANDE

VIVRE ET MOURIR LA...

Roman

Un volume in-16.. 5 francs

VIENT DE PARAITRE :

RENÉ MILLET

Ancien ambassadeur

SOCRATE
ET
LA PENSÉE MODERNE

Un volume in-16.. 7 francs



PLON-NOURRIT & Cie IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, rue Garancière - PARIS 6e



Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

208, rue de la Convention, 208. — PARIS XVe

Téléphone SAXE-82-41

Henri Barbusse ....
par Henri Hertz.

St-Georges de Bouhélier
par Paul Blanchart.

Maurice Barrès ....
par Gustave Louis-Tautain.

Romain Rolland ....
par Jean Bonnerot.

Charles Maurras ....
par Gustave Louis-Tautain.

Anatole France ....
par Georges-Armand Masson.

Paul Bourget ....
par Jean Pellerin.

Maurice Maeterlinck ...
par Louis Richard-Mounet.

Laurent Tailhade ....
par Louis de Gonzague-Frick.

Colette Willy ....
par Roger Allard.

Paul Fort ....
par Georges-Armand Masson.

Henri Bergson ....
par Georges-Armand Masson.

Henry Bataille ....
par Paul Blanchart.

Bourdelle ....
par Waldemar-George.

Saint-Saëns ....
par André Marot.

Le **Carnet-Critique** publie une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique.*

Chaque plaquette comprend :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;
2° Une biographie ;
3° Une étude générale ;
4° Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série : **15 MONOGRAPHIES**

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France...**	**30 fr.**
	Étranger.	**35 »**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France...**	**110 fr.**
	Etranger.	**111 »**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France....**	**2.50**
	Étranger..	**3 fr.**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France....**	**7.50**
	Étranger...	**8 fr.**

Viennent de paraître :

Henri BARBUSSE
Son œuvre
Étude critique, par **Henri HERTZ**

St-Georges de BOUHÉLIER
son œuvre
Étude critique,
par **Paul BLANCHART**

A titre exceptionnel, les souscripteurs des deux premières monographies pourront encore s'abonner à la collection complète, en nous adressant la différence entre le prix de ces deux plaquettes, et le prix de l'abonnement souscrit, soit, par exemple, pour l'édition ordinaire : 30 — 5 = 25 francs.

LE
PROBLÈME RÉGIONALISTE

—

Le mot Régionalisme est confondu dans l'esprit avec toute une série de vocables, de sens plus ou moins voisin.

Il faut distinguer du régionalisme la décentralisation, qui chronologiquement la précède — le mot étant de formation récente, — la déconcentration, et le fédéralisme.

Fixons brièvement ces quelques mots.

Déconcentration et décentralisation sont des termes de droit administratif. La décentralisation tend à développer les pouvoirs locaux au détriment du pouvoir de l'Etat qui, sous un régime centralisé, soumet la nation à une direction unitaire, rayonnant du centre sur tous les points du territoire : la loi municipale du 5 avril 1884 décentralise, par exemple, en transportant au Conseil municipal, organe élu au sein de la Commune, des attributions jusqu'alors réservées au pouvoir central.

La déconcentration tend aussi à disperser les attributions du pouvoir central sur les divers points du territoire administré ; mais, au lieu d'en confier l'exercice à des organes locaux, elle les réserve à ses propres agents administratifs. La déconcentration est ainsi compatible avec une extrême centralisation : un décret qui transfère la gestion de la fortune départementale de l'administration centrale au Préfet fait œuvre de déconcentration.

On a d'autre part souvent opposé — ou confondu — le

Régionalisme et le Fédéralisme. Sous le régime fédératif, des Etats sont agrégés sous un Etat-chef à la volonté duquel ils obéissent pour les affaires extérieures ; mais au sein de la confédération, ils se réservent une certaine autonomie administrative et même législative, et contribuent à la formation de la volonté fédérale.

Le Régionalisme, qui participe de tous les termes précédents, s'en différencie toutefois : c'est un mouvement de doctrine et d'opinion qui a pour objet la réforme de notre droit administratif. Son but est de substituer aux circonscriptions départementales, qui lui paraissent ne plus correspondre aux exigences de la vie économique et sociale moderne, des circonscriptions nouvelles, les Régions. Pour tracer leur cadre, le remaniement administratif se fonderait sur les réalités géographiques, ethniques, historiques et économiques trop souvent méprisées par la division départementale, ou qui, en tous cas, ont évolué de telle façon durant le dernier siècle (surtout au point de vue économique et démographique) que des cadres nouveaux s'imposent à ce mode de vie nouveau.

La genèse du mouvement régionaliste a été en somme une critique de la centralisation, une réaction contre l'appareil administratif construit pièce à pièce par la monarchie, disent les uns, brutalement érigé par la Révolution, disent les autres, consacré en tous cas par la Constitution de l'an VIII et mis en œuvre par la Réglementation impériale.

Il ne faut rappeler que pour mémoire les origines du mouvement, dessiné sous la Restauration, puis affirmé, dans son élan robuste, par la Révolution de 1848. C'est Lamennais, c'est Michel Chevalier, qui soutiennent la thèse nouvelle, et dont l'ambition est de faire consacrer législativement un grand projet d'organisation communale et cantonale.

Le Second Empire fit plutôt œuvre de déconcentration. La loi du 10 août 1871 est le fruit des travaux d'une commission de l'Assemblée nationale. Cette loi organise les

Conseils généraux dans un sens décentralisateur. Ainsi : réglementation nouvelle des modes de délibération. Publicité des Conseils généraux, commissions départementales, et surtout, autorisation de Conférences interdépartementales, touchant les questions d'intérêt commun à un groupe de départements. Cette loi est la consécration officielle de la vitalité du mouvement réformiste, dans le sens décentralisateur.

Le même esprit a présidé à l'élaboration de notre deuxième grande loi administrative, la loi du 5 avril 1884. Mais le texte le plus significatif, sans doute, à ce point de vue, celui qui — par la tendance qu'il révèle — réjouit le plus les partisans du Régionalisme, — c'est peut-être la loi du 22 mars 1890 qui crée les syndicats de communes et reconnaît à celles-ci le droit de s'associer pour les travaux d'utilité intercommunale.

Depuis ces textes fondamentaux, un nombre énorme de projets et de propositions à tendances décentralisatrices ont été déposés sur le bureau des Chambres. Il serait fastidieux de les énumérer ici. Le plus mémorable est celui que M. Briand, alors président du Conseil, avait déposé en 1910. Il superposait à l'organisation départementale une organisation régionale qui grouperait les départements, en raison de leurs intérêts communs, surtout dans le domaine économique. L'organe de la circonscription territoriale nouvelle eût été l'Assemblée régionale, connaissant de tous intérêts indépartementaux.

Avant de terminer ce bref aperçu historique (1) des tendances décentralisatrices qui ont précédé le Régionalisme, il faut mentionner les deux grands mouvements d'opinion doctrinale qui se sont formulés dans deux manifestes demeurés célèbres : « le Programme de Nancy » en 1865 et la « Déclaration des Félibres fédéralistes » en 1892.

Les deux inspirateurs du Programme de Nancy, Auguste

(1) A consulter : C[te] de Luçay, *la Décentralisation.* — Charles Brun, *le Régionalisme,* et la Bibliothèque régionaliste.

Comte et Frédéric Le Play, se proposaient de fortifier la commune, de créer le canton, en substitution à l'arrondissement dont l'expérience avait révélé l'inertie, et d'émanciper le département.

Le mouvement félibréen ou provençal est de bien plus ancienne origine. Son fondateur est Frédéric Mistral. C'était au début un cénacle de particularisme intellectuel, plutôt qu'un foyer d'agitation politique. Le mouvement affirma ses ambitions nouvelles en fondant l'Ecole parisienne du Félibrige, à laquelle adhérèrent les grands tenants du Régionalisme actuel, Charles Maurras, Charles Brun et Auguste Cavalier, ces deux derniers fondateurs de « l'Action régionaliste ».

Pour donner un aperçu du programme félibréen, on ne peut mieux faire que de citer quelques pages de la Déclaration de 1892. On verra que, sous des apparences très précises, bien des notions diverses y sont confondues, justifiant le grief qu'on a fait au Régionalisme d'être plus séduisant au point de vue idéologique et spéculatif, qu'aisément réalisable en pratique :

Nous réclamons la liberté de nos communes ; nous voulons qu'elles deviennent maîtresses de leurs fonctionnaires et de leurs fonctions essentielles. Ce ne seront plus alors de simples circonscriptions administratives. Elles auront une vie profonde, elles seront de véritables personnes, et pour ainsi dire des mères, inspirant à leurs fils les vertus, les passions ardentes de la race et du sang.

Donc, un premier point : émancipation, autonomie administrative de la Commune.

Un autre passage :

Point de détours. Nous voulons délivrer de leurs cages départementales les âmes des provinces dont les beaux noms sont encore portés partout et par tous : Gascons, Auvergnats, Limousins, Béarnais, Dauphinois, Roussillonnais, Provençaux et Languedociens.

Le retour aux divisions administratives d'avant 1879 est

donc un autre point du programme ; ceci, dans le glossaire régionaliste, s'appelle provincialisme.

Et enfin :

Nous sommes autonomistes. Nous sommes fédéralistes. Nous voulons une assemblée souveraine à Bordeaux, à Toulouse, à Montpellier. Nous en voulons une à Marseille ou à Aix. Ces Assemblées régiront notre administration, nos tribunaux, nos écoles, nos universités, nos travaux publics.

En résumé, l'essentiel de la réforme félibréenne serait : la création d'Etats fédératifs, circonscrits dans le cadre des anciennes provinces, et dont la cellule élémentaire serait la commune autonome, c'est-à-dire dépendant directement de la province qui la renferme. Ces Etats souverains dans l'ordre provincial seraient soumis à l'Etat central, pour toutes les attributions de Souveraineté nationale, notamment les relations militaires et diplomatiques. C'est donc du fédéralisme pur (1).

Il faut observer ici, en terminant le tracé historique du mouvement régionaliste, qu'il y a désaccord fondamental entre les deux programmes qui l'ont le mieux exprimé : l'Ecole de Nancy, composée surtout d'économistes et de publicistes, est assez conciliante envers le Régime actuel : elle garde comme cadre le département, l'émancipe en en décentralisant l'administration. A l'intérieur, elle supprime l'arrondissement, crée le canton, garde la commune.

L'école félibréenne est plus audacieuse et plus passionnée : elle se recrute parmi des Méridionaux, esthéticiens ou poètes. Aussi, supprime-t-elle le département, restaure-t-elle le cadre provincial et donne-t-elle à ses circonscriptions les caractères essentiels d'une confédération.

§

Ce bref résumé d'histoire aura permis d'observer qu'un des moyens préconisés pour la mise en œuvre d'une réforme

(1) Voir dans *l'Etang de Berre*, de M. Charles Maurras, le texte de la « Déclaration des Félibres fédéralistes, de 1892 ».

administrative de la France a été l'intervention législative, ou ce que, — pour l'opposer à un autre procédé que nous étudierons plus loin,— on a appelé la Régionalisation, par en haut. Ce sont, en effet, les méthodes proposées pour la réalisation pratique de la réforme qu'il nous faut considérer maintenant. Or, on a pu situer, par tout ce qui précède, le point épineux de la question : c'est l'extrême diversité des systèmes et des théories, et la mésintelligence probable de toutes ces propositions doctrinales, dès qu'il s'agirait d'abord d'en élire une parmi toutes et de la faire entrer ensuite dans le champ de l'expérience pratique.

Une réforme de notre droit administratif s'impose, ceci est entendu par tout le monde, ou presque, ainsi qu'en témoigne la liste bigarrée des défenseurs de la cause, dont les noms sont empruntés aux couleurs politiques les plus heurtées, depuis l'extrême droite, avec les La Tour du Pin-Chambly, les Xavier de Ricard, les Charles Maurras, jusqu'à la gauche avancée, avec Jean Longuet, qui fut un régionaliste de la première heure, et Paul Boncour, en passant par toutes les nuances du centre : Briand, Poincaré, Clemenceau, Cruppi, Deschanel, Barrès, Ribot, Bérenger, furent tous à leur heure, et quand ils en eurent le temps, des apôtres de la décentralisation dans un cadre régional.

Sur ce point de départ initial les programmes s'élancent, innombrables, sur des voies divergentes, dont beaucoup sont de direction absolument contraire. Comment accorder par exemple les conceptions que, respectivement, se font du régionalisme M. Charles Maurras et Jean Longuet ? On imagine aisément que ce sont des inconciliables.

Déjà les historiens discutaient assez âprement les origines du problème :

La Centralisation administrative, dit Tocqueville, est une institution de l'Ancien régime, et non pas l'œuvre de la Révolution et de l'Empire, comme on le dit.

Et M. Charles Maurras lui rétorque :

La liberté administrative fut pour nous sous l'Ancien régime, et la servitude sous le nouveau. Depuis l'an VIII, nous ne sommes plus citoyens, nous sommes administrés... Ce fut dans l'illustre nuit du 4 août que les franchises des villes et des provinces nationales achevèrent de succomber.

Quant aux voies de réalisation possibles, elles nous amènent en plein maquis de contradictions. D'abord, le « Régionalisme intégral » est-il praticable sous le régime actuel, ou n'est-ce pas la Constitution même qu'il convient de jeter à bas ? Et ici, se confrontent déjà républicains, monarchistes et socialistes de toutes nuances.

Puis, en admettant cette question résolue, quel cadre donner à la Région idéale, à quelle définition du mot s'arrêter ? Faut-il maintenir le département actuel, en l'émancipant vis-à-vis de l'Administration centrale? Faut-il grouper des départements, d'après leurs affinités ethniques et géographiques ?

Convient-il de revenir aux provinces de l'Ancien Régime, ou bien la Région sera-t-elle un organisme neuf, dont les éléments s'agrégeront d'après les modes de la vie moderne, issus de causes économiques et sociales qui, au cours du dernier siècle, ont profondément modifié les rapports des groupements humains avec le sol qu'ils habitent ?

Ce cadre de la Région une fois fixé, quels seraient ses rapports avec l'Etat-chef, avec la Nation ?

Quelles attributions lui seraient dévolues ? Jusqu'à quel point conviendrait-il de morceler la Souveraineté, au sein de l'organisme nouveau ?

Et quel serait l'organe de la Région ? Une Assemblée régionale sans doute, mais son mode de recrutement, ses pouvoirs, ses obligations et ses droits ?

Enfin, il y aurait à fixer, au sein même de la Région, les circonscriptions secondaires, arrondissement, canton, district ou commune.

On le voit, à mesure qu'on pose un facteur nouveau du

problème, la solution recule. En réalité, la question régionaliste renferme des données si vastes et si complexes qu'il ne semble absolument pas possible de la résoudre à priori à l'aide de telle ou telle construction systématique.

Le fatras des propositions parlementaires et des projets gouvernementaux est là pour témoigner de la débilité d'une telle méthode, et la législation régionalisante, à laquelle ce copieux dossier prétendait donner naissance est demeurée jusqu'ici du domaine des virtualités.

§

L'examen de ce premier système, qu'on a appelé la « Régionalisation décrétée » ou « Régionalisation par en haut », nous a fait buter dès l'abord sur la grosse difficulté du problème : les voies de réalisation.

L'impuissance constatée à réglementer leur Réforme par la voie législative, et à l'aide d'un appareil dogmatique laborieusement élu entre mille autres, a conduit les Régionalistes clairvoyants à préférer une autre méthode. Celle-ci substitue à des programmes spéculatifs l'observation expérimentale. Elle procède par recherches, par tâtonnements. Pour arriver à ses fins, sans bouleversements ni secousses, elle s'applique seulement à seconder les faits dans leur naturelle évolution; c'est ce que, d'un mot judicieux, M. Charles Maurras a appelé « l'empirisme organisateur ».

Ainsi convaincus que, par la diversité même de leurs conceptions, les programmes demeuraient en fait absolument impraticables, les Régionalistes s'avouèrent franchement incapables de fixer dans tous ses détails l'organisation qu'ils avaient rêvée. Ils se modelèrent sur la vie économique d'un territoire et d'un peuple. De rigide le régionalisme devint plastique; il se fit réaliste après avoir été doctrinal.

On ne prétend plus légiférer. On ne croit plus que la révision de la constitution, ou la loi, ou un simple décret,

soient capables de régénérer l'administration du pays. C'est à longue échéance que les projets paraissent désormais réalisables. Alors, la réforme des lois ne précéderait ni ne provoquerait le bouleversement de notre organisation intérieure ; elle suivrait ses directions lentes, naturelles, instinctives : « C'est de biologie qu'il s'agit », a écrit M. Vidal de la Blache en étudiant le sujet.

Et bien des Régionalistes non seulement ne croient plus à l'opportunité d'une intervention législative, mais estiment qu'elle serait funeste à la cause qu'elle prétendait défendre.

Le cadeau d'une belle Constitution décentralisatrice toute neuve nous semblerait assez gênant, écrit M. Charles Brun, tant que l'esprit des provinces ne sera pas modifié et que ne seront pas solidement assis les groupements primaires dont le pays a besoin.

Et M. de Tourtoulon, cité par le précédent:

Si la décentralisation par lois et décrets s'établissait aujourd'hui, peu de mois se passeraient avant qu'une immense clameur ne s'élevât de tous les coins de la France : Qu'on nous ramène à la Centralisation, qu'on nous rende la tutelle de l'Etat !

Ces contempteurs de la Régionalisation législative ont très bien aperçu le vice initial du système : il aurait construit l'édifice nouveau en commençant par le haut, au lieu de l'établir par le bas. C'est — dans un autre domaine — ce qu'on a tenté de faire déjà pour l'organisation du Crédit populaire en France, et c'est pourquoi les essais ont été si malheureux. Au lieu d'encourager — comme avait fait l'Allemagne avec un si éclatant succès — la création de sociétés coopératives de petite épargne, développées peu à peu, en leur extension territoriale et la complexité de leurs opérations, on s'est évertué à organiser, par lois et par décrets, le Crédit au moyen de vastes établissements plus ou moins officiellement subventionnés par l'Etat, et qui n'inspiraient à la petite et moyenne entreprise qu'une salutaire méfiance et un respectueux éloignement.

En un mot, une tendance économique nouvelle se manifestant, il y avait vis-à-vis d'elles deux attitudes à prendre: lui laisser ordonner et développer délibérément ses forces vitales, ses initiatives spontanées, quitte à les fortifier d'encouragements tutélaires jusqu'à leur développement normal.

Ou bien imposer au mouvement nouveau des directives arbitrairement délimitées par l'*a priori* d'un programme théorique ; l'expérience de cette dernière méthode, malheureusement adoptée chez nous, a prouvé qu'on ne saurait impunément forcer une impulsion inorganique encore, sans faire avorter son élan.

Cette parenthèse comparative étant close, si l'organisation régionaliste est vraiment une tendance inéluctable de la géographie administrative moderne, si c'en est un effort impératif vers de nouvelles divisions du territoire, pourquoi, au lieu de brusquer la nature, ne pas la laisser agir seule? Telle est la question que, devant les faits, se posent certains Régionalistes. Ce sont les Libéraux après les Interventionnistes dont nous avons précédemment étudié les méthodes.

Ainsi s'est peu à peu dessiné un nouveau protagonisme : la Régionalisation spontanée, opposée à la Régionalisation législative. La réforme, disent ses partisans, se fera fatalement. Il y aura ici transformisme selon des besoins naturels. La région, en effet, d'après toutes les observations faites, n'est pas une entité statique, c'est un organisme vivant, qui, lentement, devient, se constitue et s'ordonne.

Proudhon, qui avait entrevu la route, demandait aux provinces « de faire les premières entendre leurs voix ». Depuis ce temps, elles ont, semble-t-il, parlé haut et justifié les prédictions qui les jugeaient aptes à plaider elles-mêmes leur cause. Le propre de la Régionalisation spontanée est de présumer que les traditions anciennes, les habitudes d'un siècle et les besoins qui en sont issus doivent forcément créer des modalités territoriales nouvelles, et c'est ce qu

s'appellerait les Régions. L'Etat, lorsqu'elles se seraient délimitées avec une netteté suffisante et d'une manière toute instinctive et empirique, lorsqu'elles seraient réellement nées, et nées viables, n'aurait plus qu'à les consacrer ; en les douant de leurs attributions administratives, il les munirait pour ainsi dire d'un état civil officiel.

Partout, d'ailleurs, où les divisions actuelles correspondent à des réalités naturelles — ethniques, géographiques, économiques, — elles devront subsister. La région et le département ne seront alors que deux noms différents appliqués à une seule et même portion du territoire.

Partout, en revanche, où les circonscriptions de l'an VIII ont violé la délimitation logique et spontanée du sol, et se sont arbitrairement substituées à une division plus robuste, la province reparaîtra.

Enfin, dans la plupart des cas, des divisions nouvelles seront imposées par cent ans d'évolution économique et démographique, qui ont agrégé selon des modes nouveaux le groupe humain sur le sol qu'il habite.

Telles seront les Régions dont la méthode libérale prétend favoriser l'organisation spontanée, pour ensuite en consacrer officiellement par des lois l'identité administrative.

§

Le problème régionaliste n'a de sens et d'utilité, on n'en doit étudier les méthodes et rechercher la solution éventuelle que s'il est établi sur des données raisonnables et qui puissent se justifier par l'observation des faits. On nous affirme que la région existe, latente, virtuelle, et que l'évolution économique du siècle la pousse à briser les cadres actuels, avec une force telle qu'il serait vain et absurde de contrarier son mouvement.

Avant de vérifier ces affirmations, il faut dissiper la singulière erreur d'optique qui fait incriminer — par les uns la Monarchie, par les autres l'Assemblée constituante — de tous les méfaits que la centralisation excessive a commis

dans notre société contemporaine. D'après ces thèses, les centralisateurs artificieux des siècles passés auraient, pour faire triompher leur manie d'unification arbitraire et despotique, violenté partout la nature. Ils auraient frappé la Région vivante d'un sommeil maléfique, et tout l'objet de la campagne actuelle serait de l'en délivrer.

Ceci est quelque peu défigurer l'histoire, pour les besoins d'une cause trop passionnément défendue. Certes — les limites départementales — par antipathie et parti-pris contre les anciennes provinces, dont quelques-unes étaient belles et bonnes — ont parfois méconnu les réalités essentielles du sol et de l'histoire, desquelles doit s'inspirer une saine division administrative. Mais, d'une façon générale, et envisagé dans son ensemble, le département correspondait fort raisonnablement au milieu qu'il prétendait circonscrire. C'est manquer de perspective que de lui prêter dès son origine un vice qui n'est dû qu'à son prolongement dans une époque pour laquelle il n'était pas fait. Satisfaisant pour son temps, il est aujourd'hui frappé de désuétude et il est bien certain qu'il devrait disparaître. Rendons-lui du moins justice, en nous rappelant le milieu auquel, en l'an VIII, il servait de cadre : une société assez humble dans ses besoins économiques, un travail peu divisé, dont la maison familiale, le village, ou des cités faiblement peuplées, sont la plupart du temps les cellules de production autonome. A des besoins modestes limités en nombre dans une communauté de piètre imagination économique correspondent des services restreints, dont l'administration pouvait être centralisée dans un très petit nombre de bureaux et de ministères. On parle aujourd'hui, par exemple, de la collégialité effective de tous les services locaux. L'essai fut tenté à l'époque, et il fut péremptoirement mauvais, parce que la pléthore d'organes décentralisés ne répondait pas à des besoins divisés.

Nulle velléité de solidarité interprofessionnelle, non plus. Au contraire, la tendance est à l'individualisme outrancier. On brise les cadres corporatifs. La politique est nettement

anti-associationniste, et la concentration des masses urbaines ne vient pas encore réagir sur elle. Notre centralisation administrative date, ne l'oublions pas, d'avant la vapeur, d'avant l'électricité. C'est pour elle une circonstance atténuante, et presque une cause d'absolution.

Un siècle a profondément transformé le mode de vivre auquel cette administration correspondait logiquement. Des découvertes transcendantes dans l'ordre industriel et commercial ont amené la division du travail au maximum de la complexité.

La rapidité croissante des transports a multiplié la circulation des marchandises et les issues de répartition de plus en plus innombrables ont galvanisé le taux de la production. Ceci a changé tous les rapports, toutes les mesures, tous les éléments de comparaison. Il y a eu élargissement progressif des zones de travail qui, désormais, coordonnent des énergies humaines coalisées. La tendance la plus impérative, la plus irrépressible de toute l'économie moderne, c'est la socialisation des besoins et des services. Ils s'enchaînent, s'enchevêtrent les uns aux autres, en une figure de complexité presque inextricable.

Cette force vertigineuse, qui tend à spécialiser et à socialiser les besoins et les services se manifestant par une mobilité de plus en plus accélérée dans la circulation des richesses, devait, pour s'exercer à son gré, se choisir un milieu géographique adéquat, qu'elle devait peu à peu transformer, pour le soumettre à ses fins. On a vu se former, autour de points de prédilection géographique et historique (nœuds de voies de terre ou d'eau, carrefours, cols, estuaires), des agglomérations exprimant ,dans le choix de leur activité, le génie particulier du pays. C'est le territoire lui-même et son habitant qui, entraînés par la fatalité économique, bouleversant leurs rapports, ont les premiers brisé les cadres administratifs de l'an VIII et plaidé le plus passionnément la cause du Régionalisme. Partout où des réalités économiques vitales avaient été comprimées par l'encadrement

départemental, elles se sont rebellées et ont continûment travaillé à leur régénération. (L'expansion du Dauphiné hors de ses limites arbitraires est un bel exemple de cette lutte du sol avec son administrateur-geôlier.) Ainsi des régions plus ou moins homogènes sont en voie de formation ou plutôt de self-libération, fondées sur les affinités du climat, du relief, de la langue, du goût commercial et de l'inclination intellectuelle.

Ces foyers actifs se sont constitués autour d'un point rayonnant : la ville. Cette ville régionale concentre toutes les énergies ambiantes, puis elle les renvoie par un mouvement d'échange développant sans cesse son amplitude. C'est ce qu'un économiste anglais a appelé « la nodalité ». Lyon, Marseille, Grenoble, Strasbourg, sont des villes nodales ; elles reçoivent l'onde, et elles la propagent. Services et besoins régionaux trouvent en elles leur intermédiaire indispensable et naturel. Elles font communiquer le pays qu'elles exploitent et fortifient avec les débouchés extérieurs. L'observation révèle que, si la zone d'influencé émanée de ces nœuds vitaux est allée en s'élargissant, le mouvement initial est toujours parti de points rigoureusement prédestinés par leur détermination géographique aussi bien qu'historique. Le lieu, pour engendrer la région et sa ville, doit avoir présenté un génie singulier et développé des habitudes, des traditions, un double instinct de préservation particulariste et d'envahissement aggressif. Ainsi la Région aura-t-elle par la prééminence biologique du plus fort assimilé peu à peu son environnement neutre, jusqu'à se composer la propre et homogène physionomie de son sol, de son habitant, de son industrie. Au simple examen d'une carte, les organismes territoriaux vivants s'exposent dans leur raison d'être, avec leur pouvoir de résistance, d'absorption ou de rayonnement. Lyon, carrefour, était, de toute logique, destinée aux foires ; Marseille, depuis des millénaires, est une ville d'entrepôt et de transit, alimentant — depuis le petit Lacydon phocéen, jusqu'aux énormes docks

d'aujourd'hui — un arrière-pays de plus en plus vaste, de plus en plus vorace, et qui, en traçant, du Rhône aux Etangs du delta, les méandres de ses voies fluviales, ouvre sur le grand port des bouches d'aspiration et de dégorgement.

Le Dauphiné, dès que l'hydraulisme intervint, devait, par sa prédestination géographique, devenir la région de la houille blanche et rendre tributaire de ses services une étendue dépassant maintenant, non seulement les cadres de ses départements, mais aussi les limites de l'ancienne province.

On voit, par ces quelques observations, que la circonscription nouvelle, telle que la préconisent les Régionalistes, est loin d'être une entité purement spéculative. C'est bien un organisme vivant, doué d'un tempérament propre, et mu par un vouloir impératif de croissance et d'organisation.

Est-ce à dire que la Région, plus ou moins virtuelle encore, aura la vigueur de s'organiser seule, en dehors de toute intervention ? Nous ne le pensons pas. Le rôle de l'Etat n'est pas ici de créer, mais d'aider la mise au jour. Il donnerait à l'organisme nouveau les moyens de vivre, de développer et d'affirmer librement sa personnalité indigène. Sans bouleversement législatif, et en préconisant plutôt évolution que révolution, il y a beaucoup à tirer des institutions actuellement existantes. Bien des organes locaux (communaux ou départementaux) pourraient voir leurs attributions accrues par une interprétation des textes plus extensive, plus tendancieuse dans le sens régionaliste, sans qu'il soit besoin de remanier ceux-ci. Nous n'en savons pas, assurément extraire tout ce qu'ils contiennent, et ils nous livreraient bien plus, si nous leur demandions davantage. Avant de promulguer une législation régionaliste, appliquons-nous, en manière de prélude, à créer une jurisprudence régionaliste : les décisions interprétatives qui orientent les lois existantes vers une tendance systématique sont toujours le fidèle reflet des vœux de l'opinion publique,

c'est à elles de guider, d'aiguiller le législateur vers la consécration officielle de l'œuvre dès longtemps entreprise.

Il conviendrait ainsi, par exemple, de multiplier les conférences interdépartementales et les syndicats de communes, autorisés par les lois de 1871 et 1884, et jusqu'ici assez parcimonieusement utilisés. D'autre part, l'initiative des associations et collectivités de toutes sortes, agissant au sein de la région, peut être aussi un préambule effectif au remaniement législatif futur.

Quoi qu'il en soit, l'examen des faits justifie en somme les espoirs de la Régionalisation spontanée. Le Régionalisme étant une tendance irrésistible de l'économie géographique contemporaine, il semble donc bien que la méthode analysée plus haut constituerait son mode de réalisation le plus judicieux et le plus effectif : ce serait la self-organisation de la région déterminée par ses directives naturelles, l'intervention de l'Etat se bornant, après un laisser-faire bienveillant, à la consécration officielle de l'organisme administratif nouveau.

THÉRÈSE LAVAUDEN.

L'ÉTRANGE EXISTENCE
DE L'ABBÉ DE CHOISY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

—

I. — Un saint qui ne l'est pas.

François-Timoléon de Choisy est un prêtre dont l'Eglise peut s'honorer. Dès l'âge de dix-huit ans, il est abbé de Saint-Seine, en Bourgogne. Il écrit très pieusement, non seulement sur l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu, mais aussi sur divers sujets sacrés, tels que l'interprétation des Psaumes, les vies de Salomon, de David et de saint Louis.

Comme, en sa cinquante-troisième année, il devient grand doyen de la cathédrale de Bayeux, il entreprend de rédiger, en onze volumes, l'histoire de l'Eglise, en même temps que des récits de piété et de morale. Sa vertu est récompensée : de ses œuvres ne tire-t-on pas, en effet, un recueil de pensées et de maximes à l'usage des jeunes filles et aussi des séminaires et des couvents ?

François-Timoléon de Choisy est une âme de vertu et de haute morale. L'esprit de son époque est quelque peu corrompu, trop d'écrits s'adressent à la jeunesse, qui la conduisent dans les sentiers obliques, suscitent en elle une curiosité malsaine et sont d'autant plus dangereux que, pour être davantage prisés, ils prennent un tour d'agréables fictions. A ces récits il faut en opposer d'autres, amusants, aux sujets innocents, qui exaltent les vertus chrétiennes et rehaussent l'âme des jeunes lecteurs. Choisy se consacre à

cette tâche, et ses histoires de piété et de morale sont pieusement tirées de l'Ecriture Sainte.

François-Timoléon de Choisy est un homme de courage et un ambassadeur de France au Siam, à l'esprit subtil et clairvoyant. Il suit Louis XIV aux armées, lors du passage du Rhin, et comme il se trouve, un soir, par hasard, dans la tente de son frère, M. de Balleroy, celui-ci reçoit l'ordre de marcher avec son régiment, et Choisy, selon son expression, de le suivre sans balancer. Il ne craint pas non plus de s'expatrier avec le chevalier de Chaumont, chargé d'une mission auprès du roi de Siam que le roi de France se propose de faire chrétien. Choisy expose lui-même qu'il a l'ambition apostolique d'aller au bout du monde convertir un grand royaume. C'est une manière, à l'époque, d'étendre par delà les mers l'influence française, et il agit, durant tout le voyage, d'après ce qu'assure le chevalier de Chaumont, comme un très honnête homme qui a beaucoup d'esprit et de mérite.

François-Timoléon de Choisy est un écrivain dont le renom fut très brillant et dont le temps n'a pas terni la renommée. C'est que l'auteur a de la grâce, de la distinction et de l'esprit ; on goûte principalement la légèreté de son style. Tous ses livres sont agréables, et, comme dit Mme de Sévigné, ils se laissent fort bien lire. C'est d'ailleurs le but qu'il se propose et qu'il atteint très heureusement. Lorsqu'il compose son *Histoire de l'Eglise*, n'affirme-t-il pas sa volonté de ce qu'elle ne soit point embarrassée et, pour ainsi dire, accablée d'érudition, et qu'elle puisse se lire sans peine ? Il écrit naturellement, pense Saint-Evremond. Il sait aussi varier les situations, choisir les faits intéressants et les traits qui touchent et qui instruisent. C'est que, d'après Portail, il a été élevé dans le commerce continuel des compagnies les plus choisies et des esprits les plus ornés.

François-Timoléon de Choisy est un membre de l'Académie Française des plus remarquables et des plus distingués.

La docte assemblée le reçoit autant pour la grâce aimable de son talent que pour toutes ses qualités d'affabilité et de conversation. « Vos qualités personnelles ont enlevé tous nos suffrages », lui dit Charles de Coislin, en le recevant sous la Coupole. — « L'assiduité à vos séances me tiendra lieu de mérite », répond modestement Choisy. De fait, il est un des plus fidèles et l'un de ceux qui prennent le plus de part aux travaux de l'illustre Compagnie. M. de Valincourt, dans l'éloge qu'il fait de l'abbé de Choisy en recevant son successeur, affirme, en effet, que « jamais homme ne fut plus propre à s'attirer l'estime et l'amitié de ses confrères ». Il ajoute : « Ce qu'on ne saurait assez louer en lui, c'est la candeur qui paraissait dans tous ses entretiens. »

A s'en tenir là, François-Timoléon de Choisy est un saint homme.

Mais cette vertueuse existence a son caractéristique revers.

Ce prêtre, dont l'Eglise peut pourtant s'honorer, ne doit pas être cité en exemple. En effet, au dire même de l'abbé d'Olivet, son ami et collègue de l'Académie Française, il est aussi « une coquette qui avait mille fois plus de goût pour les mouches et pour les rubans, mille fois plus de désir de plaire que les coquettes de profession. De sorte qu'on pourrait dire que la nature s'était trompée et qu'elle en avait voulu faire une femme ».

Choisy aide à la nature : avant de revêtir la robe de prêtre, la robe de femme lui est familière, et, à quatre-vingts ans, il enlève encore sa soutane pour se parer capricieusement d'une robe à la mode. C'est avec des vêtements féminins qu'il va jusqu'à faire la quête en l'église de Saint-Médard. Il a, certes, le souci que son rabat de prêtre soit bien blanc et bien repassé, mais il a la préoccupation bien plus grande de ses jupes à parements de satin, de ses ceintures à gros nœuds de rubans, de ses corsages qui laissent découvertes ses épaules, de ses cravates de mousseline, de ses petits bonnets avec une fontange pour le jour, et, pour la nuit, de ses cornettes à dentelles.

Cette âme de vertu et de haute morale a sans cesse le goût de la dépravation. Rien ne lui plaît autant que d'être réellement pris pour Madame de Sancy ou pour la comtesse des Barres. Il ne néglige aucun soin ; il a, aux doigts, des bagues qui valent quatre mille francs et, aux poignets, des bracelets de perles et de rubis.

On le chansonne, il goûte un âcre plaisir à cette célébrité de ruelle et il n'en continue pas moins son étrange existence. Son bonheur est immense ; on le prend, en effet, pour une femme. Le marquis de Corbon ne va-t-il pas jusqu'à devenir amoureux fou de sa beauté ? « J'eusse bien voulu, dit Choisy, l'adoucir par quelques petites paroles, je ne voulais pas le perdre et mon cœur se gouvernait à son ordinaire. »

Mais l'abbé n'est femme que par le travestissement. Il a des intrigues et des amours avec de très jeunes filles dont il fait ses victimes.

Cet écrivain qui se plaît à narrer, à l'usage des cœurs chastes, les histoires de sainte Clotilde ou de sainte Elisabeth, reine de Hongrie, et dont on admire l'heureuse simplicité et la naïveté charmante, ne se gêne pas pour conter ses aventures. Il le déclare tout crûment : « Je dirai que je n'ai pas été élevé dans une bouteille. » Il étale tous ses défauts et il est le premier à reconnaître qu'il ne peut s'en défaire. Ainsi, il a aimé le jeu au point de se ruiner. Il comprend qu'il fait mal, il veut ne plus jouer, mais chaque fois qu'il y renonce, c'est, avoue-t-il, pour retomber dans ses anciennes faiblesses et pour redevenir femme.

La vérité, qu'il prétend chérir par-dessus tout au monde, le conduit à dire « simplement les choses comme elles se sont passées ». Et quelles choses ! C'est son enfance déroutée par une mère au cerveau bizarre, qui l'habille en fille chaque fois que le jeune duc d'Anjou, frère de Louis XIV, se rend chez elle. C'est sa jeunesse passée dans le souci d'avoir la peau fine et blanche, la taille bien serrée : il se fait appeler « Madame de Sancy », et, publiquement, se donne pour mari M. de Maulny, et ce M. de Maulny n'est

autre qu'une aimable demoiselle du nom de Charlotte ; il est encore la comtesse des Barres, portant robe blanche à fleurs d'or, et dont s'éprend le chevalier d'Hannecourt.

Toujours, il s'occupe de rubans et de mouches, et, devenu très vieux, il demeure quand même « coquette ». L'abbé d'Olivet ne dit-il pas : « On l'a vu presque dans la vieillesse et même jusqu'à la mort habillé de cette manière, dans les compagnies et même à l'église. » Il s'applique, lui aussi, à réparer des ans l'irréparable outrage ; les rides sont ses ennemies, et il veut avoir le même succès que lorsque, autrefois, il portait des atours de fillette.

Il est, ainsi, de nature toute contraire à celle de Mlle de Maupin, qui, vêtue en jeune seigneur, court les tripots et les bouges et blesse en duel, entre autres, celui qui doit devenir son amant éperdu, Louis-Joseph d'Albert, fils du duc de Luynes ; — mais il est le semblable de ce chevalier d'Eon qui représente la France à l'étranger, qui devient femme, du moins quant au costume, et qui paraît ainsi à la Cour, et de cet inconnu qui se fait passer pour la fille du banquier de Louis XVI, de cette fausse mademoiselle Savalette de Lange, qui écrit et reçoit des lettres d'amour, mène la vie la plus aventureuse, et meurt dans un taudis à Versailles, vieillard robuste et bien constitué.

L'abbé de Choisy est, en vérité, atteint de féminisme psychique ; — mais n'envisageons pas d'aussi graves problèmes : ici, tout est littérature.

II. — L'obsession d'être « belle ».

La distinction dont son esprit est orné, son intelligence qui juge d'un trait, son caractère qui s'attache à toutes les découvertes de la grâce aimable et du raffinement poli, font que François-Timoléon de Choisy a toujours, au plus haut point, le culte de la beauté.

La beauté est le premier don de la nature et il faut sans cesse s'appliquer à se rapprocher d'elle. Elle rend plus délicat, et la première récompense qu'on en retire est la sa-

tisfaction que l'on fait tout d'abord impression sur soi, si l'on consulte son miroir, et ensuite sur ses semblables quand on passe auprès d'eux. Pour aimer la beauté, il faut avant tout savoir la contempler. Or, nul plus que François-Timoléon de Choisy ne sait regarder les femmes et les dépeindre en quelques lignes.

On pourrait extraire de ses œuvres une souriante et gracieuse galerie de portraits. On verrait passer Mme de Maintenon, avec ses yeux si brillants et si vifs, un visage si agrémenté d'esprit qu'en l'apercevant on ne pourrait s'empêcher de ressentir de l'inclination pour elle. Le galant abbé nous désignerait Mlle de Murcé, qui a tout ce qu'il faut pour bien se marier et qui épouse le comte de Caylus :

Les jeux et les ris brillaient à l'envi autour d'elle. Son esprit était encore plus aimable que son visage ; on n'avait pas le temps de respirer ni de s'ennuyer quand elle était quelque part. Toutes les Champmeslés du monde n'avaient point ces tons ravissants qu'elle laissait échapper en déclamant ; et si sa gaieté naturelle ne lui eût permis de retrancher certains petits airs un peu coquets que toute son innocence ne pouvait pas justifier, c'eût été une personne tout accomplie.

Choisy nous montrerait également Mme de Lowenstein, qui a une fort bonne conduite dans une place fort glissante : « Elle était belle comme les anges, dans une jeunesse riante, une taille fine, les yeux brillants, le teint admirable, les cheveux du plus beau blond du monde, un air engageant, modeste et spirituel », et aussi « la surprenante et éclatante beauté » de Mademoiselle de Fontanges, qui fait que Louis XIV, aussitôt « ensorcelé », est subjugué par elle, « emporté sans réflexion et presque malgré lui ». Mais l'abbé s'y entend : elle peut être, comme Mme de Lowenstein, « belle comme un ange », seulement elle est « sotte comme un panier ».

Et Mlle de la Vallière ? François-Timoléon de Choisy la connaît dès son plus jeune âge ; ensemble, ils jouent à colin-

maillard et à la cligne-musette. Mais elle n'est pas très aimable envers ses premiers amis : « dès qu'elle a tâté des amours du roi », elle ne veut plus, en effet, les voir. Elle n'en demeure pas moins captivante, et l'abbé, indulgent, sans rancune contre elle, de trouver que le vers de La Fontaine, qui veut que la grâce soit encore plus belle que la beauté, doit surtout s'appliquer à sa compagne d'enfance, car elle a le « teint beau, les cheveux blonds, le sourire agréable, les yeux bleus, et le regard si tendre et en même temps si modeste, qu'il gagnait le cœur et l'estime au même moment ».

Ne nous étonnons donc pas que François-Timoléon de Choisy, qui sait à ce point apprécier les purs et charmants visages, mette le plus grand soin dans le choix de ses maîtresses et les cherche judicieusement, tout simplement, là où elles sont, à condition qu'elles soient dignes de son goût éprouvé.

Comme, un jour, il se rend chez Mme Durier, sa lingère, il y rencontre la petite Babet. Elle est dans la fleur de l'âge, elle a tout au plus atteint sa quinzième année, et elle a « le teint beau, la bouche vermeille, les dents belles, les yeux noirs et vifs ». Babet a bien les bras un peu maigres, mais elle a une taille droite, de petites hanches et une gorge naissante que l'abbé estime blanche comme neige.

Il a soin de lui commander des robes magnifiques, le plus beau linge de Paris, des boucles d'oreilles de diamants. Babet se métamorphose de la sorte en Mlle Dany.

Elle parut aussitôt belle comme un petit ange ; sa jupe et son manteau étaient de moire d'argent, la tête chargée de rubans couleur de feu, la gorge fort découverte ; point de colliers de perles, parce qu'elle avait le col fort beau... On se récria sur sa beauté.

L'abbé est un fin contemplateur. Mlle Dany a été se coucher, et voici comment il nous la dépeint :

Elle était quasi à son séant, de belles cornettes avec des rubans couleur de feu, une chemise avec des dentelles, échancrée fort bas, en sorte que l'on voyait entièrement sa gorge qui, assu-

rément, n'était point pendante ; c'était deux petites pommes bien blanches dont on voyait le contour, avec un petit bouton rose au milieu de chacune ; elle y avait mis une grande mouche ronde pour les faire paraître encore plus blanches ; je lui avais dit de ne point ôter ses boucles d'oreilles, ni ses mouches ; c'était en été, il faisait chaud, et, quoiqu'elle fût fort découverte, elle n'avait point peur de s'enrhumer.

A Bourges, où il s'est installé sous le nom de comtesse des Barres, François-Timoléon de Choisy fait la connaissance de Mlle de la Grise, et voici en quels termes il nous la présente :

C'était une de ces petites beautés fines qui n'ont que la cape et l'épée, de petits traits, un beau teint, de petits yeux pleins de feu, la bouche grande, les dents belles, les lèvres incarnates et rebordées, les cheveux blonds, la gorge admirable, et, quoiqu'elle eût seize ans, elle n'en paraissait que douze.

Mais l'abbé de Choisy a une étrange nature. La beauté est surtout l'apanage de la femme, il ne la prise qu'en elle, c'est d'elle, par conséquent, qu'il veut se rapprocher, et c'est pour en avoir la complète illusion qu'il imagine de devenir femme, du moins quant à l'apparence.

Il a lui-même de son esprit subtil examiné son cas ; il s'est analysé, et le raisonnement qu'il en tire, il l'invoque en excuse :

J'ai cherché d'où me vient un plaisir si bizarre, le voici ; le propre de Dieu est d'être aimé, adoré ; l'homme, autant que sa faiblesse le permet, ambitionne la même chose ; or, comme c'est la beauté qui fait naître l'amour et qu'elle est ordinairement le partage des femmes, quand il arrive que des hommes ont ou croient avoir quelques traits de beauté qui peuvent les faire aimer, ils tâchent de les augmenter par des ajustements de femmes, qui sont fort avantageux. Ils sentent alors le plaisir inexprimable d'être aimés. J'ai senti plus d'une fois ce que je dis par une douce expérience, et quand je me suis trouvé à des bals et à des comédies, avec de belles robes de chambre, des diamants et des mouches, et que j'ai entendu dire tout bas auprès de moi : « Voilà

une belle personne ! » j'ai goûté en moi-même un plaisir qui ne peut être comparé à rien, tant il est grand.

Ecoutons ce que dit Sainte-Beuve :

Il faut entendre l'abbé de Choisy décrire ses toilettes et ses ajustements dans le plus grand détail ; il s'y délecte, il s'y étend, il y excelle ; c'est là le trait le plus saillant, le plus original de cette vaine et futile nature, et qui trahit à quel point, chez lui, la coquetterie de la femme était innée. On a vu maintes fois le travestissement être un moyen de licence et de désordre, et servir à faciliter des passions, des intrigues ; c'est le cas le plus ordinaire. Pour l'abbé de Choisy, qui n'est certes pas exempt de coupables désordres, le travestissement, toutefois, semble être encore la chose principale, l'attrait le plus vif ; il aime le miroir pour le miroir, la toilette pour elle-même, la bagatelle pour la bagatelle. Etre devant une glace à s'adoniser et à faire des mines avec une mouche ou une boucle qui lui sied, ayant autour de lui un cercle qui l'encense et qui l'admire, et qui lui dit sur tous les tons : « Vous êtes belle comme un ange ! » c'est là son idéal et son suprême bonheur.

Aussi ne néglige-t-il aucun soin pour sa personne. Mademoiselle de la Vallière et Mademoiselle Dany ont « le teint beau », Mademoiselle de là Grise a « un beau teint », Madame de Lowenstein a « le teint admirable », — lui aussi, après avoir admiré ces modèles, tâchera de leur ressembler.

Il a tout d'abord un grand bonheur : il est sans moustache ni barbe.

On avait eu soin, dès l'âge de cinq ou six ans, de me frotter tous les jours avec une certaine eau qui fait mourir le poil dans la racine, pourvu qu'on s'y prenne de bonne heure.

Il peut ainsi se livrer à toutes les préoccupations qu'exige son corps. Sa taille demeure toujours bien conservée, grâce à ses « corsets brodés », ses épaules « assez blanches par le grand soin que j'en avais eu toute ma vie ».

Et puis, il n'a garde d'oublier de se laver chaque soir le cou et le haut de la gorge avec de « l'eau de veau et de la

pommade de pieds de moutons, ce qui faisait que la peau était douce et blanche ». Il se fait percer les oreilles, il met des boucles de diamants et, pour que l'on voie ces dernières « tout à plein », il fait tailler sa perruque poudrée. Il met trois ou quatre mouches au coin des lèvres et non loin des yeux ; il se fait friser les cheveux, mettre des papillotes, et, le lendemain, après avoir été coiffé par des mains expertes, il orne son cou d'une croix de diamant ou de colliers de perles, ses doigts de « deux bagues qui valaient bien quatre mille francs », et ses poignets de bracelets de perles et de rubis.

Ce n'est pas tout, il lui faut maintenant s'habiller : à ce soin est toujours spécialement attachée une femme de chambre. Lui-même raconte qu'il a des robes or et noir, avec parements de satin, ceinture busquée, gros nœud de ruban sur le derrière pour marquer la taille, grande queue traînante et petit bonnet avec fontange. Il a également une robe de drap noir fermée par devant avec des boutonnières noires qui vont jusqu'en bas et une queue d'une demi-aune. Il défait trois ou quatre boutonnières du haut pour laisser entrevoir un corps de moire d'argent, ou bien cinq ou six du bas pour laisser voir un dessous de satin noir moucheté. Il porte avec cette robe une cravate de mousseline dont les glands tombent sur un grand nœud de ruban noir. Le haut de ses blanches épaules se découvre suffisamment, et comme un petit laquais porte cérémonieusement la longue traîne, on aperçoit alors le jupon de damas blanc.

C'est François-Timoléon de Choisy qui se complaît dans toutes ces explications. Son goût pour les toilettes féminines s'affirme par les contrastes : robes noires doublées de blanc, robes blanches doublées de noir.

Quel accoutrement revêt-il pour faire la conquête d'un de ses oncles, conseiller d'Etat ? Il a bien soin de ne pas nous en faire mystère : « Corps lacé par derrière, robe de velours noir ciselé, jupe de même, par-dessus jupon ordinaire, cravate de mousseline, stinquerque or et noir. »

J'avais gardé jusque-là mes cornettes de nuit, je mis une perruque fort frisée et fort poudrée.

L'abbé de Choisy est parfois en négligé. A ce moment, il porte une « robe de chambre de taffetas incarnat, un fichu, une échelle de rubans blancs, des cornettes à dentelles avec des rubans incarnat sur la tête, pas une mouche, mes petites boucles d'or ».

Celui que l'abbé d'Olivet qualifie de coquette, ayant mille fois plus le désir de plaire que les coquettes de profession, a toutes les minauderies adéquates à ses étranges accoutrements : il se mire « pour rajuster quelque chose à mes pendants d'oreilles ou à ma stinquerque », et parfois, lorsqu'en passant des gens le complimentent sur sa beauté, il ne répond que « par une mine modeste et dédaigneuse ».

Il se croit vraiment femme, mais il faut encore plus à son imagination faussée : il lui faut, dans son existence même, l'ambiance propre à se faire davantage illusion. Voici, d'après lui, la description de sa chambre à coucher : tapisserie, rideaux des fenêtres et portières de damas cramoisi et blanc, grand trumeau de glace, trois grands miroirs, glace sur la cheminée de marbre blanc, porcelaines, tableaux à bordures dorées, chandeliers de cristal, sept ou huit plaques où, le soir, on allume des bougies. Le lit, à la duchesse, est également de damas cramoisi et blanc, les rideaux sont attachés avec des rubans de taffetas blanc, les draps sont en dentelles, et enfin trois gros oreillers et trois ou quatre petits attachés dans les coins avec des rubans couleur de feu.

Comme il est femme, on le déshabille chaque soir, on le frise, on ajuste ses cheveux sous des papillotes, on fixe ses cornettes, on lui met une camisole incrustée de dentelles d'Alençon. Il ôte ses boucles de diamant et a soin de les remplacer par de plus petites en or.

Ainsi accoutré, dans le décor adéquat, François-Timoléon de Choisy, qui trouve Mme de Lowenstein « belle comme les anges », Mlle de Fontanges « belle comme un ange » et

Mlle Dany « belle comme un petit ange », a l'irrésistible et continuel désir de ressembler à ces délicieux modèles ; il a, durant toute sa vie, l'obsession d'être belle.

Il rappelle tous ses succès de femme, dont il est le premier et sans doute le seul à goûter toute la saveur. Comme il habite au faubourg Saint-Marceau, sous le nom de Mme de Sancy, une de ses amies, Mme d'Usson, dit en parlant de lui au curé de l'endroit : « N'est-ce pas là une belle dame ? » Et le curé, que n'offense pas la vue de son confrère déguisé en femme, d'affirmer à ce dernier : « J'avoue, Madame, que vous êtes fort bien. »

Nous avons dit que, pour faire la conquête de son oncle, conseiller d'Etat, l'abbé revêt une robe de velours noir giselé, et cet auguste magistrat d'être à son tour captivé et de reconnaître : « A ce que je vois, il faut que je t'appelle ma nièce. En vérité, tu es bien jolie. »

Comme, sous des vêtements féminins, il fait la quête à l'église de Saint-Médard, ainsi que nous l'avons narré plus haut, il entend dire à deux ou trois reprises : « Mais est-il bien vrai que ce soit là un homme ? Il a bien raison de vouloir passer pour une femme. » Aussi, François-Timoléon de Choisy de nous prévenir aussitôt : « On peut juger que cela me confirma étrangement dans le goût d'être traité comme une femme. »

Même succès à Bourges. Il va à la messe avec Mme de Coudray, femme du lieutenant-général. En sortant de l'église pour aller à son carrosse, il entend encore : « Voilà une belle femme ! » ce qui, confesse-t-il, « ne me laissait pas que de me faire plaisir ».

Il a même la satisfaction d'être belle comme Mme de Lowenstein et Mlle de Fontanges, car, pour le louer, on emploie les mêmes expressions dont il se sert à leur égard.

« J'avoue, ma chère cousine, que cet habillement vous sied bien ; vous êtes, ce soir, belle comme un ange. » C'est l'opinion de Charlotte Renard, qui avoue lui dire sans cesse : « Madame, que vous êtes belle aujourd'hui ! » C'est

aussi celle des gens qui lui adressent des lettres anonymes : « J'avoue que vous êtes belle et ne m'étonne pas que vous aimiez les ajustements des femmes, qui vous conviennent extrêmement. »

Il a même l'approbation de Mazarin. Il comparaît devant lui, mais à dessein presque humblement, et le cardinal, après l'avoir examiné, lui déclare : « Vous êtes fort bien. » Et un peu plus tard : « Au moins, si vous êtes coquette, vous êtes modeste ; l'un passera pour l'autre. » Ou enfin : « Il serait à souhaiter que toutes les dames fussent habillées aussi modestement. »

Mais François-Timoléon demeure toujours dans son grand désir « de me parer et de faire la belle ». Il y réussit. C'est Mme de la Fayette qui, en l'apercevant, s'écrie : « Ah ! la belle personne ! » et La Rochefoucauld qui approuve. Qu'importe donc que le duc de Montausier, après n'avoir pu s'empêcher, lui aussi, de lui avouer : « Vous êtes belle ! » s'empresse de lui exprimer son indignation de ce qu'il fait « la femme » !

François-Timoléon de Choisy a l'approbation du Dauphin même, alors âgé de douze ans : « Je la trouve belle comme un ange ! » C'est aussi l'expression qu'emploie Mlle de la Grise, qui ne l'appelle que : « Ma belle dame », et ne fait que lui assurer : « Vous, belle madame, vous n'êtes pas jolie, vous êtes belle comme un ange ! »

Enfin, Mme Gaillot formule ce compliment qui les renferme tous : « Toutes les dames ne vous ressemblent pas, et il faut être aussi belle que vous êtes pour avoir si peu besoin de secours étrangers ; votre miroir vous suffit et vous dit continuellement que vous avez tout par vous-même. »

Aussi est-ce dans son travers qu'il se réfugie chaque fois qu'il a quelque chagrin ou quelque ennui. Comme Rosélie, petite comédienne fort jolie, de la troupe du sieur de Rosan, et dont il a fait sa maîtresse, le quitte pour se marier, François-Timoléon ne veut plus songer qu'à lui. Il nous déclare donc :

L'envie d'être belle me reprit avec fureur ; je fis faire des habits magnifiques, je remis mes beaux pendants d'oreilles qui n'avaient pas vu le jour depuis trois mois ; les rubans, les mouches, les airs coquets, les petites mines, rien ne fut oublié ; je n'avais que vingt-trois ans, je croyais être encore aimable et je voulais être aimée.

Telle, d'ailleurs, une jolie femme, il a soin de se rajeunir, — car il est prouvé qu'à ce moment-là il est dans sa vingt-neuvième année.

III. — L'époque des sexes à l'envers.

L'abbé de Choisy se qualifie lui-même : « Un ecclésiastique habillé en femme. » Il n'en fait aucun mystère, au point que, lorsqu'il écrit ses aventures, il ne se gêne pas pour prévenir le lecteur qu'il parlera de lui « jusqu'au déboire ». Qu'il puisse, selon ses extravagants désirs, épanouir tous ses travers dans une intimité propice, cela se conçoit facilement. Choisy, que son caractère sacerdotal n'embarrasse jamais, vit riche et en pleine liberté. Mais nous venons de dire qu'il ne fait aucun mystère de son existence, et nous avons déjà vu que son grand bonheur est de paraître publiquement en des accoutrements féminins.

D'où vient donc l'indulgence dont il bénéficie extrêmement jusqu'à la fin de ses jours ?

Tout d'abord, il faut se reporter à la forme gouvernementale de son époque.

La royauté est toute-puissante, elle n'admet aucun esprit subversif. D'aucuns pourraient mettre en doute la majesté de Dieu, mais non la sienne. On laisse seulement aux solitaires de Port-Royal toute liberté pour leurs inoffensives et pieuses controverses.

Or, l'abbé de Choisy, qui offusque tant le culte dont il est un des ministres, se montre toujours à l'égard du Roi et de son entourage un parfait courtisan. Il dédie son *Imitation de Jésus-Christ* à Mme de Maintenon, sa *Vie de David* à Louis XIV :

Votre Majesté m'a prévenu dès mon enfance par ses bienfaits; je me sens obligé à être plus particulièrement que personne jusqu'au dernier moment de ma vie, Sire, de Votre Majesté le très humble, très obéissant et très fidèle sujet et serviteur.

Il dédie également à ce roi la *Vie de Salomon*, et dans son épître, faisant allusion à David et à Salomon, il écrit :

Votre Majesté se reconnaîtra sans peine dans la suite des actions glorieuses de ces deux grands princes.

Il lui dédie encore la *Vie de Philippe de Valois et du roi Jean*, celle, aussi, de *Saint Louis*. Dans une nouvelle épître, après avoir montré que saint Louis sut allier « la majesté du Trône et la sainteté de l'Evangile », il assure :

Voilà, Sire, ce qui a paru avec éclat dans la personne du plus illustre, aussi bien que du plus saint de vos aïeux ; mais ce qui fait notre admiration et notre joie : Votre Majesté, comblée de la gloire des armes, où, par un bonheur toujours constant, elle a même passé saint Louis, trouve encore une gloire plus solide et plus digne d'elle à le suivre dans ce qu'il a fait de plus grand dans la pratique des vertus chrétiennes, dans les actions de justice et de piété qui l'ont mis au nombre des saints.

Nous verrons plus loin les relations de Louis XIV et de l'abbé de Choisy. Celui-ci eut beau mécontenter celui-là à propos de son voyage au Siam et subir une disgrâce, cette dernière ne fut que passagère : le thuriféraire ne put longtemps déplaire au Roi. Qu'importe alors que le courtisan ait cette faiblesse de s'habiller en femme ? Tout au moins ne participe-t-il ni aux intrigues, ni aux cabales de la Cour ; il rachète, par sa soumission, son dévouement et ses constants dithyrambes à la cause royale, tout ce que son immoralité peut susciter de révolte ou d'indignation. Après tout, en des temps monarchiques troublés, si un frondeur est dangereux, un libertin est un sujet qu'on peut laisser à ses jeux favoris, car il n'inquiète pas.

Il faut ensuite se reporter aux mœurs de l'époque.

C'est le temps de l'expansion des passions individuelles

étalées au grand jour, du raffinement voluptueux et du libertinage mondain, ce qui oblige Bossuet à s'élever, dans son sermon sur la Providence, contre ses contemporains :

Les libertins déclarent la guerre à la Providence divine et ils ne trouvent rien de plus fort contre elle que la distribution des biens et des maux qui paraît injuste, irrégulière, sans aucune distinction entre les bons et les méchants. C'est là que les impies se retranchent comme dans leur forteresse imprenable, c'est de là qu'ils jettent hardiment des traits contre la sagesse qui régit le monde, se persuadant faussement que le désordre apparent des choses humaines rend témoignage contre elle. Assemblons-nous, chrétiens, pour combattre les ennemis du Dieu vivant ; renversons les remparts superbes de ces nouveaux Samaritains.

Ce qui n'empêche pas, dans la suite, l'épicurien Saint-Evremond d'exposer dans une lettre à M. de Créqui ce qui peut être considéré comme une véritable profession de foi et d'existence de l'époque :

Dès lors que nos sens ne sont plus touchés des objets et que l'âme n'est plus émue par l'impression qu'ils font sur elle, ce n'est proprement chez nous qu'indolence ; mais l'indolence n'est pas sans douceur, et songer qu'on ne souffre point de mal est assez à un homme raisonnable pour se faire de la joie. Il n'est pas toujours besoin de la jouissance des plaisirs. Si on fait un bon usage de la privation des douleurs, on rend sa condition assez heureuse. Quand il m'est arrivé des malheurs, je m'y suis trouvé naturellement assez peu sensible... Je n'ai presque jamais senti en moi-même ce combat intérieur de la passoin et de la raison... ce qui ne venait point d'une perversion d'intention qui allât au mal, mais de ce que le vice se faisait agréer comme une douceur, au lieu de se laisser connaître comme un crime.

Anne d'Autriche, à l'ardent tempérament, fait de son royal époux un pauvre sganarelle. Le cardinal Mazarin emplit toute la chronique de son temps et sa conduite impudique suscite la verve satirique de ses contemporains.

Afin de garder le pouvoir indéfiniment, est-il écrit dans *Les d'Orléans au tribunal de l'Histoire*, Mazarin fit donner à Louis XI

et à Philippe la plus détestable éducation. Anne d'Autriche disait en 1643 que Mazarin n'était pas dangereux pour les femmes, qu'il avait d'autres mœurs. Deux ans après, elle lui confia Louis XIV d'abord, puis Philippe. De la Porte lutta pour en faire d'honnêtes gens, malgré tout le monde. Mais Mazarin se fâcha. C'est autre chose qu'il voulait leur apprendre... De la Porte fut chassé pour que les princes cédassent aux vices honteux. Plus heureux que son frère Philippe, Louis XIV ne tomba pas dans le bourbier que lui destinait l'Italien. De bonne heure, il eut des maîtresses ; les femmes le sauvèrent de l'effroyable éducation de Mazarin.

Malgré l'éclat que projettent sur l'histoire de France les victoires de ses Turenne, de ses Condé, de ses Vauban, les tragédies de ses Racine, les œuvres de ses philosophes, de ses savants, de ses artistes, Louis XIV, qui donne son nom à son siècle, préside en même temps à la décomposition morale de son époque. Lui-même donne l'exemple en rendant publics ses successifs concubinages et en continuant, vis-à-vis de son frère, la démoralisation entreprise par Mazarin.

C'est que, d'après la *Correspondance complète de Madame*, « on avait voulu animer le Roi contre Monsieur ; on disait que Monsieur était tellement aimé à la Cour et à Paris, que la politique exigeait que Monsieur eût quelque chose qui le préoccupât, afin qu'il ne songeât pas aux affaires d'Etat. »

C'est l'époque où la reine Christine de Suède, vivant à Paris et à la Cour, s'habille en homme. « A tout prendre, écrit Mademoiselle, la Reine de Suède m'a paru un fort joli garçon. » Et il est dit dans les *Mémoires secrets* de Bussy-Rabutin.

Elle affectait la voix d'un homme, elle faisait la révérence et s'habillait en homme. Ce n'était pas qu'elle en eût meilleur air ni que sa taille en parût plus singulière. Petite, voûtée, ou plutôt bossue, ayant une épaule plus grosse que l'autre, il était difficile de couvrir ces défauts; aussi y songeait-elle moins qu'à déguiser son sexe, dont elle avait honte. On lui aurait vu quitter le juste-au-corps, la perruque, le chapeau garni de plumes, le mouchoir

noué autour du col, l'écharpe rouge à l'espagnole, pour les coiffes et les jupes, si, par un changement de modes, coiffes et jupes étaient devenues l'équipage d'un cavalier. Quelque bizarre que fût cette fantaisie, l'on n'en faisait pas un crime à Christine, et il serait à souhaiter qu'on ne lui eût rien reproché de plus essentiel.

C'est aussi l'époque où la duchesse de Montpensier, — Mademoiselle, nièce de Louis XIII, dépitée de se voir dédaignée tour à tour par le prince Charles de Lorraine et par Monsieur, — le duc d'Orléans, — jette, malgré sa quarantième année son dévolu sur Lauzun, capitaine des gardes, « petit, malpropre, de mauvaise mine », quoique spirituel et possédant « certaines qualités occultes qui le faisaient aimer des dames », ainsi que le rapporte Choisy.

C'est le temps, à l'ombre de la pompe royale, de tous les divertissements d'amour et des plus folles orgies; le temps où les bâtards de Louis XIV, le duc du Maine et le comte de Toulouse, sont élevés au titre de prince du sang et vont jusqu'à recevoir des droits de succession à la couronne ; le temps où tous ceux qui vivent à la Cour mettent religieusement en pratique le conseil du premier maréchal de Villiers, gouverneur de Louis XIV : « Il faut tenir le pot de chambre aux ministres quand ils sont en place et le leur verser sur la tête quand ils n'y sont plus. » Temps d'une décomposition telle que l'on peut prévoir que la mort de Louis XIV même sera accueillie par le peuple de France comme une délivrance; temps de pourriture, qui ne peut porter en gestation qu'une déliquescence plus grande encore : celle de la Régence.

Temps où sont permises les choses les plus invraisemblables. M[me] du Noyer nous raconte, en effet, dans ses *Lettres galantes* :

Madame de Lancé étant fille, avec de la beauté, beaucoup d'esprit et très peu de bien, voulut se donner un nom sans pourtant se donner un maître. Pour cela, elle fit habiller sa mère en cavalier; cette mère complaisante conta, sous cet habit et sous le nom du marquis de Lancé, ses raisons à sa fille et l'épousa en for peu de

temps. Les noces se firent au su de tout le monde; après quoi, le faux marquis de Lancé fut obligé de partir, et la mère, ayant repris sa première forme, revint auprès de la nouvelle marquise, qui, par le prétendu mariage, se vit dispensée des ménagements qu'une fille est obligée d'avoir. Elle prit d'abord une belle maison, un train de marquise, et donna à jouer pour en faire les frais. Après cela, elle eut soin de se faire annoncer la mort de ce fantôme d'époux, elle prit un grand deuil et, comme veuve de marquis et avec le secours du jeu, elle a toujours fait ici belle figure.

Rappelons enfin que François-Timoléon de Choisy, né à Paris le 16 août 1644, c'est-à-dire en plein et orageux prélude de la Fronde, mourut dans sa ville natale, en sa quatre-vingt et unième année, le 20 octobre 1724, au début de la seconde Régence, celle de M. le duc de Bourbon, succédant à celle de M. le duc d'Orléans. L'abbé de Choisy a ainsi traversé la fin du XVII[e] siècle et le commencement du XVIII[e].

IV. — « Ma mère était une maîtresse femme. »

Sans doute, l'époque dans laquelle vécut François-Timoléon de Choisy peut favoriser le développement de ses travers, mais cela ne suffit pas pour les expliquer. D'où vient sa nature étrange ?

C'est ici qu'il faut faire intervenir Madame de Choisy. Le fils n'est bien compris que si l'on connaît la mère. Or, celle-ci, au dire même de son enfant, est « une maîtresse femme ».

Elle est la petite-fille de l'illustre chancelier de l'Hôpital et la fille aînée de M. de Belesbat, de la célèbre maison de Hurault. Elle épouse, le 8 février 1628, Jean de Choisy, d'abord conseiller d'Etat, puis chancelier de Monsieur, — Gaston d'Orléans, frère du roi Louis XIII, — et intendant du Languedoc, dont elle eut trois fils : Jean-Paul, qui fut conseiller au Parlement de Toulouse, puis intendant d'Auvergne ; Pierre, dit de Balleroy, qui fut officier aux armées du roi et protégé de Turenne, et François-Timoléon, qui fut son préféré.

Elle est d'aspect séduisant, si l'on en croit la comtesse de Brégis qui la dépeint sous le nom de Phylis : elle a les

cheveux d'un beau noir d'ébène, le teint plus uni que les glaces où elle se mire, les yeux petits et bruns, mais si vifs qu'ils se font sentir et pénètrent bien avant, la bouche petite, le nez grand, mais de belle forme. Quant au visage, il est du plus agréable ovale du monde.

Mademoiselle de Montpensier fait également le portrait de Madame de Choisy. C'est en octobre 1658, alors que la mère de notre abbé est retirée en Normandie, à Bois-le-Roi, terre de son mari, par ordre de Louis XIV. Mademoiselle qualifie Madame de Choisy de charmante exilée et lui écrit :

Votre teint est fort uni, il est aussi blanc et aussi vif qu'une brune le peut avoir, aussi bien que votre bouche, qui était d'agréable forme avant que les incommodités eussent terni la couleur de l'un et de l'autre. Vos cheveux sont d'un fort beau noir, et l'on ne peut vous voir sans dire que vous ayez été la plus agréable de votre siècle.

Mademoiselle, pour ce, invoque un témoignage : « J'ai ouï dire que la reine le jugeait ainsi. » Puis, elle écrit encore :

Pour votre gorge, vos bras et vos mains, je ne les ai vus que depuis vos maladies, mais leur blancheur me fait croire qu'il n'y manquait que l'embonpoint, et que, quand vous en aviez, tout cela était beau.

Sonmaize, qui publia son dictionnaire en juin 1661, alors que Madame de Choisy était morte depuis une quinzaine de mois, se contente d'y inscrire qu'elle était bien faite. Tallemant des Réaux affirme, de son côté, qu'elle a été « jolie ».

Madame de Choisy est femme de grand esprit.

La comtesse de Brégis déclare, en effet :

Son esprit est si charmant qu'il n'est point de conversation qui ne languisse sans elle. Phylis parle bien de toutes choses, et parlant beaucoup, ne parle jamais assez pour ceux qui l'écoutent. Dans tout ce qu'elle dit se trouve certaine grâce naturelle et inimitable à l'art, ce qui rend Phylis un ornement, dont la perte,

dans les lieux qui ne l'ont pas, ne peut être réparée par nulle chose.

Mademoiselle fait, de son côté, savoir à Madame de Choisy même :

Vous avez l'esprit vif, brillant et agréable plus que personne que je connaisse ; vous parlez bien, délicatement et juste ; personne ne fait plus galamment ni plus plaisamment un récit que vous ; vous avez un grand charme pour la conversation, quoique vous ne soyez ni railleuse ni médisante.

Beauchasteau est non moins dithyrambique :

Quand je me ressouviens de vos charmants discours,
J'ai peine à concevoir que vous soyez mortelle.

Et Sonmaize la consacre en quelque sorte à l'immortalité par ces paroles :

Il y a longtemps qu'on parle d'elle et l'on en parlera encore pendant plusieurs lustres, car on en a parlé de bonne heure à cause de la beauté de son esprit, qui n'a pas été de ces esprits tardifs qui ne paraissent que quand ils sont déjà sur l'âge et dont l'éclat est toujours médiocre, mais bien de ces esprits brillants qui se portent jusque dans les yeux de celles qui les ont et qui font que l'on parle d'elles durant plusieurs siècles.

Madame de Choisy, pour son esprit, a été l'une des précieuses les plus distinguées et les plus réputées de son époque. La mode est alors aux appellations diverses. On surnomme donc Madame de Choisy, Célie, l'illustre Célie, et c'est à ce titre qu'elle figure dans le fameux *Dictionnaire des Précieuses* de Sonmaize. Jean de la Forge l'appelle à son tour Charite dans *le Cercle des femmes savantes*, et Segrais qui dit d'elle : « Sans étude ni lecture, elle parlait et écrivait divinement bien », la fait figurer en « incomparable » Uralie dans ses *Divertissements de la princesse Aurélie*.

Et voici qui rapproche le fils de la mère. Jean-Louis Bergeret, qui reçoit l'abbé de Choisy à l'Académie Française, le 25 août 1685, s'exprime en effet de la manière suivante :

Cette illustre mère, comparable aux Cornélies, qui parlait sa

langue avec tant de grâce et de pureté, fit sucer à son fils l'éloquence avec le lait et l'éleva entre les bras et dans le sein même des Muses.

Mais d'Alembert, dans son *Éloge académique de l'abbé de Choisy*, est bien moins lyrique :

Il est à présumer que cette mère, si peu glorieuse, n'était pas fort délicate sur la distinction de la déférence et de la bassesse, distinction que les âmes élevées sentent d'elles-mêmes, et qu'en vain on voudrait apprendre aux autres.

C'est que, comme son fils, elle offre les plus inattendus contrastes.

En effet, elle oublie parfois le langage si raffiné et si fortement en honneur chez les précieuses, pour se complaire dans les pires crudités. Mais c'est l'époque où, selon Boileau, on appelle un chat un chat ; et rappelons-nous que le grand siècle de Louis XIV comporte, à côté des plus parfaites élégances, des libertés dissolues dans les licences les plus vulgaires.

C'est ainsi que Tallemant des Réaux, sans s'indigner, et du ton le plus naturel, rapporte, entre autres, ces historiettes sur Madame de Choisy :

Elle disait familièrement à M. de Candalle : « Mais allez au moins faire un tour dans l'antichambre. Croyez-vous qu'on n'ait point envie de pisser ? »

Ou encore, à propos d'un chambellan du duc d'Orléans, le sieur de Gramont, dont la réputation est fort douteuse :

Un jour que le petit Gramont entra chez Madame de Choisy avec un beau carrosse et des laquais bien vêtus : « Jésus ! dit-elle, un maquereau en si bon équipage ! c'est donc un bon métier ! »

Elle a des familiarités qui bouleversent toutes les convenances, mais nul ne songe à les lui reprocher :

Quand il va trop de gens chez elle, à la fois, elle leur dit : « En voilà trop, voyez qui de vous s'en ira. » Elle fit sortir comme cela deux hommes à leur première visite. On trouve tout bon d'elle. Le comte de Roussy (François de la Rochefoucauld, comte de

Roussy), homme grave qu'elle avait rencontré le jour de devant quelque part, heurtait à sa porte ; elle met sa tête à sa fenêtre : « Monsieur le Comte, je vous vis hier, c'est assez ; j'ai affaire à Monsieur que voilà. » C'était un garçon de quinze ans.

De nos jours, déshabitués que nous sommes de ce que nous qualifions de grossièreté, nous médirions à propos du fait suivant :

Un jour, Madame de Choisy eut envie de manger une tourte, elle en fit faire une par son sommelier ; on la lui apporte devant tout le monde, elle se met à la manger, sans en donner à personne, et puis, quand elle en eut assez : « Tenez, leur dit-elle, en voilà encore ; mangez, si vous voulez. »

Et de même, à propos de ceci :

Un jour, Madame de Choisy fit un vilain tour au Curé de Saint-Germain-de-l'Auxerrois. Elle avait pris un remède, ce remède fut si longtemps à opérer qu'elle se résolut à aller à la messe avant que de le rendre. Mais à peine la messe fut-elle vers la fin, qu'elle se sentit pressée. Elle entre chez le curé et trouve deux hommes dans la salle qu'il avait conviés à dîner. Elle leur dit : « Messieurs, M. le Curé vous demande. » Elle plante son paquet dans la cuvette où il y avait du vin à la glace, puis se sauve. Le curé la voulait excommunier ; elle répondit « qu'il valait mieux qu'elle eût fait tout dans la cuvette que dans l'église, et qu'après tout, si elle n'eût été bien craignant Dieu, elle n'eût pas été à la messe en cet état ».

Mais elle a un tout autre esprit quand elle reçoit chez elle, quand il s'agit de ses intrigues et surtout de se rapprocher des puissants du jour.

Elle a un salon très fréquenté. Mademoiselle de Montpensier écrit à ce sujet dans ses *Mémoires* : « C'est une maison commode où il va toute sorte de gens. » Elle y donne des fêtes, principalement quand elle habite au palais du Luxembourg, demeure du duc d'Orléans, dont son mari est le chancelier.

En 1640, Mademoiselle de Montpensier nous fait savoir :

Un jour que je devais aller à une assemblée chez Madame de Choisy, qui en donnait une tous les ans (une fête en son honneur),

la reine d'Angleterre, qui voulut me coiffer et me parer elle-même, vint le soir à mon logis exprès... Le Prince de Galles arriva chez Madame de Choisy avant moi et vint me donner la main à la descente de mon carrosse.

Chez elle fréquentent, notamment, toutes les précieuses du temps.

Sa maison était autrefois, écrit Sonmaize, l'abord général de tout ce qu'il y a de galants et de gens de lettres dans toute la France. Sa ruelle n'est pas à présent des plus nombreuses, mais bien des plus illustres, soit par la qualité de ceux qui s'y rencontrent, soit par l'agrément des conversations qui s'y font.

L'époque des précieuses fut également celle des épigrammistes. Mazarin est la cible de tous les poètes satiriques et le sont aussi tous ceux dont s'occupe la verve de Paris. A ce titre, Madame de Choisy subit les traits de certains auteurs d'acerbes quatrains :

La Choisy fait bien la vaine.
Elle croit être reine
Quand elle voit dans son palais
Sa quantité de valets.

Madame de Choisy avait les plus hautes relations. Son fils nous apprend, en effet :

Ma mère, plus par son esprit que par l'état de sa fortune, était fort avant dans les secrets de la Cour : la reine Amélie d'Autriche l'avait fort aimée.

Elle a aussi un commerce réglé avec la reine de Pologne, Marie de Gonzague, avec Madame Royale de Savoie, Christine de France et plusieurs princesses qui l'honorent d'une grande amitié.

Il n'est pas jusqu'à Louis XIV qui ne chérisse sa compagnie. L'abbé de Choisy nous renseigne :

Elle s'était fait donner ces audiences en disant au roi avec hardiesse, pour ne pas dire avec effronterie : « Sire, si vous voulez devenir honnête homme, il faut que vous m'entreteniez souvent. »

Honnête était alors pris dans le sens de poli. Louis XIV

accepte et il est pour elle rempli d'égards. Une fois, en effet, « le roi la fit appeler et eut la bonté de lui dire qu'il était fâché de l'avoir fait tant attendre ». Du fait de ces audiences, elle touche une pension de huit mille livres.

D'aucuns ont insinué que les instants passés chez le jeune Roi comportaient d'autres sujets que ceux seulement nécessités par un langage fleuri. L'abbé d'Olivet a, pour sa part, écrit que Madame de Choisy « ne fut pas insensible aux bontés de ce prince ».

Fut-elle une vertu farouche ? Sans doute, on a le récit colporté par Champagne, le coiffeur le plus à la mode de l'époque, et que Tallemant des Réaux rapporte en ces termes :

Champagne disait qu'étant une fois allé trouver la princesse Marie à Notre-Dame-des-Vertus (à Aubervilliers), où elle prenait l'air chez Montelon, son avocat, il était entré dans la chambre de Madame de Choisy qui y était aussi, et que, l'ayant rencontrée au lit, il avait été assez heureux pour trouver l'heure du berger ; mais que ce n'était pas ce qu'on pensait et qu'elle avait les cuisses fort maigres.

Mais Tallemant des Réaux se hâte d'ajouter que personne ne croit ce que raconte Champagne.

Ailleurs, Tallemant des Réaux déclare qu'on « n'a jamais médit » de l'honnêteté de Madame de Choisy. Dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, on trouve ce couplet qui témoigne en sa faveur :

Chancelière, l'on pardonne
De s'aller si tost coucher
Quand c'est l'Amour qui l'ordonne ;
On ne saurait s'en fâcher.
Mais on passe pour farouche
D'un commun consentement
Quand, à huit heures, l'on se couche
En vertu du sacrement.

N'a-t-elle pas pour fidèle ami Turenne ? Cette amitié sans discontinuité est irréprochable au point que Madame de

Choisy, devenue vieille, dit au célèbre maréchal : « Comment peut-il se faire qu'ayant passé notre vie ensemble, vous, jeune, moi, jolie, vous ne m'ayez jamais dit pis que mon nom ? »

L'abbé Arnaud, dans ses Mémoires, dit d'elle qu'elle est « coquette », de même que, plus tard, l'abbé d'Olivet le dit de son fils. Elle appelle ses yeux « ses vainqueurs », et on la chansonne en termes que, dans la suite, on pourrait appliquer à l'abbé de Choisy :

Je ne sais si l'on me trompe,
Mais l'on dit que l'on vous montre
Mademoiselle de Rohan
A jouer de la prunelle.
Qu'en dis-tu, Jean de Nivelle ?
— C'est la Choisy qui l'apprend.

Avec cela, elle a un esprit d'intrigue extraordinaire, à ce point que Mademoiselle a pour elle tantôt de la crainte, tantôt de l'amitié, tantôt de la répulsion. Elle dit à ce propos : « Il est difficile d'oublier Madame de Choisy, car si, dans le temps où les choses lui arrivent, on l'oublie, elle se montre assez en toutes circonstances se mêlant de toutes choses pour qu'on la trouve toujours en son chemin. » Ou encore : « Madame de Choisy, qui va comme les gironettes à tous les vents et de tous côtés. » Ou enfin : « Il n'y avait rien où elle ne voulût se fourrer. »

Elle s'applique à élever son fils dans ce goût. Elle le mêle ainsi à toute sa vie. « A l'âge de dix ans, elle me faisait écrire tous les matins deux ou trois heures au chevet de son lit. » Elle en fait en quelque sorte son secrétaire. L'abbé de Choisy reconnaît qu'étant ainsi initié « aux mystères de la politique » ou « aux intrigues de la Cour » à un âge où l'on songe plutôt à s'amuser : « Tout cela m'était fort avantageux et devait me former l'esprit. »

Mais Madame de Choisy veut que cette formation soit plus complète et que son fils vive dans l'intimité des puissants du jour, qu'il fasse parmi eux une carrière brillante.

Il faut qu'il puisse se mouvoir sans gaucherie et sans crainte dans ce monde à la fois restreint et compliqué. Madame de Choisy croit donc de son devoir de l'armer en quelque sorte de conseils dans lesquels le sentiment n'est pour rien, où l'astuce domine, et qui lui serviront à prendre et à utiliser les hommes comme ils sont. Elle le dresse à l'école même de sa vie, à elle, qui est toute de complaisance et d'habileté, de connaissance des caractères et d'expérience pratique. Elle lui inculque sa façon d'agir dès son plus jeune âge.

Une anecdote nous le prouve. Le jeune François-Timoléon est l'ami d'un enfant de son âge, le duc d'Albret, futur cardinal de Bouillon. Celui-ci a, au collège, une querelle avec l'abbé d'Harcourt. « Le lendemain, ma mère me demanda si j'avais été lui offrir (au duc d'Albret) mon bréviaire ; je lui dis que non, et que l'abbé d'Harcourt était de mes amis. « Comment, me dit-elle, le neveu de M. de Turenne ! Courez vite, ou sortez de chez moi ! »

Madame de Choisy a, en effet, pour théorie qu'il ne faut jamais se brouiller avec les grands. Elle est stupéfaite de l'audace de son fils et, pour réparer ce qu'elle juge d'inconvenant dans sa conduite indépendante, elle l'envoie se réconcilier avec son jeune ami.

Ces conseils, elle ne se gêne pas pour les donner à son fils en termes très nets :

Ecoutez, mon fils, ne soyez point glorieux et songez que vous n'êtes qu'un bourgeois. Je sais bien que vos pères, que vos grands-pères ont été maîtres des requêtes, conseillers d'État ; mais apprenez de moi qu'en France on ne reconnaît de noblesse que celle d'épée. La nation guerrière a mis sa gloire dans les armes. Or, mon fils, pour n'être point glorieux, ne voyez jamais que des gens de qualité. Allez passer l'après-midi avec les petits de Lesdiguières, le marquis de Villeroi, le comte de Guiche, Louvigny ; vous vous accoutumerez de bonne heure à la complaisance et il vous en restera toute votre vie un air de civilité qui vous fera aimer de tout le monde.

Mais, par-dessus tout, celui auquel il faut plaire, c'est le Roi, le maître, celui qui dispose de toutes les faveurs et de tous les privilèges. Madame de Choisy en est à ce point convaincue, qu'elle prend un ton sentencieux pour persuader : « Mon fils, il n'y a rien de tel que le gros de l'arbre ! »

L'abbé de Choisy n'oubliera jamais ces conseils. N'avons-nous pas vu qu'il dédie au Roi plusieurs de ses ouvrages, qu'il le flatte à l'excès dans ses dédicaces et que c'est en se montrant parfait courtisan qu'il demeure à l'abri de toute critique et de tout châtiment ?

Dans le portrait qu'elle a tracé d'elle-même, ou que tout au moins on lui attribue, Madame de Choisy affirme : « J'ai horreur pour le vice et n'aime pas les libertins. » Ce n'est pas tout à fait exact. Tout d'abord, comme dit Sonmaize : « Elle a beaucoup d'attache pour le jeu. » De son côté, Mademoiselle lui écrit :

Vous voulez être dévote, mais apparemment l'heure n'est point venue, puisque vous ne l'êtes pas et la grâce n'est point la dominante en vous. Le jeu est une passion si grande qu'il pourrait quelquefois lui tenir tête, car vous m'avouerez qu'il a un grand pouvoir sur vous, et vous savez bien ce que je vous en ai toujours dit.

François-Timoléon de Choisy aura toujours la même passion que sa mère et, prêtre, il sera aussi peu dévot qu'elle. Elle a horreur du vice, mais son esprit d'intrigue la conduit du côté de Mazarin. Elle ne déplaît pas à ce dernier. Comme, une fois, celui-ci est chez le maréchal d'Estrées, il ne peut s'empêcher de faire remarquer : « Quoi ! vous vous divertissez céans et Madame de Choisy n'en est pas ! Comment peut-on se divertir sans elle ? »

Mais il la craint quelque peu, et comme il est à l'agonie et qu'il veut mourir en paix, il invente un tour de son habituelle fourberie :

La veille de sa mort, le cardinal, écrit l'abbé de Choisy, manda à ma mère par Brayer, fameux médecin, qu'il s'était souvenu d'elle, quoiqu'il n'y eût pas songé.

Madame de Choisy va jusqu'à adopter le plan machiavélique du cardinal sans scrupules. Elle aide à la perversion de Philippe d'Orléans. C'est, en effet, chez elle que ce dernier, en cachette, « comme aurait fait une maîtresse », rencontre le comte de Guiches. Le cardinal de Retz a écrit que « Mazarin porte le filoutage au ministère ». Madame de Choisy le porte chez elle-même. Pour plaire à Monsieur, habillé en fille, elle fait revêtir à son propre fils des vêtements féminins.

Sans doute, en cette époque, où ce travestissement est érigé à l'état de simple fantaisie, il y a chez Madame de Choisy on ne sait quelle bizarre coquetterie. François-Timoléon est son troisième fils. Elle l'a, comme elle a dépassé sa quarantième année. « Comme ma mère m'a eu dans un âge assez avancé, je la faisais paraître encore jeune. »

En outre, « comme elle voulait absolument encore être belle, un enfant de huit à neuf ans, qu'elle menait partout, la faisait paraître encore jeune ». Aussi veut-elle que François-Timoléon demeure sans cesse enfant. Dans la crainte qu'il ne s'échauffe, elle fait bannir de sa maison muscade et clou de girofle. Elle prend les soins les plus particuliers. Pour que son fils ait la peau du visage la plus belle et la plus unie, elle le fait frotter tous les jours, et dès l'âge de cinq ou six ans, « avec une certaine eau qui fait mourir le poil ».

François Timoléon demeure ainsi toujours imberbe. Sa mère lui fait conserver le plus longtemps possible ses habits de fillette. Aussi, l'abbé de déclarer plus tard : « C'est une chose étrange qu'une habitude d'enfance, il est impossible de s'en défaire : ma mère, presque en naissant, m'a accoutumé aux habillements de femme. »

Il ajoute, comme si de rien n'était : « J'ai continué à m'en servir dans ma jeunesse. » Mais, parfois, il en a quelque honte, malgré le plaisir qu'il y trouve : « On rira de me voir habillé en fille jusqu'à l'âge de dix-huit ans; on

n'excusera pas ma mère de l'avoir voulu. » Plus tard, comme il écrit ses Mémoires et avoue qu'il a eu « une fort mauvaise conduite », il a bien soin d'ajouter : « Je dirai seulement pour ma justification que ma mère, par une fausse tendresse, m'a élevé comme une demoiselle. »

Et l'abbé de Choisy de poser cette question, sans toutefois demander une réponse qu'il juge d'avance très vaine : « Le moyen de faire après cela un grand homme ? »

V. — « Je n'ai pas été élevé dans une bouteille. »

C'est lui-même qui le déclare, et il faut le croire. Donc, Mazarin s'est machiavéliquement promis d'efféminer le plus possible Monsieur, duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Il trouve en Madame de Choisy la plus étrange complice. Michaud et Poujalat, dans leur collection de mémoires, écrivent :

Pour complaire au goût bizarre de Philippe, Madame de Choisy aimait à revêtir son fils d'habillements de femme.

Philippe d'Orléans a quatre ans de plus que François-Timoléon de Choisy.

Ce dernier a narré comment se passaient toutes choses :

On m'habillait en fille toutes les fois que le petit Monsieur venait au logis, et il venait deux ou trois fois par semaine. J'avais les oreilles percées, des diamants, des mouches et toutes les autres petites afféteries auxquelles on s'accoutume fort aisément et dont on se défait très difficilement. Monsieur, qui aimait tout cela, me faisait cent amitiés.

Dès qu'il arrivait, suivi des nièces du cardinal Mazarin et de quelques filles de la reine, on le mettait à sa toilette, on le coiffait ; il avait un corps pour lui conserver sa taille ; le corps était en broderie. On lui ôtait son justaucorps pour lui mettre des manteaux de femme et des jupes ; et tout cela se faisait, dit-on, par l'ordre du cardinal qui voulait le rendre efféminé, de peur qu'il ne fît de la peine au roi, comme Gaston avait fait à Louis XIII. Mais la nature a été la plus forte en lui. Quand il a fallu se battre, il s'est montré du sang de France et a gagné des batailles. Je l'ai vu pendant des campagnes entières quinze jours à cheval,

en suivant les ordres du roi, exposant toute sa beauté à un soleil qui ne l'épargnait pas.

Quand Monsieur était habillé et paré, on jouait à la petite prisme (c'était le jeu à la mode), et, sur les sept heures, on apportait la collation, mais il ne paraissait point de valets. J'allais à la porte de la chambre quérir les plats et les mettais sur des guéridons autour de la table; je donnais à boire, dont j'étais assez payé par quelques baisers au front dont ces dames m'honoraient. Madame de Brancas y amenait souvent sa fille qui a été, depuis, la princesse d'Harcourt. Elle m'aidait à faire ce petit ménage; mais, quoiqu'elle fût fort belle, les filles de la reine m'aimaient mieux qu'elle, sans doute parce que, malgré les cornettes et les jupes, elles sentaient en moi quelque chose de masculin. J'oubliais à dire que Madame de Brancas et ma mère envoyaient jouer leurs enfants à cul nu sur un petit degré dérobé, persuadées que cela les ferait gagner.

Les années se suivent et se ressemblent. Nous en trouvons la preuve dans la *Muse historique* de Loret. C'est le 28 avril 1657. François-Timoléon de Choisy a alors treize ans. Louis XIV a été à Boulogne passer ses gardes en revue. Il va ensuite chez Madame de Choisy, femme du chancelier de Gaston d'Orléans, à Issy, où elle donne une certaine fête :

Louis, après cette action,
Alla faire collation
Dans Issy, le riche village,
Chez cette dame aimable et sage
Dont l'époux, un second Caton,
Est Grand Chancelier de Gaston.
Monsieur était de la partie,
Qui, ce jour-là, fut assortie
(Outre plusieurs bons compagnons)
De plus de trente objets mignons,
Passant, en attraits de visages,
Les divinités des bocages,
Qui donnent cent fois moins d'amour
Que ces belles nymphes de cour.
La chère fut délicieuse,
La pâture y fut précieuse,

Le repas de bon cœur donné,
Et le tout si bien ordonné,
Que cela plut à notre Sire :
Voilà tout ce que j'en puis dire,
Car, en telle solennité
Etant rarement invité,
Je ne puis en toute aventure
En parler que par conjecture.

Mais l'abbé de Choisy nous a prévenus, Mazarin a eu beau vouloir efféminer Philippe d'Orléans, celui-ci n'en reste pas moins homme : « La nature a été la plus forte en lui. » Comme, d'ailleurs, l'abbé de Choisy lui-même, Monsieur, frère du Roi, après avoir été fille, sait redevenir garçon.

Benserade nous le fait savoir dans son *Nouveau siècle de Louis XIV*, où il fait ainsi parler « Monsieur habillé en fille dans un bal » :

J'étais un fort joli garçon
Et j'avais toute la façon
Qu'on voit aux royales personnes
Qui touchent de près les couronnes,
Quand à force de m'attacher
Au beau sexe qui m'est si cher,
En m'habillant comme il s'habille,
Je suis enfin devenu fille.
Un si merveilleux changement
Sert de preuve, comme l'amant,
Dont l'âme est beaucoup enflammée,
Se transforme en la chose aimée.
Mais je sens bien que je ne puis
Servir ce sexe, quand j'en suis,
Et je commence à reconnaître
Pour l'aimer qu'il n'en faut pas être ;
C'est pourquoi, je serais d'avis
De reprendre avec mes habits
Celui-là dont j'étais naguère.
J'ai beaucoup de choses à faire,
Que j'en ferais bien mieux à point.
On peut donner à mon pourpoint
Ce qu'on ne serait pas si dupe
D'accorder à mon corps de jupe :

Sans y faire tant de façon,
Je veux redevenir garçon,
Et que plus d'une fille m'aime
Avecque ce défaut-là même.

C'est en 1661. L'abbé de Choisy a alors dix-sept ans et son ami, Monsieur, en a vingt et un. Monsieur épouse Henriette d'Angleterre. François-Timoléon de Choisy admire la femme de celui avec qui il s'habille en fille. Nous avons dit qu'il est très sensible à la beauté du sexe qu'il envie, et qu'il excelle dans les portraits. Voici donc comment il juge, quelques années après, la jeune Madame :

Elle avait les yeux noirs, vifs et pleins du feu contagieux que les hommes ne sauraient fixement observer sans en ressentir l'effet : ses yeux paraissaient eux-mêmes atteints du désir de plaire à ceux qui les regardaient. Jamais princesse ne fut si touchante, ni n'eut, autant qu'elle, l'air de vouloir bien que l'on fût charmé du plaisir de la voir. Toute sa personne était ornée de charmes, l'on s'intéressait à elle, et on l'aimait sans penser que l'on pût faire autrement. Quand quelqu'un la regardait, et qu'elle s'en apercevait, il n'était plus possible de ne pas croire que ce fût à celui qui la voyait qu'elle voulait uniquement plaire. Elle avait tout l'esprit qu'il faut pour être charmante, et tout celui qu'il faut pour les affaires importantes, si les conjonctures de le faire valoir se fussent présentées et qu'il eût été question pour lors à la Cour d'autre chose que de plaire.

Mais Choisy, dès le lendemain du mariage de son ami, nous rappelle que, malgré tout, « Monsieur n'était pas tout à fait tourné du côté des femmes ». C'est qu'il a pour compagnon de plaisir le chevalier de Lorraine, et Choisy de nous dire :

Le chevalier de Lorraine, fait comme on peint les anges, se donna à Monsieur et devint bientôt favori, maître, disposant des grâces et plus absolu chez Monsieur qu'il ne l'est permis de l'être quand on ne veut pas passer pour le maître ou la maîtresse de maison.

Madame « parle avec horreur et douleur de ce désordre ». Le roi intervient, exile le chevalier de Lorraine et

Monsieur en souffre et envoie à son favori « magnifiquement tout ce qui peut contribuer à diminuer la peine de l'absence ».

Le faveur du jeune chevalier auprès de Monsieur « subsiste avec plus d'éclat que jamais ».

Cela n'empêche pas Monsieur de recevoir l'abbé de Choisy :

Celui-ci allait à la cour de Monsieur le duc d'Orléans, écrit l'abbé d'Olivet, toutes les fois que ce prince était à Paris. Il en recevait mille caresses et mille bontés, parce que leurs inclinations étaient pareilles.

L'abbé de Choisy, Monsieur et le chevalier de Lorraine vont ensemble au bal. Monsieur porte envie à l'abbé de Choisy. Au moins, celui-ci est libre de toute contrainte, il n'est pas, de par le rang, tenu à des considérations d'un ordre royal, il peut s'habiller en femme, autant de fois que cela lui plaît. Mais lui, frère du roi, est emprisonné dans sa grandeur, il n'ose pas s'habiller en femme; seulement, le soir, en cachette, « il met des cornettes, des pendants d'oreilles et des mouches et se contemple dans des miroirs, encensé par ses amants ».

Monsieur donne tous les ans, au Palais Royal, un grand bal, le lundi gras. Cette fois, c'est en 1668. Monsieur ordonne à son ami Choisy, qui a alors vingt-quatre ans, d'y venir en robe détroussée, à visage découvert, et charge le chevalier de Pradine « de me mener à la courante ».

La courante était une danse inventée par M. de Chabot, plus tard duc de Rohan.

C'est une danse très grave, dit Rameau, et qui inspire un air de noblesse plus que les autres danses. La courante, par ses mouvements graves et distingués, inspire un air de noblesse.

L'abbé de Choisy triomphe au Palais-Royal.

Je dansais dans la dernière perfection, avoue-t-il non sans une intime vanité, et le bal était fait pour moi.

Il triomphe également et surtout en femme, et cela cause

une secrète jalousie au cœur de Monsieur. Celui-ci a beau se dire que sa dignité ne lui permet pas un tel déguisement, il ne peut tenir à la fin, s'absente un moment et va s'habiller en femme. Il revient au bal et se plaît à faire extrêmement la coquette. Il se mire, met des mouches, se mire encore, n'est pas satisfait des mouches et les change de place.

A son tour, l'abbé de Choisy devient jaloux, il veut être encore plus belle femme que n'est le duc d'Orléans. Tous deux rivalisent de coquetterie, — et l'abbé de Choisy de penser sentencieusement :

Les hommes, quand ils croient être beaux, sont une fois plus entêtés de leur beauté que les femmes.

Qui l'emporta finalement du frère du roi ou de l'abbé de Choisy ? Nous ne savons, mais, quoi qu'il en soit, l'abbé de Choisy est bien loin de se plaindre de sa soirée :

Ce bal me donna une grande réputation, et il me vint force amants, la plupart pour se divertir, quelques-uns de bonne foi.

Bien des années plus tard, évoquant les aventures anciennes, se regardant, pour employer une de ses expressions, dans le miroir des choses passées, il soupirera, loin de tout repentir, malgré son grand âge et sa robe de prêtre : « Cette vie était délicieuse. »

Mais cette comédie devient drame pour d'autres. La mésintelligence entre Henriette d'Angleterre et son mari s'accentue de jour en jour, et, deux ans après le fameux bal où Monsieur et l'abbé de Choisy ont rivalisé en s'habillant en femme, c'est le cri de Bossuet qui retentit : « Madame se meurt, Madame est morte! »

L'orateur sacré de continuer par cette plainte :

Madame a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin, elle fleurissait, avec quelles grâces, vous le savez! le soir, nous la vîmes séchée, et ces fortes impressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines devaient être pour cette princesse précises et littérales.

Le bruit court qu'elle a été empoisonnée et la rumeur publique désigne le duc d'Orléans comme l'auteur de ce crime. La mélancolie virgilienne qui inspire l'élégie oratoire de Bossuet émeut tous les cœurs. L'abbé de Choisy ne peut s'empêcher d'écrire :

Cette charmante princesse enchantait tous ceux sur lesquels elle voulait laisser tomber ses yeux.

Mais il ne croit pas à la culpabilité de son ami en dévergondage :

Madame mourait à Saint-Cloud si subitement qu'il courut mille bruits différents de sa mort, dont pas un peut-être n'a de fondement que le malheur de l'humanité.

Et la vie de recommencer plus « délicieuse » que jamais.

VI. — De la robe à la soutane.

Donc, le jeune François-Timoléon de Choisy continue, pour employer une de ses expressions, les badineries de son enfance. Avec le consentement même de sa mère il s'habille encore en femme, comme il atteint sa dix-huitième année. Cependant, il faut qu'il songe à l'avenir. Ainsi que le dit d'Alembert dans son *Eloge de l'abbé de Choisy :*

Quoiqu'il menât, dans le monde, une vie assez dissipée, il se crut obligé, d'après la décision de sa famille, de remplir sa vocation ecclésiastique, qui, néanmoins, ne paraissait pas fort clairement indiquée, soit par goût, soit par manière de vivre et de penser.

Le 1er janvier 1663, étant âgé de dix-huit ans huit mois, il est nommé abbé de Saint-Seine, en Bourgogne. Il se lance alors dans les études que nécessite son ministère. Son intelligence trouve là matière à prouver sa vivacité et son esprit a l'occasion d'apparaître publiquement, ce qu'il fut toujours, très clair, décisif et brillant.

Il doit soutenir en Sorbonne son Acte de Tentative, qu'il dédie au Roi. La soutenance de sa thèse va avoir lieu sous la présidence de Monsieur de Péréfixe, archevêque de Paris.

elui-ci, qui a beaucoup d'amitié pour le jeune étudiant, croit evoir le prévenir : « Monsieur l'abbé, vous savez que abbé Le Tellier, qui est en licence, fait tout ce qu'il peut our démonter ses répondants. Ses Docteurs lui font de ons arguments et son plaisir est d'obliger le président à rendre la parole. Je veux vous faire le plaisir de ne point uvrir la bouche. Défendez-vous comme vous pourrez. » Il ut ainsi fait. L'abbé Le Tellier eut beau élever la voix :

Je criais aussi haut que lui, raconte l'abbé de Choisy, et, soit ue j'eusse raison ou non, les Docteurs frappèrent sur les écoutes t lui imposèrent silence.

C'est le plus étrange ecclésiastique qui se puisse concevoir. Il n'est pas très fidèle à sa cure de Saint-Seine, et, gaint jouvenceau, que les plus particuliers plaisirs attirent ans cesse, il réside fréquemment à Paris.

Mais, il n'est pas le seul abbé à s'habiller en femme. Saint-imon, dans ses *Mémoires*, nous parle de l'abbé d'Entraues qui, — alors que Choisy, pour rendre sa peau plus lanche et douce, se frotte tous les jours avec de l'eau de eau et de la pommade de pieds de mouton, — « entreent la blancheur de son teint par de fréquentes saignées t dort les bras suspendus pour avoir de plus belles mains, eçoit les visiteurs sur son lit, vêtu comme une châsse, coiffé e nuit, avec une cornette de dentelles, force fontanges, une chelle de rubans à son corset, un manteau de lit volant et es mouches ».

Il y a aussi son cousin Caumartin, futur évêque de Blois, t l'abbé Vaudrun. On les comprend, avec Choisy, dans une nême chanson :

O trio le plus accompli !
Trio le plus saint de notre âge :
Vaudrun, Caumartin et Choisy,
O trio le plus accompli !
Mais de ce trio tant joli
Je donne à choisir le plus sage,
O trio le plus accompli,
Trio le plus saint de notre âge !

Vaudrun, des abbés le mieux fait,
Sur ses consors a l'avantage
D'être fourni comme un mulet.
Vaudrun, des abbés le mieux fait,
Et des Bautrus le noble extrait,
Parmi les femmes fait rage,
Vaudrun, des abbés le mieux fait,
Sur ses consors a l'avantage.

Caumartin, quel nombre d'aïeux
Relève déjà ta noblesse !
Les Clermont ne valent pas mieux,
Caumartin, quel nombre d'aïeux !
Et tu te mets au-dessus d'eux
Par ton savoir, par ta sagesse,
Caumartin, quel nombre d'aïeux
Relève déjà ta noblesse !

Je chanterais la probité
Et dirais ce que je pense
De Choisy sur la chasteté,
Je chanterais la probité
Si de la Font et Gardeblé
J'avais pu garder le silence :
Je vanterais la probité
Et dirais ce que j'en pense.

Mais sur les abbés d'Entragues, Caumartin et Vaudrun, la postérité ne nous a guère laissé davantage de renseignements.

Il y avait à peine quelques mois que l'abbé de Choisy venait d'être nommé à l'abbaye de Saint-Seine que, repris plus que jamais par ce qu'il continue à appeler son ancienne faiblesse, il veut redevenir femme. C'est la fugue à Bordeaux. Malheureusement, nous n'avons pas de détails sur cette partie de sa vie. D'un côté, il nous dit seulement : « Le voyage de Bordeaux ne laissera pas de divertir. » De l'autre, il nous raconte :

J'ai joué la comédie cinq mois durant sur le théâtre d'une grande ville, comme une fille ; tout le monde y était trompé.

Le jeune abbé a de nouveau de vifs admirateurs, et comme il a promis d'écrire la vérité :

J'avais des amants, dit-il, à qui j'accordais de petites faveurs, fort réservé sur les grandes ; on parlait de ma sagesse. Je jouissais du plus grand plaisir qu'on puisse goûter en cette vie.

Mais comment peut-on être trompé ? Ailleurs, il nous l'explique :

Pour me parer et faire la belle... mon visage ne s'y opposait pas.

Il est, en effet, dans toute la fleur de sa jeunesse.

Mais ses plaisirs sont traversés par un deuil. Madame de Choisy meurt en 1666. Madame de Choisy avait eu « cinquante mille écus en mariage, quatre mille francs de douaire qui faisaient un fonds de quatre-vingts mille francs, huit mille livres de pension d'un grand prince et six mille francs d'une grande reine, son ancienne amie ». Lorsqu'elle mourut, « elle jouissait de plus de vingt-cinq mille livres de rente ». Mais jamais elle n'avait eu l'esprit économe, elle aimait le jeu. A son décès, on constata qu'elle n'avait chez elle que douze cents francs d'argent comptant, mais, ce qui était assez surprenant chez une femme aussi légère, « elle ne devait pas un sol ».

Elle laissait surtout en héritage des pierreries, des meubles, de la vaisselle d'argent. L'abbé de Choisy déclare à ses frères, — car il en a deux, — qu'il désire que l'on fasse le partage des biens maternels. Ceux-ci acceptent sa proposition, « se doutant que je les traiterais bien ». Ils le font émanciper. Le partage a lieu. « Nous fûmes tous trois contents. »

Les biens que laisse Madame de Choisy s'élèvent à soixante-dix mille francs pour chaque héritier. Voici quelle est la part de l'abbé de Choisy : pierreries comptées pour une somme de vingt mille francs, meubles évalués pour un chiffre de huit mille francs et vaisselle d'argent estimée au prix de six mille francs. Donc, au total, des valeurs mobilières représentant trente-quatre mille francs. Restent sur les soixante-dix mille francs : trente-six mille francs. L'abbé

de Choisy les abandonne généreusement à ses frères. Il leur cède également la propriété de tout ce qui était dû à leur mère « tant de ses pensions que de ses douaires, ce qui montait encore à plus de quarante mille francs ».

L'abbé de Choisy, à cette époque, a, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, « dix mille francs de rentes de patrimoine, tant du côté de mon père que du côté d'une tante qui m'avait fait son héritier, et quatorze mille livres de rentes en bénéfice ».

L'héritage maternel met le comble à son bonheur et à sa passion.

J'étais ravi d'avoir de belles pierreries, je n'avais eu que des boucles d'oreilles de deux cents pistoles et quelques bagues, au lieu que je me voyais des pendants d'oreilles de dix mille francs, une croix de diamants de cinq mille et trois bagues.

Il ajoute :

C'était de quoi me parer et me faire belle.

De fait, le deuil de sa mère ne gêne guère son existence désordonnée. Il peut d'autant plus braver le scandale que ses parents les plus directs, ses frères, sont loin de Paris : l'aîné, dans les intendances, en province, et l'autre, à l'armée, sous les ordres de Turenne, dont il est un des protégés.

Chose étrange, il est encouragé dans ses goûts contre nature par Madame de la Fayette, qui écrivit *la Princesse de Clèves*, et par La Rochefoucauld lui-même. Le jeune abbé de Choisy va souvent en visite chez Madame de la Fayette. C'est alors un très galant petit abbé au visage assez compliqué : ne porte-t-il pas, en effet, des pendants d'oreilles, et n'a-t-il pas des mouches ? Madame de la Fayette s'aperçoit de ces coquettes afféteries, s'en amuse, lui fait remarquer que ce ne sont pas des accoutrements pour un homme, et que, dans ces conditions, il ferait mieux de s'habiller tout à fait en femme.

Madame de la Fayette se moque-t-elle ou bien est-elle

sincère ? Quoi qu'il en soit, l'abbé de Choisy prend, comme on dit, la balle au bond. Il se fait couper les cheveux « pour être mieux coiffée ». Il a une garde-robe très fournie en fait de costumes de femme; il prend les plus beaux, les revêt et se pare de tous les bijoux dont il a hérité de sa mère.

Il retourne ainsi attifé chez Madame de la Fayette. Celle-ci est avec son fidèle amant La Rochefoucauld. Lorsqu'elle voit arriver François-Timoléon de Choisy en femme, elle ne peut s'empêcher de s'écrier : « Ah ! la belle personne ! Vous avez donc suivi mon conseil et vous avez bien fait. » Elle en appelle au jugement de La Rochefoucauld. Tous deux considèrent attentivement le jeune abbé. Leur opinion demeure favorable. C'est peut-être en pensant à Choisy que le célèbre philosophe devait un jour écrire : « Qui vit sans folies n'est pas si sage qu'il croit. » Quant à Madame de la Fayette, l'abbé nous dit :

Elle se crut engagée à faire approuver dans le monde ce qu'elle m'avait conseillé un peu légèrement.

Aussi, Choisy est-il enhardi : il s'affiche partout en femme.

Au milieu de cette vie de plaisirs et d'intrigues, François-Timoléon de Choisy se souvient de temps en temps qu'il est abbé. Il s'en va donc alors remplir sa charge à Saint-Seine. Mais il n'y reste pas longtemps. Il profite de toutes les occasions pour retourner à Paris.

C'est lui-même qui nous en fait part. On est en 1668. Le duc d'Albret vient d'être nommé cardinal, — il sera connu, dans l'histoire, sous le nom de cardinal de Bouillon. De son vivant, Madame de Choisy avait vivement conseillé cette nomination à Louis XIV. Le duc d'Albret en avait gardé une vive reconnaissance. Aussi, à peine a-t-il reçu la pourpre cardinalice, qu'il s'empresse d'en aviser son ami d'enfance Choisy.

Il lui adresse à ce sujet « un billet charmant » et le futur écrivain de la *Vie de saint Louis* de nous conter :

J'étais allé en Bourgogne à mon abbaye de Saint-Seine ; et lorsque j'ai reçu son billet, je dînais à Dijon avec M. Boucher, intendant de la province. J'eus bientôt pris mon parti, et demandé à l'intendant s'il voulait mander quelque chose à Paris et qu'au sortir de table j'allais prendre la poste : je le fis et volai. J'embrassai le nouveau cardinal, et, deux jours après, je retournai à Saint-Seine faire mes affaires.

Les affaires qu'il fait à Saint-Seine peuvent être pieuses, mais, alors, combien elles diffèrent de celles de Paris !

VII. — Il devient Madame de Sancy.

Le fait d'avoir, à dix-huit ans, vécu cinq mois à Bordeaux en comédienne « comme une fille » ne suffit pas à l'abbé de Choisy. Dix ans après, en 1672, il veut revivre publiquement en femme. Il commence donc par se faire « repercer les oreilles, les anciens trous étant rebouchés », et il met « des corsets brodés et des robes de chambre or et noir, avec des parements de satin blanc, avec une ceinture busquée et un gros nœud de rubans sur le derrière pour marquer la taille, une grande queue traînante, une perruque fort poudrée, des pendants d'oreilles, des mouches, un petit bonnet avec une fontange ».

Il se fait appeler Madame de Sancy.

Pourquoi ce nom ? Est-ce en souvenir du Palais du Luxembourg qu'il habita, enfant, son père étant chancelier de Gaston de France, duc d'Orléans, et où il s'habillait si souvent en femme quand Monsieur venait l'y voir ?

Le palais du Luxembourg a, en effet, été bâti au XII[e] siècle sur un terrain appartenant à Robert de Harlay de Sancy et porta le nom d'hôtel de Sancy, jusqu'à ce qu'il fut vendu, en 1503, au duc de Piney-Luxembourg.

Ou bien est-ce en souvenir d'un franc et rusé ambassadeur du roi Henri IV, dont il rappelle dans ses Mémoires une célèbre anecdote ? . . . .

Ce grand roi (Henri IV) avait ses faiblesses comme un autre homme. Il était amoureux de la duchesse de Beaufort et voulait

absolument l'épouser. Il nomma Sancy son ambassadeur à Rome pour faire casser son mariage avec la reine Marguerite, sous prétexte de sa mauvaise conduite, mais Sancy ne voulut point se charger de la commission. « Sire, lui dit-il avec une franchise de vieux gaulois, courtisane pour courtisane, encore vaut-il mieux que vous gardiez celle que vous avez : au moins est-elle de bonne maison. »

François-Timoléon de Choisy va donc, sous la dénomination de Madame de Sancy, habiter une maison qu' « elle » a achetée au faubourg Saint-Marceau. Pourquoi dans ce quartier, au milieu de la bourgeoisie et du peuple ? « Afin de m'y pouvoir habiller à ma fantaisie, parmi des gens qui ne trouveraient point à redire à tout ce que ferais. »

L'abbé de Choisy déploie un grand luxe dans sa nouvelle vie de femme. Il a une femme et un valet de chambre, trois laquais, un cuisinier, une fille de cuisine, un frotteur de parquet. Il a, en outre, deux carrosses, l'un à quatre chevaux et l'autre à deux, un cocher et un postillon qui fait également office de portier.

Bien plus, la pseudo-Madame de Sancy a un aumônier attaché à sa personne ! « Elle » est pieuse. Son habitation dépend de la paroisse de Saint-Médard. « Elle » va rendre visite au curé de cette église, aux marguilliers, et loue un banc à la paroisse vis-à-vis de la chaire du prédicateur, suit la procession, M. de la Neuville lui donnant la main et lui servant d'écuyer.

Enfin, « elle » fait la quête à Saint-Médard : « Je m'y préparais comme à une fête qui devait me montrer en spectacle à tout un grand peuple. » L'abbé de Choisy revêt son plus beau costume de femme et se pare « de grands pendants d'oreilles de diamants brillants » que lui a prêtés Madame de Noailles. L'abbé de Choisy a toute l'apparence d'une vraie Madame de Sancy. Il remporte auprès des hommes un succès très flatteur, chacun s'exclame à son passage et « la louange ». La quête s'en ressent : « Ce n'est pas pour me vanter, mais jamais je n'ai fait tant d'argent à Saint-Médard. »

A ce propos, l'abbé Raynal, dans son volume *Nouvell[es] littéraires,* nous donne quelques renseignements, « un fai[t], dit-il, que je tiens de source ». Voici ce qu'il raconte :

Il se fait dans quelques paroisses de Paris une assembl[ée] tous les mois où, après un discours de charité, on pourvoit, p[ar] une quête, aux besoins des pauvres. L'abbé de Choisy souhaita [de] se trouver habillé en femme à une des assemblées, et il engage[a], à force de prières, le curé à y consentir. L'abbé arriva sous le no[m] d'une dame de province, elle parla contre toutes les règles et, s[on] discours fini, elle mit cent louis d'or dans la bourse de la quête; l'émulation engagea toutes les dames de Paris à donner pl[us] qu'elles n'avaient accoutumé de faire, de sorte que cette bizarrer[ie] valut aux pauvres plus de deux mille pistoles.

Ne nous étonnons donc pas que Madame de Sanc[y] reçoive chez elle le curé de Saint-Médard et qu'elle pous[se] la familiarité jusqu'à l'embrasser sur les deux joues. Mme d[e] Sancy reçoit également des gens du meilleur monde, comm[e] les marquises d'Usson et de Menières, Mme Dupuis et s[es] deux filles, M. Renard et sa femme, sa jeune fille Mlle Char[-] lotte et son petit-fils, qu'on appelait M. de la Neuvill[e], celui-là même qui, à la procession, sert d'écuyer à l'abbé d[e] Choisy devenu « femme ».

La vie charmante que l'on mène dans l'étrange maiso[n] du faubourg Saint-Marceau peut d'autant plus continue[r] qu'un frère de l'abbé de Choisy vient à mourir et lui laiss[e] près de cinquante mille écus. L'abbé de Choisy, toujour[s] habillé en femme, mène ses « voisines » au théâtre et s[e] plaît assez licencieusement avec quelques-unes d'entr[e] elles :

Elles me baisaient à la joue et au front ; elles s'émancipère[nt] un jour à me baiser à la bouche d'une manière si pressante et [si] tendre que j'ouvris les yeux et m'aperçus que cela partait de pl[us] que de la bonne amitié.

Ce n'est qu'après ses aventures avec Charlotte et Babe[t], dont nous parlerons plus loin, que l'abbé de Choisy renonc[e] pour un temps à être femme ; il se met à fréquenter le[s]

alles de jeu, perd de grosses sommes, tous les bijoux qui e rendaient si « coquette » et jusqu'à la valeur de la maison du faubourg Saint-Marceau, où il fit tant la « belle ». l retourne habiter au palais du Luxembourg, mais, de son passage au faubourg Saint-Marceau, il conserve un cher souvenir, car il y passa « une vie fort agréable ».

Plus tard, en écrivant l'histoire de ses aventures, il se rappelle avec plaisir qu'on le chansonna, et, sans s'émouvoir, il en rapporte lui-même quelques couplets :

Sancy, au faubourg Saint-Marceau,
Est habillé comme une fille ;
Il ne paraîtrait pas si beau
S'il était encor dans la ville.
Il est aimable, il est galant :
Il aura bientôt des amants.

Tout le peuple de Saint-Médard
Admire comme une merveille
Ses robes d'or et de brocart,
Ses mouches, ses pendants d'oreilles,
Son teint vif et ses yeux brillants :
Il aura bientôt des amants.

Qu'on a de plaisir à le voir
Dans un ajustement extrême,
A la main son petit miroir
Dont il s'idolâtre lui-même,
Sa douceur, ses airs complaisants :
Il aura bientôt des amants.

Il est étalé dans son banc
Ainsi qu'une jeune épousée
Qui cherche à voir en se mirant
Si ses mouches sont bien placées ;
Il voudrait plaire à tous venants :
Il aura bientôt des amants !

. . . .

JEAN MÉLIA.

(*A suivre.*)

THOMAS SNOW

J'ai lu son histoire à Thomas Snow et il ne l'a pas reconnue, bien que ce fût lui qui me l'ait racontée. Il m'a même traité de menteur et a craché devant moi, dans la boue.

Le bruit qu'il fit en crachant fit pivoter l'énorme policeman du coin de Shaftesbury, ce qui contribua à raccourcir notre dernière entrevue.

Il ne faisait pas plus clair qu'il n'avait fait le matin où je l'avais vu pour la première fois, adossé sans but à l'affiche du Palace-Théâtre et se garantissant, sous la marquise, d'une pluie dont les haillons tombaient sur Londres depuis tantôt deux jours sans arrêt.

Il avait un mauvais pardessus d'été dont il avait relevé le col, et comme sa casquette lui descendait dans le cou et prenait toutes les oreilles, à la façon d'un bonnet de bain, on ne voyait de son visage qu'un morceau blafard, en lame de couteau et tout en nez. C'était un être menu et souffreteux, entièrement détaché des modes et des manières qui passaient devant lui, dans le brillant West-End.

Dès que je l'eus vus, je le reconnus pour un des miens, pour un de mes confidents. Je le dépassai ; je revins sur mes pas. Finalement, je me plantai devant lui et toute sa personne se confia à moi, encore que, sans doute, il n'ait prêté aucune attention à ma curiosité et, à coup sûr, ne m'ait pas adressé le moindre mot.

Thomas Snow n'avait pas, à ce moment, de pensée directement tournée vers un but défini. Sa figure frileuse, déco-

lorée n'exprimait non plus aucun souci intérieur déterminé. Il était tout entier à l'état flottant. Il ne s'appartenait point ; il appartenait à sa vie qui le baignait et l'imbibait et dans laquelle il se laissait aller tendrement.

C'est pour cela que je pus sans peine entendre et noter son histoire.

« Figurez-vous, me dit sa vie répandue d'une façon narquoise et dédaigneuse sur toute sa mine, que j'ai la folle prétention, au lieu de me tourner vers l'envie de tout ce qui passe ici devant moi, de me plaire au souvenir de moi-même.

« Il pleuvait, il me semble, comme aujourd'hui, quand ma conscience fit sa première sortie. Elle s'arrêta sur un pont en fer et regarda s'enfuir, dessous, un train ruisselant de larmes et rempli de labeurs. Là-dessus, je rentrai chez moi et y trouvai aussi des pleurs. Il faut croire qu'il me fallait pleurer également, car, pendant que ma mère pleurait, je fus, à partir de ce moment, couvert d'injures et roué de coups par un homme contre qui je n'avais rien à dire, puisque c'était lui qui avait fait ma vie. Je lui appartenais ; il voulut m'interdire de pleurer ; mais cela, je ne le pouvais pas et c'est pourquoi il m'a définitivement pris en grippe, du moins je l'imagine.

« On dit toujours que, pour échapper à un mouvement de colère, il suffit d'aller faire un tour ; ça passe comme un coup de sang. C'est le moyen que j'employai pour échapper à la colère de la maison et, peut-être, pour éviter ma propre colère. Je fis, non un tour, mais des tours sans nombre, au point que je finis par ne plus rentrer. Je m'aperçus que j'étais parti pour quelque chose d'aussi infini que le tour du monde. Je perdis de vue les poings de mon père et les yeux pleins de larmes de ma mère. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus... »

Thomas Snow arrêta son récit à ce moment, parce qu'il y avait une vitre fêlée dans la marquise et qu'une grosse goutte de pluie, tout d'un coup, tomba sur son nez. Il chan-

gea de place, traînant de flasques souliers tout ridés que ses pieds, discrètement, n'occupaient pas tout entiers.

Mais, en changeant de place, il se trouva nez à nez avec un homme-sandwich qui arrivait, qui était las, et qui, venant de se reposer, à trois toises de là, contre le rebord de la grille de la chapelle de Denmark-Street, paraissait accablé par le long cri muet qu'il venait de promener sur ses épaules, le long d'un tout petit bout de Charing-Cross Road.

Or cet homme-sandwich n'aimait pas Thomas Snow et Thomas Snow le lui rendait bien. Ils se fussent compris et eussent sympathisé sur ce point, s'ils avaient parlé le même langage. Mais ils se servaient de langues entièrement différentes. Le sandwich grognait. Thomas Snow se contentait de tirer sa bouche aussi loin qu'il pouvait vers les oreilles, comme un mince arc qu'on bande. Le sandwich se mit à grogner dans sa barbe sale et ruisselante ; Snow banda son sourire. Cette arme rare exaspéra l'autre jusqu'à la fureur. Il leva sa réclame et voulut l'asséner sur Thomas, qui se contenta de s'en aller un peu plus loin et de tourner de gauche à droite, au lieu de droite à gauche, sa silencieuse menace.

Mais la vie de Snow s'était tue. Je n'entendais plus que les mâchoires de l'homme-sandwich mâchant un grossier sandwich et les bouts vides et mous des souliers de Snow tapotant le sol gluant pour en tirer un peu de chaleur.

Oui, la vie de Snow s'était tue, et je vis qu'elle était morte pour lui, à ce moment, et qu'il en éprouvait une sorte d'atroce exil.

N'ayant plus sa vie à serrer contre lui et à caresser, il se mit à fixer jalousement les passants qu'il regardait, tout à l'heure, avec la distraite douceur d'un saint, bien plus fortuné qu'eux. Il vit qu'ils avaient ce qu'il n'avait pas, de la propreté, de l'aisance, des affaires plein la tête, des objets de satisfaction et de vanité dans tous les coins de leur pensée.

Les yeux méchants de Snow, en suivant les gens qui venaient de Piccadilly et s'en allaient vers Tottenham Court, devenaient voleurs et même assassins. Heureusement qu'ils tombèrent, dans leur parcours, sur le dos noir de l'énorme policeman du coin de Shaftesbury.

L'énorme policeman du coin de Shaftesbury connaissait bien Thomas Snow. Ils ne se saluaient jamais ; ils ne se parlaient jamais ; mais ce n'est pas une raison. Il est même possible que l'énorme policeman eut quelques notes concernant Thomas Snow inscrites dans son calepin, à l'intérieur de l'énorme poitrine rembourrée de sa houppelande.

La vie de Thomas Snow, pourtant, restait absente. Elle s'était évadée de lui. Quand pourrait-il la retrouver ? Où était-elle ? De temps à autre, Thomas Snow tentait d'interroger le ciel. Mais le ciel était si bouché et si bas que ce n'était certainement pas là qu'il pouvait espérer retrouver le fil perdu de son destin.

Alors, il regarda ses mains qu'il avait tirées des poches ballantes de son pardessus pour les frotter, car elles étaient plissées et comme fardées par le froid, et il s'aperçut que sa vie était posée dessus, était attachée à leurs doigts et à leurs paumes comme la pâte aux mains des boulangers. Il s'en arrêta, tout saisi. Et moi, je ne quittai plus des yeux ces mains qui allaient me reparler.

Mais, tout d'un coup, il se mit à courir et je me demandai si je le retrouverais jamais. Il avait une façon de courir à lui ; il glissait ses espèces de savates dans la boue huileuse et, le corps en avant, un peu à la manière d'un homme dans un sac, se faufilait prestement à travers les passants comme une ombre.

Il dévala ainsi, en prenant de petites rues, jusqu'à la gare de Charing-Cross, jeta un coup d'œil de noyé à l'horloge et s'engouffra, en trombe, sous le porche de droite, celui qui mène aux quais du Continent.

Je vous ai dit que c'était le matin. Il était onze heures. Thomas Snow, aussitôt arrivé sous le hall, au milieu des

voyageurs et des bagages, souffla, puis sourit. Il se mit ensuite à sa vie, qui consistait, à cette heure-là, à aider les riches personnages qui prenaient le train maritime à porter leurs menus sacs, valises et paquets. Oh ! il ne visait pas les tout à fait riches personnages; il n'avait pas de casquette galonnée. Mais tous les gens qui pouvaient s'offrir des billets de voyage pour le Continent, fût-ce en troisième classe, fût-ce quand à ceux-là le poulmann paraissait une espèce de féerie, pour lui étaient de riches personnages et c'est à ces derniers qu'il offrait ses services. Ses mains sur qui sa vie reposait l'avaient averti à temps. Un quart d'heure plus tard, le train aurait été parti et il n'eût pas compté, comme il put le faire à quelque temps de là, les vingt ou vingt-cinq pence gagnés par son obligeance. C'était près du grand Pont, sur le parapet de la Tamise.

Et après, Thomas Snow mit ses deux mains, qui venaient de supporter le poids de sa vie, comme sur le bord d'une tribune et regarda le dos de la rivière géante que les mouettes harcelaient comme des mouches monstrueuses.

Sa vie planait et s'étirait sur la lourde Tamise. L'eau houleuse et massive frappait avec bruit les culées du pont ; mais les trains qui travaillaient en l'air faisaient bien plus de bruit. De l'autre côté, des formes énormes de bâtisses s'effaçaient dans la pluie. Des barques étaient enchaînées et se plaignaient.

D'autres fleuves, comme celui-là, sont emprisonnés dans des villes et des milliers et des milliers d'hommes s'y sont arrêtés et ancrés. D'autres fleuves qui ont été libres, puis captifs, sont morts. Personne ne s'y arrête plus; personne, non plus, ne se confie à eux pour gagner le but lointain d'un vaste espoir.

Sur quels fleuves la famille de Snow avait-elle jadis erré et pourquoi s'était-elle arrêtée ici au milieu de centaines de familles fixées, elles aussi, sans plus de raisons ?

Ce fut l'occasion implicite d'une querelle que Snow eut, dix minutes plus tard, avec une vieille vendeuse d'allumettes

qui sortait d'un salon de la petite rue, au-dessous d'Adelphi-Terrace, au moment où il y entrait, car il avait faim. Elle habitait, je pense, le même quartier que lui et devait être habituée à ses boutades. Il suivait, manifestement, les idées que sa vie venait d'exhaler, sous le souffle brutal du fleuve :

— Qu'est-ce que vous venez faire ici, mistress Doloway ? Vous n'êtes pas de Londres ! Ici, c'est Londres, vous n'avez pas l'air de vous en douter, et vous n'êtes pas du tout une Londonienne de la « gentry », oh, pas du tout, avec votre chapeau canotier et sa plume défrisée. Les gens de Londres portent des chapeaux en feutre ou en toile cirée ou en caoutchouc, en cette saison, vous l'ignoriez probablement ? En définitive, vos parents, si ce sont vos parents, se sont entièrement fourvoyés en vous déposant sur les bords de la Tamise, avec la conviction de faire de vous une citoyenne de la Grande Cité. Vous êtes Dieu sait d'où...

— Malhonnête ! s'écria mistress Doloway. Et vous, qu'est-ce que vous faites ici ?

— Moi ! je suis à la mode de Londres, répondit Snow en prenant une pose élégante et en montrant son vieux pardessus et sa casquette.

La vieille ne put s'empêcher de rire ; et ils se quittèrent en se disant : « A ce soir ! »

Il me fallut me séparer de Snow à ce moment. J'eus d'abord l'intention de m'installer près de lui dans ce salon. Je le vis disparaître derrière les vitres, comme un poisson qui s'en va de la surface et s'enfonce dans les profondeurs. Cependant, je ne le suivis pas, parce que sa vie s'était attachée à moi et que, pour l'instant, elle m'en dirait plus que lui-même.

Elle était pareille à la robuste et sale fumée d'un paquebot ; elle venait de l'Est, de Whitechapel et des docks, des débarcadères et elle s'éployait en s'amincissant et s'affinant jusqu'au-dessus des quartiers délicats de Londres et des gazons de Hyde Park.

Et, tout d'un coup, elle s'échappa, m'entraînant à sa suite au-dessus d'autres villes, au-dessus de Paris, de Rome, de Rotterdam, de Calcutta, les dominant à la façon d'une bête de proie perdue dans l'infini, qui les tiendrait à merci.

Je ne sais vraiment pas pourquoi, — et, au surplus, est-ce que mes souvenirs peuvent être bien précis pour un si brusque et vertigineux égarement ? — je ne sais vraiment pas pourquoi cette espèce d'oiseau, farouche et fugitif comme une bourrasque, s'arrêta sur une ville plutôt que sur une autre. Il s'arrêta, peut-être, sur plusieurs successivement ou même sur toutes à la fois.

... A Rotterdam, tout d'un coup, il heurta au front une figure fatiguée, au milieu de piles de livres, derrière la devanture d'un libraire de la haute ville... Puis il rebondit sur celle d'un jeune marin qui regardait tristement, accoudé au bordage, larguer les câbles de son navire.....

... Dans une rue de Calcutta où passaient, sous les dentelles gigantesques des temples, des palanquins, des éléphants et des tramways, au bord d'un trottoir, un officier anglais et un vieil Hindou voisinaient. Ils avaient, tous deux, le visage aminci et rasé et un grand nez arcboutant la face. Contre eux, aussi, la vie de Snow vint buter et, soudain, y refléter sa lassitude...

Et puis, vraiment, je ne peux pas dire à travers quelles fugaces fraternités l'essor incroyable de cette petite vie, perdue dans Londres et écrasée par le poids de la ville, se mit à ricocher.

Il y eut un bonze accroupi devant une idole, là-bas, dans un décor métallique ; il y eut un vieux savant européen occupé à des fouilles, dans les déserts d'Asie-Mineure ; il y eut... que sais-je ?

Toujours est-il que je vis l'envol de cette forme d'existence, — cela, je peux le préciser et l'affirmer, — comme s elle rebroussait chemin, se poser à Paris, oui, c'était bien là

Elle se posa sur des mains pareilles à celles de Snow e tenues par un étranger qui lui ressemblait.

La ressemblance allait, j'en suis à peu près sûr, jusqu'au
ostume, car les pauvres pardessus d'été, les casquettes
e jockey à carreaux ont mission, par le monde, quand ils
n ont fini avec leurs maîtres, de s'affranchir de tous pré-
ugés en s'attachant à des corps comme celui de Snow et
ces museaux blafards et amincis.

Les deux mains de l'étranger, comme celles de Snow,
taient fripées et glacées et il les tenait posées sur une table
e la même façon que Snow les avait posées sur le parapet
e la Tamise.

A quoi songeait-il, en regardant le vide où flottait le
iteux décor des mansardes d'en face et d'une cour intérieure
ux parois grasses ? Avait-il, lui aussi, des souvenirs à demi
épaquetés, au bout d'une longue vie nomade, et sans qu'il
ût très bien ce qu'ils contenaient ni s'il devait vraiment
es défaire décidément en cet endroit ?

Ses yeux se baissèrent sur la vie de Thomas Snow, lors-
u'elle toucha ses mains ; précautionneusement, comme pour
e pas la faire tomber, ses mains prirent des papiers sur
n coin de la table crasseuse où traînaient divers objets
étéroclites, et l'étranger se mit à écrire. Il écrivait et son
isage resplendissait d'une lumière aussi belle que celle qui
êt la terre, en de certaines nuits de lune.

De temps en temps, il s'arrêtait. Puis il recommençait à
crire, avec l'air d'un astre.

... C'est à cette heure que je retrouvai Thomas Snow.
Après avoir fait je ne sais quoi, il était remonté auprès
u Palace-Théâtre. Il avait en mains quelques journaux du
oir. C'était, à coup sûr, simple contenance, car il ne faisait
ucun effort pour les vendre, ni même pour faire compren-
re qu'il les tenait à la disposition des passants. Il finit
ême par les mettre en poche.

Au lieu de l'homme-sandwich à qui avait tenu, un ins-
ant, compagnie la vieille pauvresse, à quatre pattes, chargée
e laver le seuil en marbre, il y avait, maintenant, collée
ux panneaux vitrés, une joyeuse et patiente société.

Le long de la file qui s'allongeait de plus en plus, Tho-
mas Snow allait et venait d'un air détaché. Il se donna
mine d'un monsieur de la maison qui n'a pas besoin d
prendre la queue ou qui, peut-être même, la surveille.

Mais, plus, l'heure avançant, les abords du théâtre pr
naient d'animation, devenaient étincelants et fiévreux, pl
Thomas Snow perdait contenance. Il ne faisait plus les ce
pas. Il allait rapidement jusqu'au coin de la place, puis
revenait en hâte se poster à côté de l'une des portes.

Par elles entraient des femmes qui étaient comme d
fantômes ruisselants de lueurs, tant elles allaient vite.

Je vis Snow glisser son museau au-dessus d'épaul
gênantes, se dresser sur la pointe des pieds ; le foyer
ses regards, pas plus gros qu'une petite loupe de micro
cope, brillait terriblement au fond de ses yeux pâles. Ma
j'eus beau, à chaque entrée, chercher qui il cherchait, q
il voulait voir et quand il l'aurait vu, je ne pus rien déco
vrir.

Pourtant il continuait son guet anxieux. Et cela jusq
la fin, jusqu'à ce que le beau flot fût épuisé et que la m
fût, de nouveau, vide.

Thomas Snow paraissait las. Il hésita quelque temp
Resterait-il jusqu'à la sortie ? Il prit son parti. Il s'orien
sur le Strand, la Cité et, au delà, les gouffres immens
des quartiers obscurs, d'un pas valeureux, éclairant sa ro
et sa fatigue du rayonnement de sa figure qui ne s'était p
éteint.

Je dus conclure que Snow, en vérité, n'en avait eu
personne en particulier et que, pour lui, le Palace-Théât
appartenait à un autre monde.

Thomas Snow dévalait, à grande allure, à travers la C
déserte, c'est-à-dire qu'il roulait, menu et léger, de rue
rue, de carrefour en carrefour, de policeman en policema
comme un bouchon de balise en balise.

Il arriva dans de vastes amas de maisons, d'avenues
de ruelles où la vie n'est jamais complètement endormie.

La nuit y est peuplée de somnolents qui rôdent jusqu'au
natin, sans réussir à se coucher.

A certains coins de rues, cette insomnie errante prenait
apparence de plaies sous la forme de gros paquets de
umière collés à des devantures de bars restés indéfiniment
éants.

Thomas Snow se dirigea vers un de ces bars, quelque
art, dans l'Est, là où l'on sent l'haleine de la rivière
hargée d'exotisme, odeurs de bois lointains, de fruits tro-
icaux et de navires.

— Tiens, Thomas ! dit aussitôt un consommateur massif
n l'apercevant. Trop tard, mon petit ; l'embauche de cette
uit est faite pour les docks. Aussi, diable, qu'est-ce que
i fais à traîner dans le West End jusqu'à neuf heures du
oir ?

— Merci, merci, répondit Thomas, à bout de souffle... Je
egrette, je regrette...

Et il rougissait comme un enfant.

— Ce sera pour demain, je pense. Je tâcherai... C'était
é petites caisses, ce soir ?

— Tu penses bien que je ne vais pas te mettre aux tubes
e chaudières ou aux caisses de moteurs. Oui, c'était de ta
rce, Thomas, et je regrette que tu te sois mis en retard.
'était des conserves et des confitures en petites caisses.
'ant pis, que veux-tu ! N'oublie pas d'être exact demain.

Le gros homme était déjà levé.

Mais, soudain, Thomas Snow devint très volubile, au
oint que tous les gens réunis dans la salle s'arrêtèrent de
arler et l'écoutèrent.

— C'est vrai, c'est vrai, dit-il, je suis coupable et idiot.
n pourrait même croire que je suis saoul. Mais je n'ai bu
u'une pinte de bière à une heure. C'est vrai que je rapporte
our tout potage trois shillings six pences. Ce n'est pas un
ien beau gain. Mais vous ne croiriez pas que je suis con-
ent tout de même d'un gain, d'un autre gain que j'ai dans
a tête et qui me fait grand plaisir, oui, grand plaisir.

Il partit des éclats de rire.

Le protecteur de Snow lui frappa sur l'épaule avec un bienveillance si pesante que le petit homme chancela.

— Snow, tu rêves, il me semble, et tu fais rire les gens C'est mauvais, cela. Ils ont tort. Mais à toi te t'arrange pour ne pas faire rire les gens.

Il fixait Snow de haut et Snow le regardait avec confusion.

— Au revoir, Snow ; rappelle-toi ce que je te dis, et demain, acheva-t-il.

Et il sortit.

Snow restait planté au milieu du bar, tout embarrass des paroles qu'il avait dites et qui s'étalaient autour de lu comme une camelote qui n'obtient aucun succès.

D'une chaise élevée, une voix lui cria :

— Monsieur Snow se destine, peut-être, aux idées de l politique. Monsieur Snow serait-il « whig » ou « tory », l'ancienne mode ou d'un des dix ou vingt nouveaux tiers partis ? Monsieur Snow viendrait-il de conférer avec le videurs d'encriers de Fleet Street ? Monsieur Snow collaborerait-il à un journal autrement que comme vendeur ?

Snow était sur le point de perdre la tête. Il criait, maintenant, d'une voix pointue et méchante :

— C'est plus haut que ça ; c'est plus haut, plus beau.

Tout dressé, il ressemblait à un frêle oiseau irrité, ce qu fit dire à quelqu'un :

— On dirait qu'il sort d'une cage de perruches !

Snow s'écroula sur une chaise dans un coin.

Toute sa vie pendait, arrachée, comme si elle venait d'é chapper à une rixe.

Est-ce que cette même vie, le même soir, et dans d lumières aussi, ne s'enorgueillissait pas, au contraire, ent les mains de l'écrivain qui la déployait et la faisait chatoy devant des hommes et des femmes émerveillés, ne quitt pas des yeux sa bouche pleine d'un rare langage ?

Peut-être que Snow et lui, d'ailleurs, allaient, de nouve

rencontrer! Peut-être se levèrent-ils ensemble! Peut-re qu'ensemble ils reprirent pied dans la nuit saturée humidité, regagnant, avec appréhension, d'ingrats repos! ., peut-être qu'au même moment tous les autres qui lui aient apparentés s'apprêtaient également à trouver, au ord de leur sommeil, la même disgrâce!

Dès que Snow se fut approché d'une maison basse où ne lumière dodelinait dans un sous-sol, il fut accueilli par s aboiements. Il cogna dans la porte, timidement d'abord, ais avec colère. Des injures finirent par partir de tous les gements. La porte s'ouvrit; une femme maigre, à moitié ndormie et dépeignée, salua Snow d'une aigre et haletante montrance :

— Alors ça veut dire que vous n'êtes pas à travailler ans les docks. Vous deviez rentrer souper, puis repartir ne rentrer que demain matin. Au lieu de cela, vous ré-illez tout le monde au milieu de la nuit, les mains dans s poches, oui, je vous le dis, dans les poches. Mistress oloway, qui vous a rencontré ce matin, vous a attendu. ous lui aviez donné rendez-vous. Combien rapportez-vous ulement?

— Trois shillings six pence, répondit Snow, les yeux issés, aussi docile qu'un écolier.

— Trois shillings six pence! répéta la logeuse, les as au ciel. Je ne devrais pas vous laisser rentrer avec ssi peu. Mais vous m'avez payé dimanche; je n'ai pas le oit...

Snow avait déjà disparu dans le corridor noir au bout quel il nichait.

.. Je ne sais ce qui advint, en cette fin de jour, à Paris ailleurs, des êtres en qui la vie de Snow trouvait asile. ow emporta sa vie avec lui dans son sommeil et la garda mme un avare.

'en ai noté le passage près de moi aussi exactement que pu et, comme je vous l'ai dit, je l'ai lue ensuite à Tho-s Snow lui-même qui n'a pas voulu s'y reconnaître.

C'était, si je me souviens bien, dans un thé du Soho o l'on parlait beaucoup français. J'avais retrouvé Snow en s faction habituelle et je l'avais suivi au lieu où il déjeuna après son travail ordinaire à Charing-Cross. Beaucoup d lords, ce jour-là, allaient en France. Il put accompagner jus qu'à son wagon une dame de la grande société, à moins qu ce ne fût la gouvernante. Toujours est-il que cela lui va un bon déjeuner où il mangea du poisson frit, des gâteau et but du thé. Un des convives était de mes amis ; je lu lus ce que j'avais composé et Snow m'entendit. Il n'enten dit pas tout ; mais il saisit son nom et en comprit assez.

Tant qu'il ne s'agit que de ses faits et gestes, il les admit à la rigueur. Je l'observai, attentif, tout en faisant sem blant de ne pas l'être, penché sur son assiette et sa tasse et d'ailleurs, fort absorbé par sa faim et sa gourmandise.

Mais j'eus le malheur de vouloir dépasser la journée qu le hasard et mon indiscrétion m'avaient livrée de lui et d me jeter dans des hypothèses :

... « Peut-être que sa logeuse, disais-je, est amoureus de Thomas Snow et qu'il reste, comme un aveugle, auprè d'un admirable aménagement de bonheur! Peut-être qu'un autre femme le distinguera enfin, l'éduquera et le rendr riche ! Peut-être que de traverses en traverses et d'impu sions en impulsions, il ira à la sagesse d'un ouvrier régl ou à la folie d'un poète déclassé ! Peut-être que sa vie réu sira à vivre en lui et en d'autres assez normalement pou ne produire que des actes méritoires et qui seront vantés, moins qu'elle ne sombre en suicide, paresse, fureur et d vergondage ! Je n'ai pas rayonné à travers toutes les ram fications de cette vie. Peut-être y en a-t-il de belles et d'ho ribles ! A laquelle Snow s'accrochera-t-il ? Au bout de l quelle de ces branches cueillera-t-il, en fin de compte, fruit de la mort, fruit précoce ou fruit trop mûr ?... »

Snow ne put supporter des conjectures qui attentai à sa liberté. Il se leva, sa tête fragile toujours emboî dans sa pauvre casquette, et frappa sur la table. Il fit to

r sur moi la masse trouble et opaque de son las regard
nt je n'avais jamais, à ce point, distingué la charge de
rmente.

— Vous mentez, vous mentez! s'écria-t-il. Et vous
vez pas le droit de vous servir de mon nom pour ces
pidités. Ce n'est pas ma vie, cela, et pas celle d'un au-
, non plus! Vous n'avez pas le droit de connaître ma vie
s que moi; vous mentez, je vous le dis...

Il brusqua son départ, tout tremblant, et sortit sans se
ourner.

Je savais où le retrouver.

Je m'efforçai de le calmer, de lui faire des excuses. Mais
ne prit même pas la peine de me reconnaître et se con-
ta, je vous l'ai raconté, de cracher devant moi avec
pris.

HENRI HERTZ.

POÈMES

—

PREMIER SOLEIL

Le soleil se propage au ciel de fin d'hiver
En échos lumineux, comme des feux sur mer.

La première fleur du jardin
Est plus visible que sa feuille.
La main joyeuse qui la cueille
Se salit au sol froid malgré le ciel plus doux.

Le rayon de soleil assis sur la fenêtre
Est comme un compagnon qui, s'il entre chez vous,
Vous dira volontiers une rieuse histoire.

On sent que va renaître
Un instant qu'on avait au fond de la mémoire,
Tout comme dans un chant on pressent le refrain.

Quand on marche sur un chemin
Il semble qu'on irait très loin
Comme si l'on avait les jambes allongées
Par les rayons de la lumière.

On se sent tellement vivant
Qu'on pourrait croire que son âme
A chaque pas posé s'exhale de la terre.
On marche comme en soi sur les routes foulées.

Le ruisseau qui mire sa flamme
Emporte du soleil un reflet débonnaire
Et l'eau fraîche réchauffe aux yeux le paysage.

Les maisons du village
Avec de l'herbe sur leur toit,
Que balance le vent,

Sont près de la route attentives
Au doux passage du printemps,
Du printemps qui s'en va s'installer dans les champs.

Les arbres sont autour de moi
Dans leurs attitudes captives
Jaillis du seuil de cet éveil
Comme des bras naïfs qui voudraient le soleil.

—

LE MATIN SANS AMI

I

Si j'avais un ami, ce matin de printemps,
Nous irions loin sur les routes
Dans l'air déchiqueté par les coqs des villages.

Nous nous arrêterions longtemps
A regarder les paysages
Aux clochers bleus, aux toits de chaume,
Comme dans leur album
Des enfants attentifs regardent des images.

Nous entrerions dans une ferme
Où la tranquille odeur des bêtes
Brûlerait l'air déjà rougi
Par tout le soleil étendu
Comme un tapis sur les toitures.

Du vin frais comme une chanson
Un peu gaillarde, dans l'aurore,
Réveillerait en nous un refrain entendu
Sans doute en quelque lieu pareil à celui-ci.
Et nos cœurs atteindraient les confins des verdures.
Une lavandière au bras ferme

Au lointain d'un ruisseau sous les saules courant
Ferait un peu rêver nos têtes,

Et l'écho du battoir nous suivrait longuement.

II

Mais, ce matin joyeux, je n'ai pas un ami.
J'en ai plusieurs aux flancs du monde.
Ils sont à la tâche fidèle
Que leur dessina cette vie.

Ils sont sur leur route des jours
Où comme ici neigea Décembre,
Où comme ici brille un soleil.

Ce matin, je n'ai pas ici
Un de ceux dont la vie un instant fut la mienne
Et j'ai cette gloire profonde
D'être seul pour juger la vie.

Sur la glycine qui se cambre,
Sur cet étang où l'herbe flotte
Avec des courbes de serpent,
Sur les oiseaux au chant vermeil
Dont la voix semble, à chaque note,
Accrocher au ciel un brillant,
Sur cette blonde jouvencelle
Pour qui toute la terre est un livre d'amours,
Et sur cette histoire finie
D'un vieillard incliné qui regarde son ombre
Se casser sur le blanc lumineux des poussières,
Je pourrais dire ma pensée
Et je n'entendrais que moi seul.

J'ai cette royauté des pleines solitudes...
J'aimerais cependant, mon ami, mon ami,
— Je ne sais pas lequel, vous vous ressemblez tant —
Que dans ce décor hésitant

Comme une audace de tendresse,
Ta voix, comme un écho, survienne.
J'aimerais me sentir moins seul dans l'allégresse,
Sentir, dans ces minutes claires
Qui se grisent de leurs splendeurs,
Que je suis un peu de la vie
Et que je touche aussi des cœurs...

—

UN SOIR DEVANT LA VILLE

Je suis descendu sur la route
Qui porte des humains sous les toits de la ville
Comme une veine emporte au cœur
Le sang qu'il enverra pour propager la vie.

Un rayon de soleil s'attardait sur un toit
Et devait jeter dans les rues
Cette lumière cordiale
Où devant les portes du soir
Des fillettes jouent à la corde.

Des nuages, au ciel pensif, coulaient en horde
Jusqu'au-dessus de la rivière,
Où leur majesté venait faire
Un lit de long repos aux images sans rides.

Une paix s'appuyait aux clochers des églises
Dans sa robe alentour qui répandait la nuit.
Et des vagabonds las abdiquaient leur déroute
Et relevaient leur front où pleurait de la sueur.
Bannissant de leurs pas une lenteur servile,
Ils allaient droits et fiers aux maisons apparues
A leurs yeux émus d'un espoir,
Comme les feux du port à l'heure triomphale
Où le sang des marins bondit aux vents de terre,
Quand aux chants noirs des flots les barques rentrent vides.

Des travailleurs heurtaient d'une fatigue austère
Le sol confusément sonore à leur esprit
Et, muets, écoutaient comme une voix d'accueil.

Je me suis arrêté, promeneur solitaire,
Avant de rentrer dans la ville.
Le soir cachait là-bas les routes qui s'en vont
Vers des pays lointains que je saurai peut-être.

L'énorme et lourd chaos des toits faisait au loin
Un crâne aux âmes de la ville
Avec toutes les bosses,
Avec celle du mal, avec celle du beau,
Avec l'élancement génial d'une église
Et les chaumes ventrus d'un quartier de débauche.
La rivière dormait et mirait avec soin
Les beaux détours du paysage
Comme un miroir aux lueurs noires.

Il persistait dans cette image
De ce soleil qui tout à l'heure
Passait devant chaque maison
Pour un calme adieu cordial.

Et l'on sentait parmi les moires
Lorsque venait un son de cloche
Un écho qui ne bougeait pas,
Comme venu du fond de l'eau.

J'ai marché dans la ville humaine qui s'écœure
De son propre destin ; précipitant mes pas
Du désir d'un grand horizon,
Je me suis souvenu de la douce rivière
Qui voudrait laver les regards.

Et la nuit s'écorchait au bord d'une fenêtre
Sous une lampe aux rayons rudes.
J'ai marché sur un sol gras de vocabulaire
Dans l'air vicié de préludes.

J'ai rêvé d'un voyage impossible aux départs,
D'un voyage apaisant et grave
Dans l'inexistant horizon
D'une image de ville aux flots de sa rivière.

—

RETOUR DES GUERRIERS

A Georges Duhamel.

Ils auront des fleurs plein les bras,
Des enfants porteront leurs armes
Et la ville aura déserté
Le plus vivant de ses comptoirs.

Ils n'auront plus le profil dur
Qui veillait dans les trous d'argile
Et que le soleil projetait
Sur les printemps de leur devoir.

Ils seront des yeux embués,
Ils seront des marches chantantes,
Ils seront des bouches ouvertes
A toutes dents sur le retour.

Ils s'assoiront, la fête éteinte,
Dans l'air sans teinte de leurs chambres,
N'ayant plus rien à conquérir
Que l'habitude de leur vie.

HENRI DALBY.

RIMBAUD MOURANT

—

Marseille, mercredi 28 octobre 1891 (1).

Ma chère Maman,

Dieu soit mille fois béni ! J'ai éprouvé dimanche le plus grand bonheur que je puisse avoir en ce monde. Ce n'est plus un pauvre malheureux réprouvé qui va mourir près de moi : c'est un juste, un saint, un martyr, un élu !

Pendant le courant de la semaine passée, les aumôniers étaient venus le voir deux fois ; il les avait reçus, mais avec tant de lassitude et de découragement qu'ils n'avaient osé lui parler de la mort. Samedi soir, toutes les religieuses firent ensemble des prières pour qu'il fasse une bonne mort. Dimanche matin, après la grand'messe, il semblait plus calme et en pleine connaissance. L'un des aumôniers est revenu et lui a proposé de se confesser, et il a bien voulu !

Quand le prêtre est sorti, il m'a dit, en me regardant d'un air troublé, d'un air étrange : « Votre frère a la foi, mon enfant, et je n'ai même jamais vu de foi de cette qualité ! » Moi, je baisais la terre en pleurant et en riant. O Dieu ! quelle allégresse, quelle allégresse, même dans la mort, même par la mort ! Que peut me faire la mort, la vie, et tout l'univers et tout le bonheur du monde, maintenant que son âme est sauvée ? Seigneur, adoucissez son agonie, aidez-le à porter sa croix, ayez encore pitié de lui, ayez encore pitié, vous qui êtes si bon ! oh, oui, si bon. — Merci, mon Dieu, merci !

(1) On sait qu'Arthur Rimbaud mourut à Marseille, en l'hôpital de la Conception, le 10 novembre 1891, à l'âge de 37 ans. Quelques passages de cette lettre d'Isabelle Rimbaud à sa mère ont été utilisés par Paul Claudel dans sa préface aux *Œuvres* de Arthur Rimbaud.

Quand je suis rentrée près d'Arthur, il était très ému, ais ne pleurait pas ; il était sereinement triste, comme je l'ai jamais vu. Il me regardait dans les yeux comme il m'a jamais regardée. Il a voulu que je m'approche tout ès ; il m'a dit : « Tu es du même sang que moi : crois-tu, s, crois-tu ? » J'ai répondu : « Je crois ; d'autres plus sants que moi ont cru, croient ; et puis, je suis sûre à prént, j'ai la preuve, cela est ! » — Et c'est vrai ! j'ai la preuve jourd'hui ! Il m'a dit encore, avec amertume : « Oui, ils ent qu'ils croient, ils font semblant d'être convertis, is c'est pour qu'on lise ce qu'ils écrivent, c'est une spélation ! » J'ai hésité, puis j'ai dit : « Oh non, ils gagneent davantage d'argent en blasphémant ! » Il me regarit toujours avec le ciel dans les yeux ; moi aussi. Il a tenu n'embrasser, puis : « Nous pouvons bien avoir la même e, puisque nous avons un même sang. Tu crois, alors ? » j'ai répété : « Oui, je crois, *il faut croire.* » Alors il m'a : « Il faut tout préparer dans la chambre, tout ranger : *va revenir avec les sacrements.* Tu vas voir, on va apter les cierges et les dentelles : il faut mettre des linges ncs partout. Je suis donc bien malade ! » Il était anxieux, is pas désespéré comme les autres jours, et je voyais s bien qu'il désirait ardemment les sacrements, la comnion surtout.

Depuis, il ne blasphème plus jamais ; il appelle le Christ croix et il prie. Oui, il prie, lui !

Mais l'aumônier n'a pas pu lui donner la communion. bord, il a craint de l'impressionner trop. Puis, Arthur chant beaucoup en ce moment, et ne pouvant rien souf- dans sa bouche, on a eu peur d'une profanation invotaire. Et lui, croyant qu'on l'a oublié, est devenu triste ; is il ne s'est pas plaint.

La mort vient à grands pas. Je t'ai dit dans ma dernière re, ma chère maman, que son moignon était fort gonflé.

Maintenant c'est un cancer énorme entre la hanche et le ventre, juste en haut de l'os (1). Ce moignon, qui était si sensible, si douloureux, ne le fait presque plus souffrir. Arthur n'a pas vu cette tumeur mortelle : il s'étonne que tout le monde vienne voir ce pauvre moignon auquel il ne sent presque plus rien ; et tous les médecins (il en est déjà bien venu dix depuis que j'ai signalé ce mal terrible) restent muets et terrifiés devant ce cancer étrange.

A présent, c'est sa pauvre tête et son bras gauche qui le font le plus souffrir. Mais il est le plus souvent plongé dans une léthargie qui est un sommeil apparent, pendant lequel il perçoit tous les bruits avec une netteté singulière.

Pour la nuit on lui fait une piqûre de morphine.

Eveillé, il achève sa vie dans une sorte de rêve continuel : il dit des choses bizarres, très doucement, d'une voix qui m'enchanterait si elle ne me perçait le cœur. Ce qu'il dit, ce sont des rêves, — pourtant ce n'est pas la même chose du tout que quand il avait la fièvre. On dirait, et je crois qu'il le fait exprès.

Comme il murmurait ces choses-là, la sœur m'a dit tout bas : « Il a donc encore perdu connaissance ? » Mais il a entendu et est devenu tout rouge ; il n'a plus rien dit, mais la sœur partie, il m'a dit : « On me croit fou, et toi, le crois-tu ? » Non, je ne le crois pas, c'est un être immatériel presque et sa pensée s'échappe malgré lui. Quelquefois il demande aux médecins si eux voient les choses extraordinaires qu'il aperçoit et il leur parle et leur raconte avec douceur, en termes que je ne saurais rendre, ses impressions ; les médecins le regardent dans les yeux, ces beaux yeux qui n'ont jamais été si beaux et plus intelligents, et se disent entre eux : « C'est singulier. » Il y a dans le cas d'Arthur quelque chose qu'ils ne comprennent pas (2).

(1) Sarcome du fémur. Pour empêcher la généralisation, en mai précédent, on eût dû, paraît-il ici, désarticuler la hanche plutôt que de trancher la cuisse.

(2) Rappelons qu'Isabelle Rimbaud, à la date où elle écrivait ceci, ignorait tout des œuvres littéraires de son frère.

Les médecins, d'ailleurs, ne viennent presque plus, parce qu'il pleure souvent en leur parlant, et cela les bouleverse.

Il reconnaît tout le monde. Moi, il m'appelle parfois Djami, mais je sais que c'est parce qu'il le veut, et que cela rentre dans son rêve, voulu ainsi ; au reste il mêle tout et... avec art. Nous sommes au Harrar, nous partons toujours pour Aden, il faut chercher des chameaux, organiser la caravane ; il marche très facilement avec la nouvelle jambe articulée, nous faisons quelques tours de promenade sur de beaux mulets richement harnachés ; puis il faut travailler, tenir les écritures, faire des lettres. Vite, vite, on nous attend, fermons les valises et partons. Pourquoi l'a-t-on laissé dormir ? pourquoi ne l'aidé-je pas à s'habiller ? que dira-t-on si nous n'arrivons pas au jour dit ? On ne le croira plus sur parole, on n'aura plus confiance en lui ! Et il se met à pleurer en regrettant ma maladresse et ma négligence : car je suis toujours avec lui et c'est moi qui suis chargée de faire tous les préparatifs.

Il ne prend presque plus rien en fait de nourriture, et ce qu'il prend, c'est avec une extrême répugnance. Aussi a-t-il la maigreur d'un squelette et le teint d'un cadavre. Et tous ses pauvres membres paralysés, mutilés, morts autour de lui ! O Dieu, quelle pitié !

A propos de ta lettre et d'Arthur : ne compte pas du tout sur son argent. Après lui, et les frais mortuaires payés, voyages, etc., il faut compter que son avoir reviendra à d'autres. Je suis absolument décidée à respecter ses volontés, et quand même il n'y aurait que moi seule pour les exécuter, son argent et ses affaires iront à qui bon lui semble. Ce que j'ai fait pour lui, ce n'était pas par cupidité, c'est parce qu'il est mon frère, et que, abandonné par l'univers entier, je n'ai pas voulu le laisser mourir seul et sans secours. Je lui serai fidèle après sa mort comme avant, et

ce qu'il m'aura dit de faire de son argent et de ses habits, je le ferai exactement, quand même je devrais en souffrir.

Que Dieu m'assiste et toi aussi ; nous avons bien besoin du secours divin.

Au revoir, ma chère maman, je t'embrasse de cœur.

ISABELLE RIMBAUD.

LA REDDITION DE MAUBEUGE

Tous ceux qui ont participé à la défense de Maubeuge, officiers et soldats, sont unanimes à dire qu'elle a été conduite avec énergie et habileté.

D'autre part les populations de la région du Nord, auxquelles appartenaient la plus grande partie des réservistes et territoriaux affectés à la place de Maubeuge, accusaient le général Fournier de s'être rendu avec plus de 30.000 hommes, au lieu de chercher à gagner Dunkerque, où un milliers d'hommes de la garnison arrivèrent, individuellement ou par petits groupes.

Il semble que les poursuites actuelles aient été entreprises sous l'influence de ces accusations. Si, à la suite du Conseil d'enquête, on a décidé de traduire le gouverneur de Maubeuge devant un conseil de guerre pour lui permettre de prouver, dans des débats publics, l'inanité de ces accusations, on a bien fait. On ne peut admettre, en effet, un seul instant qu'on cherche à faire une sorte de bouc émissaire de l'homme qui a dirigé la défense de Maubeuge d'une manière si honorable.

L'attaque de Maubeuge, qui barrait la ligne Cologne-Paris, était prévue par les Allemands depuis longtemps, comme l'était d'ailleurs l'invasion par la frontière belge, écrite pour ainsi dire sur le sol par les camps, lignes de chemins de fer, raccordements, etc..., que les Allemands multipliaient sur cette frontière. Quelques années avant la guerre, un de leurs dirigeables vint à deux reprises, de nuit, survo-

ler la ville, et notamment l'arsenal, à faible hauteur, à tel point que les hommes du poste entendaient les voyageurs parler en allemand. On fit d'ailleurs le silence en haut lieu sur cette affaire, et on décida que la sentinelle avait eu une hallucination (1).

La place de Maubeuge, dont le rôle avait été fixé par des instructions ministérielles de 1918, n'était pas destinée à subir un siège ; elle devait résister simplement à des troupes de campagne, et était plutôt un point d'appui temporaire pour nos armées dont elle ne devait pas rester séparée. Aussi, dans l'hypothèse d'une résistance de peu de durée, sa garnison avait-elle été réduite.

Le gouverneur de Maubeuge avait reçu, le 24 août, du commandant de la 5e armée, qui battait en retraite, l'ordre de « défendre la place par tous les moyens en son pouvoir ».

L'organisation de la place était des plus défectueuses. Le général Fournier, qui avait été nommé gouverneur peu de temps auparavant, avait d'ailleurs appelé sur cette situation l'attention des autorités compétentes. Les forts, du modèle de ceux de Paris, n'étaient qu'à 4 kilomètres de la ville ; un seul était bétonné, au sud, c'est-à-dire du côté opposé à l'attaque, de sorte que les obus de gros calibres tombaient, dès la première heure, sur les ouvrages et sur la ville, occasionnant des explosions dans l'arsenal, l'incendie de l'hôpital, coupant les conduites d'eau, etc... Le bombardement des ouvrages par du 420 et du 305, et celui de la ville par des obus de 28 cm., 21 cm., etc., dura 10 jours, du 29 août au 7 septembre.

Ce manque d'organisation de la place doit être attribué surtout au refus des crédits réclamés, chaque année, depuis plus de dix ans avant la guerre, par les service de l'artillerie et du génie pour renforcer les ouvrages.

(1) C'est vers la même époque que des dirigeables allemands firent, de nuit, sur les côtes d'Angleterre, des reconnaissances analogues, dont parlèrent les journaux.

Malgré le manque d'organisation, la défense fut des plus énergiques. Ne pouvant atteindre, avec les pièces de 120 et de 155 des ouvrages, dont la portée ne dépassait pas 9 kil., les batteries de 420 qui tiraient à 14 kilomètres et ne pouvant même, faute d'avions, reconnaître les emplacements de ces batteries, on fit, le 1er septembre, une sortie avec les 3 bataillons actifs et les 6 bataillons de réservistes qui formaient la réserve, dans l'espoir d'arriver jusqu'à ces batteries. Et on faillit réussir ; les troupes arrivèrent jusqu'à 400 mètres des batteries allemandes, mais furent arrêtées par les mitrailleuses que les Allemands avaient pu y concentrer. La réserve perdit dans cette attaque, qui mit les Allemands en péril, 20 à 25 o/o de son effectif.

Jugeant qu'une nouvelle sortie pouvait anéantir sa réserve et compromettre la résistance de la Place, le Gouverneur décida d'amalgamer avec la réserve un certain nombre des 19 bataillons territoriaux dont il disposait, bataillons qui, grâce à cet appui, firent bonne figure devant l'ennemi, et de défendre le secteur attaqué pied à pied. Cette défense fut faite avec une habileté à laquelle le Rapport officiel allemand rend hommage.

Mais les forts et ouvrages étaient bouleversés et détruits les uns après les autres, sauf deux au sud de la Place, par le tir des batteries à grande distance. La défense de quelques-uns, attaqués directement, fut des plus énergiques. Les deux seules tourelles de 155 dont disposait la place furent rapidement mises hors de service, ainsi que les deux tourelles de 75 qui se trouvaient sur le front attaqué, sur les 4 qui existaient dans la place.

Le 7 septembre, à 18 heures, le général Fournier se décidait à rendre la place, qui n'était plus tenable, après avoir épuisé tous ses moyens de défense. Il n'avait plus d'artillerie et la moitié de son infanterie avait reflué en désordre sur Haumont, au sud de la place. Celle-ci fut remise le lendemain 8 septembre, dans la soirée.

Les Allemands s'étaient vantés d'enlever la bicoque de

Maubeuge en 48 heures. Cette bicoque résista cependant plus que Liége et Namur, et plus que ne résista, un peu plus tard, Anvers avec la double ceinture de forts, dont la première était constituée par des forts et ouvrages modernes bétonnés et cuirassés, situés à 20 kilomètres du corps de la Place (1).

Avant l'investissement, deux détachements de volontaires, qui se sacrifièrent, avaient réussi à faire sauter les viaducs de Fourmies et de Berlaimont, rendant ainsi inutilisables deux autres voies de ravitaillement et la ligne de Mézières-Lille qui coupe celle de Cologne à Paris au sud de Maubeuge.

Si l'attaque de Maubeuge s'était faite dans les mêmes conditions qu'autrefois, comme en 1870, par exemple, où l'assaillant commençait par investir complètement la Place, il est probable que la reddition de Maubeuge, après la défense énergique de sa garnison, non seulement n'aurait soulevé aucune protestation, mais que le général Fournier aurait été félicité. Mais, comme à Liége et à Namur, les Allemands employèrent à Maubeuge le système dit de « l'attaque brusquée », imaginé par eux après 1870, et consistant à concentrer tous les moyens de l'attaque, hommes et canons, sur un secteur restreint, 12 à 15 kilomètres, de manière à écraser les défenses de la place et à faire une brèche par laquelle l'assaillant puisse arriver jusqu'au corps de la

(1) Le dernier échec des Allemands à Liége les avait rendus prudents. Ludendorff, dans ses Mémoires, raconte que, pour l'attaque de Liége, trois colonnes d'assaut avaient été formées ; elles avaient reçu l'ordre de forcer le passage entre les forts, sans se préoccuper des pertes. L'attaque n'avait été préparée que par de l'artillerie lourde moyenne : les deux colonnes de droite et de gauche furent arrêtées net ; seule, celle du milieu, qu'accompagnait Ludendorff comme représentant du G. Q. G. allemand, parvint à se frayer un chemin et arriva jusqu'à la ville. Les pertes, dans les trois colonnes, furent énormes.

Ce premier essai de l'attaque brusquée « à la Sauer » fut jugé en haut lieu peu satisfaisant, et l'Empereur donna l'ordre de ne plus en faire ; c'est, du moins, ce que déclara au général Fournier un officier allemand chargé de traiter de la reddition de la place de Maubeuge.

En fait, pour l'attaque de Namur, les Allemands firent venir le matériel de 420 et précéder l'attaque par un bombardement de plusieurs jours avec les mortiers de 420, qui écrasèrent les ouvrages et détruisirent les défenses. De même à Maubeuge, où le bombardement préalable par le 420 et le 380 dura cinq jours.

place, le reste du pourtour de celle-ci n'étant pas attaqué, mais seulement surveillé.

A Liége et à Namur les gouverneurs, qui n'avaient pas de raison particulière pour prolonger la résistance de quelques jours, avaient profité de cette circonstance pour faire partir le gros des troupes de campagne qui formaient la partie mobile de la garnison, ne laissant dans les ouvrages que les garnisons nécessaires pour maintenir l'assaillant et permettre au gros de se retirer. A Anvers, les troupes mobiles de la défense purent de même se retirer, avec une partie du matériel (1), en longeant la côte, par Ostende et Newport.

A Maubeuge, le 4 septembre, alors que les moyens d'action de la place étaient encore presque intacts, et où l'on pouvait espérer, à la faveur de la nuit et en laissant dans la place quelques troupes, sauver la meilleure partie de la garnison, le gouverneur avait pu songer à évacuer la place. Mais, outre qu'il avait reçu, le 24 octobre, l'ordre formel de la défendre jusqu'au bout, il était lié, à défaut d'instructions contraires, par les termes absolus et impératifs du règlement sur le service des places, article 159, règlement peut-être trop absolu, mais auquel il ne pouvait se soustraire.

Evidemment on pourrait dire maintenant, et après coup, qu'il eût été préférable de faire partir la garnison, comme à Liége et à Namur. Mais, supposons qu'au lieu de battre en retraite sans arrêt, la 5e armée eût pu se ressaisir, après la bataille de Guise, par exemple, et reprendre l'offensive, la situation eût été tout autre, et tout le monde féliciterait aujourd'hui le général Fournier de n'avoir pas désespéré.

En prolongeant la résistance comme il l'a fait, le général Fournier a empêché l'ennemi d'utiliser pour ses transports la grande ligne Cologne-Paris, et deux autres voies de ra-

(1) Une batterie de 2 obusiers de 200, tirant sur trucs à voie normale, provenant du Creusot, put ainsi arriver par voie ferrée à Verdun, où elle rendit les plus grands services.

vitaillement, et a retenu un corps important, 60.000 hommes, qui sans cela aurait pris part à la bataille de la Marne. On sait qu'à cette bataille les Allemands ont manqué de munitions ; il est probable qu'une partie de ces munitions serait arrivée par la ligne de Cologne-Paris, si elle avait été libre.

D'autre part, comme nous l'avons dit, la place de Maubeuge, reconnue officiellement incapable de subir un siège, a résisté plus longtemps que Liége, Namur, Anvers et la place russe de Nowo-Georgiewski, etc., toutes places modernes, bétonnées et cuirassées. Cela avec une garnison ne comprenant qu'un seul régiment actif et formée surtout de territoriaux non aguerris et impressionnés par les effets des obus de 420 et de 305. Ce fait brutal domine toute la question de la défense de Maubeuge, et toutes les discussions plus ou moins byzantines auxquelles on peut se livrer ne tiennent pas devant cette constatation.

On a glorifié avec raison la défense de Liége et le général Leman, mais surtout parce qu'il s'était défendu, ce qui n'était pas certain *à priori*, pour nous Français, et qu'il avait retardé de quelques jours, dont nous profitâmes, l'avance des Allemands. Mais la défense de Maubeuge ne le cède en rien, au point de vue technique, à celle de Liége. Les Belges eux-mêmes ne s'y sont pas trompés, et rendent pleine justice à ses glorieux défenseurs.

Quant à la question de savoir si, au moment où il s'est décidé à rendre la place, le 7 septembre au soir, le gouverneur pouvait encore sauver une partie de la garnison, elle doit être résolue par la négative.

Il faut d'abord remarquer que les troupes de campagne, à Liége, Namur et Anvers, avaient leurs trains régimentaires et leurs trains de combat, les Belges ayant réparti dans ces trois places toute leur armée de campagne.

La garnison de Maubeuge ne comprenait que des régiments de réserve et surtout des régiments territoriaux (un seul régiment actif) sans trains ni ambulances ; elle n'avait

pas, comme à Verdun, par exemple, une division de réserve rganisée comme les divisions actives, et susceptible de vivre et de combattre par ses propres moyens. Le 7 septembre, elle n'avait plus d'artillerie ; l'infanterie, épuisée par 14 jours de siège, dont 10 de bombardement sans arrêt nuit et jour, était absolument incapable de tenir la campagne.

Mais, dira-t-on, elle pouvait encore s'évader. 800 hommes environ étaient partis dans la nuit du 6 au 7 septembre, dans la direction du N.-O., en utilisant une fissure qui existait entre l'armée de siège proprement dite et un corps qui était à l'ouest de la place, et avaient gagné Dunkerque 150 kilom.). Ces défenseurs étaient d'ailleurs partis sans ordre, avant la reddition de la place, et pouvaient être considérés comme ayant abandonné leur poste.

Le 7 septembre cette fissure avait été bouchée ; de plus, nstruits par l'expérience de Liége et Namur, les Allemands avaient envoyé dans le sud une division en observation, et outes les routes étaient sillonnées par des patrouilles de cavalerie et des auto-mitrailleuses. Seuls, des défenseurs solés ou de petits groupes pouvaient encore passer, en utilisant les chemins de traverse. C'est ce que firent un certain nombre d'officiers et de soldats, qui purent eux aussi gagner Dunkerque sans grande difficulté (1).

L'exemple, en petit, de ce qui advint à la garnison de Montmédy, dans des conditions analogues, donne une idée de ce qu'aurait pu être la retraite de la garnison de Maubeuge, soit le 4 septembre, si on s'y était décidé, soit à fortiori après la reddition de la place.

La garnison avait reçu l'ordre, après la retraite de Belgique, d'évacuer la place après avoir fait sauter le tunnel et e viaduc de Thome-les-Prés (2), et de se diriger sur Verdun

(1) Ces détails ont été donnés à l'auteur par un officier d'artillerie, qu'il eut ar la suite sous ses ordres, et qui s'était évadé après la capitulation.

(2) Le tunnel seul fut détruit ; les Allemands construisirent en 15 jours une éviation de 3 kilom. environ, contournant la place, et permettant d'utiliser la igne Metz-Thionville-Charleville-Lille, qui devint leur grande ligne de rocade.

(50 kilom.). Cette évacuation éventuelle était d'ailleurs prévue au journal de mobilisation de la Place, et même des commandants d'armes avaient cru, à tort évidemment, pouvoir porter ces dispositions à la connaissance des territoriaux, lors des périodes d'appel. Cette retraite de la garnison lui aurait évité le sort de la garnison de Longwy.

La colonne, forte de 3.000 hommes environ, quitta la ville le soir, vers 8 heures, sans chevaux, sans artillerie ni mitrailleuses ; mais, ralentie dans sa marche par la nécessité de s'éclairer, elle s'arrêta le matin dans la forêt de Woëvre entre Stenay et Brandeville. La route de Dun-sur-Meuse, distant de Montmédy de 25 kilom., était cependant encore libre ; un petit détachement de 40 hommes environ, séparé du gros, put y arriver sans encombre et fut recueilli par les nôtres, qui avaient déjà fait sauter les ponts sur la Meuse. Quand, le surlendemain, vers 5 heures du matin, le gros de la colonne, qui avait été repéré par les avions allemands, voulut déboucher du bois de la Woëvre, il fut accueilli, dans les environs de Brandeville par le feu des mitrailleuses, de l'artillerie et de l'infanterie ennemies, et obligé de se rendre, ses munitions étant épuisées, après cinq heures d'un combat inégal, où il perdit plus de 25 o/o de son effectif. Un acteur de ce drame nous disait avec raison : « Que pouvions-nous faire avec nos 200 cartouches, sans caissons pour nous réapprovisionner ? » Des paniques s'étaient d'ailleurs produites parmi les territoriaux, non aguerris, d'abord en entrant dans le bois de Montmédy, où un certain nombre se noyèrent dans la Chiers, puis au moment de l'attaque, où quelques-uns tirèrent sur nos propres troupes.

Si, au lieu d'une seule colonne, dont l'allure est forcément lente, on avait formé plusieurs détachements et utilisé les nombreux chemins qui traversent cette région boisée, en marchant sans arrêt et se faisant guider par les gardes-forestiers, dont on refusa d'ailleurs le concours, il est à peu près certain qu'en sacrifiant les traînards on aurait pu sauver les trois quarts de la garnison.

La conclusion à tirer de l'exemple de Montmédy et de Maubeuge, c'est que c'est seulement par la marche sans arrêt, et non par le combat, qu'une troupe peut arriver, dans des conditions analogues, à traverser les lignes ennemies et à s'échapper, et que les petits détachements, formés d'hommes décidés, ont plus de chances de réussir, en utilisant les chemins de traverse et les bois.

Au fond il n'est peut-être pas mauvais de chercher à établir les responsabilités dans certains incidents de la dernière guerre, à condition d'y apporter une impartialité absolue, et de ne pas restreindre les enquêtes aux seuls commandants de places fortes et ouvrages, Maubeuge, le camp des Romains, les Ayvelles, le fort de Manonvillers (1), etc.

Il serait intéressant de savoir, par exemple, à qui incombe la responsabilité des surprises meurtrières qui marquèrent les débuts de la bataille de Belgique dans différents corps d'armée. Un régiment qui se trouvait en tête de colonne, dans les parages de Rossignol, et marchait sur une route en colonne par quatre, sans avant-garde, au milieu d'un épais brouillard, recevait brusquement une grêle de balles de mitrailleuses qui fauchaient les hommes et les officiers, et provoquaient un commencement de panique. A la fin de la journée ce régiment avait perdu, en tués, blessés et prisonniers, et disparus, près de moitié de son effectif.

L'infanterie coloniale était également surprise, du côté de Neufchâteau, marchant sur route en colonne par quatre. Le colonel d'un régiment qui avait quitté la garnison à l'effectif de 3.000 hommes n'avait plus avec lui, le soir, que ...o hommes ; il n'avait réussi à s'échapper qu'en traversant trois fois, à la nage, les méandres de la Semoy. Trois jours après, en approchant de Vouziers, un certain nombre

(1) Le fort de Manonvillers, qui barrait la ligne Strasbourg-Nancy, était ...omplètement bétonné ; tout le service pouvait se faire en circulant dans des ...aleries bétonnées. Mais le système de ventilation, pour lequel des crédits ...vaient été demandés, n'ayant pas été construit, les défenseurs ne pouvant ...spirer dans ce milieu (le sang leur sortait par la bouche et par les narines) ...aient été obligés de se rendre. Il se produisit là le même phénomène que ...ans le tir des tourelles non munies de ventilateurs, au début.

d'hommes avaient rejoint, mais l'effectif n'était encore que de 300.

Plus à gauche, vers Bertrix, un corps d'armée, qui se croyait couvert par une division de cavalerie, s'engageait, malgré les avertissements des habitants, sur une route traversant un bois occupé en force par les Allemands. Ceux-ci laissaient la colonne s'enfoncer tranquillement dans le bois, puis, sortant de leurs tranchées, cernaient les malheureuses troupes, dont des groupes entiers d'artillerie qui ne parvenaient même pas à tirer un coup de canon.

Ailleurs un régiment de cavalerie, qui marchait groupé, venait se heurter à deux batteries d'artillerie, et faisai demi-tour au galop dans le plus grand désordre, poursuiv par les obus. Plus de quatre-vingts hommes et officiers dont le colonel, étaient piétinés par les chevaux, au sorti d'un village, sur la route, où pleuvaient les obus.

Avant la guerre personne n'aurait cru que la surprise d général de Failly à Beaumont pût se renouveler ; elle n' tait rien auprès des surprises d'août 1914, en Belgique, q auraient pu avoir les conséquences les plus désastreuse Nous ne doutons pas qu'on ne veuille établir aussi les re ponsabilités des états-majors qui n'ont pas su assurer sécurité des troupes en marche.

Le manque d'organisation de la place de Maubeuge, do nous avons parlé, est d'ailleurs imputable, pour une gran partie, aux idées qui régnaient à l'état-major et à l'éco de guerre sur la question des places fortes. On admett les quatre grandes places, plutôt parce qu'on n'osait soutenir l'opinion contraire. En dehors de cela, on n'adm tait pas qu'un sou fût dépensé autrement que pour les mées de campagne. Même les forts de la Meuse, qui f maient la barrière à l'abri de laquelle devait se faire concentration, ne trouvaient pas grâce devant ce parti systématique.

Sous l'influence de ces idées, tous les ouvrages de frontière Nord, Reims, Hirson, les Ayvelles, etc., à

Maubeuge, furent déclassés, sans l'être; ils devaient servir éventuellement de points d'appui aux armées de campagne et, suivant une formule célèbre, « servir au besoin ». On y laissait des garnisons réduites, les canons de flanquement des fossés, mais seulement un ou deux canons de 120 par ouvrage. L'évacuation éventuelle de ces ouvrages était prévue, comme nous l'avons dit pour Montmédy. La place de Lille, qui avait encore un gouverneur à la mobilisation, fut déclassée le 13 août.

On laissa aux places du N.-E., Longwy, Montmédy, leurs garnisons et une partie de leur armement de gros calibre. Pour les forts de la Meuse on se borna à construire, dans a contrescarpe de gorge, des abris bétonnés pour les poudres et munitions, et on maintint tout leur armement. C'est ce qui permit au fort de Troyon, appuyé par les forts oisins de Génicourt et des Paroches, de résister victoieusement à l'attaque du 7 septembre, dont nous reparleons plus loin, et d'empêcher la droite des armées françaies d'être tournée pendant la bataille de la Marne.

En résumé tout le système admirable que le général de ivière qui, lui, avait prévu l'invasion par la Belgique, vait fait admettre après 1870, pour remplacer l'ancien ystème, vieilli, des Places de Vauban, tout ce système, sons-nous, avait été à peu près abandonné, sous le prétexte que le renforcement des places et forts par le béton urait coûté trop cher.

Quand on pense que si la place de Reims avait été renrcée, ou même simplement défendue dans l'état où elle ait, les Allemands n'auraient jamais occupé un seul de s forts (1), que la même observation s'impose pour Lille, n voit que la dépense qu'aurait nécessitée leur renforceient aurait été de l'argent bien placé.

On dira aussi que toutes les places sont destinées à être

1) Si Reims avait été défendu, les Allemands, dans leur poursuite avant la aille de la Marne, auraient passé à droite et à gauche, comme ils firent à ubeuge et à Montmédy, et le front se serait établi, après la bataille de la rne, à 7 ou 8 kil. au nord des forts, comme à Verdun.

prises. Quand Vauban construisait son système de places
fortes, il savait bien qu'elles pourraient être prises ; il aurait
même pu dire, à quelques jours près, la durée de leur ré-
sistance. Mais tout ce qu'on doit demander à une place,
c'est de résister assez longtemps pour remplir le rôle qui
lui est attribué dans la défense générale du territoire. Les
Allemands, qui savaient qu'ils feraient une guerre offen-
sive, avaient cependant organisé les régions fortifiées Metz-
Thionville et Strasbourg-Molsheim, et construit les fameu-
ses batteries cuirassées d'Istein sur la rive droite du Rhin,
parce que ces fortifications pouvaient appuyer les mouve-
ments de leurs armées (1).

La résistance de nos forts, et en particulier des forts de
Douaumont et de Vaux, à Verdun, aux obus de 420 a d'ail-
leurs été beaucoup plus grande qu'on ne croyait, au mo-
ment où l'on s'est décidé à déclasser les places. Le fort de
Vaux, dont les Allemands avaient annoncé la prise le
8 mars, n'a succombé que le 7 juin ; même à ce moment les
casemates étaient encore intactes ou à peu près, et ne pré-
sentaient que quelques fissures. Les casemates de Bourge
seules furent démolies ultérieurement par le tir de nos obu
siers de 400, parce que leurs embrasures étaient orienté
vers l'intérieur. Et on apprend maintenant que les acteur
de ce drame estiment généralement, contrairement à la lé
gende qui s'était formée, que la reddition de cet ouvrage

(1) L'organisation des fortifications d'Istein, dont les Allemands ont co
mencé la démolition, en exécution des clauses du traité de Versailles, m
rite d'être citée comme exemple intéressant de l'emploi du béton, des to
relles, des mitrailleuses et des réseaux de fil de fer, éléments qui jouero
le principal rôle dans les fortifications de l'avenir. Ces fortifications consiste
en trois batteries cuirassées, plus un ouvrage avancé, sans compter une c
serne d'infanterie, une usine électrique et de nombreux ateliers de toute n
ture.

Chacune des batteries était formée d'un énorme bloc de béton entouré d
fossé, large de vingt mètres, lui-même précédé d'un grand nombre de
seaux de fil de fer. L'armement de chaque batterie se composait de d
tourelles de canon de 105 à tir rapide ; le flanquement était assuré par
coffres de contrescarpe armés chacun de huit mitrailleuses. En plus des t
relles pour l'artillerie il y en avait une pour l'infanterie, ainsi que des obs
vatoires cuirassés. Tous les ouvrages du système étaient reliés entre eux
des galeries souterraines.

été prématurée, rendant inutile le sacrifice de l'infanterie coloniale qui, traversant le violent tir de barrage qu'exécutaient les Allemands, arriva en vue du fort, qu'elle allait dégager, pour voir flotter le drapeau blanc.

De même au fort de Douaumont, malgré le tir des mortiers allemands de 420, puis le bombardement par nos obusiers de 400, en vue de la reprise du fort, celui-ci offrait encore, quand nous y sommes rentrés, un abri suffisant aux occupants. Si le fort de Douaumont, après l'attaque du 21 février 1916, avait été occupé par un bataillon, il n'aurait jamais été pris (1). La tourelle de 155 R. du fort ne cessa jamais de tirer. Il en fut de même de la tourelle de Moulainville, des deux tourelles de Charny, et même de la petite tourelle de 75 de l'ouvrage de Froide-Terre. La vieille tourelle de 155 de Souville fut détraquée après un tir assez long, mais sans que le tir de l'ennemi y fût pour rien. Seule la tourelle de 75 du fort de Vaux fut mise hors de service par le tir du 420.

On objectera que ces places pouvaient être réduites en peu de temps par le matériel de 420 dont se sont servis les Allemands à Liége, Namur et Maubeuge. C'est vrai, mais pour cela il fallait qu'ils puissent disposer de ce matériel au moment voulu. Or, en août et septembre 1914, les Allemands n'en avaient pas de disponible autre que celui qu'ils employèrent à l'attaque de ces trois places, puis à

(1) Cet oubli fatal vient surtout, sinon du décret d'août 1915, du moins de manière dont il fut appliqué. En particulier on éloigna systématiquement les officiers ayant fait partie de la place Le gouverneur lui-même, qui avait pris commandement du secteur N. de la R. F. V., avait été remplacé le 20 janvier 1916, alors qu'on prévoyait déjà l'attaque. C'est lui qui, avec raison, avait retiré du fort de Douaumont, éloigné du front de 8 kilomètres, en février 1915, après le premier bombardement du fort par le 420, la Cie d'infanterie territoriale qui formait la garnison de sûreté, n'y laissant que les artilleurs de la tourelle de 155 et de celle de 75. Nul doute qu'il n'ait fait occuper à nouveau le fort après l'attaque du 21 février 1916.

Il n'y avait même plus dans la place d'officiers la connaissant à fond, pour guider les troupes de renfort qui, à peine débarquées, devaient se rendre de nuit, et à travers champs, aux positions qui leur avaient été assignées. On envoya, pour organiser la défense du front Saint-Michel-Belleville, au moment le plus critique, un général du génie qui ne connaissait même pas Verdun.

Anvers. Pour l'attaque des forts de la Meuse, à la même époque, Troyon, Liouville, le Camp des Romains, ils ne disposaient que du matériel de 305 autrichien, moins efficace.

Si, pendant la bataille de la Marne, notre extrême droite a été protégée contre une attaque de flanc ou de revers par un corps allemand venu de Metz, c'est à l'admirable résistance du fort de Troyon (7 septembre), quoique non bétonné, mais bien flanqué par les forts de Génicourt et des Paroches, que nous le devons.

Si, le 27 septembre, le fort du Camp des Romains a été pris, c'est parce que, le fort n'étant pas bétonné, les anciennes caponnières furent détruites en peu de temps. Les fossés n'étant plus flanqués, les Allemands purent, sans coup férir, descendre dans les fossés et escalader les escarpes du fort. Si le fort avait été renforcé, les caponnières auraient été remplacées, comme dans les forts de Verdun, par des coffres de contrescarpe, bétonnés, et la prise du fort aurait été retardée suffisamment pour permettre l'intervention du 6e corps (armée Sarrail) envoyé d'urgence pour enrayer l'avance des Allemands qui renouvelaient la tentative de percement de Troyon. Nos troupes se heurtèrent aux Allemands à Chauvoncourt (rive gauche de la Meuse) le 24 septembre au soir, et le fort tombait le 25, de grand matin, après une attaque de nuit. Ce manque d'organisation du fort du Camp des Romains eut pour conséquence la prise de Saint-Mihiel (1) et l'établissement définitif d'une poche qui nous gêna considérablement jusqu'en septembre 1918.

En définitive, malgré son organisation défectueuse, la région fortifiée de Verdun et des forts de la Meuse nous a rendu, au moment de la bataille de la Marne, un grand se[rvice]

(1) La hernie de Saint-Mihiel fut le résultat, en réalité, de l'abandon s[…] combat des hauteurs de Hattonchâtel par une division de réserve, qu'on [...] dissoudre peu après. Mais l'avance des Allemands aurait été moins grand[e] [et] moins gênante pour nous, si le Camp des Romains avait pu résister com[me] le fort de Troyon.

vice, en empêchant notre droite formée par l'armée Sarrail (IIIe armée) d'être attaquée de flanc et même à revers. Ce rôle de la place de Verdun et des forts de la Meuse peut être cité en exemple et montre bien l'appui qu'une région fortifiée peut prêter aux armées de campagne, et justifie le système qu'avait fait adopter, après 1870, le général de Rivière, système qui pouvait d'ailleurs être modifié et amélioré, notamment sur la frontière Nord.

On objectera aussi que les places ne pouvaient pas résister à l'obus de 420, et qu'un décret, non rendu public, d'août 1915 a reconnu le fait en déclassant toutes les places fortes, y compris les quatre grandes places, qui ne devaient plus servir que de points d'appui éventuels aux armées de campagne.

Nous répondrons que cette mesure pouvait être justifiée en ce qui concerne nos places fortes, telles qu'elles étaient organisées en août 1914, puisque, quoique connaissant depuis près de dix ans l'existence du mortier de 420 (1), on n'avait rien fait pour mettre nos grandes places en état de résister à cet obus.

Mais, est-ce que les Allemands qui avaient adopté, à Metz et à Strasbourg, des épaisseurs de béton plus grandes, ont jamais songé à déclasser Metz, par exemple, où ils dépensé 100 millions pendant que nous en dépensions 25 à Verdun, et dont ils développaient encore l'organisation la veille de l'armistice? Metz, avec tous ses ouvrages bétonnés, tous ses canons sous tourelles, au moins sur la rive gauche, aurait offert une résistance sérieuse. Ce n'est que vers la fin d'octobre 1918 que les Allemands donnèrent l'ordre d'évacuer Metz et Thionville, quand ils se virent obligés à une retraite générale.

Si on avait su prendre une décision, supprimer les petites places inutiles, comme Longwy et la plupart des forts d'arrêt, renforcer les ouvrages maintenus, améliorer la

(1) Ce matériel, qui n'était encore à ce moment qu'à l'état de projet, est décrit dans « Revue du Génie » de 1907.

défense de la frontière nord, en développant et renforçant le front Montmédy-Charleville-Hirson-Maubeuge, le système des régions fortifiées, créé par le général de Rivière, nous aurait permis, en 1914, de limiter l'avance des Allemands. Les territoriaux qu'on a employés, à peu près sans résultat et avec des pertes très élevées, en rase campagne, sans artillerie ni mitrailleuses, dans le Nord et la Somme, auraient pu rendre, dans la défense des places et ouvrages, de bons services. Les millions nécessaires pour le renforcement des ouvrages (1 million environ par ouvrage), dont on ne voulait pas faire la dépense, soi-disant trop élevée, nous les aurions rattrapés largement en évitant la destruction de Reims et de tant d'autres villes.

Le désarmement de la frontière nord fut une des raisons, sinon la seule, pour laquelle les Allemands la choisirent pour leur attaque principale ; et ce fut la raison pour laquelle tous ces ouvrages ne furent d'aucun secours à nos armées de Belgique pendant leur retraite. On donna, et on eut raison, l'ordre aux garnisons, quand on le put et quand il arriva, d'évacuer les ouvrages (1). Mais la plus grande partie de l'armement laissé dans ces ouvrages fut pris par les Allemands qui s'en servirent contre nous. A la date du 31 août, l'état-major allemand annonçait que la seule armée von Bulow, qui, après être passée près de Maubeuge, avait occupé Reims, s'était emparée de 233 pièces lourdes et 116 canons de campagne. Une partie de ces canons provenait probablement de l'arsenal de Douai, et le reste des forts de Reims. Ces canons, que les Allemands employèrent contre nous, sur l'Aisne, après la bataille de la Marne, auraient pu jouer un rôle plus glorieux.

Le reproche qu'on peut adresser à l'état-major et à l'Ecole de guerre de ne pas avoir compris le rôle que pou-

(1) Le fort des Ayvelles, qui commandait le nœud de chemins de fer si important de Charleville-Mohon, ne fut pas défendu ; le gouverneur, un commandant du génie, se décida, à l'approche des Allemands, à évacuer le fort ; puis, pris de remords, au bout de quelques kilomètres, il voulut y faire rentrer la garnison, mais n'y réussit qu'en partie.

vait jouer la fortification permanente dans une guerre défensive s'applique également à l'emploi dans la guerre de campagne de la fortification qui, en réalité, était ignorée et méprisée.

En 1870, à la bataille de Saint-Privat, le général Frossard, qui, avec le 2e corps, défendait les positions du Point-du-Jour et de la ferme Saint-Hubert, avait garni tout son front de tranchées-abris qui réduisirent considérablement ses pertes. Il avait donné là un exemple dont les Allemands s'inspirèrent en 1914. Il était facile de prévoir, après l'exemple de la garde prussienne à Saint-Privat et celui de Skobelef à Plewna, qu'avec les fusils et canons de campagne à tir rapide et les mitrailleuses, les troupes marchant à l'attaque à découvert seraient décimées et que l'emploi de la fortification passagère était le seul moyen de diminuer les pertes. Cela ne veut pas dire qu'on doit rester figé derrière les fortifications, mais il faut savoir les utiliser.

C'est ce que firent les Allemands, auxquels on ne peut cependant reprocher de manquer d'esprit d'offensive, dans les premières batailles de Belgique et de Lorraine, en août 1914. Ils remplacèrent les anciennes tranchées-abris, trop vulnérables et trop visibles, par des tranchées profondes, peu visibles, où ils attendirent notre infanterie, qui, partant à découvert, de 800, 1.000 et même 1.200 mètres, mal appuyée par l'artillerie qui ne recevait aucune indication, était décimée par l'artillerie ennemie, les mitrailleuses et le tir de l'infanterie ennemie, abritée. Celle-ci sortait alors de ses tranchées, et n'avait pas de peine à refouler notre infanterie, déjà en désordre.

C'est que nos règlements étaient gonflés d'offensive à outrance, au point que nos divisions furent même lancées sur des réseaux de fils de fer intacts, flanqués par des mitrailleuses. Il fallut plus d'un an de guerre et l'offensive de Champagne de septembre 1915 pour nous ramener à une conception plus exacte des réalités.

Les surprises d'août, en Belgique, ne peuvent guère

s'expliquer que par l'exagération de la théorie de l'offensive et aussi par cette croyance aveugle, qui des états-majors avait gagné les troupes, que nous ne ferions qu'une bouchée des Allemands.

Ce dédain de la fortification, l'état-major, malgré la cruelle leçon de la bataille de Belgique, le conserva après la bataille de la Marne, et ne sut pas organiser solidement notre front en septembre et octobre 1914, lorsque les deux armées s'arrêtèrent sur les lignes qu'elles devaient occuper pendant près de quatre ans. Alors que les Allemands organisaient fortement leur front en créant une série de tranchées successives, reliées entre elles, sur une profondeur de plusieurs kilomètres, et construisaient, dès octobre 1914, cette fameuse ligne Hindenbourg et les lignes de repli que nous eûmes tant de peine à enlever en 1918, notre front était formé sur plusieurs points, notamment dans la région de Verdun, par une seule ligne de tranchée, avec des abris qui étaient plutôt des pare-éclats, sans boyaux en arrière et, en avant, un simple réseau de fils de fer plutôt médiocre. Ce n'est qu'à partir d'avril 1915 que, dans la région de Verdun, on commença à améliorer cette organisation.

Il est juste de dire que, dans certaines armées, le front était bien organisé, par exemple le front de Champagne; mais il appartenait à l'état-major de veiller à ce que, dans toutes les armées, le front fût organisé solidement.

Ce manque d'organisation de notre front, dont se plaignaient un grand nombre d'officiers, qui étaient sur les lieux, et qui le signalaient à l'état-major général ou au ministre, a été mis en relief par la publication des discussions de la Chambre en comité secret, en 1916, discussions qui ont montré aussi que les plaintes se heurtaient généralement à un optimisme tranquille.

Ce serait cependant une erreur que d'attribuer l'avance rapide des Allemands à Verdun, en février 1916, au manque d'organisation des fortifications, comme on l'entend encore fréquemment répéter dans le public et même parmi les off

ciers et soldats qui se sont succédé ultérieurement à Verdun. C'est la supériorité écrasante de l'artillerie allemande sur la nôtre qui a permis aux Allemands d'arriver en quatre jours jusqu'aux portes de Verdun. Les défenseurs furent surpris par la violence et l'intensité, inconnues jusqu'alors, du bombardement, qui anéantit les moyens défensifs derrière lesquels ils pouvaient se croire à l'abri, d'après les procédés d'attaque antérieurement employés.

Il nous est arrivé à Verdun ce qui est arrivé aux Anglais le 21 mars 1918, quand ils ont été inondés d'obus toxiques et fumigènes, et, en juillet 1918, aux Allemands eux-mêmes devant la soudaine irruption en masse des tanks.

L'organisation défensive de la R. F. V. avait été considérablement améliorée dans le courant de l'année 1915. Nous la décrirons avec quelques détails, pour répondre aux critiques erronées auxquelles nous faisons allusion plus haut.

La région fortifiée de Verdun (R. F. V.) comprenait le front proprement dit, qui s'étendait à 7 kilom. environ au nord de la ligne des forts avancés, Douaumont, Froide-Terre, Marre, Bois-Bourrus, et la place, déclassée en août 1915.

Le front ne comprenait, jusqu'en avril 1915, sur les deux rives de la Meuse, qu'une seule tranchée médiocre, avec quelques abris légers. D'ailleurs, dans l'armée à laquelle avait été rattachée la place de Verdun, en septembre 1914, régnait la théorie que les hommes défendaient mal la première ligne quand il y en avait une seconde en arrière. On connaît les nombreux incidents qui se produisirent entre la Meuse et l'Argonne, par suite de l'absence de la seconde ligne.

En février 1916, l'organisation du secteur N. de la R. F. V. qui allait de Béthincourt, sur la rive gauche, jusqu'aux Eparges, sur la rive droite, était la suivante. Sur la rive gauche de la Meuse un réseau de tranchées de 500 mètres à 800 mètres de profondeur s'étendait sur la rive nord du ruisseau de Forges, avec les villages de Béthincourt et de Forges, sur le ruisseau, fortifiés. Sur la crête du Mort-Homme, Bois des Corbeaux, Côte de l'Oie il existait deux

lignes de tranchées, reliées par des boyaux, avec des abris de 3 mètres de profondeur sous terrain vierge.

Sur la rive droite la première zone de résistance était constituée par le village de Brabant-sur-Meuse fortifié, le bois d'Haumont, le bois des Caures, la lisière est de l'Herbebois et le village d'Ornes. Cette position Brabant-sur-Meuse-Ornes, qui comportait un certain nombre d'abris bétonnés pour hommes et mitrailleuses et plusieurs lignes de tranchées ou ouvrages se flanquant réciproquement, était bien organisée.

La deuxième zone de résistance passait par la côte de Samogneux, la ferme de Mormont, la cote 344, le bois des Fosses, le Bois le Chaume, Ornes et Bezonvaux. Cette position ne comportait qu'une ligne de tranchées avec réseaux et trois centres de résistance.

Entre ces deux lignes il y avait comme points d'appui intermédiaires, fortifiés, les localités d'Haumont-les-Samogneux, Anglemont, Beaumont et le bois de la Wavrille, qui servait de réduit à l'Herbebois. On travaillait encore, en février 1916, à l'organisation de ces points d'appui.

La ligne de résistance avancée de la place, distante du front proprement dit de 3 à 4 kilomètres, passait par la Côte du Poivre, la ferme des Chambrettes et aboutissait à Bezonveaux. Elle était formée par des tranchées bordant la crête militaire et une redoute-réduit sur le plateau. Cette fortification se reliait, à l'ouest, au village de Vacherauville et de Bras et englobait le village de Louvemont, fortifié. Mais, depuis le printemps 1915, on ne travaillait plus, faute de bras, à l'organisation de cette position.

La ligne de résistance principale de la place, formée par les ouvrages de Douaumont, Thiaumont, Froide-Terre, était organisée solidement ; le village de Douaumont était entouré de réseaux.

Lorsque les Allemands attaquèrent le front Brabant-Ornes, le 21 février, ils exécutèrent en même temps un violent tir de barrage en arrière des tranchées formant la pre-

mière zone de résistance, de sorte qu'une petite partie seulement des troupes qui les défendaient réussirent à traverser le barrage, à découvert ; ces débris s'arrêtèrent sur la côte de Samogneux-cote 344-Bois-le-Chaume, mais durent battre en retraite au bout de quelques heures.

Il est probable que si le 20e Corps, qui arriva le premier, au lieu d'occuper la ligne de résistance principale de la place, avait pu venir de suite occuper cette ligne de Samogneux-cote 344-Bois-le-Chaume, qui, quoi qu'on en ait dit, était utilisable, sous la protection de son artillerie, qui faisait complètement défaut aux troupes battant en retraite, il est probable, disons-nous, qu'il y aurait tenu.

Dans le désordre qui suivit la retraite des troupes de première ligne on négligea de faire occuper le fort de Douaumont, où les Allemands entrèrent par la gorge, sans coup férir.

La division d'infanterie du 20e Corps, qui, en arrivant, fut déployée aux abords du fort de Douaumont, qu'elle croyait, à priori, pourvu d'une garnison, vit entrer dans l'ouvrage des soldats habillés en kaki, qu'elle prit pour des zouaves en retraite, et qui n'étaient autres que des Allemands.

Une division d'infanterie, n'appartenant pas au 20e Corps, qui était à la gauche de la précédente, apprenant que le fort de Douaumont était pris, battit en retraite sur Belleville, abondonnant Louvemont et la côte du Poivre. Heureusement, une division du 20e Corps, alors en réserve, reprit Bras aux Allemands qui y étaient déjà et les refoula jusqu'à mi-côte de la côte du Poivre.

En arrière la ligne de résistance principale de la place, ligne des forts, à part quelques réseaux en avant du village de Fleury, il n'y avait pas d'autres défenses que les ouvrages permanents de 2e ligne, Souville-Saint-Michel-Belleville, non bétonnés, et c'est sur ce terrain que durent s'établir les troupes chargées d'arrêter l'avance des Allemands, troupes qui arrivèrent malheureusement vingt-

quatre heures trop tard. Ces troupes n'eurent pour abris, pendant un certain temps, que des trous d'obus, jusqu'à ce qu'elles aient pu, lorsque la chose était possible, organiser des tranchées. C'est ainsi que les tranchées et réseaux de la portion de la côte du Poivre reprise par une division du 20e Corps furent établis de nuit, assez rapidement, par un régiment du 1er Corps; mais, à l'autre extrémité du front, au bois de la Caillette par exemple, entre Douaumont et Vaux, il n'y eut, pendant longtemps, que des trous d'obus remplis de neige.

Ce reproche, qu'on peut adresser à l'état-major d'avoir méconnu le rôle que devait jouer la fortification dans la dernière guerre, on peut le lui adresser en ce qui concerne l'artillerie lourde, l'utilisation de la portée maxima des pièces, devenue possible grâce à l'observation par avions, et l'aviation, que nous avions cependant inventée. Le seul officier qui, à l'Ecole de guerre, avait osé préconiser l'emploi de l'artillerie lourde, un commandant d'artillerie, a vu son avancement arrêté; et même, pendant la guerre, on lui a tenu rigueur d'avoir vu juste.

Il y a lieu, toutefois, de faire une exception en ce qui concerne l'artillerie de campagne et notre merveilleux canon de 75, que le regretté général Langlois, un artilleur, sut faire adopter, et qui nous rendit pendant cette guerre tant de services, tant par ses effets propres que par la confiance qu'il inspirait à l'infanterie. Malheureusement on ne les approvisionna pas au chiffre que demandait le général Langlois, qui avait prévu la consommation effrayante de munitions qui se ferait, et qu'on taxa d'exagération, de sorte que pendant la poursuite des Allemands après la victoire de la Marne, des groupes entiers de 75 manquèrent littéralement de munitions; ce manque de munitions fut, avec la fatigue des troupes, la principale des raisons qui nous empêchèrent d'exploiter à fond notre succès.

On a eu l'impression que tout ce qui se faisait pendant la guerre en ce qui concerne l'artillerie lourde, les tanks,

l'aviation, le tir à grande distance, se faisait en dehors de l'état-major, en un mot que le côté technique et industriel lui échappait (1).

On peut lui reprocher aussi son manque d'initiative en matière de chemins de fer, en particulier de n'avoir pas fait construire, pour remplacer en cas de besoin la ligne Châlons-Verdun, battue à petite distance aux gares de Suippes et d'Aubréville, la ligne Revigny-Verdun, que la Compagnie de l'Est proposait dès octobre 1914, ce qui obligea, lors de l'attaque de Verdun en février 1916, à transporter les troupes et les approvisionnements par camions automobiles, en utilisant la seule route Bar-le-Duc-Verdun, et en réalisant d'ailleurs un tour de force remarquable.

En résumé, en 1914, l'organisation générale de l'armée, sa préparation à la guerre, en ce qui concerne le personnel officiers et soldats, ne laissaient rien à désirer. Nos troupes firent preuve, dans les combats de Belgique et de Lorraine, de qualités morales et manœuvrières des plus remarquables, et c'est ce qui nous sauva. Mais l'insuffisance de notre préparation matérielle n'en est pas moins certaine, et c'est par des prodiges d'héroïsme et souvent en sacrifiant leur vie que nos admirables soldats ont dû, pendant quatre années et sans une plainte, racheter ce manque de préparation matérielle, jusqu'au jour où, l'équilibre étant enfin rétabli, il s'est trouvé un général de génie pour les conduire à la victoire.

Au premier rang de ces héros on peut placer ceux des défenseurs de Maubeuge, qui ont su pousser la résistance d'une place mal organisée jusqu'à ses dernières limites. Rendons-leur la justice qui leur est due, ainsi qu'à leur chef, le général Fournier.

UN ARTILLEUR DE FORTERESSE.

15 mars 1920.

(1) L'Ecole de guerre paraît avoir renoncé à ses anciens errements. On y fait les cours sur les fabrications de guerre, cours que complètent des visites dans les principales usines, telles que l'usine Renault, à Billancourt.

TÉMOIGNAGES ET SOUVENIRS

THÉODORE HANNON
(1851-1916)

—

Dans le tome premier de la revue la *Jeune Belgique*, donc en 1881, Max Waller, le jeune « page de lettres », le promoteur du mouvement littéraire belge, à qui Bruxelles vient d'ériger un délicieux monument sculpté par Victor Rousseau, Max Waller publiait, sous la rubrique *Nos Poètes*, trois articles consacrés, le premier, à celui qui écrit ces lignes, le second à Théodore Hannon et le troisième à Georges Rodenbach.

Théodore ou plutôt Théo Hannon s'était recommandé dès l'année 1876 à nos rares lettrés par une plaquette : *Vingt-Quatre Coups de Sonnets*. Ses *Rimes de Joie*, illustrées de suggestives eaux-fortes de Félicien Rops, venaient de paraître chez Gay et Doucé. Georges Rodenbach avait fait imprimer les *Foyers et les Champs* en 1877, les *Tristesses* en 1879. Quant à mon propre bagage poétique, il se composait des trois volumes *Myrtes et Cyprès* (1877), *Zigzags poëtiques* (1878) et les *Pittoresques* (1879), imprimés tous trois par D. Jouaust, l'éditeur des bibliophiles, à Paris.

De ces poètes, les premiers que la *Jeune Belgique* considérât comme siens, en les consacrant par la plume de son intrépide héros et fringant héraut d'armes, c'était Théo Hannon qui avait atteint d'emblée à la maîtrise. Rodenbach, quoique ayant déjà fait preuve de talent dans les recueils de vers précités, ne devait donner que par la suite, mais alors dans toute une série de volumes, l'entière mesure de

on génie. L'auteur de la *Jeunesse blanche* éclipserait fata-
ment celui des *Tristesses*. Pour moi, quelque estimables
ue mes « juvénilia » eussent paru à mes indulgents frères
'armes, après l'insertion d'une couple de poèmes encore
ans ce même tome Ier de la *Jeune Belgique*, j'allais m'en-
ôler définitivement dans la légion des romanciers.

Mais Hannon, lui, je le répète, avait signé en les *Rimes de
oie* une œuvre définitive, qui fut une date dans l'histoire
e nos lettres, et qui lui valut, à défaut de l'admiration
'un public belge, les suffrages de ses maîtres et de ses
airs à Paris.

A l'heure présente, et quoiqu'il soit mort depuis près de
uatre ans, il s'en faut qu'on lui ait rendu dans son pays
justice qu'il mérite.

Pauvre cher artiste! Dans une lettre qu'il m'adressait il y
bien des lustres, il me désignait, sur ce ton de plaisanterie
ui lui était coutumier, pour être son panégyriste, pour le
ecommander à la gloire. C'est aujourd'hui seulement qu'il
'est donné de m'acquitter de ce soin, devenu un pieux
evoir. Et cependant, à l'époque où Théo se proposait,
our ainsi dire en blaguant, à mes louanges, nul poète de
ez nous ne les aurait mieux méritées que lui. Mais soit
t à ma décharge qu'en ces années héroïques et batail-
uses le critique qu'il saluait en moi n'aurait pas été à la
uteur de sa tâche. C'est même à peine si je me sens au-
urd'hui l'autorité ou la compétence dont son amitié vou-
t bien me faire crédit. Dans tous les cas, en 1880, l'œu-
e et l'auteur me touchaient de trop près. J'eusse peut-être
it preuve de plus de camaraderie que de clairvoyance.
is nous nous trouvions encore trop mêlés à la bataille
our pouvoir juger de l'importance de nos coups. Tout en
connaissant le talent de Théo Hannon, je ne me rendais
s suffisamment compte de ce qu'il apportait de neuf, de
présentatif, d'inédit, aux lettres françaises en général et
elles de Belgique en particulier.

Avant de nous connaître, Théo et moi, il se trouvait que

nos familles avaient déjà été unies par des liens d'amitié. A Bruxelles ma grand'mère maternelle entretenait des rapports affectueux avec ses grands-parents maternels, les Durselin.

La fille de M. et Mme Durselin fut une des intimes de ma mère et surtout d'une de mes tantes, Marie O***, poète amateur, qui lui dédia de ses vers. Mlle Durselin, devenue la femme du Dr Hannon, une sommité médicale, donna le jour à Théodore Hannon, le futur graveur, peintre et poète. De même que nos grands-parents s'étaient liés d'amitié, nos mères devinrent des inséparables et par la suite, poursuivant ces traditions affectueuses de nos deux familles, Théo et moi nous entretînmes des rapports de la plus chaleureuse confraternité.

Ce ne fut toutefois que vers nos vingt à vingt-cinq ans que nous nous rencontrâmes. La connaissance se fit à l' « Union Littéraire », cette bonne société d'amateurs de littérature, qui représenta en quelque sorte le premier groupement des écrivains de tout le pays, aussi bien de ceux de langue flamande que de ceux de langue française. A vrai dire, les simples lettrés, les « taquins de la muse », les professeurs, les érudits ou bibliomanes, composaient la grande majorité des membres de cette fédération. J'ai conservé le souvenir d'Adolphe Muny, lieutenant aux chasseurs à cheval et assez agréable rimeur, du professeur Rigelé, de Félix Frenay, qui avant de forger des vers avait bel et bien forgé le fer. Mais l'Union comptait aussi quelques professionnels, entre autres Domien Sleeckx, un très bon romancier de langue flamande, et le baron Eugène Van Bemmel, professeur à l'Université libre de Bruxelles, directeur de la *Revue Trimestrielle*, mais l'auteur, aussi, de *Dom Placide*, un des seuls jolis romans français, avec ceux de Caroline Gravière et d'Emile Greyson, qui furent écrits en Belgique avant la Renaissance ou plutôt la véritable naissance de nos lettres. Devenu secrétaire de la Société pour obliger Van Bemmel qui en était le président, je devais y rencontrer, outre Théo Hannon, Camille Lemonnier et Georges Rodenbach.

En ces années de 1878 à 1881, Hannon venait me relancer tantôt à Anvers, où nous battions ensemble les quartiers du Port, le dédale pittoresque et excentrique aujourd'hui complètement démoli ou banalisé, tantôt à Cappellen, entre les alluvions de l'Escaut et les sablons de la Campine, où il pendit la crémaillère de ma villa, un peu prématurément appelée « Mon Repos ». C'est d'une de nos journées les plus mouvementées au cœur du vieil Anvers maritime que Hannon devait commémorer un épisode dans *Vierges Byzantines*, le poème à moi dédié, et un des meilleurs de ses *Rimes de Joie*.

Les séances de l'Union littéraire, qui se tenaient le dimanche après-midi dans une salle du Palais de la Bourse, me fournissaient d'autre part l'occasion de voir Théo presque tous les mois à Bruxelles. Mme Hannon, sa mère, m'offrait à dîner et à loger dans leur confortable home de la rue de la Vanne, à Ixelles.

Théo, fumiste et incorrigible « monteur de bateaux », s'amusait aux dépens des gens graves ou un tantinet raseurs que nous rencontrions à ce qu'il appelait l'Oignon Littéraire. Ne s'avisait-il pas de faire envoyer audit « Oignon » des vers idiots ou scandaleux dont il était l'auteur et lesquels, recopiés par des amis de province, passaient pour l'œuvre de débutants gendelettres aspirant à faire partie de l'éminente société. En ma qualité de secrétaire, c'était moi qui étais chargé de donner lecture à haute voix de ces platitudes ou de ces énormités. Comme j'étais du complot, on pense si j'avais de la peine à garder mon sérieux. Je me rappelle telle parodie des *Orientales* de Hugo qui commençait ainsi :

> Quand l'Union allait naissant,
> Nous étions cent ;
> Mais à son Congrès d'humeur douce,
> Nous serons douze.

Comme toutes sociétés en pays belge, la nôtre organisait force congrès, prétextes à autant d'imposants banquets de

clôture. Ce fut à l'un de ces banquets que j'eus pour voisin Camille Lemonnier et que nous scellâmes notre pacte d'amitié, préparé par l'admiration que je portais de longue date à l'auteur des *Contes flamands et wallons*, qui allait nous donner bientôt le *Mâle*, puis le *Mort*.

Pour en revenir à Théo, je le revois toujours, ce brunet élancé et désinvolte avec ses vifs yeux noirs éclairant de profondes arcades sourcilières et pétillant sous le binocle qui chevauche un nez de ligne élégante aux narines sensuellement évasées, aux ailes frétillantes. La main, grande et nerveuse, tourmente d'un tic régulier les crocs de la moustache effilée ou la barbiche taillée en pointe de spadassin. Sous les cheveux drus et bien plantés, la matité éburnéenne d'un front vaste et harmonieusement modelé semble s'éclairer aux afflux et aux éclairs d'une pensée à la fois sagace et drolatique. Un air enjoué, mais d'une bonhomie un tantinet méphistophélique, relève et pimente le timbre un peu engorgé de sa voix et le débit monotone de ses paroles les plus falotes. Tel me le montre une photo au dos de laquelle il me rima cet envoi rigolo daté du mois d'août 1879 :

En considérant cette gueule
Qui n'est aimable qu'à moitié,
Mon cher Georges, de la pitié !
Dis-toi, c'te gueule peu bégueule,
C'est la gueule de l'amitié !

Nous nous lisions nos vers, nous échangions nos livres, mais je demeurais forcément en reste de largesse avec lui, car ce poète était aussi un artiste qui m'offrait de ses mordantes eaux-fortes et même un de ses plus beaux paysages, l'*Etang gelé à Groenendaele*. Il avait peint ce tableau à mon intention et m'en parlait dans une de ses lettres :

Je suis attelé à ton tableau... Déjà les masses se dessinent, les arbres bleus aux branches dénudées sortent du sol tout blanc ; les lointains s'éloignent, le ciel s'évase brumeux et mélancolique.

Nous entretenions une correspondance régulière et étoffée

ui ne s'arrêta qu'à mon installation à Bruxelles. Il m'écriit au hasard de ses pérégrinations et de ses villégiatures e Spa ou de Nieuport, d'Anseremme ou d'Ostende, des ords de la Meuse ou des rives de la Méditerranée, de la ote d'Azur ou de celle de Flandre, du pied des Pyrénées, es Eaux-Bonnes, de San Remo, de Nice ou de Pau, et, omme c'était l'époque de la gestation des *Rimes de joie*, ne cessait de me tenir au courant de ses projets, de son avail, de ses espoirs, de ses convictions et de ses enthouasmes.

Mon aîné de près de quatre ans, il fut un peu mon maître. ans ses épîtres alertes et ultra confidentielles, intimissimes, rnées, tout comme celles de Rops, de piquants et souvent ès lestes croquetons, il faisait toutefois la part au sérieux me donnait, bien entendu sans le moindre pédantisme, es conseils de métier, me corrigeait en badinant, me stiulait, me proposait des variantes à des vers faiblards. ranchement acquis au modernisme et aussi au naturasme, les deux tendances lui semblant n'en représenter l'une, il fut un des premiers en Belgique à introduire ans la poésie ce souci d'une forme châtiée, sinon impecble, cette préoccupation d'une langue non seulement corcte mais riche, précise mais truculente, complètement nouvelée, adéquate à des impressions aiguës, raffinées, btiles et complexes, d'un lexique le disputant en ressours plastiques à la peinture la plus corsée ou à la sculpture plus fouillée.

Naturaliste et parnassien, il avait fondé et dirigé, avant ème l'apparition de l'*Art moderne* d'Edmond Picard, un bdomadaire, l'*Artiste*, dans lequel il bataillait ferme en veur de la technique sinon de l'idéal nouveaux, aux côtés ses amis et correspondants parisiens, Henry Céard et K. Huysmans. Le premier donnait à l'*Artiste* la primeur son roman, *Une belle journée*, et, après des *Sœurs Vard* et des *En ménage*, œuvrés d'après les recettes les plus placablement « médanistes », le second, avec son *A Re-*

bours, allait révolutionner la prose et répondre aux aspirations d'une jeunesse « symboliste » ou « psychologue », écœurée par la platitude, l'indigence imaginative et sentimentale, le terre à terre des milieux et des personnages laborieusement décrits par les zélateurs d'Emile Zola. Par son opulence verbale et par l'étoffe, la luxuriance de son style, par son sens éminemment plastique, Huysmans, ce novateur, ce transfuge du naturalisme proprement dit, dénoncerait son atavisme néerlandais, ou plutôt flamand, voire campinaire. Ne devait-il pas m'édifier lui-même sur ses affinités raciques et ses ascendances septentrionales dans une lettre qu'il m'écrivit plus tard à propos de mon *Kees Doorik ?* « Ayant moi-même un peu séjourné dans ce coin hollando-belge, m'apprenait-il, alors que j'allais voir un cousin qui habite à Turnhout et un oncle qui demeure à Tilburg, j'ai pu savourer avec plus de plaisir encore l'odeur si véhémente et si rude de votre livre. » Turnhout ! Tilburg ! C'est donc en Campine, soit dans la partie belge, soit dans l'enclave cédée à la Hollande, qu'il fallait chercher la famille, le berceau, le terroir des Huysmans. On l'aurait ignoré que le style de ce « Hollandais putréfié de parisianisme », comme il se définissait un jour, nous l'aurait suffisamment révélé par ses moindres spécifismes.

D'ailleurs, à l'époque de l'*Artiste*, et même bien après, les écrivains flamands ou brabançons de langue française avaient surtout été séduits, chez les naturalistes comme chez les parnassiens, par la richesse de la langue, par le coloris et la précision du style. Quant aux autres objectifs poursuivis par l'école de Médan, on peut dire qu'à deux ou trois exceptions près, celles représentées par MM. Nizet, Mahutte et Elslander, les écrivains belges, même les plus réalistes, à commencer par Camille Lemonnier, loin d'y sacrifier, s'y refusèrent de toute l'ardeur, de toute la consistance, de tout le lyrisme et de toute l'exubérance de leur tempérament.

C'est aussi comme styliste que Théo Hannon admirait

Céard, Huysmans, Cladel, le Zola de la *Faute de l'abbé Mouret* et de l'*Assommoir*, et qu'il bataillait avec ces maîtres ou ces aînés dans son *Artiste*.

Félicien Rops, ami intime de notre poète, comme il l'avait été du grand méconnu Charles De Coster, comme il le fut aussi de Lemonnier, et plus tard de Demolder et de bien d'autres, avait gravé pour ce juvénile *Artiste*, abatteur de poncifs et pourfendeur d'académiciens, un frontispice endiablé qui compte parmi ses compositions les plus réussies. Et à propos de Rops, je me propose bien de revenir un jour sur le rôle important joué par ce prestigieux artiste, — écrivant d'ailleurs admirablement et médullairement lui-même, — dans notre réhabilitation littéraire, et comme quoi, dans cet accouchement triomphal, mais tardif et pas mal laborieux, la pointe du graveur fit pour ainsi dire l'office du forceps.

Mais quelque attaché qu'il fût à son *Artiste*, chez Hannon le polémiste ou le théoricien ne le détournait pas de son œuvre vraiment créée, et en vue de celle-ci se soumettait-il, lui si altier et intraitable, avec toute l'humilité du néophyte, à la règle et à la discipline les plus sévères, aux corrections les plus vétilleuses de la part de ses amis parisiens, Huysmans et Céard.

Il se trouva que mon poète, rompu à si rude mais si bienfaisante école, tint à me faire profiter de son expérience et à me voir atteindre, moi aussi, à la maîtrise qu'il devait à ces experts. Et comme les *Rimes de joie* étaient passées au crible d'une critique draconienne, il s'avisa, pour mon plus grand bien, et de mon consentement le plus reconnaissant, d'appliquer un traitement aussi radical à mes *Pittoresques*, le volume de vers auquel je travaillais de mon côté. Et si ce recueil ne vaut pas davantage, ce ne sera pas faute, quant à moi, d'avoir été exhorté et stimulé par mon jeune entraîneur, mais bien à cause du peu de docilité que j'apportai à amender et à réformer une prosodie dont Hannon ne serait d'ailleurs pas parvenu à combler toute l'insuffisance. Il avait

pourtant prétendu en extirper jusqu'au moindre vocable suspect de romantisme, — de ce romantisme contre lequel s'insurgeaient simultanément naturalistes et parnassiens. Ivre de modernité outrancière, Théo Hannon se flattait de me faire éliminer sans merci toute image, tout vocable, surtout le moindre qualificatif se ressentant de mon acoquinement prolongé avec des rimeurs débraillés comme Musset ou d'incontinents pleurards comme Lamartine. En manière d'antidote à cette contagion, il me faisait lire *Des vers*, de Maupassant, et la *Chanson des Gueux*, non expurgée, de Richepin. Comme je lui avais envoyé la pièce d'ouverture de ces *Pittoresques*, après avoir soumis ce prélude à une épuration préliminaire, il crut encore devoir revenir à la charge pour en déloger çà et là quelques mots, à son avis désuets et dix-huit cent trentesques :

Il y a deux chosettes, m'écrit-il, qui me gênent encore dans tes strophes : *horreur dantesque ; ... poussière des geôles*. Cela sent furieusement son romantisme. Mon cher, tu trouveras que je suis difficile, mais je veux voir un chouette bouquin sur pattes... Tu ne t'imagines pas comme Huysmans avait balafré de ratures mon infortuné manuscrit. Il m'a fallu piocher tout un an sur ces ratures trois fois renouvelées, mais au bout de veilles insensées et idiotes j'ai rafistolé le tout, et voici ce que Huysmans m'écrit enfin : « Vos changements sont bien et vous voyez que nous avons eu raison de vous pousser à les faire, puisque votre volume y gagne considérablement... Céard parachève pour vous une ballade étonnante avec des rimes en lis : Hannon-Lis, et d'autres dans ce goût-là. Voilà qui serait réjouissant ! »

Dans sa « romantismophobie » Hannon voudrait même me voir sacrifier de braves vieux mots qui n'ont rien de particulièrement lamartinien ou mussetlagineux — pour remplacer un de ses à peu près aussi horribles que favoris — et qui appartiennent à tous les temps et à toutes les écoles. « Mon cher ami, me morigène-t-il, si jamais tu emploies encore le mot muse, je te traite de plagiaire de P.... (ici, le nom d'un digne fonctionnaire, mais récusable poète qui

servit longtemps de tête de turc à la Jeune Belgique). Laisse donc cette vieille portière de muse dans son armoire. Ce sont les nerfs la muse. O Boileau ! O Racine ! O Delille ! » A l'en croire, il nous aurait fallu rompre avec les fleurs les plus exquises, sous prétexte que leur culte réunissait trop d'admirateurs et que leurs parfums avaient flatté depuis les temps immémoriaux les narines des pires générations de prud'hommes. Si, toujours dans le prélude en question, je me risque d'évoquer :

Une rose à l'odeur trop forte,

aussitôt mon émondeur d'accourir en brandissant son sécateur :

La rose ! déclare-t-il, fleur idiote ! Si tu trouvais quelque chose de plus neuf, cela vaudrait mieux.

Et comme je récidive, au mépris de ses objurgations et me permets d'écrire :

Tes baisers, ô muse vampire !

Muse vampire ! se récrie-t-il en jetant les bras au ciel, voilà qui sent son romantisme à cent lieues. Il y a des mots que nous poètes de 1879 ne devons plus prononcer : muse, vampire, proie, lyre, âme, etc., etc. Ce que Huysmans et Céard m'ont taquiné à ce propos est inénarrable. Aussi aurai-je un volume expurgé et crâne. Tu ne reconnaîtras plus les pièces que tu as lues chez moi, il y en a que j'ai refaites de fond en comble.

Mais la plus caractéristique de ces lettres me fut écrite à la veille de l'apparition de ces mirifiques *Rimes de Joie*. Elle contient cette profession de foi littéraire, qui représente tout un art poétique :

J'ai considérablement bûché ce volume de vers comme il le faut faire du reste et Boileau (c'est son seul bon alexandrin) l'a dit :

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage.

J'ai éliminé un tas de pièces pour cause de banalité, de redites, de choses peu neuves et déjà lues, d'enfantillage, d'amour, de vertu ! Bref, il m'en reste une trentaine — mais elles seront équilibrées, astiquées, fourbies, elles auront toutes leurs dents et

des ongles effilés... J'ai peiné sur des vers à reforger, des rime à couvrir d'or, des hémistiches à rendre musicaux... et j'ai fa là un labeur insipide et abrutissant, mais, au fond, un vrai bo travail — que je vous engage vivement à faire, mon cher poète car c'est le coup de tripoli, le vernissage indispensable.

Il y a sur le pavé littéraire des milliers de poètes pleins de ta lent et qui jamais ne feront leur trou. C'est parce qu'ils n'on jamais su ce que c'était que finir une pièce de vers. Un gran poète, sais-tu comment ça s'aperçoit, un grand poète ? Par un demi-douzaine de pièces. C'est peut-être un blasphème, si tu veux tant pis. Mais c'est l'histoire des *Emaux et Camées* de Gautier Ote-moi de là-dedans tout ce qui n'est que pour le remplissage, i reste huit ou dix morceaux supérieurs, capitaux, qui y sont e plein. Mais tout, petite ou grande idée, tout y est fait. C'est l tour de la carte forcée ça, mon bon ! — et nous n'avons pas l droit de nous y soustraire, car nous devons être en rimes d'ha biles prestidigitateurs... C'est une des caractéristiques de la poési moderne.

Prestidigitateur est peut-être excessif et fait pour flatte l'acrobatie des pires rhétoriqueurs et verbolâtres. Mais pour le reste, et surtout vu l'époque où ils étaient formulés ces préceptes n'avaient rien que de très opportun et de meureront même d'application constante. Il était indispen sable que pareille méthode fût recommandée, surtout e 1879 et en Belgique, où, à part l'œuvre probe, quoique u peu frigide de Van Hasselt et, çà et là, quelques pièces iso lées dans la production d'un Dubois, d'un Mathieu, d'u Abrassart, d'un Weustenraedt, la poésie belge issue du ro mantisme péchait, nous ne le dirons jamais trop, par un négligence, un débraillé, une veulerie ou un pompiérism en dessous de toute idée. Les termes dont se servait Thé Hannon dans sa lettre sont même bons à rappeler en c moment, où, sous prétexte de littérature, la jeunesse se laiss aller à une véritable incontinence de rimes ou d'assonan ces, de chevilles parnassiennes ou d'impropriétés vers l bristes.

Quoi qu'il en soit, les *Rimes de Joie*, le livre dû à u

pareille discipline, à une probité technique si rigoureuse, récompensa l'opiniâtre labeur du poète par l'accueil qu'il rencontra de la part de ses juges naturels. Et c'est à juste titre que, par la suite, Huysmans serra les *Rimes de Joie* dans la bibliothèque de son Des Esseintes, le héros d'*A Rebours*, ou plutôt parmi les livres favoris de Huysmans même, à côté des Flaubert, Goncourt, Barbey, Verlaine, Mallarmé, Corbière.

Rappelons en quels termes il en parle après avoir vanté ce dernier :

Ce faisandage (de Corbière) dont il était gourmand et que lui présentait ce poète aux épithètes crispées, aux beautés qui demeuraient toujours à l'état un peu suspect, Des Esseintes le retrouvait encore dans un autre poète, Théodore Hannon, un élève de Baudelaire et de Gautier, mû par un sens très spécial des élégances recherchées et des joies factices. A l'encontre de Verlaine qui dérivait sans croisement de Baudelaire, surtout par le côté psychologique, par la nuance captieuse de la pensée, par la docte quintessence du sentiment, Théodore Hannon descendait du maître surtout par le côté plastique, par la vision extérieure des êtres et des choses... Sa corruption charmante correspondait fatalement aux penchants de Des Esseintes, qui, par les jours de pluie, s'enfermait dans le retrait imaginé par ce poète et se grisait les yeux avec les chatoiements de ses étoffes, avec les incandescences de ses pierres, avec les somptuosités exclusivement matérielles qui concouraient aux incitations cérébrales et montaient comme une poussière de cantharide dans un nuage de tiède encens vers une idole bruxelloise, au visage fardé, au ventre tanné par des parfums.

Antérieurement à la publication d'*A Rebours*, Huysmans avait déjà loué les *Rimes de Joie* en une étude critique où il analysait surtout le métier du poète et où il était dit :

Le vers de Théo Hannon va, flirte, pirouette avec des tintins étranges ; quelquefois il torsionne, enjambe, rase le concetti, affleure la pointe, se campe et provoque avec des sécheresses apprêtées, des tournures mystérieuses et bizarres, il s'émaille, se lame, s'évide à jour, se rosèle...

Ces louanges de J.-K. Huysmans impliquaient aussi quel-
ques critiques. Peut-être plus encore que les *Emaux e*
Camées de son maître Gautier, les *Rimes de Joie* d
Hannon péchaient-elles par une matérialité trop affichée e
leur manquait-il un peu de la hautaine et tragique spiri
tualité qui passionne les pièces en apparence les plu
scandaleuses de son autre maître, Baudelaire, *une Charo*
gne, par exemple. A de rares exceptions près — pour n
citer que *Gros Temps* ou *Boues de Ciel* — le sentimen
n'y intervient guère. On a vu par les fragments de let
tres cités plus haut que pour réagir contre les effusion
et les épanchements abusifs des romantiques il voulai
proscrire jusqu'au mot amour. De là chez notre poète un
coquetterie, presque une gageure, à ne célébrer qu
l'érotisme, le libertinage, les possessions charnelles su
lesquelles il raffinait avec une complaisance dont l'im
pudence plutôt que l'impudeur décelait plus de candeu
épicurienne que de perversion et de salacité, plus de paga
nisme que de catholicisme démoniaque à la Baudelaire
Sous ce rapport, ce titre seul : *Rimes de Joie* consti
tuait l'antithèse des *Fleurs du mal* de son maître. Han
non ne voyait ni mal, ni opprobre, ni péché dans la luxure
même la plus savante. Les *Rimes de Joie* célébraien
les filles de joie aux dépens de maîtresses moins publique
mais plus funestes, surtout plus exigeantes et prétentieuses
telles que les bourgeoises et les mondaines adultère
du genre Emma Bovary. Peut-être ce voluptueux, ce sen
suel par excellence apporte-t-il même quelque gasconnad
dans l'étalage de ses déduits intimes et ne nous repré
sente-t-il maintes fois qu'un très imaginatif fanfaron d
luxure. Je serais d'autant plus disposé à le croire que, d'au
tre part, affichant une intarissable belle humeur et prodi
guant dans la conversation les calembours et les lazzis, a
point de se valoir même auprès de ses amis une réputatio
de fieffé luron, il m'avoua un jour, et déjà à l'époque de s
jeunesse, que sous ces dehors de plaisantin incorrigible i

dérobait une âme souverainement troublée et désabusée :

Hélas, me confiait-il, en réponse à des doléances que je lui avais faites au sujet de soucis anodins et très passagers, — hélas, tu n'as pas comme moi ces jours de spleen et de navrement sans fin que je n'ose laisser paraître et qui me rongent en sourdine... Mais je réagis et ne veux affliger personne. De là cette grosse gaîté que tu aimes en moi et qui me fait m'étourdir devant le monde égoïste que nos ennuis n'intéressent aucunement. Au lieu de m'écorcher je me chatouille, voilà tout, et à griffes acérées, je te le jure !... Si tu savais au fond de combien de tristesse indéfinie, invincible, fatale et que je garde de mes nerfs démantibulés par mon rhumatisme d'il y a trois ans et que jamais je ne guérirai, — de combien de tristesse, dis-je, est formée cette bruyante folie qui fait mon succès dans la société indifférente à nos misères intimes et secrètes.

Je me demanderai même s'il n'y avait pas d'autre cause à cette ostensible répudiation de l'amour-sentiment dans tous ces délicieux tableaux de bravoure et de virtuosité érotique, ou dans ce flux perpétuel de propos grivois ? Hannon n'aurait-il pas aimé pour de bon et, déçu ou trahi, n'aurait-il pas poussé la pudeur de sa souffrance, en haine des élégies et des lamentations romantiques, jusqu'à se faire une réputation de cynique et de viveur ? Toujours est-il qu'il donna le change à tous ses entours sur le tréfonds de son humeur et de son caractère. Ses camarades intimes s'y laissèrent prendre. Dans le bout d'étude qu'il lui consacrait, Max Waller n'était pas loin, lui aussi, de nous le présenter, par boutade et en toute sympathie d'ailleurs, comme une manière de loustic et d'amuseur :

Ça, un homme ? C'est un type ! Ça, un monsieur ? C'est un zig, un bon zig des rues, mais un être absolument monstrueux né des promiscuités coupables d'un calembour et d'une gauloiserie, d'un abominable calembour et d'une phénoménale gauloiserie !

Et comme en Belgique l'on n'était, l'on n'est encore que trop enclin à se trouver des raisons pour ne pas reconnaître la supériorité, le prestige d'un poète, pour ne pas le prendre au sérieux, par ses façons d'être ou plutôt de

paraître, Hannon nuisit à son œuvre. Surtout qu'avec les années lui-même sembla s'en désintéresser et ne plus appliquer son talent qu'à des besognes de journaliste. Le plus gros du public ne l'aura même connu que par les revues lestement troussées et copieusement assaisonnées de sel aristophanesque, qu'il donnait à nos petits théâtres bruxellois. Les livres de vers qu'il publia après les *Rimes de Joie* ne devaient, d'ailleurs, rien ajouter à sa réputation auprès de l'élite, très restreinte, capable d'apprécier en lui l'original poète et impeccable ouvrier du vers. *Au pays de Mannekenpis* et *Au clair de la Dune* dénotent toujours le même métier accompli, la même verve pittoresque et savoureuse, mais au service de sujets plus anodins, moins corsés. En reprenant les collections de l'*Etoile Belge* et de la *Chronique*, on trouverait dans ces quotidiens nombre de petits poèmes parfaits, matière d'un volume posthume au moins aussi bon et parfois meilleur que ceux que je viens de citer.

En somme, ce beau poète, doublé d'un bon peintre, de qui on pouvait dire comme Musset de Gautier : « Il a attaché un crâne brin de plume à ses pinceaux », sera mort à peine mieux apprécié et compris que De Coster, Pirmez ou Van Hasselt. La bégueulerie et la cafardise auront encore enchéri pour cette dérilection sur l'apathie et la proverbiale incompréhension de nos dirigeants, parmi lesquels les pires profanes sont peut-être nos snobs et nos snobinettes à prétentions littéraires.

Les historiens de la littérature et les soi-disant critiques l'auront négligé avec une touchante unanimité. A part Francis Nautet, qui, dans son *Histoire des Lettres belges d'expression française*, le juge ou le devine avec sa sympathique clairvoyance habituelle, à part M. Henri Liebrecht, qui, lui aussi, le comprit et l'aima, MM. Chot et de Thier, qui nous présentent sur la signification de Théo Hannon des paragraphes sommaires, mais assez justes et suffisamment élogieux, les experts et les juges patentés le négligent ou

le mentionnent à peine. Il est vrai que dans leurs traités souvent très copieux et délayés la littérature ne sert que de prétexte à divagations politiques et philologiques, à favoritisme régionaliste, à étalage d'érudition et à autres rengaines plus ou moins tendancieuses. Au surplus Théo Hannon embarrasse et scandalise les entrepreneurs d'anthologies subsidiées. Soucieux de se ménager les faveurs officielles, ces messieurs composent leurs chrestomaties à l'intention de ce public aux suffrages duquel Hannon renonçait d'avance, tout comme Théophile Gautier déclarant dans son *Albertus* :

> Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles
> Dont on coupe le pain en tartines.

Ce n'est pas que ces compilateurs n'eussent trouvé même dans les *Rimes de Joie* des poèmes parfaitement « anthologiables ». Ils abondent. Il suffit de les lire et de les comprendre.

Pour résumer mon opinion sur Théodore Hannon, je dirai qu'il fut un précurseur de l'admirable floraison poétique à laquelle la Belgique aura dû Waller, Giraud, Verhaeren, Gilkin, Van Lerberghe, Severin, Fontainas, Leroy, Elskamp, Mockel et bien d'autres. Il est même un des seuls poètes français dont puisse se réclamer le naturalisme ou plutôt le modernisme.

Si son chef-d'œuvre procède pour une part des *Fleurs du mal*, en célébrant les parfums, les maquillages, les artifices de la toilette féminine et des raffinements de la civilisation, il en représente presque la contre-partie en ce sens que le poète s'y avère aussi païen, voire athée et amoral que son maître se révélait catholique inquiet jusqu'à l'angoisse, constamment hanté par des scrupules et des remords, se faisant de notre monde une conception chagrine et pessimiste. Ivan Gilkin, le poète de *Ténèbres*, qui reçut à ses débuts tout comme moi les conseils de Théo Hannon, devait partager, lui, les convictions et les rancœurs de l'auteur des *Fleurs du mal*, leur maître à tous deux.

Hannon s'est assimilé Baudelaire pour le transformer, le renouveler, l'émanciper, l'adapter à sa nature flamande. Hannon est un Baudelaire rien moins que mystique, plus sensuel que cérébral, « ne s'en faisant pas », comme on dit aujourd'hui, dépouillé de tout remords, de toute pieuse vergogne, ne croyant pas à cette perversion démoniaque, à ce charme funeste et maléfique, quoique délicieux, de l'éternel féminin, superstition dont ne se sont pas plus affranchis que Baudelaire d'autres grands artistes ou écrivains, ses disciples, pour ne citer que Rops, Huysmans, Villiers, Barbey, Péladan. Libéré de toute inquiétude du péché, n'attachant aucune honte aux joies charnelles, la poésie de Hannon célèbre même la luxure avec la franchise et l'allégresse d'un tempérament à la fois exigeant et lucide ; elle chante et détaille autant que la vénusté des courtisanes leurs talents professionnels, ce qu'il appellera leurs « beaux vices ». Elle nous les montrera à la fois ingénieuses et ingénues.

A ce truculent artiste du vers il n'aura manqué qu'un peu plus d'enthousiasme, de sympathie humaine, de haute idéalité ; qu'un peu moins d'égoïste épicurisme, pour être un très grand poète et atteindre, par exemple, à la signification d'un autre païen, l'anglais Algernon Swinburne.

Le poète de la *Fourrure*, de *Maigreurs* et de *Maquillage* nous divulgue les recettes des alcoves, celui de *Laus Veneris* nous révèle les apothéoses charnelles, la volupté pathétique, les possessions et les mystères du mont Horsel.

Théo Hannon me fait songer à tels maîtres exquis du XVIIIe siècle français, pastellistes et graveurs adroits et subtils, à une sorte de Fragonard de la poésie, mais, avec en plus, le ragout et le croustilleux coloriste de nos Flamands. De ceux-ci son vers évoque la touche aussi savoureuse que spirituelle, la franchise égrillarde, la désarmante et presque candide impudeur qui nous enchante et nous émoustille dans nombre de facéties attribuées à notre légendaire Uilenspiegel, comme dans les évocations les plus risquées du Jean Steen de l'*Offre Galante*.

GEORGES EEKHOUD.

LE BÉLIER, LA BREBIS
ET LE MOUTON

(*Suite* [1])

VII

Il ne dut pas pouvoir lui donner beaucoup d'explications, car j'avais à peine eu le temps de délacer mes chaussures, que des cris vinrent frapper mes oreilles, les siennes aussi sans doute. Tout d'abord, je ne reconnus point la voix qui hurlait presque : « Au secours ! Il me tue ! A l'assassin ! » Je me mis à trembler de tous mes membres et restai assis la jambe gauche repliée sur la droite, aussi incapable de remettre mon soulier que de finir de l'enlever. Puis je reconnus que c'était Mme Duverne. Mon père ne devait pas trembler comme moi, car il descendit quatre à quatre l'escalier, se précipita dans la salle et ouvrit la porte juste au moment où quelqu'un, de ses deux poings, heurtait contre. Sa présence me rassurant un peu, je pus me lever pour aller voir. Dans la nuit je reconnus Mme Duverne, échevelée et chaussée de pantoufles. Je m'attendais, ayant crié comme elle avait fait, à ce qu'elle fût couverte de sang. Mais non. Seulement, des portes et des fenêtres s'ouvraient et les habitants de cette partie de notre bourg s'interrogeaient, effrayés eux aussi. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait entendu ici de cris de cette sorte.

— Dépêchez-vous de fermer ! implorait Mme Duverne. Il me suit ! Il est à mes trousses !

— Allons ! dit mon père. Calmez-vous ! Je ne vois personne.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 523.

Mais ma mère venait à son tour de descendre avec une bougie allumée : il lui avait fallu le temps de s'habiller. Elle me parut plus triste que jamais, et, d'un ton sévère, elle dit à Mme Duverne :

— Voyons ! Qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires-là, madame ? Vous pourriez bien nous laisser dormir tranquilles, au moins !

J'en eus honte pour elle et me retirai dans un coin. Je la trouvais trop dure.

Mme Duverne courait le risque d'être tuée, et elle lui refusait l'hospitalité ?

Mais il faut dire qu'elle ignorait ce qui s'était passé tout à l'heure chez les Rouvray.

— Toi, dit mon père, tu vas commencer par te tenir tranquille.

— Oui, répondit-elle, c'est bien ce qui devait arriver. C'est une étrangère qui passera avant moi dans ma maison et dans mon ménage. Il y a longtemps que je m'y attendais. Ah ! misère de malheur ! Eh bien ! arrange-toi avec elle ! Mais, demain matin, nous verrons.

— Mme Corniaux ! Mme Corniaux ! dit Mme Duverne. Je vous en prie ! Ne me prenez pas pour ce que je ne suis pas ! Mon mari est ivre-mort ce soir, vous m'entendez bien ; ivre-mort ! S'il veut me tuer, — je ne sais pas ce qui l'a pris tout d'un coup, — ce n'est pourtant pas ma faute, ni celle de votre mari !

— Savoir !... répondit ma mère qui n'en dit ni plus ni moins et reprit le chemin de sa chambre. Mais elle m'avait vu et, plus durement qu'elle ne m'avait jamais parlé, me prenant par le bras elle m'ordonna d'aller me coucher. Il fallut bien que je lui obéisse, mais je ne me couchai ni ne m'endormis tout de suite. J'entendis mon père aller et venir, monter au premier étage, en redescendre lentement comme s'il avait porté un fardeau, puis remonter pour ne plus redescendre. Je pensai qu'il avait installé dans la salle un matelas et des couvertures pour Mme Duverne, et je m

mettais l'esprit à la torture pour deviner ce que je ne pouvais savoir. De mon temps, nous n'étions pas aussi avancés que la jeunesse d'aujourd'hui, et je cherchais en vain la signification du mot « cocu » que Duverne avait prononcé à deux reprises. Enfin, vers une heure du matin, le sommeil fut plus fort que moi.

Quand je me réveillai, ce fut pour me dire qu'à n'en pas douter j'allais vivre une journée extrordinaire. D'abord, je m'attendais à voir Mme Duverne installée chez nous. J'en aurais été à la fois mécontent et content : mécontent, parce que je me demandais quelle serait l'attitude de ma mère et si, même, elle ne serait pas déjà partie ; content, parce que, malgré tout, j'avais pour Mme Duverne une affection différente de celle que je portais à ma mère. Je ne suis pas assez grand clerc pour aligner des grands mots à propos de sentiments qui me paraissent très simples en même temps que communs à beaucoup d'enfants ; je peux donc dire avec netteté que, depuis la première fois où j'avais vu Mme Duverne, je continuais d'éprouver pour elle comme de l'amour filial où il se mêlait une certaine dose d'amour tout court. Je ne songeais pas à l'embrasser, ni même à la voir plus souvent que ne le permettaient les circonstances, mais je pensais souvent à elle, et cela me faisait du bien. Tandis qu'avec Valentine, c'était différent ; mais on le verra suffisamment par la suite. Et, si j'ajoute que les événements de la nuit me rendaient Mme Duverne encore plus sympathique parce que je l'estimais malheureuse par la faute de son mari, on comprendra qu'il ne m'ait pas déplu de penser qu'elle vivrait désormais avec nous. Je fus vite habillé, et ma toilette vite expédiée. Je me précipitai dans la grande salle, avec l'espoir d'y retrouver Mme Duverne ; elle n'y était pas, et rien ne trahissait qu'elle eût pu y passer la nuit. Je revins dans la cuisine où ma mère se tenait comme d'habitude. Sans avoir l'air de rien, j'allai inspecter les chambres du premier étage : elles étaient vides. Me penchant à une fenêtre, j'aperçus mon père dans la cour, immobile, la tête

baissée et les mains dans les poches. Sans rien me dire, ma mère me servit mon déjeuner, et je m'en fus à l'école, l'esprit tourmenté, pensant à ce qui avait pu arriver à Mme Duverne et à Valentine. Celle-ci, je m'étonnais qu'elle ne fût pas accourue chez nous avec sa mère. Puis, à la réflexion, je finis par découvrir qu'elle n'aimait personne, pas plus son père que sa mère, ni que moi. Si, pourtant ; elle tenait à Lagoutte, à moins qu'elle n'eût changé depuis les grandes vacances de l'année précédente. M. Mariller fit sa classe comme de coutume. A midi je rentrai à la maison. Pour la première fois le repas eut lieu sans que ma mère adressât la parole à mon père. Ce fut lui qui dit, pour engager la conversation :

— Tu ne bois donc pas ?

Elle ne lui répondit rien, gardant devant elle son verr vide. Je pensai qu'il fallait vraiment que mon père fût fautif

Je voulus tâcher de savoir et, avant de retourner à l'é cole, m'en fus rôder dans le bourg. Il y avait une grand animation. Non pas qu'il se soit formé des groupes un pe partout, mais je devinais qu'à l'intérieur de leurs maison ou sur le pas de leurs portes, hommes et femmes ne par laient que des histoires de la nuit, et, bien que je n'y ai été pour rien, je passais la tête basse, m'attendant à ce qu l'on me montrât du doigt. Je descendis jusqu'à l'entrée d bourg, à l'endroit où nous avions attendu le chariot qu nous amenait Duverne, Valentine et leurs meubles. Je ren contrai Satinet qui revenait des champs. Lui, il avait cess d'aller à l'école aussitôt faite sa première communion. vivre toujours au grand air il s'était développé, et à qua torze ans en paraissait dix-huit. De plus il avait appr beaucoup de choses que j'ignorais : je m'en étais aperç les quelques fois où nous nous étions rencontrés par hasar et où certaines de ses allusions m'avaient fait rougir. l'abordai donc, et, au moyen de phrases entortillées, je l parlai de ce qui s'était passé chez les Rouvray. Il le sava déjà, tout le bourg le savait ! Et il se mit à rire.

— C'est courant, ces affaires-là, me dit-il.

— Mais quelles affaires ? demandai-je.

— Espèce de nigaud ! me répondit-il. Tu ne sais donc pas ce que ça veut dire : être cocu ? Eh bien ! C'est tout simplement que ton père a couché avec la femme à Duverne. Quand on couche avec la femme de quelqu'un, ce quelqu'un-là, on le fait cocu. Comprends-tu, à présent ?

Je dis :

— Ah ? Alors, si ce n'est que ça, le mal n'est pas grand !

Car, en réalité, je ne comprenais pas encore. Satinet crut-il que je voulais plaisanter ou que je parlais sérieusement ? Toujours est-il qu'il me répondit :

— Certainement ; mais ça dépend de l'importance qu'on attache à la chose, à la machine, à l'affaire, quoi !

Nous remontâmes ensemble ; d'ailleurs il me quitta presque tout de suite, leur maison se trouvant une trentaine de pas plus haut. Je continuai jusqu'à l'école.

Une partie de l'après-midi, je me répétai machinalement :

— Mon père a couché avec Mme Duverne... Mon père a couché avec Mme Duverne...

C'étaient pour moi des mots auxquels ne s'associait aucune image bien définie. Si je n'en étais plus à croire que les enfants se trouvent dans les choux, je n'en étais pas à savoir comment au juste se transmet la vie. A vrai dire, cela ne m'avait jamais inquiété. Pendant la récréation de trois heures j'allai trouver M. Marillier, à qui je dis à brûle-pourpoint :

— Monsieur, est-ce que c'est vrai ce que m'a dit Satinet, que mon père a couché avec Mme Duverne ?

Il dut voir, à la façon dont je l'interrogeais, que je ne soupçonnais rien de la gravité de l'affaire. Il aurait pu me laisser dans l'ignorance. Il préféra m'ouvrir les yeux, estimant sans doute qu'à mon âge je n'étais plus tout à fait un gamin, et je ne lui donne pas tort. Je n'en fus pas bouleversé, mais, tout de même, cela me porta un fameux coup et je cessai de me répéter ma phrase : « Mon père a couché

avec Mme Duverne... » Cette fois, j'avais l'image devant l
yeux, une image un peu vague, sans doute, mais que l
allusions discrètes de mon maître avaient suffisamme
précisée pour que je ne m'y arrête plus: J'en souffrais po
mon père, pour Mme Duverne... et pour moi. Et il me sen
blait que je ne pourrais plus les revoir sans que le roug
de la honte me montât au front. Je me demandais si je re
trerais chez nous avant la tombée de la nuit.

Or, quand la classe fut terminée, je pris le chemin de
maison. J'avais réfléchi, et j'étais pressé d'apprendre s'il
avait du nouveau. Cinq heures n'ayant pas sonné, M. L
goutte n'était pas encore arrivé. Mais je faillis tomber à
renverse quand je vis attablés en face l'un de l'autre m
père et Duverne. J'avais pensé à tout, excepté à cela. Je n
les étais imaginés s'épiant, pariant à qui le premier tuer
l'autre, ou bien évitant de se rencontrer, ou encore s'inj
riant de près ou de loin, et voici que je les retrouvais am
comme devant, et ayant effacé de leur souvenir ce qui s'
tait passé il n'y avait pas encore vingt-quatre heures !
moins que Duverne n'en eût menti. Ce fut à cette opini
que je me raccrochai, et je me rappelai que M. Marill
m'avait dit : Et puis, n'oublie pas que tu n'as point le dr
de juger la conduite de ton père, et qu'au fond nous
savons rien.

C'était vendredi. Dans l'autre salle, sur la grande tab
ma mère préparait le linge qu'elle repasserait, com
d'habitude, le lendemain. Je ne pus m'empêcher de lui d
mander :

— Ils sont donc réconciliés ?

Je m'attendais à la voir moins triste : elle l'était pl
que jamais. Elle me répondit en poussant un soupir :

— C'est un bien grand malheur pour nous, mon pau
enfant !

Et moi, que toutes ces émotions successives avaient éner
je fondis en larmes. Elle s'assit à côté de moi, et je m
perçus qu'elle aussi pleurait. Encore aujourd'hui, je

rappelle que dehors il faisait clair et chaud, et je me disais qu'il était plus malheureux encore de souffrir par un temps pareil. Mon père, soit qu'il ne nous ait plus entendus, soit que le bruit de nos sanglots lui soit parvenu, vint à l'entrée de la salle où nous nous tenions et nous cria, très en colère :

— Cré bon sang de sort! Qu'est-ce que vous avez à pleurnicher là tous les deux? Ça n'est pas bientôt fini, cette comédie-là?

Retirant mon mouchoir, je voulus lui dire : Pourquoi est-ce que tu as couché avec Mme Duverne, aussi? Mais les paroles de mon maître me revinrent à l'esprit. J'eus le temps de réfléchir que ce n'était peut-être pas vrai. Mais alors, pourquoi ma mère ne s'était-elle pas tranquillisée? D'ailleurs elle m'avait pris par le bras en me disant :

— Jean, tais-toi!

Elle s'essuya les yeux et se remit à préparer son linge. Duverne n'avait pas bougé. Pour moi je me remis à rôder dans la maison et dans la cour, évitant de me montrer et faisant semblant de ne penser à rien. J'attendais M. Lagoutte. A cinq heures il arriva, et je n'eus pas de peine à voir qu'il était surpris, lui aussi, de retrouver mon père et Duverne ensemble comme une paire de vieux amis. Il en eut l'air enchanté.

— A la bonne heure! dit-il. Mes félicitations! Si toutes les querelles se dénouaient ainsi, on pourrait se passer des juges de paix et autres.

— Dame! fit Duverne. C'est que, voyez-vous, M. Lagoutte, Corniaux et moi, on est des copains pas ordinaires. Entre nous, c'est à la vie, à la mort. Pas vrai, vieux?

— Ma foi, si! répondit mon père.

Mais il me parut que les voix sonnaient faux; et moi, qui examinais Duverne à la dérobée, je lui trouvais le regard plus sournois et plus méchant que jamais.

— C'est vrai, dit-il, que quand on est saoul, — sauf votre respect, M. Lagoutte, — on dit des choses dont on ne pense pas le premier mot.

M. Lagoutte lui répondit :

— A tout péché miséricorde. Je parle un peu comme notre curé, mais ça ne fait rien, puisque c'est ce qu'il faut dire.

— Le fait est, dit mon père, que je ne sais pas dans quoi tu as marché hier, mais tu n'étais pas à prendre avec des pincettes.

— Ce qui est passé est passé, dit Duverne. A la tienne, vieux! A la vôtre, M. Lagoutte!

VIII

Après tout cela, on pourrait croire que la tranquillité aurait dû rentrer chez nous ; il n'en fut pourtant pas ainsi. Nous sentions, ma mère et moi, à tout et à des riens, que le malheur restait suspendu au-dessus de nos têtes. Il faut que je dise, d'abord, que si Duverne, la nuit précédente, n'avait pas poursuivi sa femme, c'est qu'il en avait été incapable. Chez lui comme chez Rouvray, s'étant embarrassé les pieds dans une chaise, il était tombé. Personne n'étant là pour le relever, que Valentine qui n'en avait ni la force ni le désir, il s'était endormi tout de suite, face contre terre et cuvant son vin. Puis, dans l'après-midi, après avoir longtemps guetté mon père, il l'avait surpris dans notre cour, venant à lui la main tendue et avec des excuses.

L'histoire n'avait pas fait bonne impression dans le bourg. Mon père et Duverne eurent beau s'être réconciliés ; on eut beau les voir ensemble plus souvent que jamais. D'abord, il paraît qu'il y avait des gens qui se doutaient depuis longtemps de quelque chose, et c'est ainsi que je m'expliquai la tristesse de ma mère bien avant la première communion de Valentine. Et puis, maintenant, tout le monde se disait : Ils pourront bien faire ce qu'ils voudront : il n'y a pas de fumée sans feu.

De sorte que la clientèle déserta presque tout de suite la boutique de Mme Duverne. De temps en temps il entrait bien quelqu'un, mais si peu souvent qu'il vaut mieux dire qu'il n'y venait plus personne Il me fallut plusieurs semaines

vant de me décider à y retourner. Jamais je ne m'étais
nagine que Mme Duverne fût une sainte, pas plus qu'une
évergondée, pour la bonne raison que l'une ou l'autre
lée ne m'effleurait jamais l'esprit. Pour moi, elle était une
mme plus jeune et plus jolie que ma mère : je n'en cher-
ais ni plus ni moins long. Mais, par exemple, jamais je
e me l'étais représentée dans le même lit que son mari, ni
irtout que mon père. Sur ces choses-là, malgré ce que
'avait dit M. Mariller, je n'étais pas encore bien instruit;
ourtant, lorsqu'il m'arrivait d'y penser selon les lumières
ie je possédais depuis peu, je ne sais pas pourquoi le
ng me montait aux joues. En vain me disais-je que Du-
rne avait pu mentir. Je l'admettais cinq minutes durant;
issitôt après, la certitude me revenait qu'il n'avait rien in-
nté. Il fallait bien qu'il en fût ainsi pour que Mme Duverne
revînt pas chez nous, même pas, comme auparavant,
pur emmener son mari les soirs où il s'attardait à boire.
lle envoyait Valentine que sa première communion n'avait
s changée. Elle continuait de fréquenter l'école, où elle
ait toujours aussi dissipée. J'entendais celles de son âge
rler de ce qu'elles feraient, aussitôt terminée l'année sco-
re : elles resteraient à la maison ; et déjà elles se consi-
draient comme de grandes personnes, et se préparaient à
ier leur rôle de petites mères de famille qui allaient ap-
endre à faire la cuisine et le ménage, à coudre, à repas-
r, à soigner les volailles et les lapins. Les plus pauvres
loueraient dans les environs comme domestiques de fer-
s, et ce serait bien le malheur si, vers leur vingtième
née, elles ne trouvaient pas des jeunes gens, pas plus
hes qu'elles, pour les épouser au retour de la caserne!
st ce qui se produisait toujours dans nos pays ; et, des
s, en plaisantant, on disait de ces unions : « C'est le ma-
ge de la pauvreté et de la misère. »

Valentine ne faisait pas de projets ; du moins elle n'en
rlait pas. Quand je cherchais à me représenter ce qu'elle
ait bientôt et plus tard, je la voyais belle demoiselle,

puis grande dame. Dans quelle situation sociale? C'éta encore ce qui ne m'apparaissait pas, mais j'aurais donn ma parole d'honneur qu'elle ne serait ni servante, ni bonn mère de famille comme ses camarades étaient destinées le devenir. Ce n'était pas qu'elle se distinguât d'elles pa son intelligence. Au contraire : plus d'une comprena mieux et avait plus de mémoire qu'elle. Mais elle avait un telle façon de laisser entendre qu'elle n'aurait pas besoin d ça pour se débrouiller dans la vie que, même sur ce poin elle avait l'air de leur être supérieure à toutes. Pour reste, bien qu'elle ne refusât point de jouer avec les autre pour la mettre à part il suffisait de ses manières dédaigneu ses de princesse. Avec les garçons qui couraient de préfé rence avec elle, elle devenait de plus en plus libre et j'e ressentais de plus en plus de dépit. Et nous n'allions plu nous promener ensemble sur les routes ni dans les bois j'étais le seul de mon âge à aller encore à l'école, et Valen tine ne voulait plus user ses belles chaussures sur les cai loux durs ni en érafler le cuir contre les racines. Ce n'éta nullement qu'elle fût devenue économe, mais le besoin qu'el avait d'être élégante lui tenait lieu d'esprit pratique. Je con tinuais donc de la voir à l'école et de la rencontrer dans bourg. C'était toujours moi qui lui parlais le premier. I plus souvent elle passait son chemin en me regardant pa dessus l'épaule. Je dois rapporter également que la scèn de la nuit ne l'avait rendue que plus hardie et plus prov cante. Elle ne traversait pas le bourg en baissant la tête comme moi. Elle ne la relevait qu'avec plus d'arroganc et de mépris pour les gens qu'elle regardait bien en face et c'étaient eux qui, à la fin, devaient baisser les yeux Comme de juste, ma mère ne fut plus seule à la trait d'effrontée, et il faut reconnaître qu'on n'avait pas tout fait tort.

Ce fut environ trois semaines après que je retournai v Mme Duverne. Ma mère ne m'avait ni conseillé, ni ordonn de ne pas remettre les pieds dans leur boutique. Je n'ava

en appris de plus. L'image peu à peu s'effaçait dans mon prit, d'autant plus facilement qu'elle n'avait jamais eu de ntours bien arrêtés. Mon père et Duverne continuant de fréquenter, je me disais qu'après tout il n'y avait pas eu de s'alarmer. C'était l'après-midi d'un jeudi, jour de ngé pour moi. Lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir, Mme Duverne accourut, et rien que cela me fit de la peine. lle croyait à l'arrivée d'une cliente. Elle ne m'en fit pas oins bonne mine, et me dit :

— C'est toi, Jean ? Je te croyais fâché. Ça fait longtemps ne tu n'étais pas venu.

Je la trouvai changée, je ne veux pas dire : vieillie. Je i répondis :

— C'est toutes ces histoires. J'ai été bien ennuyé, sur le oment..., pour vous. Je n'osai pas ajouter : Et pour moi.

— Qu'est-ce que tu veux ! me dit-elle. Tu es trop jeune. ı ne peux pas savoir. Et ta mère, qu'est-ce qu'elle en dit ?

— Je ne sais pas. Moi, elle ne m'a parlé de rien.

Je regardais la boutique où ça sentait la débâcle : beau-up de casiers vides, et partout du désordre.

— Sûrement, dit-elle, ça ne nous a pas fait de bien pour tre commerce ; mais j'ai bon espoir que ça reprendra.

J'avais une violente envie de lui demander : Est-ce vrai, yons, madame Duverne, ce qu'a dit votre mari? Mais je n avais pas le courage. J'étais trop jeune, comme elle nait de me le dire, et elle ne m'aurait pas répondu. Et, ndant qu'elle allait et venait, je gardais le silence. Après elques minutes, pour renouer la conversation, je lui nandai :

— Et Valentine, où est-ce qu'elle est donc?

— Par là, probablement, fit-elle avec un geste vague. e est sortie tout à l'heure. Depuis l'histoire, je ne peux s rien en faire. Avant, déjà, ça n'était pas commode. jourd'hui, c'est impossible. Au moins, si elle était obéis-te comme toi, ce serait une petite consolation pour moi.

Ainsi, moi qui aurais voulu qu'elle soit ma mère, el
aurait été contente de m'avoir pour fils.

— Je vais profiter de ce que tu es là, me dit-elle, po
aller cueillir des petits pois au jardin.

C'était derrière la boutique, après avoir traversé u
grande cour.

Environ cinq minutes après, Valentine arriva.

— Qu'est-ce que tu fais là? me dit-elle sur un ton
colère.

Je lui répondis paisiblement :

— Je garde votre boutique en l'absence de ta mère q
est au jardin.

— Je la garderai bien sans toi! répliqua-t-elle.

Je me rappelle qu'il faisait très chaud. Des gouttes
sueur perlaient sur son front. Son teint était plus mat q
jamais. Tout à coup, comme malgré moi, et pour la pr
mière fois de ma vie, je me sentis pris d'un désir irrésis
ble de l'embrasser. Encore maintenant, je ne peux pas n
l'expliquer. Etait-ce l'histoire de Mme Duverne qui m'av
excité? Il me sembla que Valentine sentait la jeune fauv
ses cheveux tirant sur le roux lui donnaient l'air d'un éc
reuil, et elle me regardait avec des yeux plus narquois q
méchants. Je me précipitai sur elle. Elle dut croire que
voulais la gifler pour m'avoir parlé sur ce ton et, bi
qu'elle n'eût peur de rien ni de personne, elle recula d'abor
J'avançai, cherchant à la saisir. Elle m'échappa, jusqu'
moment où elle fut acculée dans un coin. Alors elle vit q
je n'avais pas l'intention de la battre : elle ne m'en la
pas moins une maîtresse gifle en ricanant et s'écriant :

— Ah! voilà que tu en veux, toi aussi? Ça ne te su
donc pas que ton père ait couché avec ma mère? A p
sent, c'est le fils qui veut tâter de la fille?

Je demeurai tout interloqué qu'à douze ans elle fût
courant de ces choses, tout aussi bien et sans doute mi
que moi à quatorze. Je n'eus plus à hésiter, quand elle
ajouté, parlant comme Satinet :

— Espèce de nigaud! Tu ne saurais même pas comment t'y prendre!

Je ne trouvais toujours rien à lui répondre. Furieux, je l'empoignai à bras-le-corps avec l'intention, cette fois, de la dompter d'abord, puis de la rouer de coups. Alors, ce fut elle qui m'embrassa à pleines lèvres. Sur le moment, j'en perdis la respiration, suffoqué de ce revirement. Tout tourna autour de moi, et c'est depuis cette minute que je peux dire que je l'ai toujours eue dans la peau. Ça ne dura pas longtemps, car nous entendîmes marcher devant la boutique. Quelqu'un peut-être allait entrer. Non, mais le charme, comme on dit, était rompu, et je restais avec le double souvenir de la gifle et du baiser. Pour Valentine, elle n'en paraissait pas autrement émue et chantonnait à bouche fermée, ayant retrouvé tout de suite son air calme et dédaigneux. J'aurais voulu lui dire de belles paroles. Je me répétais : J'ai une bonne amie, et c'est Valentine. Ça devait arriver un jour ou l'autre. Pour qu'elle m'ait embrassé, il faut bien qu'elle m'aime.

J'aurais payé cher pour avoir la hardiesse que je supposais à Satinet. Je ne pensais plus à mon père ni à Mme Duverne : leur histoire n'était rien à côté de la mienne. Je ne pensais plus qu'à Valentine et à moi. Nous restâmes ainsi un certain temps, seuls tous les deux. Elle ouvrit la porte et se planta sur le seuil de la boutique. Je n'osais même pas lui dire :

— Ferme donc la porte, et nous allons recommencer.

C'était elle qui déjà faisait ce qu'elle voulait, et je n'avais qu'à en passer par ses quatre volontés. Quand sa mère rentra du jardin, je restai encore quelques minutes, puis je m'en allai, plus bouleversé que je ne saurais le dire. C'est aussi à partir de ce jour que je commençai de prendre plus soin de ma personne, voulant faire honneur à Valentine. Mais il faut que je raconte d'autres événements beaucoup plus importants.

Vers la fin de juin, le bruit se répandit qu'un huissier

étant venu tout exprès d'Autun lui apporter du papier timbré, Duverne était menacé d'une saisie. Il paraît que cela ne surprit personne, tout le monde s'y attendant depuis longtemps. Si Duverne avait travaillé de son métier, ils auraient pu se tirer d'affaire ; mais, le peu de bénéfice que réalisait sa femme, depuis des années il l'employait à boire, non seulement chez nous, mais dans toutes les auberges du bourg et des communes environnantes, toujours par voies et par chemins, chassant et pêchant pour se distraire tantôt avec mon père, tantôt avec d'autres, ou simplement se promenant comme un rentier, alors qu'il ne vivait que du travail de sa femme, dépensant trois francs alors qu'elle gagnait vingt sous. A ce jeu, toutes leurs économies avaient rapidement fondu. Puis ils avaient emprunté de la main à la main un peu partout. Puis ils s'étaient fait livrer des marchandises à crédit. Comme ils ne remboursaient jamais, même par acomptes, ils avaient fini par ne plus trouver de prêteurs, et leurs créanciers — je m'étais fait expliquer le mot — s'étaient fâchés. Il va sans dire que, pour ses dépenses personnelles, Duverne avait emprunté de son côté, à l'insu de sa femme. Elle ne croyait pas que les choses en fussent arrivées à ce point, de sorte que la menace de saisie lui occasionna, sans jeu de mots, un véritable saisissement. Tout de suite elle prit la diligence pour Autun, où elle alla frapper à des portes ; mais Duverne y avait frappé trop de fois, et bien avant elle, pour qu'on accueillît ses demandes d'argent. Elle revint, désespérée. Je n'avais pas été sans remarquer qu'à la nouvelle de cette menace pour les Duverne mon père était devenu soucieux, et, ne connaissant rien à ces sortes d'affaires, je me demandais si les hommes de loi n'allaient pas venir chez nous aussi.

Un soir, rentrant de l'école, je trouvai dans la cuisine ma mère pleurant toutes les larmes de son corps. Je pensai qu'il était arrivé quelque chose au cours de l'après-midi. Elle m'apprit que nous étions ruinés. J'avoue que cela ne me toucha guère. Je ne connaissais pas bien encore la va-

ur de l'argent, et je fus tenté de lui dire ce que j'avais épondu à Satinet : Si ce n'est que ça, le mal n'est pas rand !

Mais, à la réflexion, je me persuadai que, pour qu'elle leurât ainsi, ça devait être plus grave que je ne pouvais le oupçonner. Il y avait comme de l'angoisse dans l'air. J'a-ais entendu dire, dans la matinée, que la saisie aurait lieu ans trois jours. On ne parlait plus que de ça dans le bourg, t j'étais triste pour Mme Duverne, et surtout pour Valen-ne et pour moi. Qu'allaient-elles devenir ? Sans doute elles artiraient d'ici, et je n'aurais plus de bonne amie. Je dois ire que, depuis le fameux jeudi, pas une seule fois je n'a-ais réussi à me trouver seul avec elle, c'était comme si elle ût fait exprès de m'éviter. Et mon envie de recommencer 'en était que plus forte. M. Lagoutte arriva à son heure abituelle ; ce fut moi qui le servis. Il parut aussi étonné de e voir là ni mon père, ni Duverne, qu'il l'avait été précé-emment de les retrouver réunis.

— Ton père n'est donc pas ici ? me demanda-t-il. Et ta ière ?

Je n'osai pas lui dire qu'elle était occupée à pleurer dans cuisine, mais je la vis venir en s'essuyant les yeux.

— Ah ! mon cher Monsieur Lagoutte ! s'écria-t-elle. C'est rrible, ce qui nous arrive !

— Qu'est-ce qui vous arrive donc, Madame Corniaux ? emanda-t-il.

— Imaginez-vous, dit-elle, que Corniaux s'est décidé à e raconter, dans le courant de l'après-midi, qu'il avait rêté de l'argent à Duverne, sans me le dire. Tout ce que avais économisé depuis vingt ans y a passé ! Il ne reste s ça !.. Et si c'était tout !... Mais il est allé jusqu'à em-unter sur notre hôtel, de la main à la main ! Il pensait ue ça s'arrangerait. Aujourd'hui, il voit que tout est rdu...

— Diable ! fit M. Lagoutte. Diable !

Il n'en dit pas plus long. Ma mère espérait sans doute

qu'il lui donnerait un bon conseil. Voyant qu'il gardait le silence, je me dis que décidément ça devait être très grave, et qu'il n'y avait plus rien à faire.

— Il est là-haut dans la chambre, ajouta-t-elle.

En effet, nous l'entendions marcher comme quelqu'un qui réfléchit en faisant les cent pas. Tout d'un coup, il y eut comme le bruit de la chute d'un corps sur le parquet.

— Seigneur Jésus ! s'écria ma mère. Venez vite, Monsieur Lagoutte !

Nous nous précipitâmes. Mon père était étendu raide au pied du lit, le visage violet, respirant bruyamment.

— C'est une attaque d'apoplexie, dit M. Lagoutte qui se mit en devoir de le soigner.

Ma mère et moi, nous tournions sur nous-mêmes, affolés. M. Lagoutte m'envoya prendre chez lui une médecine dont il me dit le nom. Je partis en courant, nu-tête. A mon tour je pleurais. Je répandis la triste nouvelle. Quand je revins la maison était pleine de curieux. Dans la chambre, je vis Mme Duverne qui cherchait à se rendre utile. Ils avaient étendu mon père sur le lit. Ma mère était assise, se cachant le visage derrière ses mains. J'entendis M. Lagoutte dire à voix basse :

— Plus rien à faire... Apoplexie foudroyante...

Alors je me précipitai vers ma mère qui me prit dans ses bras, et je ne me demandais point si elle était moins jeune et moins jolie que Mme Duverne...

Le curé Latrasse arriva trop tard.

L'enterrement eut lieu deux jours après. On remarqua beaucoup l'absence de Duverne. On savait que la veille au soir il était rentré ivre-mort, qu'il avait dit, parlant de mon père : « C'est bien fait pour lui », et que, dès le matin, il s'était remis à boire. Quand Mme Duverne et Valentine rentrèrent chez elles après la triste cérémonie, elles le trouvèrent pendu dans le grenier : il avait laissé ses sabots au pied de l'échelle.

DEUXIÈME PARTIE

LA VILLE

I

D'Autun voici ce que dit un guide pour touristes : « Chef-lieu d'arrondissement, siège d'un évêché, ville de 15.479 habitants, à 287-351 mètres d'altitude, s'étage en amphithéâtre sur le penchant nord-ouest de la montagne de Montjeu, au-dessus de la rive gauche de l'Arroux, qui reçoit sur la rive droite le Ternin. La ville, dominée par sa cathédrale et ses monuments, se détache sur le beau fond boisé de la montagne de Montjeu ; deux petits vallons qui en descendent circonscrivent la terrasse inclinée où elle est bâtie ; devant elle, le large bassin formé par l'Arroux et le Ternin et fermé au nord et au nord-ouest par le Morvan, offre un grand et beau paysage. La ville actuelle, peu animée et emplissant avec peine, avec ses faubourgs, la moitié de l'ancienne enceinte romaine, donne l'impression d'une grandeur déchue, mais elle reste une des cités les plus intéressantes de France par ses monuments et ses antiquités. » Moi, les vieilleries ne m'ont jamais intéressé, et, comme dit le guide, ce n'est pas ce qui manque à Autun : Temple de Janus, portes d'Arroux et de Saint-André, ruines du théâtre romain, au musée Rolin : des inscriptions, des bas-reliefs, des bronzes, des statues en bois, des poteries ; et je ne parle ni de la cathédrale, ni des autres églises. Il y a des gens qui se passionnent pour ça. Des ruines comme leur fameux Temple de Janus, je n'en voudrais pas pour rien. J'aime mieux les maisons neuves, les belles rues toutes droites et les édifices qu'on bâtit de nos jours, l'hôtel de ville, par exemple. Je me suis laissé dire que, dans le temps, Autun avait compté cent mille âmes. C'est un joli chiffre, et j'ignore s'il est exact ou faux. Ce que je sais, par contre, c'est que, quand j'y arrivai, il me sembla que jamais je n'y pourrais retrouver mon chemin. J'y voyais tant de maga-

gasins et de boutiques que je sentis tout de suite la différence qu'il y a entre un petit bourg et une vraie ville. Il n'y avait pas, comme chez nous, de jardins, ni de prés entre les maisons.

Mme Duverne, avec Valentine, m'y avait précédé de trois mois. Elle avait eu la chance de retrouver une place de cuisinière chez les de Varolles, une vieille famille de la région qui possédait un hôtel — mais pas comme le nôtre, — non loin de la cathédrale, et un château dans une commune des environs. Après avoir vendu notre hôtel, ma mère s'était retirée dans une maison proche de celle où vivaient les vieux Rouvray. Elle disait qu'étant née au bourg et s'y étant mariée, elle voulait y mourir, et que partout ailleurs elle s'ennuierait à en tomber malade. Les premiers jours, cela me sembla un peu drôle d'habiter ainsi presque sur la lisière des bois. Mon père mort, nous ne comptions plus parmi les familles les plus importantes de la commune. Puis je m'y habituai, et l'après-midi je prenais plaisir à m'asseoir sur les feuilles mortes ou sur la mousse pour ruminer mon double chagrin d'avoir perdu mon père et Valentine. Lagoutte était en vacances, mais je ne le vis qu'une fois ou deux : il me déplaisait de plus en plus. Quand ma mère, parlant du défunt, répétait : « Quel malheur pour nous qu'il se soit lié avec les Duverne ! » j'étais de son avis. Je me disais que Duverne n'avait été qu'une crapule ; j'avais fini par m'avouer à moi-même que Mme Duverne pouvait avoir contribué à la mort de mon père aussi bien qu'à notre ruine ; mais il n'aurait été au pouvoir de personne de me faire en vouloir à Valentine, sous prétexte qu'elle était leur fille. Tout ce que j'avais vaguement éprouvé pour sa mère pendant des années, c'était pour elle que je le ressentais nettement depuis le jour qu'elle m'avait embrassé. Maintenant qu'il y avait entre elle et moi plus de cinq lieues, je me demandais quand et comment le hasard pourrait nous réunir. L'occasion s'en présentant, je me réjouis d'abord.

De la vente de notre hôtel ma mère avait retiré quelques rentes qui lui suffisaient pour vivre modestement. Pour moi, qui allais entrer dans ma quinzième année, je ne pouvais pas, vu les circonstances, continuer de fréquenter l'école. Ma mère et M. Mariller s'occupèrent de me trouver une situation, et il fut convenu qu'à la date du 1er octobre j'entrerais comme petit clerc chez Me Duclairoir, huissier à Autun. C'était celui-là même qui avait apporté aux Duverne le papier timbré. Nous ne pouvions pas le rendre responsable de nos malheurs : il n'en avait été que l'instrument, non la cause. Quand je sus que j'irais à Autun, je fus heureux à l'idée que je pourrais revoir Valentine, mais aussi je trouvais que les jours passaient avec une lenteur désespérante ; le marché avait été conclu aux environs du 15 août, si l'on peut parler d'un marché quand, pour mes débuts, je ne gagnais rien : je serais seulement nourri, logé et blanchi. Puis, lorsque je n'eus plus qu'une semaine à passer au pays, je me sentis tout d'un coup très triste à penser que j'allais partir, et je trouvai que les heures s'écoulaient trop vite. Retrouver Valentine ne me disait plus rien. J'avais peur de me lancer dans l'inconnu et de voir des visages nouveaux. J'avais peur aussi de Me Duclairoir qui me faisait l'effet d'un homme terrible sans cesse occupé à tourmenter les pauvres gens, car je n'étais pas sans avoir entendu parler des huissiers en général.

La veille du départ, nous allâmes sur la tombe de mon père. Il soufflait un vent froid. Je réfléchis que, s'il s'était conduit autrement, il aurait eu à cette heure encore le plaisir de vivre, et je pris la résolution de ne pas l'imiter. Puis ma mère me mena dans différentes maisons, chez les Rouray, chez les Lagoutte, pour que je fasse mes adieux. Lagoutte me dit, entre autres choses :

— Je ne vais pas tarder à te rejoindre là-bas. Le jour de la rentrée, c'est le 4 octobre... Et qu'est-ce que tu vas gagner ?

— Rien du tout pour commencer, Monsieur Henri, répondit ma mère.

— Ça n'est pas beaucoup ! dit-il ironiquement.

Il parlait déjà avec l'assurance d'un homme, et tout à la fois j'avais honte et j'enrageais de me trouver en face de lui dans cette situation. Qu'il fût fils d'un pharmacien, c'était tant mieux pour lui, mais ne le devait-il pas au hasard ?

Je partis le matin du 30 septembre, le cœur gros. Ma mère m'accompagna jusqu'à la diligence, qui prenait les voyageurs devant notre hôtel que tenait maintenant un jeune ménage. De le revoir lui fendait l'âme et, pour l'éviter, lorsqu'elle allait à la messe le dimanche, elle faisait un long détour. M. Mariller vint me serrer la main, et il dit à ma mère :

— Ne vous tourmentez pas pour lui, Madame Corniaux. Avec l'instruction et la belle écriture qu'il a, il se tirera toujours d'affaire.

Cela me donna du courage. Je pensai que j'allais me mettre au travail avec ardeur, que j'avais à me créer une situation. Si, pour mes débuts, je ne gagnais rien, Lagoutte verrait, par la suite !

Me Duclairoir habitait, petite rue Chauchien, une maison à un étage moins grande que notre ancien hôtel, mais qui me parut beaucoup plus belle, parce qu'elle était située dans une vraie rue et qu'au-dessus de la porte d'entrée il y avait des panonceaux dorés ; et il me fallut du temps pour me rendre compte qu'à l'intérieur c'était un peu la misère, dorée comme l'enseigne. Au rez-de-chaussée, il y avait les bureaux : celui de Me Duclairoir, et l'étude ; au premier étage les pièces nécessaires à la vie de la nombreuse famille ; sur les derrières, une cour sombre avec buanderie, bûcher, écurie et puits. J'ai toujours eu du respect pour les gens de loi qui connaissent des choses que je ne saurai jamais. Ils se débrouillent avec aisance parmi le tas d'articles des codes, et je prétends que ça n'est pas le fait du premier venu. Même si Me Duclairoir avait été plus mal logé, même s'il avait gagné moins d'argent encore, je ne l'en aurais pas moins

considéré comme un personnage infiniment au-dessus de moi. Pourtant, au premier abord, il n'en imposait pas. C'était un homme d'une quarantaine d'années, petit, maigre, avec une courte barbiche un peu rousse, et des yeux bleus qui avaient toujours l'air de regarder dans le vide. Mais, ne m'arrêtant pas aux apparences extérieures, je ne voyais en lui que l'officier ministériel. Pour moi, il communiquait de son prestige à sa femme, à ses enfants et jusqu'à leur servante. Mme Duclairoir sortait rarement, car il lui déplaisait de s'habiller. A peu près du même âge que son mari, mais plus grande et plus grosse, c'était la personne la plus douce qu'on puisse imaginer. Il y avait trois demoiselles, Marie, Louise et Marthe, âgées de quinze, treize et neuf ans, et deux garçons : M. Jules et M. Jean : seize et dix ans. Victorine, la servante, était partie à treize ans — elle en avait alors dix-huit, — d'Uchon, sa commune natale, un pays perdu dans les rochers à plus de six cents mètres d'altitude, pour chercher fortune à Autun où elle avait eu la chance de rencontrer Mme Duclairoir. De taille moyenne et brune, elle travaillait toute la journée, faisant tous les métiers, tour à tour cuisinière, ravaudeuse, tricoteuse, laveuse, repasseuse, sciant du bois et cassant du fagot. Elle couchait au grenier, sous les tuiles, où dans un coin, à la longue, elle s'était aménagé une sorte de chambre. Pour moi, il fut convenu que je coucherais sur un lit pliant dans la pièce du rez-de-chaussée qu'on appelait l'étude, ainsi qu'en témoignait une plaque de cuivre fixée sur la porte. C'est là que, dès le lendemain de mon arrivée, je fis la connaissance de M. Berdaine.

Il entra sans frapper, à huit heures du matin, et je n'en fus ni surpris, ni fâché, pas plus que de ne pas l'entendre me dire un seul mot. Ce fut moi qui lui dis tout naturellement : Bonjour, Monsieur Berdaine. Car Victorine, la veille, m'avait appris son nom. De haute taille et bien membré, il me rappela mon père, mais ses cheveux très grisonnants indiquaient qu'il devait avoir dépassé la cinquantaine. Il ne me

répondit pas, et je le vis rouler de gros yeux en regardant autour de lui. Comme j'ai toujours eu du goût pour l'observation, je n'eus pas de peine à deviner qu'il était mécontent de voir un lit dans l'étude. Il avait fallu déranger un peu un vieux bahut qui, depuis des années, avait dû occuper la même place, et les habitudes de M. Berdaine étaient dérangées comme le bahut. L'étude ? Une grande pièce carrée et parquetée de sapin non ciré ; près de la fenêtre, un bureau noir depuis longtemps déverni avec tapis vert sali de taches d'encre ; sur des planches superposées, des liasses de papiers et des dossiers poussiéreux, le bahut, trois chaises, une petite table en bois blanc, et un porte-manteau où M. Berdaine, aussitôt entré, avait accroché son chapeau et son pardessus. J'avais pourtant soigneusement repoussé mon lit contre le mur pour qu'il tînt le moins de place possible : il faut croire qu'au gré de M. Berdaine il en occupait encore trop, car M. Berdaine maugréa :

— Quelle idée de mettre un lit dans une étude !

A la manière dont il prononça ce dernier mot, je sentis qu'il était fier de travailler ici. Je lui dis tout de suite :

— Excusez-moi, Monsieur Berdaine. Si vous voulez, je vais le sortir.

— Et où est-ce que tu le mettras ? me dit-il.

— Je vais demander à Victorine, répondis-je.

Et je me préparais à ouvrir la porte, quand il me cloua sur place en criant :

— Quelle scie, bon sang ! Quelle scie ! Moi qui étais si tranquille, tout seul !...

Ça commençait bien ! Moi qui étais arrivé ici avec l'idée de me créer une situation, moi qui avais été si bien reçu la veille par Me Duclairoir et par sa femme, voici que le principal clerc, dont j'aurais voulu me concilier tout de suite la bienveillance, m'accueillait comme un chien, ma foi ! dans un jeu de quilles. Cependant, il s'asseyait à son bureau, tirait d'une de ses poches un petit flacon, et, dans un verre un peu sale, se versait une rasade d'eau-de-vie : ce n'était bien

r pas pour moi qu'il allait modifier ses habitudes, et je l'aurais pas voulu. Après quoi il fuma une pipe. Je ne ugeais pas, brûlant du désir de me rendre utile et de le ulager d'une partie de sa besogne.

— Est-ce qu'il y a quelque chose à faire, Monsieur Ber-ine ? lui demandai-je.

— Rien, me répondit-il brutalement.

Alors je pensai à ma mère, à mon père qui, malheureu-nent pour nous, était mort, à mon pays d'où je partais veille à cette même heure. Je me sentis bien délaissé.

Dix minutes après, Me Duclairoir entra. Je venais de asseoir devant la petite table en bois blanc. Il ne me vint à l'esprit de lui raconter comment me traitait M. Ber-ne, mais je fus réconforté par sa présence.

— Bonjour, Berdaine, dit-il.

— Bonjour, Monsieur, répondit M. Berdaine.

— Ah ! ah! fit Me Duclairoir en se frottant les mains. us voilà donc déjà installé, Corniaux ?

e fus surpris de m'entendre nommer ainsi. Chez nous, r les hommes et pour les femmes, j'étais Jean. Nous ne s appelions par notre nom de famille qu'entre gamins même âge. Qu'un homme tel que Me Duclairoir m'ap-t Corniaux, cela me faisait mal à l'âme. Un peu trop quement, sans le faire exprès, il me mettait sur le pied que M. Berdaine. Pour lui, je n'étais plus un in ; je devenais un homme, en tout cas quelqu'un qui, ème titre que M. Berdaine, travaillait ici pour gagner e. Cependant Me Duclairoir continuait :

Il faudra le mettre au courant petit à petit, Berdaine, onner des rôles. Vous savez qu'il a une très belle écri-?

ur ça, pas plus aujourd'hui qu'hier, je n'ai jamais t personne. De voir mes mérites mis ainsi en lumière onsola un peu, et je pensai que désormais M. Berdaine t plus de considération pour moi. Ils causèrent en-d'affaires que je ne comprenais pas, mais j'écoutais de

mes deux oreilles, pour bien montrer à Me Duclairoir qu
je ne demandais qu'à m'instruire. Huit jours après, M. Ber
daine eut pris son parti de notre double présence, de mo
et de mon lit. Et il commença à me parler d'une voix moin
rude. Je ne songeais pas à lui demander de me traiter e
égal ; je fus heureux de voir que je ne lui étais pas tro
insupportable.

Et voici quelle était alors ma vie, et ce qu'elle continu
d'être, dans l'ensemble, jusqu'à ma dix-huitième année.

J'aidais tantôt M. Berdaine, tantôt Victorine, moitié peti
clerc, moitié domestique. Pour M. Berdaine, je faisais de
copies et des courses, expédiais le courrier, inscrivais e
ronde, de ma plus belle main, des titres sur les dossiers.
y avait une vingtaine de foires par an, et tous les vendredi
le grand marché aux chevaux et au grain. Ces jours-là, l'é
tude et le cabinet de Me Duclairoir ne désemplissaient pou
ainsi dire pas, et je me disais : « Est-il possible qu'il y ai
tant de chicane sur la terre ! » Ces jours-là également
M. Berdaine sortait plus d'une fois avec des clients don
chacun lui offrait sa tournée. Le soir venu, il se tapait su
le ventre avec satisfaction en me disant : « Gamin, — jama
il ne m'appelait autrement, — gamin, écoute voir un pe
si ça sonne le creux ? » Le cabinet de Me Duclairoir éta
plus propre et mieux en ordre que l'étude. On y voyait u
coffre-fort et une bibliothèque qui contenait de gros livre
bien reliés. Le bureau était plus neuf que celui de M. Ber
daine, et il y avait un tapis. Pour Victorine, je sciais du bois
allumais le feu en bas, attelais le cheval quand Me Ducla
roir avait à instrumenter dans les environs. Je ne m'en e
timais pas déshonoré, et bouclais les harnais avec autant d
conscience que j'en mettais à bien expédier mes rôles. J
prenais mes repas à la même table que mon patron ; to
mon orgueil était de m'y tenir comme il faut, et il m'arr
vait souvent de rester sur ma faim et sur ma soif, po
ne pas avoir l'air d'un goinfre ni d'un ivrogne.

Dans mes courses de la semaine j'appris jour par jou

connaître la ville qui m'avait paru si grande. La première fois que je passai devant le collège, je songeai à Lagoutte. J'avais pour moi toutes mes après-midi de dimanches, et je les employai, du moins les premières, à me promener jusque dans les faubourgs. Ils sont nombreux. J'allais, de préférence, vers ceux qui avoisinent la gare, parce que, dans ce sens, chaque pas que je faisais me rapprochait de mon pays. Je voyais à l'horizon les montagnes violettes et, suivant mes dispositions d'esprit, tantôt j'étais heureux de les découvrir comme si j'en avais été très près, tantôt j'aurais mieux aimé ne même pas les apercevoir, tant il me semblait que j'en étais loin. Mais la nuit venait vite, et je rentrais pour cinq heures, ne sachant à quoi user le temps dont je disposais encore. J'aurais pu aller voir Mme Duverne ; mais, outre que je n'aurais pas eu l'audace de sonner à la porte d'un hôtel où habitaient des nobles, je tenais la promesse que je m'étais faite, et je ne pensais pas plus à Valentine que si elle n'avait jamais existé, mais, tout de même, habitant si près l'un de l'autre, il était bien extraordinaire que nous ne nous soyons jamais rencontrés. Il y avait beaucoup de promeneurs, surtout dans l'Avenue de la Gare où des soldats allaient et venaient par groupes. Les cafés étaient brillamment illuminés. Même si l'envie m'avait pris d'y entrer, je n'aurais pas plus osé le faire que de sonner à la porte des de Varolles ; mais cela ne me disait rien. Ma mère, le jour de mon départ, m'avait donné vingt francs, un beau louis que je gardais comme une relique et que je n'aurais pas voulu changer, c'est le cas de le dire, pour tout l'or du monde. Rentré, je montais à la cuisine où je causais avec Victorine en tout bien, tout honneur.

J'appris aussi à connaître la vie d'une ville où il y a une cathédrale et d'autres églises dont on entend les cloches toute la journée, la caserne d'un régiment d'infanterie dont les clairons sonnent et les tambours battent, une gare où les locomotives de manœuvre et des trains ne cessent guère de siffler, des usines dont les sirènes mugissent, des chan-

tiers où les scies grincent, où les haches tapent à coups assourdis, des magasins flanqués de hangars d'où sortent des camions chargés de marchandises, des hôtels où les voyageurs se succèdent venant de tous les points de la France et même de l'étranger, des hôpitaux, des fonctionnaires en grand nombre et, au-dessus d'eux tous, un sous-préfet. Parfois, je regrettais le calme et le silence de mon pays. Mais je dois avouer que la plupart du temps j'étais heureux et fier de vivre à Autun. Je fis, petit à petit, connaissance avec des jeunes gens à peu près du même âge que moi et employés, comme moi, les uns dans la basoche, les autres dans des administrations. Ma mère m'avait bien donné mon plus beau costume : il n'était guère élégant, à côté des leurs. Je sais qu'ils ne roulaient pas non plus sur l'or et qu'on les habillait dans des magasins de nouveautés au plus bas prix possible. Ils n'en étaient pas moins mieux mis que moi, mais je ne voulais pas y faire attention, mordu que j'étais par l'idée de me creuser mon trou. J'avais l'air, en face d'eux, avec mes souliers à gros clous, d'un petit paysan endimanché. Tant pis ! et, quand ils se moquaient de moi, je faisais celui qui ne comprend pas.

II

C'est dans ces conditions que je passai presque toute ma première année à Autun. Je mentionne, simplement pour mémoire, deux courtes visites que me fit M. Lagoutte sur la demande de ma mère, à qui j'écrivais une fois par semaine ; mais elle préférait avoir de mes nouvelles toutes fraîches par quelqu'un qui m'eût vu en chair et en os.

— Et Henri, me dit-il, est-ce qu'il vient te voir, ses jours de sortie ?

— Ma foi, non ! répondis-je à M. Lagoutte, sans ajouter, comme l'envie ne m'en manquait pas : Et il a bien raison !

— Ah ! Le mâtin ! s'écria-t-il.

Ce n'était pas la première fois que je m'apercevais qu'il eût une certaine admiration pour les frasques de son fils.

Sur les confins de ma quinzième et de ma seizième année des événements se produisirent qui, par la suite, eurent beaucoup d'importance pour moi.

Un jour je m'aperçus que ma voix muait et qu'il me poussait de la moustache. J'éprouvais comme des langueurs et, malgré moi, je me remis à penser à Valentine. La mort de mon père m'avait porté un tel coup et donné une telle leçon, que j'avais cessé de me pomponner. Et voici qu'il me revenait des besoins d'élégance. Je commençai à remarquer qu'il y avait, dans les rues et derrière les glaces des boutiques, des jeunes filles jolies. Quand je passais près d'elles, j'avais beau ne pas les regarder en face et devenir rouge comme un coquelicot de nos champs : je n'en rêvais que plus longtemps après les avoir rencontrées. Mais il n'y en avait pas une dont le souvenir ne me ramenât à Valentine, et souvent, lorsque je rougissais sans motif apparent, c'était que je croyais la sentir encore m'embrasser dans la boutique.

Ce fut bien pis quand, un soir que je fouillais dans le bahut avant de me coucher, j'y découvris, sous un tas de vieux papiers et de journaux, un petit livre à couverture jaune qui s'appelait *Graziella*. Qui l'avait mis ou caché là? Je ne me le demandai même point. L'auteur, c'est un nommé Lamartine dont j'avais vu le nom, par hasard, dans un recueil de morceaux choisis que m'avait prêté, chez nous, M. Mariller et que je n'avais même pas pu lire, car je ne me flatte pas d'être grand liseur. Mais comme les nuits me semblaient longues, et que je m'endormais rarement aussitôt couché, j'ouvris le petit livre jaune. Aujourd'hui encore, quand j'y songe, à près de trente ans de distance,— car j'ai dépassé la quarantaine et j'ai déjà des cheveux gris, — je me rappelle le bouleversement qui se fit en moi. On a beau ne pas être un sentimental, je prétends qu'à un certain âge il y a des choses auxquelles on est forcément sensible. Je ne dis pas que j'aie tout compris, mais, ce que je n'oublierai jamais, ce sont ces scènes si jolies sur les riva-

ges d'une mer toute bleue dans les environs de Naples. C'était si loin pour moi que ça n'était autant dire nulle part ; et je m'imaginais être sur les bords d'un de nos étangs qui sont tout bleus aussi, du moins en plein été, et que l'amoureux de Graziella, c'était moi, et que Graziella, c'était Valentine. Ce qui me frappa encore, c'est justement que ce soit à la suite de la lecture d'un autre livre dont Lamartine écrit le titre et que j'ai oublié, que Graziella soit tombée amoureuse de lui. Et il lui apprenait à lire et à écrire, et il la grondait quand elle faisait une faute : ah ! comme j'aurais bien joué ce rôle avec Valentine ! Et quand elle meurt, il me sembla que c'était Valentine que je perdais pour toujours. Je ne m'endormis qu'à trois heures du matin. C'était la première histoire d'amour que je lisais. Depuis, j'en ai lu trois ou quatre autres. Aucune ne m'a produit une impression aussi forte. Question d'âge, probablement.

Quand M. Berdaine arriva, vers huit heures, il me trouva les traits tirés et la mine fatiguée.

— Qu'est-ce que tu as donc fait cette nuit, gamin ? me dit-il. Je parie que tu as couru le guilledou.

Je lui dis que non, que je m'étais couché et levé aux mêmes heures que d'habitude. Un instant, je pensai lui raconter ma découverte. Peut-être ce livre lui appartenait-il ? Et, sur tous les sujets, un homme tel que M. Berdaine devait en savoir long. Je ne sais ce qui me conseilla de ne lui en point parler. J'ajoutai seulement que, la porte étant d'ailleurs fermée chaque soir par Victorine, qui déposait la clef au premier étage, j'aurais été aussi embarrassé pour sortir que pour rentrer.

— Cause toujours, me dit-il. Et si tu sortais avec elle, par hasard ?

Je protestai en rougissant : jamais pareille idée ne m'était venue.

— Et puis, dit-il, avec ça que tu ne peux pas sauter par la fenêtre !

Et il se mit au travail, mais pas avant d'avoir bu sa goutte et allumé sa pipe.

Plusieurs jours durant je fus comme un corps sans âme, ayant repris la lecture du livre et m'attachant surtout aux passages où il était nettement question d'amour. Je cherchais à deviner ce que l'auteur ne disait pas et, chaque fois qu'il parlait de Graziella, je relisais les lignes où elle était décrite avec ses cheveux noirs et son teint blanc comme marbre. Et je n'avais plus qu'une idée en tête : revoir Valentine et lui prêter ce livre pour qu'elle le lise à son tour. Elle tomberait amoureuse de moi, d'autant plus qu'elle m'avait déjà embrassé sans que je le lui demande. Jusqu'alors j'avais évité de passer devant l'hôtel des de Varolles. Rôder dans les environs en plein jour me semblait être chose impossible, parce que, croyais-je, tout le monde aurait deviné mes intentions. Les dernières paroles de M. Berdaine n'étaient pas tombées dans l'oreille d'un sourd, et, une des premières nuits de juillet, je fis mes préparatifs pour sortir par la fenêtre que j'avais eu soin de laisser entr'ouverte. Quand j'eus entendu qu'au-dessus de moi tout le monde était couché, je me laissai glisser dans la rue, mais au milieu du silence de la nuit, dès les premiers pas, mes souliers à gros clous firent un bruit épouvantable. Je m'arrêtai. Et puis, d'être comme cela, tout seul, dehors, dans une ville, à onze heures du soir, me remplit d'effroi, car cela m'arrivait, comme tout le reste, pour la première fois de ma vie. Chez nous, sur une route, en plein milieu des bois, à minuit je n'aurais pas eu peur. Mais ici je pouvais être assassiné par des maraudeurs ou entraîné dans un guet-apens par une de ces femmes qui, ainsi que je l'avais deviné plutôt qu'entendu dire, se promenaient dans les rues et à l'approche desquelles je me serais enfui à toutes jambes. Il faisait un beau clair de lune, trop beau, même, car on y voyait aussi bien qu'en plein jour. Il n'y avait personne dehors, du moins dans les environs ; mais qu'un seul passant me rencontrât devant l'hôtel des de Varolles : il ne manquerait

pas, — je l'aurais juré, — de me reconnaître et de me demander ce qu'à pareille heure je faisais là. Et je me hâtai de regagner mon lit par le même chemin. Mais je dormis plus mal encore que la nuit de ma première lecture. J'avais des frétillements dans les jambes. Les yeux grands ouverts, je voyais le clair de lune qui semblait me convier aux aventures. De-ci, de-là, des chiens aboyaient et des chats miaulaient. A la minute où j'hésitais, à la seconde même où j'aurais dû arriver au tournant de la rue, peut-être Valentine y était-elle, rentrant chez les de Varolles ou sortant en cachette. Elle glissait le long des murs, furtive et moins bruyante que moi avec mes gros souliers de paysan. Que faisait-elle à cette heure ? Et j'étais étonné en même temps qu'irrité contre moi-même d'avoir pu rester ainsi neuf mois de suite sans me renseigner sur elle. Je ne m'endormis que très tard, vers cinq heures du matin ; mais j'avais établi mon plan, qui n'était pas compliqué.

Je profitai d'une course que M. Berdaine me fit faire vers dix heures pour aller à l'hôtel des de Varolles. Ce ne fut pas sans trembler que je tirai sur le manche de la sonnette. Je déclenchai un bruit tel que tout de suite j'eus envie de m'enfuir. En attendant je regardais la grande porte cintrée peinte en vert, et une des ailes de l'hôtel qui finissait, sur la rue, à l'alignement du haut du mur dans lequel la porte était percée. Tout le reste pour moi était mystère, tout le reste dont je n'avais jamais aperçu que des toits d'ardoise et les cimes de quelques marronniers. J'entendis un pas pesant sur les pavés de la cour : ce n'était pas, à coup sûr, celui de Valentine. On m'ouvrit de l'intérieur et je me trouvai en présence d'un vieil homme, je serais tenté de dire : d'un vieux monsieur à cheveux blancs, complètement rasé, d'aspect sévère et digne. Je me découvris pour lui dire :

— Excusez-moi de vous déranger, Monsieur. Mais est-ce que je ne pourrais pas voir Mme Duverne ?

— Entrez donc, mon ami, me dit-il.

J'éprouvai un grand soulagement, car, en moins de temps qu'il ne m'en faut aujourd'hui pour l'écrire, je venais de songer qu'après tout elle pouvait ou bien être partie, ou bien avoir donné des ordres pour qu'on ne laissât personne arriver jusqu'à elle, ou bien être morte, ou bien... un tas de suppositions, en un mot, qui me vinrent à l'esprit. La porte se referma derrière moi, et je vis l'hôtel dans son ensemble : trois étages, dont toutes les fenêtres, encadrées de plantes grimpantes, étaient garnies de petites vitres en losange ; il y avait de drôles de sculptures un peu partout ; les pierres étaient toutes noires, et je me dis que ça ne valait pas, de beaucoup, les belles maisons toutes blanches des quartiers neufs. Mais, par exemple, pour du logement, il devait y en avoir ! Dans le fond et sur la droite, il y avait un bâtiment moins ancien vers lequel se dirigea le vieux monsieur après m'avoir fait signe de le suivre. Je me demandais si je devais remettre mon chapeau sur ma tête ; toute réflexion faite, je le gardai à la main, car pour la première fois de ma vie j'entrais chez des nobles, et j'entendais un piano sur lequel on jouait de la jolie musique. Ce devait être une jeune fille ou une jeune dame, et j'aurais voulu la voir pour demander — si j'avais osé, cependant, — si elle avait lu *Graziella*.

— Madame Duverne, dit le vieux monsieur, voici une visite pour vous.

Je venais d'entrer dans la cuisine, une grande salle éclairée par deux hautes et larges fenêtres qui donnaient sur un jardin. Les vitres étant rayées, on n'apercevait que confusément la verdure des arbustes et des arbres. Mme Duverne, assise à une table où elle écossait des petits pois, se retourna et me vit. Tout de suite je me rendis compte que ma visite ne lui causait aucune joie, bien au contraire. Je me dis qu'elle n'avait pas dû être sans apprendre, par l'un ou par l'autre, que j'étais à Autun, et tout près d'elle, depuis le 1er octobre de l'année dernière et que, si elle avait tenu à me revoir, elle n'aurait eu que quelques pas à faire.

Je réfléchis encore qu'il devait lui être désagréable de se retrouver en présence de témoins de sa vie passée, et que j'avais eu le plus grand tort de demander à la voir ; mais le vin était tiré : il fallait le boire. Je lui dis donc, comme au vieux monsieur :

— Excusez-moi de vous déranger, Madame Duverne ; mais il y a bien longtemps que je ne vous ai pas vue, et je suis venu prendre de vos nouvelles, en passant.

Elle ne me demanda pas : « Mais d'où viens-tu ? De ton pays ? Ou bien es tu à Autun ? » J'en conclus qu'elle savait que je travaillais non loin de chez elle.

— C'est que je suis bien occupée, ici, dit-elle. Et puis, je ne suis pas chez moi.

Pourtant elle m'avait serré la main, mais machinalement. Je la regardais. Pour de bon, cette fois, je la trouvai vieillie. Elle n'avait plus son visage souriant d'autrefois ; elle portait le deuil, et il était facile de voir qu'elle avait dû beaucoup pleurer. Je m'attendais à voir Valentine d'un instant à l'autre. Sinon, je crois que je serais parti tout de suite. Je ne trouvais plus rien à dire, et nous étions en face l'un de l'autre comme deux étrangers, et bien pire encore ! Car, au moins, entre étrangers qui se rencontrent par hasard, on peut parler de la pluie et du beau temps. Et puis, ce fut plus fort que moi. Puisque après tout je n'étais venu que pour ça, j'eus l'énergie de lui demander :

— Et Valentine, qu'est-ce qu'elle devient ? Elle n'est donc pas avec vous ?

Elle ne dut pas voir d'inconvénient à me répondre :

— Mais non. Elle fait son apprentissage chez les demoiselles Chaussivert, rue aux Cordiers.

Je m'efforçai de dissimuler ma joie, mais je ne pus me retenir de parler.

— Moi, dis-je, je travaille tout près d'ici, chez Me Duclairoir, huissier.

Et je le regrettai aussitôt, car ce nom ne pouvait lui rappeler que de mauvais souvenirs. Décidément, aujourd'hui

je n'avais pas de chance. Elle ne m'en répondit pas moins :

— Ah ! Tant mieux. Je suis contente pour ta mère et pour toi que tu aies trouvé cette place. Travailleur et instruit comme tu l'es, tu arriveras à te faire une situation.

Il me sembla qu'entre nous la glace était rompue, au moins en partie. Mais, puisque Mme Duverne était si occupée, je dis :

— Je vais m'en aller. Je ne veux pas vous faire perdre votre temps.

J'eus l'habileté d'ajouter :

— Maintenant que je sais où Valentine travaille, si jamais je la rencontre, je serai heureux de la revoir.

— Certainement, me dit-elle. Et tu ne pourras lui donner que de bons conseils.

III

La journée me parut interminable. En hiver, M. Berlaine partait à six heures du soir, presque tous les jours à cinq heures et demie dès le retour de la belle saison, parce qu'il cultivait lui-même son jardin. Moi, par tous les temps, oit je restais à l'étude, soit je montais à la cuisine en attendant l'heure du dîner. Ce soir-là, aussitôt après que I. Berdaine eut disparu, je me mis sur mon trente et un, 'est-à-dire que de nouveau je cirai mes souliers, me peinai et brossai mes vêtements. Puis je pris le chemin de la ue aux Cordiers, avec *Graziella* dans la poche de mon aletot. Je n'y allais pas sans appréhension. C'est la rue la lus commerçante de la ville, et la plus fréquentée, et je aimais guère à m'y montrer. Jusqu'alors je l'avais toujours vitée, comme de passer devant l'hôtel de Varolles. Tout plus l'avais-je suivie une fois ou deux, certains soirs de manches, l'hiver précédent, à des heures où l'on ne pouvait pas me voir. Et l'idée ne me souriait pas de pouvoir re obligé d'y stationner en plein mois de juillet et en eine lumière, bien avant le coucher du soleil. Mais qu'est-e que je n'aurais pas fait quand il s'agissait de revoir

Valentine! Un petit livre que nous avions à l'étude m'avait renseigné sur l'adresse exacte des demoiselles Chaussivert. Quand j'arrivai devant le numéro en question, je n'en crus pas mes yeux. Je m'étais attendu à trouver un beau magasin, au rez-de-chaussée, avec chapeaux et robes à la devanture : or je ne découvris que la boutique d'un épicier. Alors je suivis la rue d'un bout à l'autre. Je vis deux ou trois couturières et modistes, mais nulle part le nom de Mlles Chaussivert. Je fus fort embarrassé, d'autant plus qu'il faisait très chaud, que déjà je suais à grosses gouttes et que je ne pouvais continuer à faire ainsi les cent pas dans la rue. En désespoir de cause, je passai sur l'autre trottoir, puis, arrivant en face de la maison, je l'examinai, d'un seul coup d'œil pour ne point attirer l'attention sur moi, du rez-de-chaussée jusqu'au toit. Et c'est alors que je découvris au premier étage une enseigne où figurait le nom de Mlles Chaussivert. J'avais trouvé le nid; il ne me restait plus qu'à trouver l'oiseau. Quatre fenêtres, toutes ouvertes, donnaient sur la rue, mais personne ne s'y montrait. A quelle heure Valentine avait-elle coutume de sortir? N'était-elle pas déjà partie? Toutes questions que je me posais avec anxiété, car je craignais de m'être dérangé pour rien. Tout en allant et venant avec mes gros souliers, dont, heureusement, on n'entendait pas trop le bruit sur le trottoir, j'entendis sonner six heures. Je m'efforçais d'a-voir l'air d'un promeneur indifférent, parce qu'à mon avis tous les soldats que je croisais, tous les commerçants qu pouvaient me voir du seuil ou du fond de leur boutiqu devaient deviner que je n'étais dans la rue aux Cordiers, cette heure extraordinaire pour moi, que dans le but de re trouver Valentine. Je me retournais fréquemment, et j'eu un brusque choc au cœur quand je l'aperçus, donnant l bras à une autre jeune fille. Je fis demi-tour et pressai l pas : elles descendaient dans la direction de la place d Champ-de-Mars. Valentine était mieux mise que je n l'avais jamais vue. Je me rappellerai toujours qu'elle po

tait une courte jupe blanche, un corsage bleu pâle et un chapeau de paille à bords assez larges orné de bleuets artificiels. Elle tenait ouverte une ombrelle violette comme je n'en avais vu, dans mon pays, qu'à Mme Lagoutte. Elle marchait lentement tout en causant avec animation. Quand je ne fus qu'à deux ou trois pas de distance d'elles, je dis :

— Bonjour, Valentine !

Elle se retourna, se demandant sans doute qui pouvait l'interpeller ainsi en pleine rue, à supposer qu'elle ne m'ait pas reconnu au son de ma voix. En tout cas, elle eut l'air surpris.

— Tiens ! dit-elle, c'est Jean Corniaux. Marguerite, que je te présente un de mes ex-amoureux !

Et elle riait. J'avoue que je n'étais pas mécontent ; elle m'accueillait mieux que n'avait fait sa mère. Et j'eus même la présence d'esprit de répondre :

— Oh ! Un ex-amoureux !...

— Qu'est-ce que tu nous offres ? dit-elle. Nous mourons de soif.

Elle avait encore embelli. Si elle n'était pas déjà une vraie jeune fille, elle avait cessé d'être une gamine. Plusieurs jours et plusieurs nuits de suite je n'avais pensé qu'à elle, je n'avais rêvé que d'elle. Maintenant que je l'avais avec moi, j'aurais tout risqué, plutôt que de la perdre de vue. La présence de Mlle Marguerite me gênait bien un peu. J'aurais préféré être seul avec Valentine, mais ce n'était qu'une première rencontre, et de hasard ; à l'avenir nous nous arrangerions. J'étais riche ; dans mon porte-monnaie j'avais encore mon louis intact. Je répondis donc à Valentine :

— Ce que tu voudras.

Mais, en même temps, j'avais honte d'être mis comme je l'étais pour accompagner deux demoiselles aussi élégantes, car Mlle Marguerite était aussi élégante que Valentine. Moins jolie, peut-être, elle devait avoir dans les dix-huit ans. Elle avait une robe à carreaux gris, et également un

chapeau de paille, mais sans bleuets, avec un ruban rouge. J'étais très embarrassé de marcher avec elles deux. Tantôt je me trouvais entre elles, tantôt devant, tantôt derrière.

— Ainsi, monsieur, me dit Mlle Marguerite, vous étiez amoureux de Valentine, et vous ne l'êtes plus ?

Je répondis assez gauchement, ma foi :

— Ça dépend, mademoiselle !

Et je pensais à toutes les belles phrases que j'avais lues dans *Graziella*, et je m'étonnais de ne pas pouvoir en prononcer de pareilles. Depuis, j'y ai réfléchi, et j'ai bien vu que tout ce que racontent les quelques livres que j'ai pu lire, c'est de la blague, et que jamais dans la vie courante ça ne se réalise. Mais il faut bien que je tâche de me remettre, au fur et à mesure, dans l'état d'esprit où j'étais à ces différentes époques de ma vie.

— Attention à toi, Valentine ! dit Mlle Marguerite en riant.

— Oh ! fit Valentine, lui, je le connais depuis longtemps. C'est un vieux copain.

Je m'étonnais de l'entendre employer de semblables expressions et de lui voir des manières aussi hardies. Je croyais qu'il n'y avait que ces femmes qu'on rencontre la nuit à être capables de vous demander : « Qu'est-ce que tu offres ? » Il est vrai qu'après tout Valentine et moi nous étions deux vieux amis : puisqu'elle souffrait de la soif, elle n'avait pas à se gêner avec moi. Nous entrâmes dans un café de l'Avenue de la Gare. Jamais je n'avais mis les pieds dans un établissement de ce genre, et j'en étais aussi fier qu'ennuyé, non pas pour la dépense que j'allais y faire : puisque j'avais retrouvé Valentine, je ne regardais plus à rien, mais parce que, n'en ayant pas l'habitude, cela me semblait tout drôle ; fier, parce que, pour la première fois de ma vie, je me trouvais seul avec deux demoiselles.

Je n'eus aucun mérite à deviner qu'elles avaient dû déjà venir là, à la manière dont le cafetier leur dit : « Bonjour mesdemoiselles. Et alors, qu'est-ce que ça sera, ce soir ?

Valentine commanda trois apéritifs, sans me demander mon avis ; d'ailleurs ça m'était égal. J'aurais été heureux qu'elle me posât des questions sur ce que je faisais, mais elle était, sur ce point, comme sa mère. Je me décidai.

— Dire qu'il y a neuf mois que je suis à Autun, et que je suis resté tout ce temps-là sans te voir !.. C'est drôle, que nous ne nous soyons jamais rencontrés.

— C'est comme ça, dit-elle en buvant une gorgée.

J'eus l'intention, je l'avoue également, de me faire valoir.

— Je suis clerc d'huissier, dis-je, chez Me Duclairoir.

A ce nom, Mlle Marguerite pouffa de rire.

— Mes compliments, dit-elle. Vous êtes avec Berdaine.

Je fus un peu interloqué de l'entendre parler aussi familièrement d'un principal clerc et beaucoup plus âgé qu'elle. Je lui répondis :

— En effet, je suis avec M. Berdaine. C'est un homme très capable.

Rien de cela ne parut émouvoir Valentine qui reprenait toujours sa conversation avec Mlle Marguerite. Elles s'appelaient tantôt par leurs prénoms, tantôt ma « chère », et Valentine esquissait des gestes comme si elle avait manié un éventail. Plusieurs fois, je les entendis prononcer le nom d'un certain Guillemain, et, à chaque fois, ou bien Mlle Marguerite pouffait de rire, mais en rougissant, ou bien elle pinçait le bras de Valentine qui poussait un petit cri. Je les écoutais babiller, mais mes regards ne pouvaient se détacher de Valentine, riant lorsqu'elle riait, sérieux quand elle l'était. J'aurais seulement voulu qu'elle fît un peu plus attention à moi. J'ouvris donc une nouvelle brèche.

— Tu sais que je suis allé voir ta mère ce matin ? lui dis-je.

— Elle m'en a parlé à midi, répondit-elle.

Mais elle ne me demanda ni pourquoi j'avais attendu neuf mois pour m'y décider, ni pourquoi je m'y étais déci-

dé ce jour-là. Je pensai que ce que j'avais de mieux à faire, c'était d'attendre d'être seul avec elle. Le moment en arriva quand j'eus payé — cela me coûta dix-huit sous, et, malgré tout, ce ne fut pas sans regrets que je me séparai de mon louis, — et que Mlle Marguerite nous quitta. Elle habitait faubourg d'Arroux, dans les environs de la caserne. Je me rappelai alors que la maison de M. Berdaine était située dans ces mêmes parages. Elles s'embrassèrent. Elle me tendit la main. Pour nous, nous remontâmes par l'Avenue de la Gare.

Je ne savais comment m'y prendre pour lui dire que je venais de lire *Graziella* et que je voulais lui prêter le petit livre. Séparée de son amie, elle était tout d'un coup devenue silencieuse et marchait à côté de moi comme si j'avais été à une lieue d'elle. Sous son ombrelle, son visage paraissait plus délicat encore. Je lui dis :

— Tu ne sais pas combien je suis heureux de te revoir ! Ah ! Tous les bons moments que ça me rappelle !

Le fait est que, de me retrouver si près d'elle, je revivais pour ainsi dire toute notre enfance à nous deux, et cela me semblait si lointain !... Pourtant, à quelques jours près, il y avait juste un an que mon père était mort, et que le sien s'était suicidé.

— Moi, dit-elle, je suis fameusement contente d'être ici ! Là-bas, c'était crevant d'ennui.

Toujours ces expressions qu'elle employait... Je me crus obligé de dire comme elle, et que, moi aussi, j'étais « fameusement content » de vivre dans une vraie ville, surtout, ajoutai-je, puisqu'elle-même y vivait. Mais elle regardait de tous les côtés et marchait vite, comme si elle avait souffert de rester au même endroit. Comme nous nous rapprochions de plus en plus de la minute où je devrais la quitter, je pris mon courage à deux mains pour lui dire :

— A propos, je t'ai apporté un livre que j'ai lu dernièrement. Tu verras : c'est très joli.

Je le lui donnai. Elle regarda la couverture et le titre, sans rien dire. Je répétai :

— Tu verras ; c'est très joli. Et j'eus la force d'ajouter, mais en baissant les yeux : Tout le temps que j'ai mis à le lire, j'ai pensé à toi.

— De quoi est-ce que ça parle donc ? dit-elle.

Je lui répondis d'une voix étranglée d'émotion :

— Ça parle d'amour. Tu verras.

— Oh ! Alors ! Si ça parle d'amour !... dit-elle.

Et elle me tendit la main pour me dire adieu. Mais je n'étais pas satisfait.

— Quand est-ce que nous nous reverrons ? lui demandai-je.

— Je n'en sais rien, moi ! Quand tu voudras.

— Demain soir ?

— Quel jour c'est-il demain ?

— Samedi, répondis-je. Alors, demain, à la même heure?

— Si tu veux, dit-elle.

— Surtout, n'en parle pas à ta mère !

— Oh ! ma mère !... fit-elle sur un ton qui signifiait : « Ma mère, j'en fais ce que je veux. Qu'elle ne s'occupe pas plus de moi que je ne m'occupe d'elle : c'est tout ce que je lui demande. »

Je ne voulais point arriver avec elle devant la porte de Me Duclairoir. Je le lui dis.

— Tu comprends... Si, par hasard, on nous voyait ensemble...

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ! dit-elle. En voilà, des histoires !

Bien que je fusse ravi, et que cette exclamation me parût être de quelqu'un pour qui l'amour est au-dessus de tout, je n'en persistai pas moins à la laisser, je partis devant elle. Dix pas plus loin, je me retournai. Elle marchait beaucoup moins vite que tout à l'heure, et je vis qu'elle avait ouvert le livre et le lisait déjà. J'en fus heureux. Elle m'avait peu parlé, mais, puisqu'elle était ainsi faite, je n'a-

vais qu'à l'accepter telle quelle. Et je rentrai, fort de la certitude que j'avais de la revoir le lendemain et beaucoup d'autres jours après. Je ne me disais plus, comme dans mon pays : « J'ai une bonne amie. » Cela, c'était l'expression favorite de mes anciens condisciples, tous fils de paysans et destinés à devenir, à leur tour, pères de petits paysans. Pour moi, qui venais de lire *Graziella*, Valentine ne pouvait être que « mon amoureuse » : cela me semblait beaucoup plus distingué. En même temps projets et vœux se bousculaient dans ma pensée. J'étais riche, puisque je possédais encore dix-neuf francs deux sous. Je venais, pour la première fois de ma vie, de mettre à l'épreuve la puissance de l'argent. Pour être assis en face de Valentine, pour rester avec elle près d'une heure, il ne m'en avait coûté que dix-huit sous. Mes résolutions d'économiser étaient loin. Ces vingt francs, je pensai tout à coup qu'il eût été naturel que, depuis neuf mois, je les aie dépensés. J'écrirais donc à ma mère de m'envoyer et de l'argent de poche, et la somme nécessaire pour remplacer mon vieux complet dont l'étoffe, dure comme fer, blanchissait aux coudes et aux plis, et mes souliers qui, la nuit, faisaient vraiment trop de bruit sur les pavés : mais cela je me garderais de le lui dire. Je me disais que, tout de neuf habillé et à la dernière mode, je ne pourrais pas manquer de plaire davantage encore à Valentine. Puis, il me faudrait lui offrir des douceurs et des colifichets ; et l'idée de me créer des ressources personnelles, pour pouvoir le faire, me grandissait à mes propres yeux. C'était comme si, dès maintenant, j'avais eu charge d'âme, comme si, déjà, elle avait été ma maîtresse. Nous sortirions ensemble, le dimanche. Nous pourrions même nous retrouver, à son gré, la nuit, que le ciel fût bleu de lune ou gris de nuages, et, en nous embrassant, nous parlerions de *Graziella*.

Or, comme je pénétrais dans l'étude, sept heures sonnant à la cathédrale, je fus très étonné d'y voir Mlle Marie, l'aînée des filles de Me Duclairoir, accroupie devant le vieux

bahut. Je n'avais eu jusqu'alors avec elle, comme avec ses frères et sœurs, que des conversations aussi courtes qu'insignifiantes. Tous fréquentaient encore, ou déjà, différentes écoles. Je ne les voyais qu'aux heures des repas où je n'ouvrais guère la bouche que pour manger, et encore moins pour boire. Je fus non seulement étonné, mais ennuyé, pour elle et pour moi, de la voir là. En se retournant, elle faillit tomber à la renverse. Mais elle me dit, le plus naturellement du monde :

— Je parie que c'est vous, Jean, qui avez déniché là-dedans le livre que j'y avais caché ?

Je crois que, si j'avais été accroupi comme elle, j'en serais tombé, moi, vraiment, à la renverse. C'était d'elle, si je n'avais pas plus tôt connu Valentine, que certainement j'aurais été amoureux. Victorine n'était pas mal non plus, et, vu mon emploi chez Me Duclairoir, sa situation équivalait presque à la mienne ; mais, d'instinct, je voulais m'élever en amour, et à la servante de mon patron je préférais sa fille aînée. Mlle Marie, c'était Victorine en mieux, et plus élégante ; aussi bien mise que Valentine, mais plus réservée. D'un côté, sans doute, estimait-elle qu'elle n'avait pas besoin d'y aller, avec moi, par trente-six chemins, puisque je n'étais, après tout, qu'un des employés de son père ; de l'autre, elle devinait, à je ne sais quels indices, qu'elle pouvait compter sur ma discrétion parce que je devais être dans le même état d'âme qu'elle. Mais que lui répondre ? Qu'en effet j'avais trouvé le livre, que je venais de le prêter à Valentine ? Une espèce de fatuité de jeune mâle me fit croire que Mlle Marie pouvait être amoureuse de moi, et qu'elle serait coléreuse ou attristée d'apprendre que j'en aimais une autre qu'elle. Toutes ces réflexions, je me les fis très vite, et je pus répondre presque immédiatement à Mlle Marie :

— Excusez-moi, Mademoiselle Marie, mais je ne sais pas du tout de quel livre vous voulez parler.

Qu'il m'en coûtait de ne pas pouvoir lui dire mes senti-

ments ! Et moi qui pourtant venais de quitter Valentine, je n'aurais pas demandé mieux que d'embrasser Mlle Marie.

— Bien vrai ? dit-elle. C'est qu'il faut que je le rende dimanche, c'est-à-dire après-demain. Et puis, après tout, je dirai que je l'ai perdu.

— A moins que ce ne soit M. Berdaine qui l'ait trouvé et emporté chez lui pour le lire ?

— Pensez-vous ! dit-elle. Ça ne lui conviendrait pas à M. Berdaine !

— Pourquoi donc ? C'est un homme très capable.

Je disais ce que je pensais vraiment.

— C'est un livre d'amour, répondit Mlle Marie, et à l'âge de M. Berdaine!...

Un livre d'amour ! J'en savais quelque chose ! Et que de paroles, dont je ne prononçai pas une seule, se pressaient sur mes lèvres !

— En tout cas, dit Mlle Marie, c'est entre nous, Jean ? Vous n'en parlerez à personne ?

— Vous pouvez compter sur moi, Mademoiselle Marie.

Et elle disparut, contente, au fond, — je m'en aperçus à son air, — d'avoir mis quelqu'un dans la confidence de son secret. De qui était-elle amoureuse, qui lui eût prêté ce livre ? Je ne perdis pas mon temps à le chercher, ne connaissant rien de sa vie, pas plus que de celle de Me Duclairoir, ni de sa femme, ni de leurs enfants.

HENRI BACHELIN.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Anthologie des écrivains catholiques, Prosateurs français du XVIIe siècle, recueillie et publiée par Henri Brémond et Charles Grolleau, Crès. — Arnelle: *Les Filles de Mme du Noyer, 1663-1720. Voltaire et Pimpette du Noyer. Les Fourberies de Cavalier, chef des Camisards*, Fontemoing.

Colliger les meilleures pages des écrivains catholiques français serait une lourde tâche et qui exigerait de nombreux volumes. Il n'y a pas de littérature plus abondante que la littérature catholique du XVIIe siècle et ses meilleurs morceaux ne se rencontrent pas toujours dans les livres de morale ou dans les recueils de sermons et de prières. Nous connaissons tels ouvrages de polémique et de controverse qui, par la vigueur du style, le pittoresque de l'image, offrent, à tous ceux qui savent goûter la saveur d'un écrit, un régal délectable.

Pour composer donc une **Anthologie complète des écrivains catholiques français** il eût fallu emprunter à tous les genres. MM. Henri Brémond et Charles Grolleau, auteurs de travaux nombreux et importants, familiarisés par des études antérieures avec leur sujet, ont reculé devant l'énormité d'un tel labeur. Volontairement ils ont circonscrit leur enquête, empruntant leurs textes à quelques personnages illustres et à quelques autres personnages moins notoires, ces derniers attirant, pour des raisons non définies, leur prédilection. Leur dessein a été de bâtir « une sorte de Manuel du Chrétien à l'usage des lettrés, presque un livre d'heures ». Aussi, ajoutent-ils, « et à peu d'exceptions près, n'y trouvera-t-on que des textes proprement, excellemment et religieusement religieux, si bien qu'on pourra le lire et le méditer à l'église ».

Peut-être cette uniformité dans la conception de l'ouvrage et dans le choix de la matière en rend-elle la lecture un peu monotone. Quatre cent quarante et une pages de prières, de correspondances pieuses, de dissertations philosophiques et morales, sou-

vent sans accent, sans émotion, sans passion, sans véritable élan, fatiguent l'esprit et ne l'emportent point aux hautes spéculations. MM. Henri Brémond et Charles Grolleau se sont bien ingéniés, il est vrai, à introduire, de ci, de là, quelque variété. Les textes, par exemple, glanés dans l'œuvre de Louis Richeome, jésuite provençal, précurseur de Bernardin de Saint-Pierre, ces textes où une perspicace admiration de la nature se mélange à une sereine dévotion à la divinité, éclatent comme un sourire au milieu de tant d'homélies désespérées et de discours fastidieux.

MM. Henri Brémond et Charles Grolleau écrivent, quelque part, dans une de leurs notices ingénieuses, savantes, trop subtiles peut-être quelquefois : « Poésie, prière, pour nous c'est tout un. » Opinion respectable, défendable, cependant discutable. Elle contribue à expliquer l'esprit de l'ouvrage qui sera sympathique à quiconque admettra cette équivalence de la prière à la poésie. Pour nous qui sommes chargé d'apprécier à sa juste valeur une œuvre qui nous est soumise, cette égalité ne nous apparaît point évidente. Nous sommes même très persuadé, par la lecture de ces pages en particulier, que les écrivains du XVIIe siècle ont guindé et solennisé la prière, comme les artistes de cette époque, à quelques exceptions près, ont guindé et solennisé la peinture. Il y a beaucoup d'esprit, de finesse, de recherche, d'enflure dans le style général de cette période, peu de vrai sens poétique.

Voyez d'ailleurs comment s'expriment, en état d'oraison, ces écrivains. L'abbé de Saint-Cyran, s'adressant à Dieu, lui dit : « Je ne suis rien devant vous et vous êtes tout devant mes yeux : je me trouve encore un néant après être sorti par votre double miséricorde du double néant de la nature et du péché ; et je porte incessamment l'un et l'autre dans moi-même par la continuelle défaillance que je sens. Je vous vois en figure dans l'océan et vous êtes la vraie mer infinie de l'être de la nature et de la grâce, non une mer mobile et coulante, mais immobile et permanente. En tous les siècles éternels vous répandez vos eaux volontairement, et comme il vous plaît, et les retirez de même, faisant faire à votre esprit des flux et des reflux ineffables et divins dans les âmes que vous aimez, et il n'y a point d'autre vent qui souffle dans cette mer infinie que cet Esprit divin. »

L'image se continue pendant vingt lignes encore, confinant bientôt au pur galimatias. Trouve-t-on en cette image cette lim-

pidité de cristal que manifeste cette force d'émotion que contient la véritable poésie ? Nous ne le croyons point. Il est vrai que Saint-Cyran était un janséniste, et si MM. Brémond et Grolleau ont réservé, dans leur recueil, une place importante à Port-Royal, ils l'ont fait un peu à contre-cœur, pour ne point excepter de leur livre Pascal, le grand Arnauld et surtout Racine, dont ils publient, faute de mieux, le testament insignifiant.

MM. Brémond et Grolleau n'ont rien ou presque rien demandé à l'œuvre des prédicateurs. L'un des plus ardents, Mascaron, n'est pas représenté dans cette anthologie. Ils y ont placé, par contre, des extraits de Jean-Louis Guez, sieur de Balzac, qu'on est bien étonné de voir figurer dans cette galerie, malgré le *Socrate chrestien* ; du R. P. Le Moyne, mondain déterminé, plus souvent présent dans l'alcôve des précieuses, pour qui il écrivit *La Dévotion aisée*, que dans sa cellule de jésuite. Après cela pourquoi n'avoir rien demandé à l'abbé de Pure, à l'abbé d'Aubignac, à l'abbé Cotin même qui prononça d'innombrables sermons ? Ces personnages entretenaient les dames dans une dévotion moins crucifiante que celle imaginée par les extatiques de Port-Royal et leur prose pieuse conservait le sourire de leur poésie galante.

Nos anthologistes n'ont, par contre, point oublié de représenter en prière M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice, et curé de la paroisse du même nom. La notice qu'ils lui consacrent est d'une rare habileté. Ils sentent que le sujet est délicat. Ils esquivent les difficultés. Ils parlent bien de « l'impétuosité de son zèle », mais traitent de légende le « rigorisme effrayant » qu'on lui a attribué. Ce prêtre pour eux, « toujours occupé des pensées les plus sublimes », mérite d'être cité en exemple. Sans doute ont-ils appris à le connaître dans les biographies de ses panégyristes contemporains.

Au sortir de la prose de M. Olier on se repose heureusement dans la douceur lénifiante de Fénelon et de Fléchier, tous deux amis des dames, directeurs de leur conscience, soucieux d'entretenir leur zèle, et qui, trop volontiers, se rappellent le doux langage des pastoureaux galants de l'*Astrée*.

§

Mme ou M. Arnelle ayant assumé la responsabilité de publier les **Mémoires de Mme du Noyer** nous permet de passer, dans cette chronique, du sévère au plaisant ou, si l'on préfère, de con-

duire nos lecteurs du royaume de Jansénie au royaume de Coquetterie. Nous n'avons, en ce volume, qu'une deuxième partie ou plutôt que des extraits d'une deuxième partie de ces *Mémoires*. Il paraît que les dits *Mémoires* sont devenus fort rares et qu'il importait de les restituer au public, lequel brûlait de les connaître.

Mme du Noyer (Marguerite Petit) fut une aimable et charmante femme. Elle naquit à Nîmes, vers l'an 1663, d'une famille protestante honorable. Le soleil du midi paraît lui avoir communiqué une gaieté durable et on ne sait quelle pente à la folie. Bien qu'elle ait pris le soin de nous instruire sur les événements de sa vie, on ne peut les fixer d'une manière certaine. D'aucuns prétendent que, privée de ses biens à la Révocation de l'Edit de Nantes, elle abjura le protestantisme, non pour les récupérer mais pour épouser M. du Noyer, capitaine au régiment de Toulouse. D'autres assurent que, devant la persécution, elle quitta la France, y rentra, fut claustrée par les sbires de Louis XIV dans un couvent, abjura par surprise et dut, par force, épouser ledit capitaine.

Quoi qu'il en soit, elle ne s'accorda point avec ce dernier qu'elle abandonna, après quelques années de mariage, lui laissant ses bien restitués par le roi et emmenant, dans sa course vagabonde, ses deux filles, Anne-Marguerite et Olympe. Après avoir parcouru la Suisse, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, elle se fixa à La Haye où, pour subsister, elle publia divers journaux satiriques dont *Le Lardon* et la *Quintescence*, et des *Lettres historiques et galantes*.

Elle paraît avoir joui de peu d'estime dans le milieu des réfugiés dont elle se plaint sans cesse. Par contre, les aventuriers de toutes sortes recherchèrent sa compagnie et ses mémoires sont emplis d'une foule de tribulations provoquées par les entreprises et les escroqueries de ces personnages astucieux. Ces mémoires, où la bonne dame s'efforce sans cesse de se disculper, laissent l'impression qu'elle est une singulière naïve ou une dupe volontaire, une demi-folle assurément.

Dans la partie que publie actuellement Arnelle, assez superficiellement documentée sur son sujet et sur le milieu, Mme du Noyer narre l'interminable histoire des mariages de ses filles. La première, Anne-Marguerite, épousa une sorte d'aigrefin, lieutenant de cavalerie, nommé Constantin, lequel vécut aux crochets de sa belle-mère et lassa rapidement la patience de sa trépidante épouse

Celle-ci abandonna bientôt mère et mari pour se réfugier en France où elle demeura jusqu'à sa mort dans la communauté de Sainte-Agnès. La seconde, Olympe ou, plus familièrement, Pimpette, à quinze ans s'amouracha de Jean Cavalier, chef des camisards, ancien mitron, venu en Hollande pour y chercher quelques dupes. C'était, au dire de Mme du Noyer, un filou qui, promettant sans cesse le mariage, jouissait de la fille et ruinait la mère. Entre temps, Pimpette, dont le tempérament était chaleureux, s'accorda la douceur d'aimer le jeune Voltaire qui voyageait en Hollande. Leurs amours furent traversées par la double colère de Mme du Noyer et de l'ambassadeur de France, le marquis de Châteauneuf. Ils durent se rencontrer sous des déguisements et dans les conditions les plus romanesques. Voltaire, forcé de quitter le pays, n'oublia jamais cette charmante maîtresse qu'il aida, dans la suite. Mais celle-ci, poursuivant sa carrière galante, entreprit une troisième intrigue avec un nouveau fripon, le sieur de Winterfelt, l'épousa et le dut quitter pour n'être pas réduite par lui à la mendicité.

Ces médiocres aventures sont entremêlées, dans le récit de Mme du Noyer, de ragots et de potins de toutes sortes, rapportés le plus souvent sans esprit. On trouvera, à la fin du volume, quelques *Lettres historiques et galantes* et le numéro du 5 décembre 1712 de *La Quintescence des Nouvelles*, journal qui ressemble à toutes ces feuilles de maigre valeur que la Hollande imprimait à cette époque et que l'on vendait en France sous le manteau.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Max et Alex Fischer : *Pour les amants, pour les époux, pour tout le monde*, Flammarion. — Paul Reboux : *Romulus Coucou*, Flammarion. — Francis Carco : *L'équipe*, Emile Paul. — Charles Quinont : *Adam et Eve*, La Sirène. — Eugène Montfort : *Les cœurs malades*, Flammarion. — Armory : *Une figure de Ghirlandajo*, Société anonyme. — Pierre Mac Orlan : *Bob bataillonnaire*, Albin Michel. — Jean Variot : *Le sang des autres*, Crès. — Pierre Villetard : *Les poupées se cassent*, Albin Michel. — Marcel Martinet : *La maison à l'abri*, Ollendorff. — Pierre de la Batut et A. Birabeau : *L'homme aux trois peaux*, Edition française. — A.-J.A. Lobry : *Juliette et Patrice*, Berger-Levrault : — Gabriel Maurière : *Au Barlingue*, Albin Michel. — Jean et José Germain : *La grande Crise*, Renaissance du Livre. — Amessakoul Ag Tidet : *Les terrasses de Tombouctou*, Livre Mensuel. — Marcello Fabri : *La force de vivre*, Livre Mensuel. — Edouard Quet : *Musée de campagne*, Livre Mensuel. — René Arcos : *Le bien commun*, Le Sablier, — Jean Goument et Camille Cé : *Les chandelles éteintes*, Edition française. — Jean-Jacques Bernard : *Les en-*

fants jouent..., Grasset. — Camille Gagnon : *Trois pointes sèches de tendre amour*, Picart. — Blaise Cendrars : *La fin du monde*, La Sirène.

Pour les amants, pour les époux et pour les autres ! par Max et Alex Fischer. Des auteurs gais ? Combien y en a-t-il qui font rire ? Il fut un temps, un peu avant la guerre, c'est-à-dire il y a un siècle, où la mode, pour les auteurs gais, consistait surtout dans le port du crêpe. On allait dans des petits cafés concerts funèbres où des tentures semées de larmes d'argent, un cercueil ouvert et des os en croix vous rappelaient d'abord vos fins dernières pour vous inviter ensuite à bien employer le temps qui vous restait à vivre. C'était *la Danse macabre* et le *Rire jaune !* Pierre Mac Orlan qui recélait en lui un étonnant philosophe s'amusait à mystifier ses premiers lecteurs. On avait de l'humour anglais ou américain, à grands coups de casse-tête on forçait les gens à rigoler ferme... jusqu'à en cracher leurs dents. Tout en reconnaissant le bel effort de ces spéciaux auteurs gais, j'en avais peur comme il convient d'avoir peur des brimades du régiment. C'est toujours drôle pour ceux qui n'en sont pas les victimes. Je me souviens de ma stupeur en lisant : *la Maison du retour écœurant*. Il y avait là toute l'étoffe d'un dramaturge et on se demandait pourquoi l'auteur brodait là-dessus des images si décevantes, pour ne pas dire *écœurantes*. *Les Poissons morts* nous ont appris, durant la guerre, que cet auteur gai était un observateur de premier ordre, capable de bouleverser son lecteur par la plus simple des notations. Il est surtout effroyablement humain.

Max et Alex Fischer, pendant que s'élargissait, jusqu'au rictus, le sourire de nos terreurs, se contentaient de rire eux-mêmes de ce qu'ils écrivaient. Je me permets d'insister là-dessus : ces auteurs-là sont gais. Avant de savoir ce que peut écrire un auteur intitulé gai, causez donc un peu avec lui ! Je connais Max et Alex depuis leur naissance à la vie amusante (au point que je suis seule à les pouvoir distinguer l'un de l'autre) et je sais qu'ils sont gais, sans effort, ni grimace. Ils sont très simples parce que le rire, dès qu'il est provoqué par une complication où il s'exagère, ne va pas, sans véritable peine, jusqu'aux larmes. Ils ont la bonhomie du Monsieur qui connaît bien sa maison ; le rayon de la rigolade française est immense et ses articles, point truqués, peuvent être mis en toutes les mains. Ils sont humains aussi, mais par la manière

paisible. Ils auraient pu inventer d'avance le fameux : ne pas s'en faire. Dans l'*Amant de la petite Dubois* vous allez au rire comme on y va dans Molière et on s'amuse, dans *Pour s'amuser en ménage*, comme on le fait depuis qu'il y a des discussions conjugales et des crises... du pot au feu. L'*Inconduite de Lucie*, que je déclare le chef-d'œuvre des Fischer, est un drame; seulement, on y évite le côté un peu angoissant pour n'y montrer que la bêtise foncière de l'homme, son amour-propre et sa presque douloureuse méprise sur toutes les tendresses possibles. *Après vous, mon général*, où il semblerait qu'ils aient voulu sacrifier un peu au macabre (il y a quelques cercueils), n'a pas, cependant, le panache du corbillard, mais plutôt celui qu'on déclare militaire, hélas. Dans ce dernier livre, *Recueil de manuels* pour apprendre à écrire des lettres d'amour ou de rupture, il y a une grande quantité de perles de la plus fine qualité.

Vous pouvez feuilleter au hasard : « *Les Affaires sont les affaires*. Réunion des actionnaires de l'Odéon pour une nouvelle augmentation du capital social, excuse pouvant être invoquée six fois par mois. » A lire les discussions sur l'enfant qui est *bien le fils de son père* ou de *sa mère* au choix. C'est le thème éternel des disputes sur la suprématie de la tendresse, c'est-à-dire le procès tendancieux par excellence. Mais il faut lire avec attention les lettres d'amour bonnes à recopier selon les circonstances et qui le seront certainement si elles n'ont pas été déjà reçues. Je tremble à la pensée que *le petit dictionnaire* sera d'un usage courant dans le monde. Un jour que j'accompagnais une jeune femme dans un grand magasin où elle allait commander une jolie petite batterie de cuisine, j'entendis ceci, de mes deux oreilles : « Et puis, ajoutez deux fers à repasser ... c'est si commode pour bassiner le lit ! » Or, les Fischer en font, eux, un instrument à écraser du sucre..., ils ont vraiment pénétré toutes les intentions de nos femmes d'intérieurs, si profondément... parisiennes.

Max et Alex Fischer n'ont rien publié depuis 1912. Ceci est tout à leur louange. Ils ont laissé passé devant eux la longue théorie des œuvres de guerre. Auteurs gais, franchement et courtoisement, ils ont réellement murmuré au temps effroyable qui passe (s'arrête même en appuyant beaucoup trop) : *Après vous, mon général!* Et ils reviennent, à leur tour, ils nous ramènent le délicat et si spirituel Lucien Metivet. Ils nous offrent, dans un peu d'air

tiède, une bouffée de printemps, le trait fin, le cri aigu de la jeune fille pincée, le sourire malicieux du jeune homme qui réussit, le grand éparpillement des folles lettres d'amour tombant comme des feuilles nouvelles sur les arbres de nos boulevards. Gai ! Gai ! Voici les hirondelles. Max et Alex en habit noir et plastron blanc, pimpants et sautillants, qui ont l'air de penser, se mordant discrètement la lèvre : « Enfin, est-ce que l'on va respirer un peu ? » et font, ma foi, des ronds de jambes... sur fond d'azur !

Romulus Coucou, par Paul Reboux. Ce roman nègre, qui est écrit en fort bon français, est très curieux par ses notations cruelles sur la manière dont on entend l'égalité humaine dans les Etats-Unis. Le nègre m'y fait l'effet de l'arménien. S'il paraît nécessaire à la production générale et même au meilleur rendement de la blanchisserie (les *Coucou* sont blanchisseurs à la Nouvelle-Orléans), ils sont tout de même corvéables et pendables, tenus en laisse comme les chiens et noyés sous le prétexte qu'ils ont la gale, dès que le vent tourne à la rage dite sociale. Le nègre sent mauvais (alors que le blanc sent le « lapin ouvert »). Le nègre est normalement fou, superstitieux et a des crises d'alcoolisme, etc... etc... Romulus Coucou est mâtiné de blanc, malgré toutes ses tares héréditaires, il est beau, et tendrement amoureux et respectueux jusqu'à la niaiserie. Je pense que s'il avait su violer proprement cette sotte fille de Jacqueline, elle serait devenue sa femme volontiers malgré les arrogances de M. Béliard. Je ne vois, dans cette idylle que la lourde méprise d'une femelle qui se trompe d'espèces, mais n'est qu'une femelle peureuse et non pas une amoureuse. Dans le drame sauvage de la fin, quand Romulus, pris de remords, lui rend son petit, elle aurait dû comprendre. Je n'admire pas du tout la sauvagerie de Messieurs les Américains qui pendent et brûlent un nègre après avoir permis son affranchissement. Est-ce qu'il y a si longtemps que les Américains ont une race définie et qu'ils se sont affranchis... de certains préjugés ? Les nègres, avec leur *vaudou* et leurs idées sur la danse... devant l'arche, ne sont pas fort éloignés des Mormons aux ridicules propagandes et aux Salutistes, si encombrants.

Paul Reboux a su éviter toute conclusion dangereuse, mais les notes insérées à la fin de son œuvre nous indiquent la part de vérité que contient ce roman tout à fait documenté, dans la bonne manière française, un peu railleur, mais aussi extrêmement atta-

hant par l'originalité de certaines situations dramatiques. A signaler la scène du serpent échappé, réfugié dans les cabinets où une malheureuse négrillonne demeure prisonnière en proie à la plus affreuse terreur. Cela est adroitement raconté et il est impossible de n'en pas ressentir le plus abominable des frissons.

L'Equipe, par Francis Carco. Ce qui caractérise ce nouveau roman de l'auteur applaudi de *Mon homme* (pièce jouée sur le théâtre de la Renaissance par Mme Cora Laparcerie qui en a courageusement incarné l'héroïne), c'est un souci foncier de morale. Aussi vrai que nous verrons un jour Francis Carco entrer à l'Académie, pas celle des Goncourt, celle des grands seigneurs, je vous déclare *l'Équipe* une œuvre de haute portée régénératrice. En effet, quel est, au fond, le sens du tourment superstitieux du capitaine Bouve ? Le besoin de s'absoudre lui-même dans la confession qu'il fera de son crime à la mère de la victime. Il tue, du reste, pour une représaille justement décrétée par tous les gars de cette équipe égarée un instant sans son chef légitime. Le *Bat-d'Af* en question était-il lié plus intimement avec l'ancien copain ou y avait-il un autre compte à régler entre eux ? Peut-être ! Ce que l'auteur n'a pas dit, un *joyeux* pourrait le deviner. Les mœurs de là-bas n'ayant pas les allures... demi-mondaines de celles d'ici. La farouche sensibilité de Bouve en reste faussée. Toujours anxieux, il ne sait plus ni voler ni tuer, et tant qu'il n'aura pas avoué, les... *affaires* ne reprendront pas ! Il ne tient pas davantage à descendre cette vieille pauvresse qui tremble sans rien savoir, mais dès qu'elle aura, jusqu'à un certain point, le droit, elle aussi, de représailles, qu'elle pourra *le donner*, il se sentira plus à l'aise et, mon Dieu, il reprendra le... métier d'un cœur plus léger. Carco a dans le respect du sujet qu'il traite toute la belle propreté qui fait de son style un miroir d'acier (un peu comme un visage triste se reflétant sur une lame de surin). Il y a du sang et des sanies... mais une lame de bonne trempe ne se rouille pas pour... si peu. La vie est une éponge... elle passe et absorbe : la lame et l'âme ressortent nettes. La Marie Bonheur, modèle de fidélité spéciale, s'inquiète de cet état d'esprit de son homme et, comme elle voudrait le ramener aux réalités moins énervantes que celles d'un trouble de conscience, elle joue précisément le rôle ordinaire de la femme de l'artiste, elle l'empêche,

un moment, de céder au seul mouvement de fantaisie qui compte pour... les grands criminels comme pour les grands artistes : « Maintenant, si la Marie Bonheur veut qu'on s'barre, on peut. » Homme ou fantôme, l'essentiel est de regarder son ennemi en face... C'est même, ô Francis Carco, mon cher enfant, le seul courage humain, surtout quand cet ennemi ne peut plus rien d'humain contre vous.

Adam et Eve, par Charles Oulmont. Les victoires que l'homme remporte sur la faiblesse sensuelle de la femme lui sont une perpétuelle déception. Il semble que, la sachant tirée de sa propre chair, il ne puisse pas lui pardonner de représenter sa pudeur, la pudeur, arme terrible, dont il n'a pas besoin, croit-il, de se servir et qui n'est que la plus lamentable des morales chez la compagne de sa faute. De là, un perpétuel malentendu entre celui qui inspire et celle qui attire. L'homme n'a pas le respect de celle qu'il contraint. La loi du paroxysme amoureux est justement de préparer le dégoût. Le roman de Charles Oulmont serait fort simple sans son instance sur le mystérieux débat entre les deux adversaires. D'abord l'homme et la femme, liés d'amitié en camaraderie de métier pareil, ne se rencontrent pas du tout sur la question sensuelle. Il faut une épreuve d'amour et de chagrin pour amener le jeune médecin à mieux connaître son amie et à la désirer. C'est par l'enfant de l'autre femme morte qu'il comprendra l'amour de la vivante, et Marie Christini, qui lutte au nom d'une première déception, finira par se trahir, parce que la loi du plus fort, sa jalousie ou son désir, saura l'y contraindre. Ils redeviendront enfants à leur tour pour pénétrer dans un nouveau paradis terrestre avec un cœur net et des vouloirs sacrés. Mais est-ce le serpent, jouant de l'un à l'autre dans les branches de l'arbre, qui leur sert de trait d'union, ou la saine volonté de fonder un foyer pour l'orphelin qui les guide ? La question philosophique dominant cette étude romanesque la met très au-dessus d'un roman ordinaire et en rend la lecture beaucoup plus intéressante. Une préface de G. Duhamel le signale du reste à l'attention de ceux qu'une simple histoire d'amour ne satisferait pas.

Les Cœurs malades, par Eugène Montfort. Ce livre a déjà paru en 1904, mais l'auteur n'était pas encore assez connu pour susciter la... colère de ses lectrices. Moi, je l'ai déjà lu et je ne suis pas scandalisée. Il y a là une femme à la fois dévergon

t bêlante à la tendresse éternelle qui existe bien dans toutes les emmes. Elle aime un homme dans un autre homme, jusqu'à e qu'ayant encore trahi celui-là, elle l'aime en le transposant ncore dans un autre. Ce cœur-là n'est pas malade, il est simple-ient affligé de ce qu'il serait plaisant d'appeler : *l'amour du rochain*. La pitié tient une large place dans les communions ensuelles entre gens, même très bien portants. Une saveur un eu pimentée fait goûter le style à la fois robuste et quelquefois anaille. Les amoureux vivant dans une promiscuité de mauvais eu sont lâchés en plein midi comme des animaux nocturnes ui finissent par avoir honte de leurs ébats. Le plus à plaindre, algré ses cyniques aveux, c'est encore le mâle... selon l'usage.

Une figure de Ghirlandajo, par Armory. Ici, nous vi-ons dans une atmosphère de musée, d'église et de temples d'art. est très difficile de dissocier la vision des beautés de Florence celle de ces deux femmes, enchanteresses redoutables, qui ont is le pauvre homme de lettres dans le filet de leurs chevelures de leurs gestes. Arnolda et Dothy sont certainement des étran-ères à toute les réalités d'une existence normale. Elles sont en-mées dans le jardin funèbre où sont encloses les héroïnes des nps passés, dont le charme tenait lieu d'état civil. Selon le reflet ciel, la douceur de la saison ou le ton des conversations que vent faire monter les vins parfumés de l'Italie, on les voit ises, amoureuses ou souffrantes. Cette œuvre donne à la lec-e le relent des sortilèges d'un pays où tous les souvenirs ser-t à empoisonner ou à nourrir, par la poésie de leurs merveil-élégantes, l'âme obscure des hommes. C'est, peut-être mieux un roman, une peinture choisie et restituée en tableaux vi-ts. On ne réussit pas toujours ce genre de tour de force et il onvient d'en féliciter l'auteur.

ob bataillonnaire, par Pierre Mac Orlan. La suprême ie de ce livre est d'être sous-intitulé : roman d'aventures. Or un livre de guerre ! Quelle aventure, en effet ! Bob est un joyeux, un compagnon de la Bobette de Carco et de Jeanne ire. Il parle un langage imagé et il garde, cependant, un pur, car il ne touche presque jamais à la politique. Un pas du tout de sa tranchée sociale, Buridan, l'initié, pour nalheur, à des idées neuves sur les femmes, la morale et les rents genres de morts bien modernes. Peu à peu Bob apprend

à réfléchir. S'il ne comprend pas toujours, il en entend assez pou souffrir d'une inquiétude nouvelle et, comme il s'efforce de faire partager à Bobette, ses amours jusque-là sans nuages tou nent à la tempête.

Le Gus Bofa, qui représente le bataillonnaire sous la pauvre d froque d'une bête de somme, très soldat résigné, fait comprend l'état d'âme de ce pauvre diable, qui porte tout le poids de cet responsabilité sans le savoir : aller à la conquête du pays de pe sonne, chaque soir pris par l'ennemi et chaque matin repris pa les copains du bataillon. Et c'est encore lui, le pauvre diable, qu se révolte le moins... et accomplit le plus de prouesses, toujour sans le savoir.

Le Sang des autres, par Jean Variot. Un enfant est éle par celui qui a trompé le père légitime. Un égoïsme forcené mène jusqu'au vol, jusqu'à l'assassinat, mais il répare en compr nant que la voix du sang... de l'autre le pousse. Et il chois loyalement pour son père celui qui est la véritable victime cette situation. En cours de route, un récit curieux d'un accide de la vie maritime, où il est prouvé que les plus claires explic tions n'expliquent pas toujours tout. Le sang des autres est facile à verser quand il s'agit de préserver sa propre vie !

Les Poupées se cassent, par Pierre Villetard. Une jeu fille du meilleur monde très mal élevée. Elle risque beauco pour savoir jusqu'à quel point elle peut se risquer. Ce n'est la demi-vierge, mais c'est une étourdie que la facilité de grande vie grise un peu trop. Le jeune poète pauvre qu'elle f par aimer sincèrement lui donne une terrible leçon de bo tenue. Il lui préfère la plus riche des deux ! Et, désillusionn elle n'a plus qu'à sauver son papa qui a peur de la faillite prenant pour époux légitime un Monsieur capable de reme une banque à flot. La jeune fille est-elle une poupée cassée o va-t-elle devenir en se mariant ? Il y aura certainement une s à son histoire sentimentalement étourdie.

La Maison à l'abri, par Marcel Martinet. C'est, du hau bas, le roman de ce grand immeuble parisien et même, de te en temps, le roman chez la portière. Cette maison, quoique à l' est toute remuée par la guerre et elle y perd plusieurs de se cataires. Les gens qui entrent et qui sortent y apportent les bles rumeurs du dehors sans changer beaucoup la mentalit

faibles ou des puissants. La première alerte, le meurtre de Jaurès, remue encore plus la foule de ces pauvres êtres qui sentent confusément que toujours un petit crime précède un grand crime, mais ce qui est touchant, c'est qu'ils ne comprennent pas pourquoi il sont, relativement, à l'abri. Remués tous par un sentiment de terreur commune, ils deviennent peut-être un peu meilleurs. On n'a jamais connu que la peur pour unir des gens et les rendre plus forts. La morale. Je la prends au début : « Ah! ces gosses, dit M. Bobin, est-ce heureux! Ça ne songe à rien! Te souviens-tu, Auguste, nous, quand on avait noyé le chat du père Marache? » Il est certain que l'humanité n'a pas encore songé à ça. Aussi on a noyé ces gosses dans le sang... parce que vu de Sirius...

L'Homme aux trois peaux, par Pierre de la Batut et André Birabeau. Roman d'aventure très bien écrit, très neuf et que je mets très au-dessus du genre *Atlantide*, car il en peut tout de même sortir une philosophie souriante, qui n'a rien à voir avec les plagiaires patentés de l'illustre collection. Et puis c'est fait, c'est enchaîné solidement, sans autre prétention que de présenter au public une fantasmagorie disciplinée par l'ironie et le style.

Juliette et Patrice, par A.-J.-A. Lobry. Ces deux petits romans qui n'en font qu'un, car ils se rejoignent dans une page d'amour, servent à l'histoire de la bourgeoisie. Il s'agit d'un commis-voyageur arrivé par la poigne et d'un aristocrate s'égarant dans une idylle sur la femme dudit commis-voyageur. De bonnes remarques sur le commerce français et les idées d'une démocratie un peu en retard, du temps qu'elle était encore belle sous la république de Mac-Mahon.

Au Burlingue, par Gabriel Maurière. Une gentille petite femme de soldat qui est initiée au mystère de la paperasserie. Elle reste sage, résiste à l'entraînement, demeure fidèle au compagnon qui se bat pendant qu'elle gagne sa vie. (On voit bien que c'est un homme qui écrit ça. Il soutient l'honneur de la corporation!)

La grande crise, par Jean et José Germain. Petits tableaux du désordre de la guerre en des lettres adressées à une cousine qui ne devait pas s'en amuser. Je veux croire que toutes ces critiques sont justes, mais comme tout le monde s'est battu, en France, ça nous donne un nombre vraiment effrayant de critiques. C'est probablement pour ça qu'en temps de paix ça ne va pas mieux!

Les Terrasses de Tombouctou, par Amessakoul Ag Tidet. La préface est d'Albert Randau... mais il faudrait ne pas avoir lu le *Commandant et les Poulbé*, *L'Aventure sur le Niger* et bien d'autres savoureux récits de la brousse pour ne pas reconnaître Albert Randau dans le reste du livre. Son style, à la fois violent et cocasse, ne se laisse vraiment pas dissimuler sous un masque de barbare.

La Force de vivre, par Marcello Fabri. Où, quand la tourmente des sentiments et des sens s'apaise, le devoir vous apparaît de se continuer dans un être à notre triste image. Beaucoup de paysages, de couleurs chatoyantes, qui sont aussi des états d'âme.

Musée de campagne, par Edouard Quet. Des figures sournoises de paysans et des gestes singuliers de paysannes. A noter la femme vindicative, qui, ayant criblé de plomb un de ses ennemis personnels, son beau-frère, s'écrie en le contemplant :
— Eh ! on dirait une passoire fêlée !

Le Bien commun, par René Arcos. Petit bréviaire orné de gravures curieuses par Franz Masereel, qui contient un morceau de premier ordre : *l'Attente*. Un vieux sorti de son hospice pour guetter son fils, l'homme riche, ayant promis de revenir le voir, et cette attente vaine parmi les indifférents, puis la solitude d'une petite auberge. C'est très poignant et d'une belle écriture.

Les Chandelles éteintes, par Jean Gaument et Camille Cé. Des gens d'un autre âge, ayant eu, comme nous, des idées véhémentes, une croyance dans leur ascension vers les temps nouveaux... A signaler un musicien qui meurt avant d'avoir pu réaliser le grand opéra et s'étant déjà aperçu qu'il avait raté tout son œuvre. Le pauvre Rinel, premier socialiste militant, est aussi une belle figure. Au moins, garde-t-il, celui-là, l'ingénuité de son enfance pieuse.

Les Enfants jouent, par Jean-Jacques Bernard. Ils sont là dans les ruines des pays dévastés comme chez eux, sans regretter peut-être l'ancien bien-être de leur foyer, parce que le jeu de leur guerre domine toutes les situations. Ainsi les hommes, les uns résignés, obéissants aux chefs plus forts, les autres, pleins de courage de se signaler dans la violence du massacre, jouent à l'autre guerre qui est le couronnement, l'apothéose de leurs anciens exercices d'enfants, le jeu pour de vrai.

Trois pointes sèches de tendre amour, par Camille

Gagnon. Histoire délicatement illustrée de Myrtis, de Chérubin et d'Amyntas. C'est bien écrit, bien édité et bien dessiné par l'auteur et les illustrateurs Llano Florès et Sauvage. Par ces temps de papier rare, c'est du papier encore plus rare !

La Fin du monde, par Blaise Cendrars. C'est un arc-en-ciel comme texte et comme image. Un ange se mord férocement le doigt sur la couverture, comme s'il regrettait de s'y compromettre. Le film se déroule à l'endroit et à l'envers. Le globe éclate, puis se reforme. Des trouvailles charmantes et un style expert dont les lecteurs du *Mercure de France* ont déjà pu apprécier la truculence. Ça coûte 20 fr., et c'est pour rien, étant donné la somme de couleurs très rares dépensées.

RACHILDE.

SCIENCE SOCIALE

Henri Clouard : *Les Compagnons de l'Intelligence*, Renaissance du Livre. — René Besnard et Camille Aymard : *Où va-t-on ? La France de demain*, Hachette. — Hubert Casson : *Les seize commandements de l'homme d'affaires*, Payot. — Locard : *La Police, ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être*, Payot. — Memento.

Dans une sorte de manifeste substantiel et grave, **les Compagnons de l'Intelligence**, M. Henri Clouard reprend les idées dont nos lecteurs ont eu la primeur (*Pour une Constitution de l'Intelligence, Mercure*, 1er novembre 1919) ; il propose de grouper tous les travailleurs intellectuels en une Confédération nouvelle qui s'insérera dans notre organisme social entre la Confédération générale du travail et la Confédération générale patronale. L'idée a déjà pris corps et on a vu dans les journaux de ces derniers jours la constitution d'une C. T. I., où ont pris place tous les syndicats et groupements d'écrivains, d'ingénieurs, d'artistes, de médecins, etc. M. H. Clouard peut donc être fier du succès de son initiative. Il faut seulement que l'organisation nouvelle ne s'endorme pas sur ses rapides premiers lauriers, et qu'elle tienne à honneur de réaliser le but très noble et très salutaire qu'elle s'est donné de créer un nouvel esprit public, de moraliser l'industrie, de développer la production et de faire respecter les droits de l'intelligence, facteur principal de cette production. Dans le progrès général de la civilisation, et même dans l'accroissement du bien-être matériel, l'ouvrier ne joue qu'un rôle

secondaire, comparable, parfois, à celui des machines seulement; la prétention de ses meneurs de tout ramener à lui et de tout exiger pour lui est inadmissible; l'ouvrier joue un rôle bien inférieur à celui de son chef technique, l'ingénieur, à celui du chef de l'entreprise, le patron, à celui du « décideur » de l'entreprise, le bailleur de fonds, à celui de l'auteur même de la production, l'inventeur. Mais à leur tour inventeurs et ingénieurs ont des intérêts qui peuvent s'opposer à ceux des patrons et des capitalistes; il convient donc qu'ils les fassent reconnaître, et à ceci la C. T. I. servira tout en jouant un rôle général de conciliation et d'harmonie. Puisse-t-elle réussir en tout cela ! En vérité, peu d'œuvres sociales peuvent devenir plus importantes que celle de M. Henri Clouard, justement choisi pour être le secrétaire général de la nouvelle Confédération.

§

Au cours de leur livre **Où va-t-on?** sous-titré *la France de demain*, MM. René Besnard et Camille Aymard étudient la situation économique tant présente que prochaine de la France, et le résultat de leur consciencieuse enquête mérite d'être connu. La France va se trouver terriblement appauvrie par la destruction d'innombrables usines, bateaux, marchandises, travaux d'art, par la mort ou l'infirmité de deux millions de ses travailleurs, par la perte d'une grosse partie de ses capitaux, mais son sol et son sous-sol sont toujours là, et si son peuple garde le goût du travail et le sens du devoir, elle ne tardera pas à refaire sa richesse. Donc de ce chef l'avenir peut être regardé avec confiance.

Le présent, par contre, est assez sombre. Nous allons nous voir en face d'un budget de 25 milliards et demi. Pourrons-nous trouver chaque année une somme aussi formidable? Avant la guerre nous haletions sous le poids de 5 pauvres malheureux milliards; comment pourrons-nous ne pas être écrasés par le quintuple, ou même par le triple, si on ne prend que le budget ordinaire, 17.862 millions, le reste, 7.500 millions, constituant le budget extraordinaire que théoriquement l'Allemagne devrait supporter en fin de compte? Pourtant à cette question angoissante nos auteurs répondent sans pessimisme. Nous supporterons très bien cet énorme fardeau, parce que la valeur réelle de la monnaie a baissé et qu'un milliard d'aujourd'hui ne représente plus que le tiers d'un milliard d'avant la guerre. A cette époque on évaluait la

richesse totale de la France à 200 ou 250 milliards, son revenu annuel à 30 ou 35 milliards, et un prélèvement de 5 milliards sur ce chiffre, quoique sensible, était supportable. Aujourd'hui la valeur de la monnaie ayant baissé des deux tiers (d'où la hausse triple des prix), il faut évaluer la richesse totale du pays à 750 milliards et l'ensemble de ses revenus à 110 ou 120 milliards ; nos auteurs vont jusqu'à dire ici 170 milliards, ce qui leur permet de conclure qu'un prélèvement de 25 milliards sur cette somme ne serait pas plus lourd que le prélèvement de nos 5 milliards sur les 35 d'avant guerre ; je crains que leur évaluation soit trop complaisante et que le chiffre de 120, que je fixais, soit plus près de la vérité ; mais une charge de 17 milliards, c'est celle que nous aurons effectivement à supporter, si l'Allemagne tient sa parole, ne sera pas beaucoup plus lourde ; ce sera toujours, comme en 1913, un prélèvement d'un septième sur notre revenu ; même en supposant qu'il faille forcer ces chiffres, le faix ne sera pas mortel, et ici encore confiance !

C'est sur un autre point, très grave, que je me séparerai de MM. Besnard et Aymard. Ces auteurs, remarquant que nous supporterons nos nouvelles charges grâce à la baisse du pouvoir d'achat de la monnaie, phénomène dont l'autre face est la hausse des prix, en concluent que nous aurions grande imprudence à combattre cette hausse et que nous devrions nous garder de rembourser la Banque de France et de mettre fin ainsi au cours forcé du papier monnaie. A mon avis, ils se trompent complètement. Il est exact, comme je le disais dans mon *Problème de la Vie chère* (*Mercure*, 15 février), que sur ce point l'intérêt fiscal s'oppose à l'intérêt national ; les prix abaissés feront paraître les impôts plus lourds, mais l'intérêt national n'en doit pas moins l'emporter sur l'intérêt fiscal ; il faut avant tout assainir la situation financière, supprimer le papier-monnaie, rendre au commerce sa liberté, redresser le change ; or tout ceci ne peut se faire qu'en remboursant à la Banque de France les 26 milliards qu'elle a versés à l'Etat ; 26 milliards de billets détruits ramèneront notre circulation fiduciaire à 11 milliards, chiffre double, à peu près, de celui de 1913, mais point excessif dans les circonstances actuelles. Les prix s'en trouveront diminués, ce qui sera fort heureux pour tout le monde, et quant au Trésor, s'il éprouve tout d'abord un peu plus de résistance de la part du contribuable, il finira par se

trouver mieux de la situation assainie, car la production s'amplifiera, la richesse augmentera, et la charge des impôts finalement s'allégera. Ceci dit, j'admets très volontiers qu'il ne faudra pas effectuer à ce remboursement l'intégralité du produit de l'emprunt en cours. Si cet emprunt produit une trentaine de milliards comme il devrait faire, l'emprunt italien en ayant produit vingt il faudrait en verser une quinzaine à la Banque, en consacrer une dizaine au remboursement de notre dette flottante extérieure et en mettre cinq à des travaux publics de grande envergure. Nous verrons, j'écris ceci avant la clôture du dit emprunt, si ces souhaits se réaliseront. Dans tous les cas il faudra un autre emprunt aussi fructueux pour que notre situation s'améliore définitivement ; nos finances avariées ne redeviendront saines qu'avec un spécifique de 60 milliards ; mais la guerre en a fait tomber bien davantage dans la poche de nos industriels, commerçants et agriculteurs, il ne faut donc pas désespérer de les voir en sortir, et ici toujours, confiance !

§

Livre tout à fait savoureux que les *Axioms of business* d'Herbert Casson, expert américain en art des affaires, en *efficiency* comme ils disent, que M. Geo Lange a traduit fort bien sous le titre : **Les Seize commandements de l'homme d'affaires.** Ce sont commandements d'une profonde sagesse sous leur apparence parfois simplette, mais le succès en affaires, comme d'ailleurs la victoire en batailles, est avant tout une affaire de bon sens; Napoléon disait que les généraux trop savants ou trop subtils finissent par se faire battre ; de même les *business men* trop raisonnants ou trop compliquants finissent par boire un bouillon. Je ne prendrai pas l'un après l'autre ces seize commandements pour les discuter, car cela m'entraînerait trop loin, ni même ne les reproduirai, car ce sont leurs développements surtout qui en font la saveur ; je me borne à dire que l'*axiom of business* auquel tous les seize reviennent en quelque sorte est que « rien ne se perd, rien ne se crée », comme disent les chimistes, ce qui, transposé en *efficiency*, signifie que rien n'est gratuit et que tout se paie (les bons badauds qui ne parlent que de nationalisation devraient bien se graver ceci dans la cervelle) et que le véritable homme d'affaires est celui qui établit ri-

reusement son prix de revient en chiffrant tous les facteurs : production, déplacement, temps, risques, frais généraux. Et ceci semblera bien banal au lecteur, autant découvrir l'Amérique ! Mais quand on se trouve aux prises avec la réalité on fera bien de ne pas mépriser les banalités de M. Herbert Casson. « Il y a une science des affaires, affirme-t-il, et cette science repose sur des axiomes aussi certains que les propositions d'Euclide ; ces axiomes ne sont ni compliqués, ni décoratifs, ils sont sûrs ; qui les appliquera réussira fatalement. » Et en tout ceci M. Herbert Casson a raison ; seulement il y a des généraux qui appliquent les règles et qui se font battre ; je me demande s'ils n'ont pas leur pendant dans le monde des affaires.

§

Le docteur Locard, directeur du Laboratoire de police technique de Lyon, a eu la bonne idée de reprendre et développer dans un volume spécial, **La Police, ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être**, les principes qu'il avait posés dans un des petits livres du *Fait de la Semaine*. La Police est plus que jamais à l'ordre du jour. Comme le dit l'auteur, nous allons probablement assister à la plus belle floraison de crimes des temps modernes, « la guerre a été l'école de la violence, la misère est la conseillère du vol, la vie anormale a enseigné l'indiscipline » ; et tout ceci, d'ailleurs, est une raison de plus de se prémunir contre le bolchévisme qui a réalisé en Russie et combien ! cette plus belle floraison de crimes dont on parle. Mais il s'agit ici du temps normal et de la lutte contre la simple criminalité vulgaire. Contre elle il est indispensable d'avoir une police parfaite. Or la nôtre laisse à désirer, elle est trop compliquée, trop morcelée ; même à Paris la dualité de la Sûreté Générale et de la Préfecture de police est une de ces conceptions qui défient le bons sens (voir ici les articles documentés de M. Ernest Raynaud, *Mercure* 1er juin et 1er août 1918) ; en province l'opposition des polices municipales et des polices d'Etat est également une source de conflits perpétuels. Il faudrait harmoniser et simplifier tout cela, donner à l'Etat la police judiciaire tout entière, et la police d'ordre non seulement à Paris, Lyon et Marseille, mais encore dans toutes les villes de plus de 30 ou 40.000 habitants, et même créer des maires spéciaux (j'ajoute ici à ce que propose M. Locard) pour les poli-

ces administratives locales ; ces polices-là, celles de la voirie, de l'hygiène, de l'école, de la mendicité, de la propreté, etc., seront toujours mal tenues quand elles seront confiées à un élu local : quel est le maire de village qui ose faire dresser procès-verbal à un de ses administrés ? (s'il le faisait, ce serait pire neuf fois sur dix, car il y aurait quelque dessous politicien) ; il faudrait donc les confier à des maires spéciaux, plus indépendants et moins nombreux, car il suffirait d'un de ces maires par canton pour les communes rurales, d'un par arrondissement pour les chefs-lieux de canton, d'un par département pour les chefs-lieux d'arrondissement. Mais, la police dont s'occupe le docteur Locard, et sur laquelle sa compétence technique lui permet de donner des vues tout à fait précieuses, c'est la police judiciaire ; c'est un domaine des plus intéressants (on le voit par le succès des films et des feuilletons policiers) et qui peut tenter de vrais savants, les laboratoires de police demandant des spécialistes de premier ordre ; il devrait tenter également les bons citoyens et les honnêtes gens ; le monde des détectives, de par sa fréquentation même avec le monde des escarpes (on a dit que si les juges sont les remparts de la société, les policiers en sont les contrescarpes), est sujet à des tentations particulières, il faudrait donc que leur recrutement fût très rigoureux et leur maintien en bonne forme morale très continu ; ici l'auteur a raison de condamner le système des « indicateurs » secrets qui démoralise trop souvent le policier ; il a raison aussi de demander la refonte du service des mœurs, qui actuellement ne peut qu'osciller entre l'arbitraire et l'inefficacité ; il a raison enfin de demander la limitation, à défaut de sa suppression, de la police politique. Avec ces diverses réformes et surtout avec l'unification aux mains de l'Etat de la vraie police, j'entends la police judiciaire, et la spécialisation de ses services, ce qui implique la constitution d'un corps bien recruté, bien appointé et bien surveillé lui-même, on pourra se rire du monde des apaches avoués ou camouflés en anarchistes.

Memento. — S. Czanowski : *Le Culte des Héros et ses conditions sociales. Saint Patrik héros national de l'Irlande*, Alcan. Je regrette vraiment que le manque de place m'oblige à n'accorder qu'une brève notice à des ouvrages aussi consciencieux et aussi savants, mais les spécialistes seront suffisamment attirés par le seul titre de cet ouvrage. J'avoue, d'ailleurs, que quelque intérêt que présente pour moi sait

trik, le Home Rule et le Sinn Fein en ont davantage encore, et qu'à ler de l'Irlande je préférerais en parler avec des économistes, des nmes d'Etat et des psychologues plutôt qu'avec des philosophes, si, nme le dit M. Hubert, préfacier de l'ouvrage, la sociologie est ire de philosophes. Il est vrai qu'il y a philosophes et philosophes. Léon Bourgeois : *La Politique de la prévoyance sociale. L'Action*, squelle. Je suis donc servi à souhait avec ce livre qui parle de la e contre l'alcoolisme et la tuberculose, de l'hygiène de l'habitation de l'atelier, de l'éducation et de l'apprentissage, de l'invalidité et chômage, etc. Un mauvais plaisant s'étonnerait peut-être ici que t intitulé « L'Action » un volume qui ne contient que des confé- ces et des discours; mais, outre que l'action pour un homme pu- consiste à discourir et à conférencier, il faut bien avouer qu'on ne it pas agir sans parler ; les gens qui admirent Gœthe parce que ist remplace le « Au commencement était le Verbe » par « Au com- ncement était l'Action » sont de bien grands étourdis, puisque ion et Verbe c'est la même chose. — Augustin Hamon : *Le Mouve- nt ouvrier en Grande-Bretagne*, Librairie Humanité. L'auteur con- t bien son sujet, mais il le traite dans un esprit qui rappelle vrai- nt cette *Psychologie du militaire professionnel* qui enthousiasma impatienta tant de gens il y a quelque vingt-cinq ans. Il paraît que guerre sociale date d'août 1914 (on aurait pu croire que c'était une re guerre qui avait alors commencé !) et que les capitalistes anglais lent « profiter de leur pseudo-victoire sur les Puissances centrales r abattre la puissance naissante du prolétariat ». Que répondre à de eilles niaiseries ? La situation n'en est pas moins grave en Angle- re, plus grave peut-être que chez nous, mais on peut compter sur écision froide et énergique des Anglais, comme chez nous sur le bon s profond de nos masses ; il faudrait créer ici une Confédération érale des producteurs et des travailleurs de tout ordre contre les ateurs, les extravagants et les parasites tant de la Bourse tout court des Bourses du travail, antipolitique d'abord. — Claudius Metton : *Village syndical*, Payot. Voici qui vaut mieux que les bolchévismes rs à M. Augustin Hamon. C'est l'histoire de ce que l'auteur, prési- du syndicat agricole de Neulise, près Roanne, a fait dans ce petit rg : création de sociétés d'assurances agricoles, de mutuelles, de eaux de placement, de conseils d'arbitrage, de fêtes de familles nom- uses ; on reste confondu à la vue de tant d'activité, de tant d'effi- ité, de tant d'esprit pratique. Ah ! si chacun de nos chefs-lieux de ton avait un habitant de la trempe de M. Claudius Metton ! De ils livres devraient être lus par tous ceux qui s'occupent d'œuvres ales, et M. Ricard, sous la direction de qui se trouvait la Bibliothèque yndicalisme agricole où a paru ce volume, devrait bien, maintenant

qu'il est ministre de l'Agriculture, donner en exemple à toute la France la petite ville de Neulise. — Georges Valois : *Economie nouvelle*, Nouvelle Librairie nationale. L'auteur étudie successivement les doctrines et leur confrontation devant les faits ; il se prononce à la fois contre la lutte des classes et contre leur collaboration, ce qui est un peu ahurissant, mais ce qui se comprend quand on sait que l'auteur n'admet que l'autorité, « l'homme qui vient » étant l'homme au fouet. Le livre se termine par quelques pages sur « le Problème de la vie chère », où ce problème est traité sans qu'il soit dit un mot du cours forcé du papier monnaie, ni de l'inflation monétaire, ce qui est non moins surprenant. — L. Martoll : *A bas la peine de mort !* Imprimerie Union, Paris. L'auteur est un des chefs du parti social-démocrate de Russie qui lutte là-bas contre les bolchévistes, et sa brochure devra être versée au dossier de ces messieurs. Assurément Ivan le Terrible aura fait couler moins de sang que Lenine. L'ironie des choses c'est qu'en ce moment, paraît-il, ces bons moujiks, tout en crevant de faim, travaillent douze heures par jour sans même se reposer le dimanche, *ad majorem Lenini gloriam* ; il est vrai, dira-t-on, que même à ce maximum d'heures de présence le bon moujik ne doit pas se fouler la rate ; il court seulement le risque d'être fusillé, mais on n'est jamais fusillé qu'une fois. — Paul Vergnet : l'*Affaire Caillaux*, La Renaissance du Livre. Ici c'est de l'actualité et de la politique brûlante, aussi je passe ; d'ailleurs à l'heure où ces lignes paraîtront la sentence de la Haute Cour sera sans doute rendue. Si, du moins, l'idée venait à nos gouvernants, en conséquence de ce procès, d'organiser une Haute Cour plus « Cour », ou plus « jury » que l'actuelle ! Il devrait y avoir un Grand Jury national de 50 ou 100 membres choisis parmi les élites du pays et débarrassant de ses fonctions judiciaires le Sénat, qui serait uniquement alors une assemblée politique.

HENRI MAZEL.

ÉDUCATION PHYSIQUE

La pratique des sports. — Le courant actuel qui nous porte vers l'éducation physique ne sera pas un engouement passager. Ce courant gagne chaque jour en intensité. On s'occupe de plus en plus du « pur sang humain » et la vigueur des muscles et organes de nos athlètes paraît dès maintenant intéresser beaucoup plus le public que le talent de nos meilleurs artistes ou la faconde de nos hommes publics les plus en vue. Devons-nous voir là l'indication que le public français commence à préférer le règne de l'action à celui du verbe ? Cette perspective ne pourrait que nous réjouir. Attendons et espérons...

Il est à noter d'ailleurs avec les sportifs grincheux que si le public vient de plus en plus nombreux autour des barrières, le nombre de ceux qui se décident à entrer dans la lice n'augmente pas dans les mêmes proportions. Et cela s'explique en partie par le fait que le spectacle qu'on leur donne, constitué par les jeux à compétition les plus durs, pratiqués par des athlètes sélectionnés se disputant la victoire avec une fougue souvent brutale, ne dispose guère les assistants à utiliser leurs membres et organes modestement développés pour de pareilles débauches d'énergie physique.

Mais il n'en reste pas moins vrai que le geste d'assister à une réunion sportive est profitable à celui qui le fait. D'abord, il y a le petit voyage pour se rendre au stade, presque toujours assez éloigné de la ville. Ceci oblige déjà à abandonner pour un moment le rond de cuir ou à renoncer à la manille chez le bistro du coin. C'est, en résumé, un après-midi à passer au grand air avec des mouvements, des gestes, des cris — car il faut bien prendre parti, ne serait-ce que contre l'arbitre. — D'autre part, la vision de la puissance d'action d'une musculature développée, de la supériorité de celui qui sait tomber sans se faire de mal, arrêter avec facilité un adversaire en pleine vitesse, franchir une barrière sans le secours de deux aides et d'un escabeau, et porter des valises sans appeler à la rescousse tout un lot de porteurs, fait naître dans l'esprit du public des pensées salutaires. Et si le commerçant pacifique qui vient d'assister à un pareil spectacle n'envisage pas pour lui-même la possibilité d'imiter les exécutants, il n'en rêve pas moins la nuit suivante que son fils est devenu un athlète complet. Et ce fils, qui jusque-là s'était préparé à devenir un fonctionnaire myope et voûté, se trouve tout étonné, le lendemain, de faire partie de l'équipe de foot-ball de sa pension. Car vous n'ignorez pas qu'actuellement la moindre des écoles a son comité sportif dans lequel les fonctions de président, secrétaire, trésorier sont tenues avec autorité et compétence par des élèves beaucoup mieux choisis par leurs camarades que si de grandes personnes s'étaient occupées de leurs affaires.

Ainsi donc, le fait que les papas et les mamans se rendent, pour leur distraction, aux réunions sportives est infiniment profitable aux enfants venus ou à venir. Et ceci ne peut que nous réjouir au point de vue de l'avenir de la race.

Reste à savoir si ces réunions sportives mieux comprises ne pourraient pas inciter ceux qui y assistent en spectateurs à désirer pratiquer. Le gros obstacle à la pratique des sports par la masse est que l'homme n'aime pas à montrer sa faiblesse. Le spectacle d'exercices bien au-dessus de sa force, magistralement pratiqués par des as, ne fait que le confirmer dans cette infériorité tout en lui inspirant des regrets. Il considère qu'il est trop tard pour commencer, puisqu'il n'arriverait jamais à de pareils résultats. Il redoute de venir travailler maladroitement au stade au milieu de gens si souples, si robustes, si entraînés, dont il sera la risée... Et pourtant, ce sont bien les gens modestement doués physiquement et qui sont la majorité qui devraient envahir nos stades et nos terrains de jeux. Avec les procédés actuels, la doctrine de Jahn : « Les faibles nous intéressent peu et nous avons mieux à faire que de les améliorer ». semble se perpétuer. Il est regrettable qu'à l'heure où l'idée sportive trouve un terrain tout préparé pour sa diffusion, les sociétés ne songent qu'à se disputer quelques as qu'elles « sortent » à chaque réunion avec l'espoir de se classer premières dans telle coupe ou tel championnat, au lieu de chercher à recueillir un nombre toujours plus grand de membres pratiquants. Quand donc se décidera-t-on à nous montrer des gens de force moyenne réussissant dans les sports faciles ? Quand donc se décidera-t-on à récompenser ceux qui, peu favorisés par la nature, ont réussi, à l'exemple du professeur Muller, par une volonté tenace et une pratique judicieuse des exercices physiques, à obtenir une amélioration et un développement remarquable de leur musculature et de leurs organes ? « Je me suis toujours demandé, dit Muller, pourquoi tant de gens s'obstinent à rester faibles et mal portants, alors qu'en réalité il suffit de quelques efforts pour se maintenir sain et dispos. » C'est sur ce terrain qu'il faut placer la question de l'éducation physique. Il faut dans les sociétés se décider à varier la pratique des exercices et des sports, de façon à ce que chacun en trouve au moins un, s'adaptant à sa constitution, dans lequel il réussisse suffisamment pour être amené à pratiquer régulièrement et avec joie. Il faut qu'on se décide dans nos clubs à ne pas lancer inconsidérément nos enfants dans n'importe quel sport, quitte à se désintéresser d'eux s'ils ne réussissent pas. Et puisque, en somme, nous admettons que le zèle de tous ces néophytes ne peut être stimulé que par l'espoir du triomphe

pourquoi ne chercherions-nous pas à étendre les compétitions et à ne plus les borner aux seuls grands sports avec toujours des équipes premières?

Et, d'ailleurs, n'y a-t-il pas là une éducation à faire qui consisterait à montrer à nos jeunes gens que la pratique des sports n'est pas destinée à leur attirer la gloire et la richesse, et faire que le nombre des admirateurs soit assez grand pour obliger d'organiser un service d'ordre le jour où il se déplace, mais seulement à améliorer leurs muscles et leur santé ? Ce n'est pas vers la seule comparaison avec les autres qu'il faut les entraîner, mais vers la comparaison à ce qu'ils étaient eux-mêmes à telle ou telle période. En résumé, sans être absolument adversaire de la compétition et sans m'opposer absolument à la sélection, je voudrais bien qu'on 'intéressât plus logiquement à l'éducation physique des enfants t des adultes qui ne seront jamais des as. Je voudrais aussi que 'attrait des sports et des jeux à compétition ne fasse pas oublier que la culture physique doit les précéder, car avec les procédés ctuels nous tombons dans l'erreur que stigmatisait en ces ternes le grand athlète Pierre Falliot en écrivant : « C'est à peu rès comme si un professeur voulait apprendre l'algèbre à un nfant ne sachant pas lire. Nos joueurs de foot-ball ignorent la ourse à pied, nos coureurs à pied ne savent pas respirer, on veut ller trop vite, on ne s'occupe que du présent au lieu de songer à 'avenir. »

RENÉ BESSE.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Paul Flambart : *La Loi d'Hérédité astrale*, Chacornac. — Mme Th. Darel : 1 *la recherche du Dieu inconnu*, Id. — Arthur Conan Doyle : *La Nouvelle Révélation*, Payot et Cie. — C. Lazenby : *L'Œuvre des Maîtres*, Librairie de l'Art Indépendant. — T. Subbarao : *Commentaires sur l'Idylle du Lotus Blanc*, Id.

M. Paul Flambart, ancien élève de l'Ecole polytechnique, vient : publier un très intéressant ouvrage traitant de **la Loi d'Hérédité astrale**. Cet auteur a précédemment publié plusieurs itres volumes sur l'Astrologie : *L'Influence astrale*, 1902 ; *Etude ouvelle sur l'hérédité (hérédité astrale)*, 1903 ; *Preuves et ises de l'Astrologie scientifique*, 1908 ; *Notions élémentaires Astrologie scientifique*, 1913 ; *La Portée de l'Astrologie*

scientifique, 1913; *Le Calcul des Probabilités appliqué à l'Astrologie*, 1914. Tous ces ouvrages sont de format in-8 carré.

M. Flambart a publié, en outre, en 1913-14, la revue intitulée : *L'Influence astrale*. Il parut onze numéros de 64 pages. Ils sont tous illustrés. C'est la guerre qui a mis fin à la publication de cette revue dont les tendances étaient vraiment scientifiques.

La Loi d'Hérédité astrale « confirme et complète » le deuxième volume indiqué ci-dessus.

Le programme de l'auteur est « à la fois *scientifique, philosophique, historique* ». Son but

est avant tout de rechercher des preuves scientifiques et expérimentales d'une correspondance entre les astres et l'homme et de formuler les lois qui peuvent en découler. Résolu d'avance à n'éluder aucune *critique fondée*, ni aucun document ancien, je m'attache en outre à accumuler les faits capables de fournir des bases impersonnelles et sûres servant de jalons qui pourront orienter dans la bonne voie ceux qui seront chargés de reconstituer l'astrologie future.

M. Flambart fait remarquer que « la disposition des astres des ciels de naissance, les ressemblances sont beaucoup plus fréquentes entre parents qu'entre individus sans liens de parenté, ce qui revient encore à dire que la nature tend à faire naître le nouveau-né sous un ciel d'une certaine analogie avec ceux de ses parents ».

Les observations faites par l'auteur lui ont fourni les résultats suivants : « les 54 premiers groupes de parents (formant 156 comparaisons d'hérédité) », qu'il a « pris *au hasard* » dans son « recueil », lui « avaient donné 16,6 o/o, et les 55 groupes suivants (formant 155 comparaisons d'hérédité), correspondaient à 20, 6 o/o.

Le total des 109 groupes formant 311 *comparaisons d'hérédité* aboutissait à 18,6 o/o. En d'autres termes ce pourcentage de 18 environ représente la moyenne des pourcentages partiels de chacun des 109 groupes de parents, ce qui revient à dire que sur 100 *comparaisons d'hérédité*, pour les naissances de parents proches établies comme il a été dit, on trouve 18 cas (au lieu d'en trouver normalement 5) qui présentent au même lieu du Zodiaque.

Un peu plus loin l'auteur ajoute que :

Les similitudes de positions zodiacales de la Lune sont beaucoup plus fréquentes entre parents et proches (père, mère, frères et sœurs) qu'entre gens sans parents. Il s'ensuit forcément que la Lune est

ément indicateur partiel d'hérédité et en même temps de faculté née.

L'auteur dit encore que « sur plus de *300 comparaisons d'hérédité,* les fréquences spéciales » qu'il a analysées ont porté sur s points suivants :

1° Comme *positions zodiacales* : celles de la Lune et de Mercure du C et de AS ont été trouvées égales à 18 ou 19 o/o et celle du Soleil 3 o/o, alors que la fréquence générale trouvée (égale à la fréquence ronomique) est pour les facteurs de 5,5 o/o.

2° Comme *positions dans les maisons* : celle de la Lune a été trou- égale à 20 o/o, alors que le cas général comporte 3,3 o/o.

3° Comme *distances angulaires* : celle de la Lune avec Mercure a nné 20 o/o comme fréquence spéciale, alors que le cas général com- rte une fréquence comprise entre 5 o/o et 11 o/o (suivant la nature la distance angulaire).

Dans le chapitre III de son livre M. Flambart cite des exem- es d'hérédité astrale : 1° entre deux cousins; 2° entre trois pè- et trois fils ; 3° entre deux frères et 4° entre une mère et son

A la Recherche du Dieu Inconnu, par Mme Th. Darel, de la même maison d'édition que le précédent.

Mme Th. Darel, dit Frank Grandjean, est douée de facultés mystiques t à fait remarquables. Son œuvre, *A la Recherche du Dieu Inconnu,* parente aux plus hautaines visions des mystiques du passé. Mais t surtout à Plotin que fait penser notre compatriote, — et nous ns loin, sans doute, de soupçonner que nous avions parmi nous un ule du grand alexandrin. On pourrait facilement rapprocher les ceptions métaphysiques, psychologiques, morales et théologiques Mme Th. Darel de la sagesse étrange incluse dans les *Ennéades*. Et e la théorie exposée dans *A la Recherche du Dieu Inconnu* pour- être représentée, dans ses grandes lignes, comme un résumé et commentaire, — originaux, d'ailleurs, et profonds, de la philoso- plotinienne. N'est-ce pas la thèse de la *progression* et la *conver-* que Mme Th. Darel reprend dans ce passage où elle exprime e essentielle de son œuvre : « Les âmes ne sont autres que des pro- ons de la Pensée de Dieu. Et c'est en parcourant leur trajectoire aboutir au point extrême de résistance qu'elles perdent de leur anguinité divine et sont obligées à la lutte pour la reconquérir. »

ouvrage de Mme Th. Darel est divisé en trois parties : 1° de elle des gradations cosmiques ou *Dieu dans l'Homme* ;

2° du nombre, du son et du rythme ou *Dieu dans la Nature* ; 3° du masculin et du féminin ou *Dieu dans l'Amour*.

Dans la première partie du livre on dit : « Il y a la puissance que l'on a dénommée *âme animale* pour la raison que le corps physique ou corps animal lui sert de substratum. Il y a la puissance qui se définit par *âme rationnelle* ou *intellectuelle*, attendu qu'elle a pour base le fonctionnement mental. Et il y a la puissance qui dérive plus essentiellement de l'esprit et que l'on a appelée *âme spirituelle ou divine*.

En vérité, l'*homme crée Dieu à son image et à sa ressemblance*, mais un tel fait est dû à une raison cosmologique.

Déjà nous avons discuté de l'Archétype universel. Et s'il t'en souvient, tu admis l'identité de nature de l'Homme cosmique et des hommes. Les hommes, disions-nous, sont à l'Homme cosmique ce que le corps est à l'âme et réciproquement.

Dans la deuxième partie du livre : « la manifestation phénoménale », le ternaire agit dans le monde :

1° Par le nombre ;

2° Par le son ;

3° Par le rythme.

Par le nombre, l'*Un* devient multiple, et le multiple redevient Un.

Par le son, le Verbe agit sur la substance primordiale et en ordonne la différenciation ; or le produit de cette différenciation n'est autre que la matière.

Par le rythme, l'Intelligence-mouvement ordonne toutes les intelligences secondes et détermine leurs rapports avec l'Intelligence cosmique.

Ces trois sont *un*, comme le Père, le Fils et l'Esprit-Saint sont *Un*.

Dans la troisième partie du livre il est traité du masculin e[t] du féminin et de Dieu dans l'Amour.

L'Amour est une loi universelle ; si tu prends la peine d'examine[r] l'amour dans ses causes et de l'étudier dans ses effets, tu conviendra[s] même qu'il est la loi unique et fondamentale.

Ces causes de l'amour sont spontanées et sans relation apparent[e] avec les faits, bien que l'amour et l'objet aimé ne fassent qu'un e[n] pensée et en action.

La poursuite de l'unité est à la base de l'amour. Qu'est-ce que l'[u]nité? Dieu et le monde sont un, ou tu peux présumer qu'ils le sont, [en] vertu de leur homogénéité première.

La Nouvelle Révélation est un livre spirite.

Des personnalités, dans l'opinion desquelles j'ai la plus grande co[nfiance]

fiance, — notamment sir William Barrat, — écrit l'auteur, — ont affirmé que la recherche psychique est une chose tout à fait distincte de la religion. C'est incontestable, en ce sens qu'un individu peu recommandable peut être un excellent observateur des phénomènes psychiques. Or, les résultats de ces recherches, les déductions et les leçons que nous pouvons en tirer nous apprennent la survivance de l'âme, la nature de cette survivance et comment elle est influencée par notre conduite ici-bas. Si ceci est distinct de la religion, je dois avouer que je ne comprends pas très bien la différence. Pour moi, c'est la religion, son essence même ; cela ne veut pourtant pas dire que les résultats en question se cristallisent nécessairement en une nouvelle religion ; c'est en tout ce que je souhaite personnellement. Nous sommes sûrement déjà assez partagés dans nos opinions religieuses. Je préférais voir ce principe essentiel du spiritisme faire l'union des croyances (car il est la seule chose prouvable de toute religion, chrétienne ou non) et forme la commune base solide sur laquelle chacune élèvera un système particulier qui en appellera aux différentes mentalités. L'acceptation de l'enseignement qui nous vient de l'Au delà modifierait profondément le Christianisme conventionnel. Ces modifications, loin d'être en contradiction avec l'esprit du Christianisme, seraient plutôt des commentaires et contribueraient à son développement, en redressant ces graves malentendus qui ont toujours offensé la raison du penseur, et en confirmant de façon absolue le principe de la survivance après la mort, base de toutes les religions. Cet enseignement certifierait les malheureuses conséquences du péché, en montrant que ces conséquences ne seront point éternelles ; affirmerait l'existence d'êtres supérieurs, que nous avons appelés des anges, et d'une hiérarchie planant au-dessus de nous à la tête de laquelle l'esprit du Christ trouve sa place dans les hauteurs de l'Infini, telle que nous nous faisons de la toute puissance, ou de Dieu.

Les relations qui nous viennent de l'Au delà diffèrent de toutes les doctrines préexistantes ; elles sont en outre renforcées, comme je l'ai déjà remarqué, par la persistance de leur valeur et aussi par le fait qu'elles sont le produit ultime d'une longue série de phénomènes qui, tous, ont été reconnus exacts par ceux qui les ont méticuleusement examinés. On peut objecter que la foi nous avait donné l'assurance de l'immortalité de l'âme. Le mouvement psychique a une valeur indiscutable ; ses fondements reposent sur quelque chose de plus solide que les textes, ou des traditions, ou des intuitions. C'est la religion, à un double point de vue, de deux mondes, sous sa forme la plus nouvelle, au lieu de ne résumer que les vieilles croyances d'un seul.

Tous les lecteurs de la *Nouvelle révélation* trouveront dans

cette interprétation raisonnée des principes essentiels du spiritisme ample matière à leur méditation et concluront par cette formule ancienne, qui est le plus beau des éloges : Ceci est un livre de bonne foi.

L'Œuvre des Maîtres, par C. Lazenby. L'idéal spécifique est le développement intellectuel, la culture de la pensée épurée, le rationalisme non émotionnel. L'idéal qu'il exprime est la continuation de l'Idéal d'intellectualité adapté aux conditions modernes, le grand pouvoir mental, la sublimité de l'attitude calme et parfaite de l'homme sur les plans manasiques supérieurs. Il est le dernier mot de toute science et de toute philosophie, et le plus étendu. Il est l'inspirateur de tous les philosophes et de tous les hommes de science.

Commentaires sur l'Idylle du Lotus Blanc, par T. Subbarao. Ce livre est divisé dans le Désir, la Haine, la Cupidité, l'Ignorance, l'Arrogance, la Jalousie, les Cinq sens et leurs plaisirs.

La sombre et mystérieuse déesse honorée par les prêtres. La jeune fille qui jouait avec Sensa. La femme qu'elle rencontra dans la ville ; enfin la femme au Lotus Blanc.

Quand le Logos commence à répandre sa lumière jusque dans son centre, lorsqu'il est complètement éclos, il devient le siège glorieux de la femme au Lotus Blanc, le sixième principe de l'homme et de la femme.

JACQUES BRIEU.

LES JOURNAUX

La folie d'Eugène Hugo (fin) (La Chronique Médicale, février 1920). — *La grande pitié des travailleurs de la plume* (l'Œuvre, 23 mars). — *Le Travail manuel* (l'Intransigeant, 31 mars). — *Emile Zola plagiaire* (l'Intermédiaire des chercheurs et curieux, février 1920).

M. Paul Dufay termine dans le dernier numéro de **la Chronique Médicale** l'étude sur *la folie d'Eugène Hugo*, dont on a ici même analysé les premiers articles. M. Dufay est très dur pour Victor Hugo, qu'il nous montre emporté dans les bras de la Gloire et de l'Amour, indifférent au malheur de son pauvre frère. Protégé des d'Orléans, les lis, les Bourbons, la légitimité ne sont plus pour lui que des miroirs ternis et des flammes mortes. C'est pourquoi, explique M. Dufay, l'ode sur *la Mort du duc d'Enghien* est demeurée ensevelie dans les collections des recueil

e l'Académie des jeux floraux et du *Conservateur littéraire*. Elle eût plutôt gêné Hugo au cours de ses évolutions. »

A partir du 13 septembre 1823, où Victor Hugo écrit à son père : Je tâcherai de te donner des nouvelles de notre Eugène dans ne prochaine lettre », le poète ne parlera plus de son frère. Il emble, écrit M. Dufay, « que sur lui aient été tirés les triples errous des anciens cabanons où jadis étaient emprisonnés les ous ».

Eugène vivait cependant et il survécut quinze ans à son interneient : « Son état demeurait stationnaire et même semblait plutôt s'être amélioré, au point que, à l'intérieur de Charenton, on laissait circuler librement, et qu'il ne donnait nullement, au ours de ses moments de lucidité, l'impression d'un fou à qui le oyait pour la première fois. »

Le comédien Laferrière a raconté en une page qui semble, écrit I. Dufay, « une page perdue d'E. Poe, retrouvée à la diligence 'une émule du vicomte de Lovenjoul », une visite qu'il fit en 1837 Charenton où on lui avait donné pour guide, sans qu'il s'en oute, le pauvre poète fou, qui lui sembla le plus sage des hilosophes. Il y a, en effet, plus de sagesse dans la folie d'Euène que dans tout le pathos philosophique de Victor. Mais, en utre, le récit de Laferrière, où nous voyons les fous battant des iains et hurlant de joie autour du piano désaccordé de Listz : « Le iaître est fou ! Le maître est fou ! » est bien, comme le dit M. Duiy, un tableau qui ne serait pas déplacé au Grand-Guignol :

— Eh bien, me dit mon cicerone, que pensez-vous de notre assasn (1) ? Est-il fou ? Ne l'est-il pas ? La justice hésite à se prononcer, et science hésite encore plus que la justice.

Frappé de la mesure autant que de l'élégance de ces paroles, dans la uche de mon interlocuteur, que je croyais être un employé subalterne, le regardai pour la première fois, et je fus surpris de trouver en lui 1 jeune homme de tournure aristocratique, d'un blond doux, aux yeux is et vifs, au sourire moitié triste et moitié gai.

— Ah ! Monsieur, continua-t-il, en faisant quelques pas vers le jardin en m'invitant à le suivre par un geste gracieux, c'est là une bien grosse lestion que celle qui a pour thème d'établir la juste limite où finit la iison et où commence la folie.

— Question profonde, en effet, répliquais-je, et que je me suis sount posée ; seulement, vous le dirais-je ? à chaque fois que ma pensée

(1) Un assassin devenu fou et interné à Charenton.

s'est arrêtée sur ce problème, j'ai reculé, frappé d'épouvante, devant la solution, toujours la même, que je lui donnais.

— Et quelle solution, Monsieur ?

— Je n'ose vous la dire.

— Et moi, je l'ai devinée, continua-t-il, en s'asseyant sur un banc à l'ombre d'un acacia fleuri. Votre solution, la voici : Puisque la moindre modification du cerveau modifie l'intelligence, cerveau et intelligence ne sont qu'un, et, qui dit intelligence, dit cerveau. Est-ce bien cela ?

— Parfaitement.

— Et comme le cerveau n'est qu'une masse spongieuse et médullaire, soumise à toutes les lois de la matière, vous en conclurez que l'âme est matérielle.

— Je vous l'ai dit, Monsieur, je ne me suis jamais permis de conclure.

— Vous avez eu tort. C'est en passant par l'absurde que l'on arrive souvent jusqu'à Dieu.

Je regardai de nouveau celui qui me parlait ainsi. Il sourit et, se reculant un peu, me fit une place à côté de lui.

— Pardon, Monsieur, si je n'ai pas encore eu la curiosité de vous demander votre nom, repris-je alors, en m'asseyant. Vous êtes, sans doute, l'un des médecins attachés à l'hospice ?

— Non, Monsieur, je suis un des pensionnaires de la maison.

— J'avoue... que je ne comprend pas.

— C'est-à-dire que vous n'osez comprendre, comme tout à l'heure vous n'osiez conclure... Eh bien ! Monsieur, soyons plus clair : je suis fou.

— Fou ! ! m'écriai-je en me redressant malgré moi.

— Oh ! ne craignez rien. Puisqu'on me laisse libre et qu'on vous a confié à moi, c'est qu'apparemment je ne suis pas à redouter, en ce moment du moins.

Il dit ces derniers mots d'une voix plus sourde, et en baissant la tête : je ne sus que répliquer, et il y eut un instant de silence.

— Si vous le permettez, reprit-il, avec un certain effort, je vous raconterai une des impressions récentes de ma vie..., si je puis appeler vivre les heures lentes et douloureuses que je passe entre ces murs...

Il se recueillit un instant, et continua :

— L'un des moyens appliqués depuis quelque temps dans cet hospice au traitement des maladies mentales c'est la musique. Un pianiste, un maître, un de ces artistes touchés par le doigt du génie, se plait à venir quelquefois promener ses mains habiles sur le magnifique piano à queue que possède l'établissement, et qu'on a placé dans une pièce voisine du réfectoire, de manière que nous puissions en percevoir les accords pendant nos repas. Il y a quelques semaines, on nous avert

ue le grand artiste était là et qu'il allait se faire entendre. Vous jugez e notre joie; mais vous jugerez de notre désappointement — je parle e ceux d'entre nous qui ont les oreilles délicates, — lorsque éclatèrent s mesures de la grande fantaisie qu'on nous avait annoncée. Figurez-ous qu'à l'insu de tout le monde, un des pensionnaires, un de ceux ui sont libres, avait malicieusement désaccordé les six octaves et demie e l'instrument, et que nous assistions à l'épouvantable cacophonie de nquante notes musicales, hurlant les unes avec les autres. Il y eut ne clameur unanime. Quelques-uns parmi nous furent pris de ce rire, ue la langue, indifférente dans sa précision, appelle le fou rire. L'un eux s'écria même, en frappant ses mains l'une contre l'autre : « Le aître est fou ! le maître est fou ! » Et tous de répéter : « Le maître est u ! » Ce mot me fit bondir de colère. Un éclair rapide comme celui de foudre venait de me traverser l'esprit. Oui, Monsieur, je venais d'en-voir l'innocence de l'âme dans ce malheur physique appelé la folie, je pouvais désormais séparer, comme deux éléments distincts, étran-rs l'un à l'autre, ce qu'on appelle âme, ce qu'on appelle cerveau.

Malgré moi, en écoutant mon étrange discoureur, je promenais mes gards dans le jardin, enchanté que j'eusse été de découvrir quelque rveillant à ma portée ; car, il faut bien le dire, les yeux de mon beau une homme blond avaient pris subitement un éclat bizarre, et ses gestes venaient de plus en plus multipliés et rapides.

Il me saisit le bras avec force :

— L'âme, ici, Monsieur, c'était le musicien, c'était l'art, c'était le nie, le génie toujours égal à lui même, et qui ne peut pas se tromper! cerveau, c'était le clavecin, vil et infidèle instrument, matière cor-ble et maudite, sujette à tous les accidents vulgaires, au chaud, au oid, à la maladie, à la mort... Tenez, prenez mon frère, mon grand, on illustre frère, mon dieu et mon poète, prenez-le, et qu'un coup de tan, mal dirigé, atteigne en lui la plus petite parcelle du cerveau, le lemain il déraisonne! Ah! vous croyez que vous aurez touché à son e puissante émanation de Dieu! Vous n'aurez touché qu'au clavecin... c'est lui seul qui déraisonnera, malgré l'artiste, sous ses doigts ins-is! L'âme chez les fous est aussi parfaite que chez les sages... Le lemain, le piano fut remis d'accord, et Listz nous ravit dans le sième ciel...

e jeune homme, qui s'était levé, me quitta le bras et s'éloigna brus-ment, sans me faire le moindre signe d'adieu.

e demeurai confondu.

elui qui venait de parler avec une telle éloquence et une précision ette était-il atteint de démence ? Je repoussai loin de moi cette ridi-e hypothèse, et, ne me souvenant plus même de son aveu, je résolus le suivre.

Mais il avait disparu sous l'une des nombreuses portes qui donnent dans la vaste cour, en forme de pluvium, qui s'étend au centre des bâtiments, et tous mes efforts pour le retrouver furent inutiles.

Je me fis conduire au cabinet du docteur Esquirol, à qui je racontai ce qui venait de m'arriver.

L'illustre vieillard tira vivement un cordon de sonnette, et s'informa de *M. Eugène* au gardien qui parut.

M. Eugène, rentré depuis quelques instants dans sa cellule, venai d'être pris d'un accès violent et on avait été contraint de lui mettre la camisole de force !

Le docteur eut un mouvement de joie et me prit la main.

— Vous ne savez pas, cher Monsieur, quel service vous venez de m rendre !

— En vérité, cher docteur, je serais plutôt tenté de vous demande pardon ; car je suppose que *M. Eugène* doit être mon jeune philosophe et que je suis indirectement la cause de sa rechute.

— Qu'appelez-vous une rechute ? Dites plutôt que c'est un espoir q renaît. Il était devenu, depuis quelques semaines, d'un calme inquiétan Sachez que les démences les plus faciles à guérir sont les démence furieuses. Les folies muettes, c'est la paralysie, et, par conséquent, mort. La crise inattendue de notre pauvre Eugène me remet un peu baume dans le cœur, car je l'aime, cet enfant, et je donnerais beauco pour le guérir.

— Pardon, cher docteur, mais quel est donc ce frère dont il m parlé, et qui, selon lui, serait un grand poète ?

— Comment, vous ignorez cela ?

— Tout à fait.

— Eh bien ! cher Monsieur, le frère de notre Eugène s'appelle Vi tor Hugo.

— Victor Hugo !

— Eh ! mon Dieu, oui, il y a comme cela des races illustres et tales. De ces deux frères, également doués de la même flamme, seul a pu la contenir sans se briser. Mais je vous quitte. Je vais s veiller moi-même mon pauvre enfant.

Il faut retenir cette belle pensée d'Esquirol : « De ces deux frè également doués de la même flamme un seul a pu la conte sans se briser. »

§

M. André Billy, celui de nos jeunes écrivains qui con peut-être le mieux les dessous de la grande et de la petite pre nous fait lire dans l'**Œuvre** un article qu'il intitule très ju

nent : *La grande pitié des travailleurs de la plume*, et qui
ntéressera tous les intellectuels.

Quelques-uns de nos confrères n'ont pas grande confiance dans la
C. T. I. ; moi non plus. Mais mon scepticisme est un peu différent du
eur ; il a une autre attitude, il est tourné du côté opposé. Il tend à
lire oui au lieu de dire non. La C. T. I ? Pourquoi pas ? Essayons. La
ondition actuelle des travailleurs de la plume est tellement misérable
que la plus petite amélioration doit être recherchée par tous les mo-
yens, dans un sentiment de ténacité aveugle et quasi désespérée. C'est
ssez, c'est trop de discrétion ! Les travailleurs de la plume ne ga-
gnent pas leur vie. Qu'ils le disent donc, s'ils veulent qu'on le sache !
Et ils ont tout intérêt à ce qu'on le sache. Ils n'obtiendront rien sans
l'appui de l'opinion. La C. T. I. fait affiche. « Il y a aussi les intellec-
tuels », proclame-t-elle. Les gens s'arrêtent et songent. C'est un com-
mencement.

Nous n'avons pas assez crié, ajoute-t-il, la C. T. I. criera pour
nous.

Je l'espère, du moins. Ce qui m'inquiète, en elle, c'est son appa-
rence inorganique, sa confusion, son manque de doctrine, et qu'elle a
air, étant un agrégat de corps mal formés, de consacrer avec éclat un
icieux état de choses plutôt que d'y substituer une construction vivante,
nimée, logique. Par le truchement illustre de M. Edmond Haraucourt,
la Société des Gens de Lettres a éloquemment adhéré à la C. T. I.
Mais la Société des Gens de Lettres est un cadavre, et le syndicat qu'elle
abrite n'a même pas encore pu obtenir des éditeurs deux réformes pri-
mordiales que réclame la simple honnêteté : le numérotage des volu-
mes et la suppression des « passes ». Précisons, pour les non-initiés,
que le numérotage des volumes garantit à l'auteur qu'il n'a pas été
vendu de son livre plus d'exemplaires que n'en accusent ses relevés de
compte. Il est à Paris deux éditeurs — je dis deux, et je les nomme,
c'est Emile-Paul et le *Mercure de France* — qui numérotent leurs
volumes. Quant aux « passes », on appelle ainsi un abus odieux, par-
faitement illégitime, dont presque tous les éditeurs s'autorisent pour ne
pas payer les droits d'auteur sur 10 et souvent sur 20 pour 100 du
tirage. Ni la Société des Gens de Lettres, ni son syndicat n'ont encore
fait mine de combattre les « passes » et d'exiger le numérotage. Et
voilà par qui les écrivains sont représentés à la C. T. I. ! Et vous vou-
driez qu'on ne sourît point.

Contre la crise du papier, qu'est-ce que les associations d'écrivains
actuellement existantes ont fait ? Rien. Avons-nous un comité d'études
techniques, composé d'auteurs, et qui serait chargé de suivre en notre

nom le développement des problèmes économiques ? Non, naturellement. Et qui paie les frais des augmentations de salaires que les ouvriers typographes, clicheurs, brocheurs et papetiers finissent par arracher aux patrons ? Qui, sinon, avec le public, les écrivains, toujours les écrivains ? Je prends pour exemple une revue sous le titre de laquelle ne s'abrite aucun consortium d'intérêts étrangers aux sciences, aux arts et aux lettres. Avant la guerre, un numéro de cette revue coûtait 1 fr. 25 ; il coûte aujourd'hui 2 fr. 50 ; soit 100 pour cent d'augmentation. Avant la guerre, les collaborateurs étaient rétribués à raison de 4 francs la page ; on les paie aujourd'hui 5 francs ; soit 25 p. 100 d'augmentation. Qui empoche la différence ? Les papetiers et les imprimeurs. Il en va de même pour tout et partout. J'imagine un roman dont trois mille exemplaires se sont écoulés en un an. « A quand un nouveau tirage ? » s'enquiert l'auteur, qui s'entend aussitôt répondre : « Comme vous y allez ! Il s'agit bien d'un nouveau tirage ! Le papier n'a jamais été si cher, et la hausse s'aggrave de jour en jour. Les tarifs d'impression sont surélevés depuis la semaine dernière de 25 o/o. Je ne parle pas des frais de transport, puisqu'il n'y a plus de transports. Nous envisagerons un nouveau tirage après la crise. »

Des « cas concrets » de ce genre, on en citerait cent, mille : revues et journaux nouveaux qui demeurent à l'état de projets, manuscrits refusés comme n'intéressant qu'un public restreint, etc. On peut évaluer assez exactement le « manque à gagner » dont souffrent les écrivains, par le fait que les journaux n'ont que quatre pages au lieu de six, en fixant à 600 le nombre de lignes supplémentaires que les journaux consacreraient aux chroniques, aux romans et aux contes, s'ils avaient assez de papier pour paraître à six pages : 600 lignes à 30 centimes = 180 francs. 180 francs multipliés par 25 journaux, c'est 4.500 francs que le manque de papier-journal fait perdre tous les jours à la corporation des lettres. Environ 1 million 500.000 francs par an, probablement bien davantage, et mon calcul ne tient pas compte des journaux de province. Je n'exagère pas, c'est, pour les travailleurs de la plume, la misère. Et cependant le métier qu'ils font les oblige à vivre bourgeoisement, à « inviter », à avoir une bonne, à porter l'habit.

La C. T. I. serait néfaste si elle répandait parmi nous l'illusion que nous nous tirerons d'affaire en nous groupant sous les mêmes initiales que les ingénieurs et les médecins. Mais elle serait utile si elle développait chez les écrivains ce que je me permettrai d'appeler la conscience sociale et l'esprit de défense économique.

Il serait excellent, en effet, que les intellectuels se défendent au point de vue économique, mais cette misère qui accable les travailleurs de la plume aura peut-être cet avantage d'éloigner d

métier ingrat d'homme de lettres tous ceux qui n'ont pas la vraie et irrésistible vocation. N'est-il pas dans la tradition que tout écrivain sérieux doit un peu mourir de faim ? Il n'a manqué que la misère à tel poète aristocrate et mondain pour être un grand poète.

Mais, observe M. J.-H. Rosny aîné dans l'**Intransigeant,** la crise du travail manuel est certainement la crise la plus grave de notre civilisation. Le rendement individuel de l'ouvrier diminue et le nombre des oisifs augmente. Alors, si les produits sont rares, on aura beau accroître nominalement les salaires, l'ouvrier vivra chichement. Parlons sincèrement, ajoute le maître :

Il existe, pour le moins, deux ou trois millions de Français qui devraient se livrer au travail manuel et qui usent de toute espèce d'expédients pour le fuir. Je rencontre journellement des gens malheureux, presque indigents, qui se refusent à exercer une profession manuelle. Ils se démènent à vide : ils n'ont aucun espoir d'un sérieux avenir : un métier leur permettrait de mener une vie honnête, digne et assurée.

J'ai toujours eu du goût pour le travail manuel. Je me souviens du plaisir que j'éprouvais, au temps où je voulais aller dans le Far-West, à défricher un grand jardin inculte, plein de racines et de cailloux. Je l'ai bêché avec acharnement ; j'y ai fait pousser en abondance des fleurs et des légumes. Que de fois n'ai-je pas retapissé des chambres ! Je m'amusais jadis à ressemeler mes bottines. J'aime à raccommoder une serrure, une porte, une fenêtre, un appareil électrique, etc. Alors je ne comprends pas pourquoi tant de miséreux s'opiniâtrent à des professions où ils ne réussissent pas, quand il serait si simple de se rabattre sur une profession manuelle...

M. Rosny voudrait que tout homme eût travaillé de ses mains pendant quelques années pour le moins, et il rêve pour la jeunesse d'une sorte de service obligatoire aux champs. D'ailleurs, écrit-il, cette question du travail manuel n'est pas seulement une terrible question économique, mais encore une effrayante question sociale. Ceux qui travaillent de leurs mains « haïssent de plus en plus non seulement les oisifs, mais même les intellectuels, qui sont pourtant l'élite de l'humanité ».

C'est que, pour l'ouvrier, l'intellectuel est un oisif, et son rêve est de devenir lui aussi un intellectuel, afin de se reposer. Il n'imagine pas que les champs de l'intelligence sont plus fatigants à défricher que le grand jardin inculte où J.-H. Rosny,

pour se reposer de son dur labeur d'écrivain, s'amusait à faire pousser des feuilles, des fleurs, des fruits...et des légumes.

§

Avant Pierre Benoît, Emile Zola fut accusé de plagiat. On s'est avisé, lit-on dans l'**Intermédiaire des chercheurs et curieux**, que l'*Assommoir* c'était le *Sublime* de ce brave homme que fut Denis Poulot, le moins écrivain des hommes. Zola s'en est défendu, et l'*Intermédiaire* publie sa réponse, communiquée par M. Eugène Piton, qui était, en 1877, secrétaire de la rédaction du *Télégraphe*. Cette lettre n'a pas été recueillie dans la *Correspondance* de Zola et sa publication, remarque l'*Intermédiaire*, a, en outre, l'avantage de nous initier au procédé de travail d'Emile Zola :

Monsieur le Directeur du *Télégraphe*.

Monsieur,

Il est très vrai que j'ai pris dans le *Sublime* quelques renseignements. Mais vous oubliez de me dire que le *Sublime* n'est pas une œuvre d'imagination, un roman ; c'est un livre de documents dont l'auteur cite des mots entendus et des faits vrais. Lui emprunter quelque chose, c'est l'emprunter à la réalité. Puisque l'occasion se présente, je n'en suis pas moins heureux de le remercier publiquement des mots d'argot que son ouvrage m'a fournis, des noms réels que j'ai pu y choisir, et des faits que je me suis permis d'y prendre. Les livres sur les ouvriers sont rares, celui de Denis Poulot est un des plus intéressants que je me sois procuré. Plusieurs de mes confrères l'avaient déjà lu avec fruit, sans que personne ait songé à s'en plaindre.

D'ailleurs, monsieur, pendant que vous m'accusez de plagiat, vous pouvez pousser vos recherches plus loin, je vous indiquerai d'autres sources où j'ai puisé aussi largement, par exemple, les ouvrages de M. Jules Simon et ceux de M. Leroy-Beaulieu. Jusqu'à présent, on m'a accusé de mentir dans l'*Assommoir*, voilà maintenant qu'on va me foudroyer, parce qu'on s'aperçoit que je me suis appuyé sur les documents les plus sérieux. Tous mes romans sont écrits de la sorte ; je m'entoure d'une bibliothèque et d'une montagne de notes, avant de prendre la plume. Cherchez mes plagiats dans mes précédents ouvrages, monsieur, et vous ferez de belles découvertes.

Je m'étonne que les auteurs des dictionnaires d'argot que j'ai eus dans les mains ne m'aient pas accusé de les avoir pillés. Je m'étonne surtout que le docteur V. Magnan ne m'ait pas fait un procès pour avoir emprunté tant de passages à son beau livre *De l'Alcoolisme*. Mon Dieu

oui ! J'ai pris dans ce livre tout le *délirium tremens* de Coupeau ; j'ai copié des phrases que le docteur a entendues dans la bouche de lecteurs alcoolisés ; j'ai suivi ses obervations de savant pas à pas, et, certes, si vous voulez bien comparer l'*Assommoir* à son ouvrage, vous trouverez la matière d'un nouveau réquisitoire.

Vous ne me connaissez pas, monsieur; mon passé littéraire m'aurait permis de ne pas répondre. Il ne peut venir à la pensée de personne que je sois un plagiaire. C'est là une invention comique. Je prends mes documents où je les trouve, et je crois les faire miens. Le plan de l'*Assommoir* a été arrêté en 1869, avant même que le *Sublime* ait paru. Si la mode avait été d'indiquer à la fin des romans les sources, croyez bien que j'aurais cité l'ouvrage de M. Denis Poulot, avec beaucoup d'autres. Mais, ce qui est bien à moi, ce sont mes personnages, ce sont mes scènes, c'est la vie de mon œuvre, et cela c'est l'*Assommoir* tout entier.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

ÉMILE ZOLA.

Paris, le 16 mars 1877.

Ce qui prouve que Zola était vraiment un romancier consciencieux, qui s'appuyait sur les documents les plus sérieux. Que n'a-t-il connu le phonographe et le cinématographe !

R. DE BURY.

MUSIQUE

M. Cocteau et la musique. — *Socrate* de M. Erick Satie. — *Le Bœuf sur le Toit* au Théâtre des Champs-Elysées.

Dans une revue d'avant-garde qui s'intitulait *Aujourd'hui*, je lisais il y a quelque temps un poème de **M. Jean Cocteau** sur *Naples*, où maintes prestes notations laisseraient présumer que peut-être son signataire aurait bien du talent s'il était moins préoccupé de couper la queue de son chien et voulait enfin se résoudre à ne plus avoir dix-sept ans. J'y fus frappé,— on le serait à moins, — par le vers que voici :

On me propose de coucher avec le Vésuve.

Je pensai à part moi : « Je retiens un petit. » Il semble que M. Cocteau ait cédé à l'invite et que le fruit de cette conjonction empédocléistique ait vu le jour sous les espèces du *Potomak*, « mégaptere cœlentéré rêvant aux phénomènes de l'infini dont sa gélatine est l'image ». Je confesse ne connaître le volume où sont

narrés les exploits de ce « monstre symbolique » que par le compte rendu qu'en fit, dans *le Temps*, M. Paul Souday, qui joua à l'auteur la farce spirituelle d'en citer quelques extraits dont celui-ci :

Odile rêve au bord de l'île,
Lorsqu'un crocodile surgit.
Odile a peur du crocodile
Et, pour éviter un « ci-gît »,
Le crocodile croque Odile.

Caï raconte ce roman.
Mais peut-être Caï l'invente.
Odile est peut-être vivante,
Et je crois bien que Caï ment.

Un autre ami d'Odile, Alligue,
Pour qu'on répande cette mort,
Se démène, paye et intrigue,
Moi, je trouve qu'Alligue a tort.

M. Souday n'ajouta pas que cet hommage inespéré à leurs mânes désuets réveilla de leur long sommeil Alphonse Allais et Rodolphe Salis épatés, dont le cri traversa joyeux les Champs-Elysées chatnoiresques : « Ohé ! Ohé ! le petit Panpan n'es pas mort ! Soyons polis. » Sur quoi le chœur des ombres montmartroises chevrotèrent, livides, en *fa bémol* mineur, la réponse à l'aimable envoi :

Titin' port' de la flanelle,
Tant pis pour elle !
Guguss' Port' - Maillot-Neuilly,
Tant mieux pour lui !

Ce qui fit aboyer Cerbère tout ahuri, cependant que Nietzsche dans un coin, cogitant sur « le retour éternel », savourait plein d'orgueil sa perspicacité prophétique. Cette actuelle palingénésie toutefois exagère. Les modestes ancêtres étaient sans prétention. Ils ne songeaient qu'à rigoler, parfois avec esprit. Le nouveau Chat-Noir se targue de fonder une « école » dont M. Jean Cocteau serait le chef ou, pour le moins, l'esthéticien. Dans le même article, M. Souday signale quelques-uns des principes de la méthode potomakote, énumérés en un « postambule » où le novateur se flatte d'avoir réalisé :

Des paragraphes contradictoires... mais de temps en temps une phrase, comme ces grosses colombes toutes chaudes que Robert-Houdin attrape n'importe où. Une incandescence qui se gèle... une nébuleuse qui se coagule... un rapt à l'inconnu. Des choses dont on espère qu'elles vont croître et qui avortent. D'autres qu'on souhaitait mieux réussir, d'autres qui surprennent, d'autres qu'on ne comprend plus après les avoir écrites, d'autres qui détestent l'intelligence et sans lesquelles on dort bien...

Il n'échappera pas combien cette philosophie est ressemblante à celle des gosses mal élevés qui, en métro, autobus ou chemin de fer, dégoisent, le doigt dans le nez, tout ce qui leur passe par la tête, en décochant des coups de pied dans les jambes voisines sous un œil maternel attendri. Mais, si M. Cocteau s'en tenait à la « littérature », outre que ma rubrique en serait récusée, ça n'aurait pas grande importance. Les mots que les littérateurs assemblent ont habituellement si peu de sens, pour eux autant que pour autrui, que leur principal intérêt gît dans les images qu'ils évoquent, et il n'en manque pas ici d'amusantes, de joliment tournées en leur cocasserie voulue. Mais la musique est un art qui ne souffre pas l'équivoque; auquel, quoi que s'en imagine M. Benda, l'imprécision est inaccessible; dont le langage participe de la rigueur mathématique; où une bévue de quelques vibrations sur des centaines provoque *ipso facto* un pataquès. Il est scabreux d'en pérorer quand on ignore son idiome; quand celui-ci n'affecte le tympan que comme un bruit éventuellement harmonieux, mais vague, à l'instar de l'effet que produirait un sonnet de Leopardi sur quelqu'un ne sachant pas l'italien. On ne peut guère douter que ce ne soit le cas de M. Jean Cocteau, qui n'en ressentit point le moindre inconvénient pour s'ériger théoricien de la musique. Dans une plaquette qu'il baptisa *le Coq et l'Arlequin*, il a publié récemment les fondements de sa doctrine sous forme d'aphorismes à la Nietzsche qui sont bien réjouissants, surtout quand il s'aventure à lâcher un instant le paradoxe plumitif pour serrer de plus près l'art musical. C'est ainsi qu'on y lit à la page seizième :

Beethoven est fastidieux lorsqu'il développe, Bach pas, parce que Beethoven fait du développement de forme, et Bach du développement d'idée. Beethoven dit : « Ce porte-plume a une plume neuve — il y a une plume neuve à ce porte-plume — neuve est la plume de ce porte-plume » ou « Marquise, vos beaux yeux... » Bach dit : « Ce porte-plume a une plume neuve pour que je la trempe dans l'encre et que j'écrive,

etc... », ou « Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour, et cet amour, etc... » Voilà toute la différence.

Admirez combien c'est simple et péremptoire. Le malheur est que M. Cocteau serait fort embarrassé pour expliquer *musicalement* ce qu'il veut dire. Avant tout, on doit observer qu'assimiler le « développement » de Bach à celui de Beethoven, c'est à peu près comme si on comparait « un libertin » du XVIIe siècle à un du XXe. Ce sont choses qui n'ont guère de commun que la dénomination. Ensuite il resterait à demander à M. Cocteau ce qu'il entend musicalement par « développement de forme » et « développement d'idée ». Qu'appelle-t-il un « développement de forme » ? Est-ce un « développement » commandé, dicté par la « forme musicale » adoptée ou bien le travail thématique, la modification multiple de la « forme » d'un thème, autrement dit, d'une « idée » musicale, ce qui se rapporterait alors bien plutôt au « développement d'idée », — lequel, d'ailleurs, ne saurait guère, musicalement, signifier autre chose, à moins que M. Cocteau ne comprenne par là une sorte d'argumentation sonore ayant pour but de « développer » une conception de l'esprit, une « idée » plus ou moins générale ou particulière. En somme, on ne saisit pas très bien quelle « idée » M. Cocteau eut en la cervelle. Il nous donne heureusement un exemple emprunté à Molière, et nous pouvons nous en servir. Une bonne moitié, sinon plus, de la musique instrumentale de Bach, seule en cause en l'espèce, étant constituée, comme chez tous les clavecinistes, d'anciennes formes de danses quasi-stéréotypées, ne comporte pas de « développement ». Dans les *Concertos*, où il accepta les formes usuelles et le modèle de Vivaldi et de Corelli, Bach developpe de deux manières, dont la première est l'alternance de deux thèmes distincts confiés, l'un à l'orchestre et l'autre au clavecin solo, et alors il « dit », pour parler comme M. Cocteau : « Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. — Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche. — Marquise, vos beaux yeux... — Le ciel s'est habillé..., etc... » Le second « développement » des *Concertos* est fait d'un thème unique transposé dans les tons voisins et dont les rentrées sont séparées par des intermèdes divers et libres, modulant fréquemment en « progression », ce qui aboutit à une forme de *Rondo* rudimentaire. Bach « dit » donc ici : « Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. — Le seigneur Jupi-

er sait dorer la pilule. — Marquise, vos beaux yeux... — Moi, otre ami ; rayez cela de vos papiers. — Marquise, vos beaux eux... — Cachez ce sein que je ne saurais voir. — Marquise, tc. ». Et on ne peut évidemment reconnaître là qu'un « dévepppement de forme » au seul sens discernable musicalement ans cette locution. Le « développement », dans la *Fugue*, est ntimement lié à la « forme » de cette composition et soumis à es lois. Il consiste dans la reproduction « en imitation » à la uinte, à la quarte et dans les tons relatifs d'un thème unique ont les reprises sont entrecoupées de « divertissements » conectionnés de fragments de ce thème lui-même ou de son « conresujet ». Si bien que Bach « dirait » alors : « Marquise, vos eaux yeux me font mourir d'amour. — Me font mou, me nt mou. — Marquise, vos beaux yeux... — Rir dam rir, r dam rir. — Marquise,... — Beaux yeux me, beaux yeux e. — Marquise..., etc. » Mais la « forme » de la *Fugue* t spécialement féconde en artifices d'écriture. S'il présente n thème « par augmentation », Bach « dit » quelque chose mme : « Maaarquiise, voos beauaux yeeux meee fononont ouououriiir d'aaamouour » ; si c'est « par diminution » cela deendrait à peu près : « M'quis', vos b'x yeux m'font m'ri d'mou », ndis que le « renversement par mouvement contraire » fournirait pproximativement : « Quisemar, beaux vos me yeux mour font amirour », et le mouvement rétrograde » exactement : « Rouad riroum tnofem xeuy xeaueb sov, Esiuqram ». Pris à la tre, c'est à cela que nous conduit inévitablement l'exemple de . Cocteau, si nous en usons logiquement pour transcrire les ases successives du « développement » de Bach. J'avoue lui andonner le soin de décider s'il s'agit là du « développement de rme » ou du « développement d'idée » qu'il distingue. Mais, outre e *omnis comparatio claudicat*, M. Cocteau a parlé en « littérar » qui ne connaît la fugue que de nom et le « développement » Bach que peut-être par les confidences d'un ami facétieux ou dide. En réalité musicale, tout développement est toujours, s ou moins, à priori, un « développement de forme », puis- la forme même de la composition en dépend dans son enble. Et le « développement » de Bach l'est plus que tout autre, sque les formes traditionnelles qu'il employait lui en imponnt l'ordre, la marche et jusqu'aux éléments entre lesquels il

ne lui était loisible que de choisir. Au fond, la forme préétablie détermine si strictement, ici, l'enchaînement de son contenu, que le terme propre serait, non pas « développement », mais plutôt « processus ». Mais on peut dire aussi que tout « développement » n'en est pas moins également un « développement d'idée » par les modifications qu'y subissent les « idées » musicales ou thèmes. A cet égard, le « développement », chez Bach, est encore en genèse, et même quelque peu en retard sur son époque, où naissait justement la « forme-sonate » bithématique avec, au centre, une « fantaisie libre » sur les thèmes de l'exposition. C'est cette « fantaisie libre » que représenta désormais et que représente aujourd'hui notre terme technique de « développement » pour lequel, à côté des vocables *Thematische Arbeit* et *Durchfaerung*, les Allemands ont très pertinemment conservé l'expression *freie Fantasie*. Cette « libre fantaisie »,quoique partie intégrante de la « forme », ne saurait guère compter essentiellement pour un « développement de forme », puisque son intervention affranchissait l'artiste de toute forme préétablie, en lui conférant toute latitude d'évoluer à sa guise, à son caprice, à sa « fantaisie » par la trituration des « idées » thématiques. Les éléments de ce « développement » et jusqu'à la fragmentation des thèmes, sont en germe dans les « divertissements » de la *Fugue*, et cela, non seulement chez Bach, mais depuis, cent ans auparavant, Frescobaldi. Il arrive même que, comme certains de ses contemporains ou devanciers, mais avec une incomparable puissance, Bach ait pressenti l'organisme de la « forme-sonate » en son eurythmie libérée. Deux chefs-d'œuvre dont M. Cocteau ignore plus que probablement l'existence, le prodigieux *Prélude* de la grande fugue d'orgue en *sol* mineur et le non moins extraordinaire *Prélude* d'orgue en *mi* ♭ de la *Klavier-Uebung*, annoncent génialement le « développement » plus complexe et décidément synthétique du final de la *Symphonie Jupiter*. Par ailleurs, la superposition des thèmes, dans les double, triple ou quadruple fugues, devient un procédé de « développement » exploité par Berlioz dans l'*Ouverture de Benvenuto* et la *Fête chez Capulet*, par Wagner dans *Tristan*, *les Maîtres-Chanteurs* et la *Tétralogie*, et depuis par bien d'autres. Ce « développement thématique » qui, si les mots ont un sens, ne peut être qu'un « développement d'idée » fut le « développement » de Haydn et de Mozart.

— et aussi de Beethoven. De sorte qu'en taxant de « développement de forme » le « développement » de Beethoven, et celui de Bach de « développement d'idée », M. Cocteau avance précisément le contraire de ce que l'examen démontre. S'il advient nonobstant, en effet, que Beethoven soit « fastidieux lorsqu'il développe », — quoique cependant pas toujours, témoin le « développement » de l'*Appassionata*, — c'est que, pour le sourd qu'il était, la musique n'est alors qu'un « moyen » au service d'une mentalité romanesque, et son « développement d'idée » nous « dit » alors, non pas ce qu'imprima M. Cocteau, mais : « Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. Femmes, femmes que la nature créa pour notre supplice, qui punissez quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous craint, dont la haine et l'amour sont également nuisibles... Beauté,... être ou chimère inconcevable, abîme de douleurs et de voluptés !... O Julie !... » Naturellement, si on n'est pas à l'unisson, si on souhaite et attend « de la musique avant toute chose » et même rien que « de la musique », on est déçu, et trop souvent, chez Beethoven, et pour bien des raisons purement musicales dont l'origine fut la disgrâce sensorielle dont son infirmité l'accablait. J'ai tenu à répondre sérieusement à M. Cocteau, — encore que sommairement et, partant, superficiellement, car il ne serait pas trop d'un gros livre pour analyser congrument le « développement » chez Bach, — parce que je ne crois pas impossible qu'il ne soit plus sincère, en son tréfonds, que ses boniments n'en ont l'air, et qu'il ne finisse par se persuader qu'il est tout de même préférable de connaître les choses dont on prétend parler. Prétendant parler de musique, il lance des arrêts sans appel ou édifie des idées générales d'après des impressions subjectives visiblement les plus confuses. Dans son *Coq et l'Arlequin*, il ne craint pas de ratiociner sur la « brume » wagnérienne, appliquant sereinement le nébuleux de sa perception personnelle à la musique la plus précise qui peut-être ait jamais été ; de quoi la mélodie se grave inconsciemment dans la mémoire comme un trait de burin sous l'acide et indélébile entre toutes ; dans laquelle, de l'art musical tout entier, il est le plus impraticable de changer une note, à l'harmonie comme au mélos, sans la défigurer et qu'on s'en aperçoive aussitôt. C'est ainsi que l'honnête rôtisseuse de la Reine-Pédauque trouvait l'oraison de Sainte-Marguerite « difficile à

lire, parce que les mots en étaient tout petits et à peine séparés ». Du moins savait-elle pourquoi et indiquait-elle que « le petit caractère lui tirait les yeux hors de la tête ». M. Cocteau, lui, insiste imprudemment sur « la longueur » de l'œuvre de Wagner et « l'ennui » qu'il en éprouve, sans paraître soupçonner un instant que cet avis et ce résultat ne proviennent peut-être de son incapacité d'exercer longtemps son attention, faiblesse ordinaire aux vieillards et l'un des plus troublants symptômes d'imminente anémie cérébrale. Au risque d'essuyer son mépris, oserai-je dévoiler à M. Jean Cocteau que bien souvent, après avoir relu, peut-être pour la centième fois, *Tristan* ou *les Maîtres-Chanteurs*, j'en recommence immédiatement la lecture avec un plaisir aussi vif et un intérêt toujours nouveau. Au surplus, j'en pourrais dire autant pour *le Clavecin bien tempéré* ou la *Messe en si* de Bach, le *Miserere* de Josquin, le *Trio* de M. Maurice Ravel et, d'ailleurs, à peu près tous les chefs-d'œuvre de l'art musical. Car on se lasse de tout excepté de connaître, et c'est ainsi qu'il faut agir pour tâcher de connaître un peu. On n'a pas lu ce qu'on n'a pas relu et, on a beau le relire et relire, on n'a jamais approfondi et épuisé un vrai chef-d'œuvre. Mais ces explications m'ont entraîné plus loin que je ne supposais. Je continuerai la prochaine fois.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition de Tableaux ; galerie Georges Petit. — Exposition de peintures de M. Fix-Masseau ; galerie Georges Petit. — XIe salon de la Société des Artistes décorateurs ; musée des Arts décoratifs. — Exposition de M. et Mme Paul Deltombe ; galerie Druet. — Exposition Edmond Heuzé ; galerie Pesson.

A l'Exposition de tableaux, galerie Georges Petit, une belle série de Raffaëlli. L'art de Raffaëlli est profondément émouvant par la franchise de son vérisme, par son éloignement de toute déformation et le refus de toutes les facilités et de tous les effets anecdotiques que l'on peut tirer de cette violence faite à la nature. Un tableau de Raffaëlli dégage toute la puissance du vrai, capté dans le jeu le plus compliqué de ses nuances ; cet art est un miroir qui réfléchit toutes les lignes et note tout le charme des apparences. Le sujet est complètement maîtrisé et c'est tout le style, sous ce procédé, qui lui est si souvent fâcheux, la stylisation. Raffaëlli n'émonde pas ; réduire n'est pas traduire. Dor

ner simplement la teinte générale d'un terrain, d'une architecture, d'une atmosphère, ce n'est point la transcrire; c'est l'abréger, c'est y faire allusion. Le devoir de l'art est de faire surgir toute l'impression qui ne se fait point seulemen par les grandes lignes, mais par le détail, par le jeu des luminosités. Ce n'est qu'en tenant compte des harmonies dans la finesse de leurs nuances qu'on parvient à la vérité esthétique; aussi un tableau de Raffaëlli, un paysage ou un bouquet, par sa complexité ordonnée, se saisit admirablement de l'émotion esthétique en en indiquant toutes les facettes. De là cette sensation de plénitude, de simplicité complète, de vérité sans artifice que lui confèrent sa puissance de vision analytique en même temps que la plus savante et la plus individuelle des techniques. Cette force du grand art s'affirme dans le *Chemineau*, dans des portraits, dans cette vision de Menton, dans ces bouquets qu'expose J.-F. Raffaëlli. Ce *Chemineau*, où le peintre reprend un des thèmes favoris de sa jeunesse, fait penser à cette intuition profonde et nouvelle du dessin qu'on prête à Hokousaï d'avoir, après tant de belles œuvres, ressenti au soir de sa vie. Ce chemineau qui se hâte, autant que le lui permettent les années, dans un paysage adorable et miséreux, où la beauté d'un ciel printanier illumine le coin plat de banlieue, ne s'adresse, pour émouvoir, à aucun sentiment dramatique; il ne plaide point pour la misère; il n'a point de romantisme; il n'est pas haillonneux, il n'est poin ttriste : c'est le pauvre diable un peu bouffi, inconscient, couvert de vieilles frusques, exerçant quelque vague commerce, dont les denrées quelconques s'accumulent dans son panier. Cette simplicité de la présentation accumule sur lui la notion du poids de la force des choses. Il le supporte allègrement, pour habitude; c'est la loque inconsciente, machinalement organisée. Sa démarche autant que sa physionomie est révélatrice de son état social autant que de son mode d'intelligence et le personnage infiniment suggestif d'être une indéniable apparition de réalité. Trois portraits disent les mentalités des modèles, dont celui du sculpteur Bartholomé et surtout celui de Gustave Geffroy, saisi en un moment de méditation, au moment d'écrire; la réflexion afflue aux yeux clairs, la simplicité du mouvement concourt à la forte expression du visage. Le petit paysage qui s'appelle le *Pont de pierre* est un chef-d'œuvre par l'arabesque des détails colorés, par l'harmonieuse mosaïque des tons. La vieille rue de Menton apporte

une sensation complète d'ombre chaude, de lumière pesante. Des corbeilles de fleurs, des guirlandes, des anthémis, des dahlias, des glaïeuls sont infiniments gracieux et font cortège à ce *Gros Bouquet*, si robuste dans ses fleurs, et si fin dans les branchages qui le terminent et le délimitent.

A la même exposition, un carton de tapisserie d'Henri Martin fait jouer dans une belle harmonie solaire les humbles qu'Henri Martin aime à peindre. C'est une belle page que ce *Bassin fleuri* si riche de couleurs, si orné, en contraste avec l'âpre fond du décor, ce paysage brûlé et sévère des pays du Tarn. Le *Devant de Porte*, d'un grand luxe floral appuyé aux tons roux et dorés de la pierre, est d'une belle couleur. Ernest Laurent a deux portraits d'une grande finesse, dans cette musicalité des tons qui est sa marque, avec ces précisions précieuses d'un joli détail de la chair, où il appuie avec tant de discrétion heureuse, quand le sujet l'indique. Parmi les Le Sidaner qui, sans cesser d'être solides, accentuent le charme émotionnel que le peintre excelle à rendre, *les Marches du Trianon sous bois* très détaillées, traitées à la façon d'un mosaïque précieux de ligne, dans des accords de tons très délicats, sont un tableau charmant. Les eaux jaillissent bien et le décor de feuillures est infiniment délicat dans le *Bassin des enfants*, à Versailles, de Maurice Lobre. Henri Duhem évoque les clartés radieuses du soleil septentrional dans le beau décor des villes du Nord, aujourd'hui dévastées. *L'Epine rose* à l'hôpital Saint-Jean d'Arras suggère toute une tranquille atmosphère, un peu monacale, égayée par le beau développement arborescent, qui joue joliment sur le ton de pierre blanche de l'édifice. Il y a du mouvement dans la *Préparation du dimanche* en Bretagne de M. Lucien Simon, plus de mouvement que de caractère. M. André Dauchez accuse fortement des détails de route, des atmosphères grises et tourmentées et comme l'inquiétude triste des paysages riverains de la mer.

Parmi des marines, des entrées de ports, M. Ulmann présente un tableau anecdotique : la *Part du Chef*, dont le décor bien traité dépasse en importance le sujet ; alors pourquoi ce sujet relégué sur un coin de la toile? Enfin... c'est une tentative! Sculptures de Mme Bernières-Houraux, de caractère sobre, de M. Sagoffin, tourmenté, de Fix-Masseau, harmonieux. Dans une petite salle de la galerie Georges Petit, Fix-Masseau installe nombre de pein-

ures, des tableaux de fleurs pour la plupart. On y trouve un beau nodelé, des couleurs vives, un grand sens de la mise en place, in faire robuste, un peu appuyé ; les émaux des poteries, les aques des consoles sont solides et brillants. La recherche d'un ittoresque joli se décèle dans la peinture de cet artiste comme lans sa sculpture.

§

Au musée des Arts décoratifs, **onzième salon de la Société des Artistes décorateurs**. Ce onzième salon n'est as très différent du dizième, qui ressemblait au neuvième. Les entatives de renouvellement soit par l'introduction de nouveaux léments, soit par le renouvellement personnel des vétérans de ce alon sont restreintes. N'allez pas conclure qu'il est sans intérêt, ar nous avons d'excellents artisans, et parmi ces meilleurs quelues-uns sont présents et assez largement représentés. Habituelnent la salle centrale était réservée aux vitrines, et les salles laérales aux installations mobilières.

Cette année ce sont les stands qui occupent la salle centrale, ce ui donne à l'entrée de l'exposition un aspect légèrement de catafalue, mais l'orée dépassée, encore qu'il résulte un peu d'impression e recueillement bien inutile, dans cette allée de chambres désertes, ut cela est assez pimpant de coloration, et les peintres égaient en des surfaces décoratives. Les meubles sont cherchés dans des lorations harmonieuses, souvent un peu sombres, à vernis auds. Un salon tout doré de M. Paul Follot fait songer à la reté du meuble doré chez presque tous nos meubliers, parmi quels il faut citer M. Jallot, qui a du goût et du style. M. Bard pour un emploi assez heureux de la marqueterie, M. Dufrêne, ujours somptueux et élégant, M. Bagge pour une nursery en s peint aux tons frais, M. Francis Jourdain, M. Fernand Nathan, le Ory Robin avec un studio harmonieux, M. Lambert avec un inet d'amateur : un meuble ingénieusement orné d'un bois vé de M. Schmied ; l'effet pourrait être très heureux avec plaque de bois gravée d'un style moins touffu ; mais le bois M. Schmied en lui-même, est fort intéressant, et c'est là le nt de départ d'une collaboration de l'artiste au mobilier, qui rrait donner lieu à des œuvres remarquables. Nos ferronniers en forme. Emile Robert, comme Brandt. Majorelle montre bonne série de verreries ferronnées, c'est-à-dire avec le support

métallique conçu comme ornement et nouant des arabesques aux parois de verre. Cela peut donner des effets décoratifs, surtout dans les grands formats.

A la verrerie, Lalique et Marinot, dont les méthodes, contrastent ; Lalique, très classique, ne demande d'effets qu'à la transparence et à la forme, au galbe, au détail ornemental formulé par des ajourements, par le dessin, par des légèretés. Des flacons très gracieux avec des bouchons épanouis en forme de fleurs ou de flammes sont ainsi obtenus. Un plat présente à sa bordure un cortège de nymphes au gracieux alanguissement et c'est d'une impression charmante.

Marinot convie la couleur à l'ornementation de ses vases, de ses verres, de ses carafes. Ses recherches de forme, quand il innove, sont ingénieuses. Il délimite sobrement la place de la couleur sur l'objet décoré, et cette couleur il la préfère éclatante Dans le travail d'un verre à boire, le cabochon est remplacé par de émaux à sujets et le goût d'artiste de Marinot fait triompher cett tentative difficile par l'intérêt des figurines.

En opposition à Lalique et Marinot, les pâtes de verre d Decorchemont cherchent leur intérêt dans la coloration de l masse, ce qui est aussi d'une bonne technique. De spirituels papie peints portent la signature de Laboureur. Il y a de beaux bijou de Charles Rivaud, d'un style solide et classique, des vitraux M. Gruber, décorations florales bien conçues, des transcriptio de caprices modernistes de Cappiello, heureuses. A la céramiqu M. Chaumeil, M. Decoxe, M. Lachenal, très varié et bien inspi M. Lenoble, M. Avenard, bon coloriste. M. Marius Michel re d'un mode un peu solennel le cours de danse fin de siècle de Lo Legrand. M. Kieffer a du style dans ses reliures. La vitrine de liures de M. Pierre-Emile Legrain est fort intéressante par heureuse disposition des éléments colorés, des caractères du tit par un certain hiératisme sans froideur, par la tranquillité de l' gance générale.

Nombre de peintres ou de sculpteurs concourent à l'expositi soit par des frises, soit par des tableaux accrochés dans les sta pour combler la décoration murale, par de la petite sculpture

Albert Marque expose un délicieux groupe d'enfants taillé la pierre. Mlle Bass, une Léda (terre cuite) de la plus noble s tesse et d'une ligne très pure. Une frise de Peské, des tableau

Mme Boullard des Coras, deux beaux paysages décoratifs de Jeanès. M. Claudius Denis constelle un papier peint de médaillons constitués par l'allure légère de trois dames en toilette moderne ; c'est heureux et neuf. M. Roger Deverin signe un bon panneau décoratif et des reliures d'un joli caractère. Les émaux de M. Jouhaud sont charmants ; ce sont des tableautins sans mièvrerie avec de bonnes études de décor intérieur ou de terrains et d'une matière somptueuse.

§

Galerie Druet, exposition de M. et Madame **Paul Deltombe**, tableaux, cartons de tapisserie, réalisation en tapisserie qui sont l'œuvre personnelle de Madame Deltombe. Ces tapisseries sont du meilleur goût, dans les colorations les plus franches et les plus vives.

Peintre, Paul Deltombe est d'un optimisme souriant. Ses fêtes pastorales, la fête païenne qu'est son *nu couronné*, n'admettent pas les ombres. C'est d'une richesse de couleurs, un peu touffue, avec une prodigalité intéressante de détails ornementaux d'un beau luxe et très attrayante.

§

Galerie Pesson, exposition **Edmond Heuzé**, une série de masques violemment peints sur fond sombre, parmi des objets usuels : verres ou paquets de tabac, pres de boules de pain ; un grand paravent très décoratif.

M. Edmond Heuzé est un excellent peintre. On a pu s'en convaincre devant des toiles qui ne furent pas présentées à cette exposition. Celles-ci, très intéressantes, picturalement, et dans les détails, donnent une impression d'ensemble un peu cahotée. Le vouloir du peintre n'apparaît pas très nettement, mais on a l'impression nette d'un artiste de valeur et de pensée hardie.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le Musée du Costume. — Les erreurs du Musée de Cluny. — Les collections d'art impériales d'Autriche ; les reprises italiennes ; l' « impérialisme français ». — Memento bibliographique.

Un nouveau musée a été inauguré à Paris, 32, rue Beaujon, le 23 janvier dernier : le **Musée du Costume.** C'est une création de la Société de l'histoire du costume fondée en 1907 par les

peintres Maurice Leloir et Detaille et le regretté Maurice Maindron en vue de constituer, par voie de dons ou d'achats, un musée historique des anciens costumes français, et qui avait marqué ses débuts par une très intéressante exposition, dont nous avons rendu compte ici même (1), au Musée des Arts décoratifs en 1909. La réalisation du louable programme qu'elle s'était tracé a subi depuis cette date bien des vicissitudes : après avoir espéré pour ses collections l'asile de l'Orangerie du Sénat quand le Musée du Luxembourg l'évacuerait pour s'installer dans l'ancien séminaire de Saint-Sulpice, elle avait accepté avec enthousiasme l'offre que Detaille lui avait fait de son hôtel du boulevard Malesherbes avec les costumes militaires qu'il contenait. La déception fut grande, quand on sut que l'artiste, par son testament, léguait hôtel et collections à l'Etat. Il fallut prendre d'autres dispositions. Puis la guerre éclata. L'armistice venu, on se remit en campagne et l'activité des fondateurs et, en particulier, de M. Maurice Leloir, réussi à trouver enfin l'abri cherché depuis dix ans : la mort du peintre Madrazo laissait libre, rue Beaujon, un petit hôtel qui fut lou aussitôt par la Société et où celle-ci installa aussitôt tout c qu'elle put — environ un tiers, car le local n'est pas grand — d ses collections, le reste devant être montré successivement dan des expositions qui se renouvelleront de six mois en six mois en attendant une installation définitive dans une demeure plu vaste. Un de nos confrères, M. André Rousseaux, a suggéré (2 dans le cas où la Société de l'histoire du costume réussirait, comm il est très désirable, à se faire adopter par la Ville de Paris, u emplacement idéal : le vieil hôtel de Sens, qui se prêterait inf niment mieux à cette évocation du passé qu'à l'installati qu'on y projette, paraît-il, d'un musée du Travail. Souhaito que ce vœu judicieux puisse se réaliser : ce musée définitif costume serait, pour le grand public, comme pour les enfants d écoles, la plus attrayante des leçons d'histoire.

Jouissons, en attendant, de ce qui nous est offert rue Beauj Cette première exposition est d'ailleurs des plus attrayantes ; o plaisir à y suivre l'évolution du costume en France à partir Henri II jusqu'à l'époque de la Restauration et du règne de Lo Philippe, en des spécimens bien choisis habillant des man

(1) V. *Mercure de France*, 1er septembre 1909, p. 168 et suiv.
(2) Dans l'*Action française*, 23 janvier 1920.

quins aux attitudes naturelles et aux physionomies vivantes qui n'ont rien de l'aspect compassé et mort des figures de cire habituelles : on voit qu'un artiste a présidé à cette reconstitution. Successivement (en commençant par les salles du second étage) défilent sous nos yeux, ingénieusement présentés, les riches costumes de la cour des Valois et du règne de Henri IV, parmi lesquels des hommes d'armes habillés de buffle et coiffés du morion mettent une note plus rude ; ensuite les sobres élégances du règne de Louis XIII, puis les héroïnes de la Fronde, les brillants officiers et gentilshommes de la cour du Grand Roi ; enfin, au premier étage, une riche série de robes et d'habits brodés Louis XV et Louis XVI, de délicieuses figures, contemporaines de la Pompadour et de Marie-Antoinette, les costumes du Directoire et du Premier Empire, à la solennité desquels succède la simplicité des robes 1830, — élégances délicates, tour à tour austères ou pimpantes, avec lesquelles fait constraste la gravité un peu lourde d'un bourgeois et d'une dame de Nuremberg vers 1628, amorce d'une section étrangère qui comprend, en outre, une série assez abondante de costumes vénitiens (parmi lesquels une robe de doge) et espagnols.

§

En parlant dans notre dernière chronique du nouvel arrangement, parfois peu heureux, des collections du **Musée de Cluny**, nous avions signalé, pour qu'on les corrigeât, certaines erreurs relevées au passage. Ces remarques nous ont valu de la part d'un lecteur érudit, amoureux de ce beau musée, M. Paul Dupuy, une lettre qui nous signale bien d'autres négligences : « Dans la vitrine des objets nouveaux, la statuette en jais, art espagnol du [illegible]e siècle, est étiquetée « Saint *Jean* de Compostelle ». Peut-être est-ce une faute du scribe qui fait les étiquettes. Mais qui surveille et corrige le scribe ? Et une bourde pareille ne déshonore-t-elle pas l'administration d'un musée ? — Dans la même salle où se trouve cette vitrine il y a, en entrant, à droite, une statue d'évêque en bois, debout derrière deux tonneaux et versant du vin dans l'un d'eux. C'est évidemment une figure d'un *Pressoir mystique*. Elle est étiquetée : « Saint Nicolas », dont tout le monde sait que les accessoires sont un baquet avec trois enfants. » L'auteur de la lettre ajoute qu'il a signalé l'erreur en 1914 au conservateur ; mais celui-ci ne s'est pas soucié de tenir compte de

cette observation et il continue de baptiser ses saints au petit bonheur. « Si l'on se donnait la peine d'éplucher ce musée, que n'y trouverait-on pas ? » ajoute M. Paul Dupuy. « On comprend que la direction ne soit pas tentée d'en donner un catalogue. Mais on est un peu honteux de penser que notre musée du moyen âge est dans de telles mains. » C'est tout à fait notre avis. M. Dupuy avait en outre signalé l'état lamentable des deux statues de *La Marne* et de *La Seine*, épaves de l'ancienne porte Saint-Antoine, jadis acquises par Beaumarchais, et qui achèvent de tomber en ruine dans le jardin, près de la rue de Cluny. « Or, elles sont de Germain Pilon, et, dans leur délabrement, d'une beauté émouvante qu'il s'agirait de sauver. » D'autres beaux morceaux de sculpture du moyen âge, exposés également dans ce jardin où ils mettent assurément une note pittoresque, mais où ils sont envahis par le lierre et rongés par les intempéries — sont dans le même cas. Ne pourrait-on placer les plus remarquables, ainsi que les deux groupes de Germain Pilon à l'intérieur du musée ? Mais notre voix sera-t-elle mieux entendue que celle de notre correspondant ?...

§

La place nous a manqué dans notre dernière chronique pour parler de la mission, composée de délégués de nos musées nationaux, envoyée en Autriche par le gouvernement français pour inventorier et estimer les **œuvres d'art appartenant à l'Etat autrichien**. Voici quels ont été l'origine et les résultats de cette mission :

Le gouvernement autrichien, pour se procurer les ressources financières destinées à acheter des denrées de première nécessité, s'était adressé, il y a quelques mois, à la Hollande, en lui offrant de négocier un emprunt dont le gage eût été constitué par les œuvres d'art conservées dans les anciens palais et châteaux impériaux, et il avait même eu la pensée de vendre quelques-unes de celles-ci. Alarmées de ces dispositions, les puissances alliées envisagèrent les moyens de se substituer à l'Etat neutre et, invoquant l'article 196 du traité de paix, qui fait du mobilier national autrichien le gage de la dette de l'Autriche envers les puissances de l'Entente et exige le maintien de ce gage entre les mains du débiteur, elles jugèrent nécessaire de faire établir un inventaire exact de ces œuvres d'art. La mission française, délé-

ruée par la Commission des réparations et composée de MM. Raymond Kœchlin, président de la Société des Amis du Louvre, chef le la mission, Jean Guiffrey et Louis Demonts, conservateur et onservateur adjoint des peintures au Musée du Louvre, Gaston ligeon et Carle Dreyfus, conservateur et conservateur adjoint des bjets d'art au même musée, partit au commencement de janvier our Vienne et est rentrée à Paris à la fin de février. Elle a inventorié et évalué les œuvres d'art de toute espèce (sauf les antiques, les nédailles, les armures, les collections d'instruments de musique t les livres, dont l'inventaire a été confié aux missions anglaise, méricaine et italienne) renfermées tant dans les musées et collecions publiques de Vienne (Musée d'histoire de l'art, Académie le beaux-arts, Musée d'art industriel, Bibliothèque impériale, ollection Albertina) qu'à la Hofburg de Vienne, au trésor de sa hapelle, à l'ancien Trésor impérial, et dans les châteaux de Schœnrunn, de Laxenburg, de Salzburg, de Hellbrunn, d'Innsbruck, 'Ambras et d'Eckartsau. La partie la plus importante des ancienes collections privées impériales est la série des tapisseries, au ombre d'environ 900, parmi lesquelles une suite de *Diane* d'après Primatice, une autre ayant pour sujet les *Métamorphoses* '*Ovide*, une admirable tenture à médaillons sur fond rose 'après Boucher, avec mobilier similaire (à la Burg de Vienne), : un grand et incomparable tapis de Perse en soie et or ayant omme sujet une chasse aux fauves.

Il ne résulte pas de ces opérations que les Alliés vont se partaer les collections d'art autrichiennes et que nous verrons quelue jour la *Fête de tous les Saints* de Dürer accrochée dans Grande Galerie du Louvre et sa *Passion verte* de l'Albertina corporée à notre cabinet des dessins. Succédant à la néfaste paix protestante », si vigoureusement et si justement flétrie ici ême par M. Georges Batault (1), qui, tandis qu'elle ménageait llemagne la principale coupable, et même la Hongrie, dont la in occulte dirigea sans doute l'attentat d'où sortit la guerre, rifiait si impitoyablement la malheureuse Autriche et la réduit à cet état de misère qui justement lui a fait songer à tirer ofit de ses richesses artistiques, un tel partage apparaîtrait utant plus monstrueux que l'Allemagne n'a pas été plus

(1) Voir *Mercure de France*, 1er mars 1920, p. 319 : *Le nouveau déséquibe européen.*

frappée dans ses trésors d'art que dans sa puissance politique. N'est-on pas dès aujourd'hui — ainsi que nous l'écrivait un conservateur du Louvre — révolté d'un tel contraste : les collections d'art français des Hohenzollern, que nous pouvions légitimement réclamer — et que nous aurions dû obtenir, sans la faiblesse de nos plénipotentiaires cédant au *veto* de M. Lloyd George — en expiation et en réparation bien faible des sauvages destructions opérées sur notre sol par les armées allemandes, attendant paisiblement, dans l'ombre des palais de Potsdam et de Berlin, respectées par la république allemande, le retour de leurs anciens maîtres ; celles des Habsbourgs, au contraire, confisquées par l'Etat autrichien et menacées de dispersion le jour où celui-ci n'aurait plus d'autre moyen de paiement ?... Une première atteinte a d'ailleurs été portée à ces collections d'art de la Maison d'Autriche dès le lendemain de l'armistice : sans s'attarder aux scrupules qui nous avaient fait attendre l'approbation du Conseil suprême des Alliés, l'Italie a jugé bon de se servir toute seule et, en dépit des protestations du gouvernement autrichien, s'est emparée d'autorité des œuvres d'art qu'elle revendiquait à différents titres : 90 tableaux de l'Académie des Beaux-Arts, 66 du Musée d'histoire de l'art, et 56 manuscrits et incunables de la Bibliothèque impériale (1). Cependant c'est nous qui, après avoir, *pour le salut de tous*, supporté durant toute la guerre le plus violent effort de l'ennemi et, de ce fait, avoir vu nos plus riches régions dévastées, nos villages anéantis, nos mines comblées, nos monuments détruits, sans obtenir en revanche aucune des réparations auxquelles nos immenses pertes nous donnaient droit, alors que nos chers alliés anglais, américains, italiens tiraient de la victoire de Foch tous les avantages qu'ils souhaitaient, et même davantage, c'est nous qui aujourd'hui sommes accusés d'impérialisme par ceux que nous avons sauvés du joug de la barbarie teutonne et pour qui, en face d'une Allemagne plus unifiée que jamais et

(1) Consulter, au sujet de cette confiscation, la brochure de protestation publiée l'an dernier à Vienne par MM. Hans Tietze, de l'Institut d'histoire de l'art et de la Commission des monuments de l'Etat autrichien, et Max Dvorak, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Vienne : *Die Entführung Wiener Kunstwerken nach Italien* (*L'enlèvement et le transport en Italie des œuvres d'art viennoises ;* Vienne, A. Schroll, éd. ; in-8, av. 16 planches) où sont reproduites les principales de ces œuvres : tableaux d'Antonello de Messine, de Carpaccio, de Cima da Conegliano, de Tintoret, de Vivarini, de Jérôme Bosch, etc.

[...]due plus insolente par notre isolement progressif, nous som[...]s obligés de monter la garde sur le Rhin !

[M]EMENTO. — L'éditeur Edouard Champion vient de faire paraître le [tro]isième volume du *Dictionnaire des sculpteurs de l'école française [du] dix-neuvième siècle*, commencé en 1914 par M. Stanislas Lami, et [qui] fait suite aux cinq volumes du précieux répertoire consacré par ce [mê]me auteur successivement aux sculpteurs de l'antiquité, du Moyen [Âge] et de la Renaissance, du règne de Louis XIV et du dix-huitième [siè]cle. Ce tome III (in-4, 496 p.; 20 fr.) s'étend de la lettre G à la lettre [...] inclusivement et offre, comme les précédents, la plus abondante et [la] plus sûre documentation sur la vie et l'œuvre de nos sculpteurs : [cha]que artiste est l'objet d'une notice détaillée comprenant un résumé [de] sa carrière et une liste chronologique de ses productions, avec l'indi[cat]ion des Salons et expositions où elles ont figuré, des études dont [elle]s ont été l'objet, etc. C'est, pour les historiens d'art et les collec[tio]nneurs, un précieux instrument de travail et de recherches.

[À] lire : dans la *Gazette des Beaux Arts* du mois de janvier, une sa[van]te étude ornée de 17 reproductions, dont une planche hors texte, de [M.] Louis Demonts, conservateur adjoint au Musée du Louvre, sur le [pré]cieux album de dessins de Rembrandt offert récemment à ce musée [par] M. Bonnat et que nous avons signalé ici (1) ; — dans le *Bulletin [de] l'art ancien et moderne* du 10 janvier, un intéressant article de [M.] Paul Jamot sur l'aménagement primitif, en 1849, du Salon Carré du [Lou]vre qu'on appelait alors le Grand Salon, par le peintre Jeanron, [alo]rs directeur du musée : il avait voulu en faire le lieu de réunion [des] chefs-d'œuvre des écoles étrangères, et il est piquant de constater [que] le récent remaniement de ce même Salon Carré n'a été qu'un [reto]ur à ce principe, qui fut alors loué chaleureusement par Mérimée [dan]s la *Revue des Deux Mondes* ; — dans la *Revue de l'art ancien [et m]oderne* du 10 mars, un article où le peintre Ernest Laurent juge [en a]rtiste ces nouveaux aménagements du Louvre et leur accorde les [lou]anges qu'ils méritent.

AUGUSTE MARGUILLIER.

[...]NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

[L]es vers latins de Baudelaire. — Chez un grand [...]e tout est digne d'attention, surtout lorsque ayant condensé [...]vre de son imagination en deux volumes de poèmes, prose [...]ers, ce poète n'a voulu nous donner que l'essentiel et l'accom[...] Sans doute la pièce latine intitulée *Franciscae meae laudes* [...] qu'un amusement, d'aucuns diront une amusette. Baude-

(1) V. *Mercure de France*, 1er juin 1919, p. 541.

laire lui a fait place dans les *Fleurs du Mal*, et cela suffirait pour justifier un commentaire respectueux. Nous avons une autre preuve de l'importance qu'il attachait à ce petit ouvrage : il en cite lui-même deux vers dans son étude sur Thomas de Quincey. Avec un accent qui sonne comme un écho de souvenirs et de regrets personnels, il décrit l'enfance de son héros dans une atmosphère de grâce et d'intimité féminines, « *dulce balneum suavibus unguentatum odoribus* », et il admire « cet appareil ondoyant, scintillant, parfumé » qui « fait les génies supérieurs ».

L'auteur de *Franciscae meae laudes* a pris la peine de nous expliquer ses intentions, non seulement par le sous-titre : *Vers composés pour une modiste érudite et dévote*, mais par un « avis au lecteur ». Comme tout ce que Baudelaire nous a laissé dans l'ordre de la critique, ces quelques lignes contiennent des vérités non communes sous une forme ingénieuse et paradoxale. Elles vantent « la langue de la dernière décadence latine », ses vertus subtiles, ses maladresses charmantes, sa « grâce sauvage et baroque », sa mysticité passionnée. Cet éloge, alors peu banal, évoque par avance le livre célèbre de J.-K. Huysmans, *A Rebours*. Des Esseintes n'a-t-il pas emprunté quelques-uns de ses goûts en littérature à la modiste de Baudelaire, — si nous tenons, sur la foi du poète, cette jeune dame pour capable de lire les stances rimées à sa gloire? Elle y eût été aidée sans doute par une intuition dont ne manquent presque jamais les femmes et qui leur fait deviner ce qu'elles ont intérêt à savoir. Tous les lecteurs n'étant pas doués de la même faculté mystérieuse, on ne trouvera peut-être pas superflu l'essai de traduction que je propose :

Sur des cordes nouvelles je te chanterai,
ô jeune vigne, qui te plais
dans la solitude du cœur !

Sois couronnée de guirlandes,
ô créature exquise
par qui s'effacent les péchés !

Comme en un bienfaisant Léthé,
En toi je puiserai les baisers,
En toi qu'imprègne une force magnétique.

Tandis que l'ouragan des vices
Bouleversait tout chemin,
Tu apparus, ô divinité,

Comme l'étoile salutaire
Au milieu des amers naufrages.
— Je suspendrai mon cœur à tes autels.

Piscine pleine de vertu,
Fontaine de jeunesse éternelle,
Rends la voix aux lèvres muettes !

Ce qui était souillé, tu l'as brûlé,
Ce qui était grossier, tu l'as poli,
Ce qui était débile, tu l'as fortifié.

Pour ma faim auberge,
Dans ma nuit lanterne,
Toujours selon la sagesse gouverne-moi !

Mets donc en moi force sur force,
Doux bain parfumé
De suaves odeurs !

Autour de mes reins brille,
O cuirasse de chasteté,
Eau de feu séraphique ;

Patère étincelante de pierreries,
Pain salé, tendre nourriture,
Vin divin, ô Françoise !

Baudelaire avait fait de bonnes études. C'est pour une pecca-le contre la discipline, pour une obstination de fierté juvénile se révélait déjà l'indépendance ombrageuse de son caractère, non pour paresse ou insuffisance, qu'il fut, à la veille de son ccalauréat, expulsé du lycée Louis-le-Grand. Il ne brillait pas ins dans les vers latins que dans le discours français.

Cependant ce ne sont ni les exercices du collège ni les modèles ommandés par l'enseignement de l'Université dont s'inspira oète, lorsque, dans la pleine liberté de son talent et bravant cusation de pédantisme, il eut la coquetterie d'un jeu litté-e où plus d'un eût échoué. Virgile et Horace ne sont pour dans les louanges de la modiste, ni même, malgré ce que pourrait conclure de l'*Avis au lecteur*, saint Ambroise, Pru-ce ou Fortunat. Les hymnes ambrosiennes ou du type ambro-, *Æterne rerum conditor*, *Deus creator omnium*, *O lux a Trinitas*, les poèmes de Prudence et de Fortunat, *Salvete es martyrum*, *Vexilla regis prodeunt*, retiennent encore part des traditions classiques. Horace peut-être n'y eût pas

méconnu les lointains disciples de ses odes. On y voit poindre déjà une recherche d'assonance qui n'est pas limitée à la fin du vers. Le vers octosyllabique y domine. Néanmoins la prosodie a d'autres bases que la rime et le nombre des syllabes.

L'allusion de Baudelaire à « la langue de la dernière décadence latine » semble viser une époque où le latin, quoique dégénéré des antiques modèles, était une langue parlée aussi bien qu'une langue écrite, et n'avait pas encore rencontré la puissante rivalité des idiomes modernes. Tel fut le temps de Prudence et même de Fortunat. Mais ce ne sont pas les poèmes de Prudence ou de Fortunat qui ont fourni à Baudelaire sa métrique et son vocabulaire : c'est une poésie dont la technique est moins raffinée, l'inspiration plus simple. Au XIIIe siècle, le latin gardait le privilège d'un usage universel. Mais, souverain maître de certains domaines, principalement du domaine religieux, il ne faisait plus ailleurs que doubler la langue nationale de chaque pays, et la poésie latine se moulait déjà sur les règles naissantes d'une poésie française ou italienne.

La pièce écrite par Baudelaire n'est pas une hymne : c'est une *prose* ou *séquence*. Le nom de *prose* est significatif. Pénétrés de respect pour la littérature des anciens Romains, les premiers auteurs de ces chants ne se croyaient pas le droit de donner un nom plus ambitieux à des œuvres qui rejetaient l'antique prosodie. Il suffit de citer Jacopone de Todi, saint Thomas d'Aquin, Adam de Saint-Victor, sans parler de poètes restés inconnus, pour évoquer quelques-unes des créations les plus belles et les plus touchantes de la liturgie : *Dies irae*, *Stabat Mater*, *Adoro te*, *Lauda Sion salvatorem*, *Jérusalem et Sion*. Même quand elles ont été composées, comme le *Lauda Sion*, par le plus savant des théologiens, elles gardent un accent naïf d'où vient, pour une bonne part, leur charme d'éternelle jeunesse. Les subtilités qu'on y remarque, — allitérations, jeux de mots — se présentent naturellement à l'esprit populaire. C'est ici que s'applique le mot de Baudelaire sur « la grâce sauvage et baroque de l'enfance ».

La richesse de la rime, allant jusqu'au calembour, est un trait de cette poésie que l'auteur de *Franciscae meae laudes* a spirituellement imitée : *virtutis, juventutis, mutis ; — taberna, lucerna, guberna ; — Lethe, de te, magnete.*

Le type prosodique employé par Baudelaire, — tercets octosyl-

biques sur une seule rime — est des plus familiers à la mé-
noire des chrétiens : c'est celui du *Dies irae*. Le type du *Stabat*
du *Veni sancte Spiritus*, — tercets dont le troisième vers
me avec le troisième vers du tercet suivant est peut-être plus
équent encore. Baudelaire a certainement pensé aux plus célè-
res de ces proses. Le mouvement, le dessin de la strophe :

Quod erat spurcum, cremasti ;
Quod rudius, exaequasti ;
Quod debile, confirmasti ;

t visiblement inspiré de deux tercets du *Veni sancte Spiritus* :

Lava quod est sordidum ;
Riga quod est aridum ;
Sana quod est saucium ;

Flecte quod est rigidum ;
Fove quod est frigidum ;
Rege quod est devium.

La forme verbale *cremasti, exaequasti, confirmasti* est bien
ns le goût de la langue liturgique. On la trouve, même en de-
rs des pièces proprement lyriques, dans mainte oraison. Exem-
: « ... *Qui... per mortem tuam mundum vivificasti* (prière
la messe avant la communion). Souvent aussi elle éclate à la
du vers, comme dans le poème de Baudelaire, ayant l'avan-
ge de fournir cette rime polysyllabique chère aux liturgistes et
poètes latins du moyen âge. Ainsi rime un tercet du *Dies*
? :

Qui Mariam absolvisti
Et latronem exaudisti,
Mihi quoque spem dedisti.

audelaire s'est toujours proclamé chrétien et catholique. Dans
Fleurs du Mal, les contemporains ne virent que provocation,
oralité, cynisme, dérision, scandale. Ils ne voulaient pas
e à la foi du poète qui a écrit les trois pièces réunies sous le
commun de *Révolte*, et ils ne furent pas convaincus par la
qui, dans la première édition, précédait ces poèmes : « Fidèle
douloureux programme, l'auteur des *Fleurs du Mal* a dû,
rfait comédien, façonner son esprit à tous les sophismes
ne à toutes les corruptions... » Certes le « Satanisme » de
elaire nous semble aujourd'hui une des rares faiblesses d'un

grand esprit. Ce n'est qu'un masque, un masque fâcheux, mais un masque mal attaché. Nous voudrions effacer les froids blasphèmes du *Reniement de saint Pierre*, d'*Abel et Caïn*, des *Litanies de Satan ;* mais nous n'oublions pas les cris sincères et magnanimes épars dans tant d'autres poèmes :

> Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
> De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !
>
> . . . .
>
> Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
> Comme un divin remède à nos impuretés !

Si un doute persistait, comment ne céderait-il pas à des preuves que les contemporains ont ignorées, aux émouvantes confidences de *Mon cœur mis à nu* et des *Journaux intimes*. Personne ne peut soupçonner la sincérité de celui qui a écrit pour lui-même, pour lui seul, la belle prière où se montre l'élan d'une âme restée pure et généreuse au milieu des dévergondages de l'esprit et des écarts de conduite, une âme d'enfant sur laquelle les souffrances d'un cœur tourmenté d'homme projettent une ombre mortelle.

Les censeurs sévères taxent au moins d'inconvenance un ouvrage où l'amour humain, l'amour sensuel, emprunte son expression aux paroles et aux formules de la piété. Mais les textes imités par Baudelaire ne font pas partie des Livres sacrés, des Livres inspirés : ce sont seulement de belles prières composées par des hommes. De tout temps les amants se plurent à invoquer le secours du langage religieux à l'appui de leur tendresse. Dans le cas de Baudelaire il y a un jeu, un peu d'irrévérence, un peu de malice, nulle intention sacrilège. Si la faute existe, elle est vé-nielle et le jeu a de la grâce.

PAUL JAMOT.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Prisonnière des Bolchéviks. — Je rencontrai Mme Hélène Pacholska, infirmière de la Croix-Rouge polonaise, dans un hôpital de Varsovie. Petite, la physionomie bien polonaise aux traits menus, les yeux bleu clair comme lavés de larmes, les paupières rougies, telles celles du Christ de Lucas Kranach, l'expression calme et résignée d'une personne dont la mesure de souffrance est comble et que rien ne peut plus atteindre.

Quand je sus qui elle était et d'où elle venait je lui demandai de me raconter son histoire. Elle le fit très simplement et à plusieurs reprises, car ses moments de loisir sont rares. Voici son récit.

Je m'appelle Hélène Pacholska et je suis née à Varsovie. Mon mari était officier dans l'armée russe. Quand la guerre éclata il alla au front et je m'engageai dans la Croix-Rouge russe, car, alors, il n'existait pas de Croix-Rouge polonaise. Dès que j'eus passé mes examens, je fus envoyée au front de Volhynie. Peu après je tombai malade du typhus. On me transporta alors à Moscou.

Une fois remise je repris mon service. Je travaillais à la clinique du Dr Z[illegible]koff au cabinet de radiographie et en même temps j'étais affectée chez le professeur Martinoff à la salle de chirurgie. Plus tard, je passai à l'hôpital principal militaire où il y avait beaucoup d'infirmières étrangères, des Françaises et des Anglaises. Je faisais mon service dans le pavillon des maladies infectieuses, spécialement auprès des typhus exanthématiques. Je fus ainsi occupée pendant trois ans.

Je n'avais que de rares nouvelles de mon mari, mais je n'avais pas le temps de me tourmenter, car mon travail m'absorbait complètement. Pendant la révolution de Kérenski, je pus continuer tranquillement mon service, mais, quand Lénine prit le pouvoir, tout se désorganisa. On se battait dans les rues. J'étais restée dans une ambulance. On nous apportait les blessés des deux partis.

La fusillade était si intense que j'eus une lésion à l'oreille. Je devins sourde. Je dus suspendre mon travail et ce fut à mon tour d'être portée malade. Je souffris de cette oreille pendant longtemps. Je n'étais pas encore guérie quand je repris mon service, mais je m'occupai seulement à préparer le matériel de médication.

La vie commençait à devenir très difficile et les vivres manquaient. A l'hôpital on nous donnait le matin 1/2 livre de pain, un samowar d'eau bouillante sans thé ni sucre, à midi des choux cuits à l'eau avec une goutte d'huile de lin et le soir un peu de gruau à l'eau. Les infirmières de service, la nuit, étaient les seules à recevoir un petit morceau de viande et un peu de riz. Mais nous étions nombreuses et cette aubaine était rare.

Les malades étaient bien soignés par les médecins, mais tout manquait : médicaments, matériel pour les pansements, désinfectants, etc. Malgré les nombreux Comités et les continuelles réquisitions, les malades étaient privés de lait, d'œufs, de thé.

J'obtins une permission pour aller à Arkhangel voir mon frère, officier polonais, que je n'avais pas vu depuis très longtemps et par lequel j'espérais avoir des nouvelles de mon mari. Je restai absente un mois. A mon retour je m'aperçus que j'étais « filée ».

Quand je sortais, des militaires me suivaient dans les rues. Partou où j'allais surgissait un espion qui me dévisageait même à l'église, ca alors les églises n'étaient pas encore transformées en théâtres ou e cinémas. Ce continuel espionnage me persécuta pendant un mois.

J'étais à l'hôpital un soir, pour préciser, le 2 juin 1918, quand un in firmier vint m'avertir que des militaires bolchéviks voulaient me pa ler. Il était 10 heures du soir et j'étais allée me reposer dans ma cham bre. Je descendis et je vis deux gardes rouges qui m'accablèrent c questions. Ils insistaient pour avoir l'adresse de mon mari que j'igno rais. Et comme j'affirmais ne rien savoir de lui depuis longtemps, l'u d'eux grommela :

— Ah ! c'est ainsi, vous ne voulez pas répondre ? Alors venez av nous à la Tczrezwiczkaia. Là on saura vous faire parler !

Je dis : « Je ne puis laisser mes malades, ils ont besoin de moi. »

Ils insistèrent : « Nous trouverons bien une sœur pour vous rem placer.

— Mais il est tard, elles seront toutes occupées à la garde de nuit déjà couchées. »

Ils ricanèrent. « Et qu'est-ce que cela nous fait ? Cela ne nous em barrasse guère d'aller tirer une sœur de son lit. »

Je vis qu'il n'y avait rien à faire. Je voulais monter pour prend mon manteau et mon voile, car je n'avais sur moi que mon vêteme blanc. Ils se mirent à rire : « Voilà la sœur qui veut se faire bell Pas la peine pour aller à la Tczrezwiczkaia ! Mais assez parlé ! Suiv nous. »

J'allai saluer mes compagnes. Je leur dis : « Ne vous inquiétez p je n'ai rien sur la conscience, on ne peut m'accuser de rien. To s'expliquera. Je serai vite de retour. »

Je sortis donc avec les gardes rouges. Dans la rue une auto no attendait. Dans l'auto il y avait deux hommes, le revolver à la ceint et le sabre nu à la main.

Cet appareil commençait à m'inquiéter. L'auto s'arrêta devant la pc du Tribunal ; on me poussa dehors ; en passant le seuil un gar sans raison apparente, me donna un coup de poing au côté. On me monter un escalier, traverser un couloir, et je me trouvai devan Commissaire. Il avait un type israélite.

Enfin je sus de quoi on me soupçonnait. Il m'accusa d'être une pionne au service de l'Entente. Il affirma que, pour mon voya Arkhangel, j'avais sûrement reçu du gouvernement anglais quel milliers de roubles. Il me somma de dire où j'avais caché cet arg Comme je protestais que je n'avais rien, il s'emporta :

« Si vous ne dites pas ou vous avez caché cet argent, nous fusillerons. »

Il envoya des gardes rouges chez moi faire une perquisition. Ils prirent 500 roubles, toute ma fortune. Ils dirent que c'était un petit acompte. Ils me présentèrent un carnet où j'avais écris des adresses, des médecines, etc. Cela leur parut suspect. Peu satisfaits de mes réponses, ils me brutalisèrent.

Ils firent une enquête dans les boutiques que je fréquentais habituellement pour savoir ce que je faisais des sommes que, selon eux, j'avais reçues de l'Entente.

Ils voulaient à toute force me faire avouer que je parlais l'anglais et le français. Je ne savais pas un mot de ces langues, mais ils ne voulaient pas me croire. Ils me tourmentèrent ainsi de 10 heures 1/2 du soir jusqu'à 4 heures du matin. Je demandai quand je serais libérée, car je voulais revenir à l'hôpital où l'on avait besoin de moi. Ils me dirent que j'étais folle de faire ce genre de question. Puis vint un gendarme qui me jeta hors de cette chambre dans un corridor où je vis des malheureux enchaînés. Et il me poussa dans une pièce toute bourrée de monde.

C'est là que je passai la nuit ; mais je ne pouvais ni m'asseoir ni me coucher, car il n'y avait pas de place. C'était horriblement sale et d'une puanteur atroce. A 7 heures du matin on donna à tous les prisonniers, sauf à moi, un verre d'eau chaude et un petit morceau de pain. Le geôlier me dit que je n'aurais rien jusqu'au lendemain matin, car je n'étais pas encore inscrite. Je serais restée toute la journée sans nourriture si les autres prisonniers ne m'avaient donné quelque chose à manger.

La nuit, à 11 heures, commença l'appel des prisonniers. Et cela se passa ainsi tous les soirs. On les enchaînait deux à la fois avec des fils de fer barbelés, dont les pointes entraient dans la chair et on les emmenait dehors.

Comme la chambre était divisée en trois étages par des planches et comme ma place se trouvait au plus haut, je ne bougeais guère de mon perchoir, faute d'espace. De là je voyais, par la fenêtre grillée, fusiller les malheureux. Souvent, pour ne pas faire trop entendre la fusillade, les Bolchéviks mettaient en mouvement les moteurs des autos. Mais ce n'était pas toujours ainsi. J'entendais alors les gémissements des victimes. Je n'oublierai jamais un jeune homme de 18 à 19 ans qui tomba avec un cri désespéré : « Maman ! »

Le jour de mon arrestation, la fusillade commença à 11 heures du soir et finit à 4 heures du matin. La nuit était claire, une nuit d'été de pleine lune. Accroupie sur ma couchette, en entr'ouvrant le volet je voyais tout ce qui se passait dans la cour. Une étrange fascination me forçait à regarder ce spectacle qui pourtant me faisait horreur.

Le matin on nous apportait de l'eau chaude et un quart de livre de

pain noir par personne ; à midi des choux cuits à l'eau avec des têtes et des queues de harengs ; le soir, rien du tout. Ceux qui avaient un peu d'argent envoyaient les gardes acheter quelque chose à manger, mais c'était assez dangereux. Un jeune soldat de 18 ans, qui s'appelait Boris, a été fusillé pendant mon séjour à la Tczrezwiczkaia parce qu'il apportait des vivres aux prisonniers.

Quatre gardes rouges nous gardaient jour et nuit ; deux étaient assis au centre de la chambre qui nous servait de prison et deux auprès de la porte. Ils ne nous permettaient pas de parler ni même de pleurer. Quand je devais aller aux cabinets, deux gardes m'accompagnaient, l'un restait dehors, l'autre se plantait à la porte ouverte sur le seuil du réduit.

Je restai à la Tczrezwiczkaia douze jours. Pendant ce temps, je subissais de continuels interrogatoires ; enfin un jour on me conduisit dehors, et on me transporta dans une auto fermée, escortée de gardes rouges, sabre au clair, jusqu'à la prison des femmes, la prison Nowinski. Là, je respirai. Les gardiennes étaient très bonnes, certainement pas bolchéviks, et là je pus enfin me laver. Les gardes étaient très sévères, mais après la Tczrezwiczkaia je me sentais dans un lieu de délices.

On nous permettait d'aller nous promener dans la cour deux heures par jour. Dans cette prison il y avait douze Françaises. Les déléguées de la Croix-Rouge américaine les protégeaient et leur apportaient du linge, du savon, du pain. Je n'ai jamais su leurs noms, mais j'ai pu constater qu'elles étaient très généreuses. Quand elles nous rencontraient au promenoir, elles nous donnaient toujours quelque chose. Ainsi elles me donnèrent du savon, une serviette, un petit peigne. C'étaient des trésors pour moi et j'en fus bien heureuse.

Parmi les prisonniers il y avait quinze infirmières de la Croix-Rouge russe, que les Bolchéviks avaient arrêtées tandis qu'elles se trouvaient en auto à Petrograde. Les Bolchéviks, sans plus de façons, chargèrent l'auto (les infirmières incluses) dans un wagon et les transportèrent ainsi à Moscou. Elles se demandaient souvent l'une à l'autre : « Sonia, Natacha, ma petite âme, pourquoi sommes-nous ici ? »

Il y avait aussi, parmi les infirmières, la femme du ministre Tczeglowitow, et la femme du Ministre Nekrasow, et aussi la femme du riche marchand Marozow avec sa fille. Cette dernière tomba malade, et, comme elle donnait des signes de folie, on la transporta à la clinique psychiatrique. Plusieurs femmes devinrent folles.

La femme du ministre Tczeglowitow avait très grand air. Et quand le pope vint lui annoncer que son mari avait été fusillé, elle ne pleura pas. Elle se raidit et dit : « C'est la volonté de Dieu. »

Alors les gardes rouges se moquèrent d'elle. Ils ricanaient et disaient « Voilà que nous égorgeons les bourgeois comme des cochons

cette aristocrate ne pleure pas et dit : « C'est la volonté de Dieu ». Mais Dieu est un cochon comme les bourgeois. »

Et un autre, un philosophe celui-là, dit : « Dieu n'est ni un cochon ni un bourgeois, c'est une idée communiste. Et celui qui croit à l'idée communiste est un homme intelligent, pas comme les idiots qui croient à Dieu et au Christ. »

Je restai dans cette prison une semaine. Un jour, le pope qui était le chapelain de la prison vint me voir et me dit :

« Ma sœur, je sens que c'est mon devoir de vous avertir que vous serez conduite jeudi au Tribunal, jugée et fusillée. Comme vous êtes catholique, vous désirez probablement vous confesser à un prêtre catholique. Vous devez donc en faire la demande. »

J'écrivis la supplique, je la donnai à la surintendante de la prison et je me préparai à la mort.

Le jeudi matin, je me confessai, je communiai. Le soir nous entendîmes une auto qui s'arrêtait devant la prison. Les autres prisonnières pleuraient en disant :

« Voilà la sœur de la Croix-Rouge qui va être fusillée. »

Je ne pleurais pas, mais je devins toute froide et une sueur glacée m'inonda. On frappa à la porte. Deux gardes rouges entrèrent et me conduisirent dans la cour, où attendait une grande auto fermée. La portière de l'auto s'ouvrit et il en sortit un être étrange tout de rouge habillé. Il portait un imperméable rouge à capuchon, des gants de chauffeur rouges, et sa figure était cachée par un masque rouge. Sous le masque on voyait des moustaches noires. Il avait des mouvements élégants et une grande courtoisie de manières. Il me donna la main pour monter en auto, et s'assit lui-même à côté de moi après avoir donné l'ordre au chauffeur de partir. Il parlait d'un ton bref comme un homme habitué à commander. Les gardes qui montèrent à côté du chauffeur étaient armés de haches et de revolvers.

Je savais que le Tribunal siégeait au Kremlin. A ma grande surprise je compris, quoique les rideaux fussent baissés, que nous allions dans une direction contraire. Tout d'un coup l'auto s'arrêta ; l'individu habillé de rouge descendit le premier, me donna la main en disant : « Nous voici à la prison Buttirka ».

Je commençais à espérer, car si on devait me fusiller tout de suite, on m'aurait menée au Tribunal qui siégeait au Kremlin.

On me conduisit à une cellule dans une tour. Et on m'y enferma. La cellule était sombre et si humide que, quoique nous fussions en été, les murs suintaient. Un sac de toile très sale rempli de pailles immondes et un broc vide en formaient tout l'ameublement. On m'y laissa un jour et demi sans eau ni nourriture.

Après ce temps, un juge et des gardes rouges entrèrent dans ma

prison. Le juge était un civil de physionomie franchement sémite. Il m'interrogea pendant six heures, me demandant la raison de mon voyage à Arkhangel, combien d'argent j'avais reçu des Anglais, où je l'avais caché, qui étaient mes complices, etc. Il me dit qu'il m'aurait non seulement remis en liberté, mais m'aurait donné quelques mille roubles si je dénonçais les infirmières qui appartenaient à la « Garde Blanche ». Je répondis que je ne m'étais jamais occupée que de mon service d'infirmière et ne m'étais jamais intéressée à la politique.

Le Commissaire se fâcha tout rouge, jurant et disant que j'étais « une cochonne de Polonaise » et que je « mentais comme un chien ». Sur ce il sortit en claquant la porte, suivi des deux gardes.

Je restai dans cette cellule quatre mois. On me donnait le matin du thé sans sucre, et deux fois par jour un petit morceau de pain, à midi une mince portion de choux. Je demandai des livres, du linge, du savon, du papier et des plumes, on refusa toutes mes requêtes. L'atmosphère était infecte, on pouvait à peine respirer. Parfois je grimpais jusqu'à la petite fenêtre grillée, je m'accrochais aux barreaux et je tâchais de respirer un peu d'air frais. J'étais si avide d'un air plus pur que l'atmosphère viciée de la cellule, que j'allongeais ma langue comme un chien pantelant de chaleur...

Un garde rouge venait me voir une ou deux fois par semaine. Quand je demandais à être mise en liberté, il répondait brutalement :

« Oui, si vous dénoncez les soeurs qui sont de la garde blanche. » Ou bien : « Si vous vouliez être libre, vous ne deviez pas recevoir de l'argent des Anglais et être l'amie des Françaises. »

Plus tard on me laissa sortir vingt minutes par jour dans la cour. Quand toutes les femmes y étaient réunies, si l'une d'elles voulait parler aux hommes parmi lesquels il y avait leurs maris et leurs frères, les gardes menaçaient de la fusiller. Un jour une femme s'approcha de son mari pour lui parler; ils tirèrent, elle tomba blessée et mourut le lendemain matin. Depuis ce jour on plaça des mitrailleuses dans la cour.

Un jour le général Broussiloff, le frère du fameux chef de l'armée russe, se trouvant à la fenêtre de la prison, vit parmi les détenues sa fille et sa nièce qu'il croyait en sûreté. Son émotion fut telle qu'il en eut une attaque au cœur et mourut sur le coup. A la prière de tous les prisonniers la fille et la nièce du pauvre général eurent la permission de voir son corps.

Je vivais ainsi, ayant à peine la nourriture suffisante pour subsister ; je vécus dans la saleté, la puanteur, le froid et l'humidité jusqu'au 2 octobre. Ce jour là, je vis entrer dans ma cellule un juge avec un officier et deux gardes. Il me dit :

« Votre mari a été fusillé, car il n'a pas voulu servir les Bolchéviks, et vous pouvez aller au diable. La mission Polonaise et la Croix-Rouge

nous embêtent tant et nous envoient tant de papiers que nous avons décidé de vous libérer, mais ne vous faites pas attraper une seconde fois, car alors ce n'est pas la prison, mais une bonne balle qui fera votre affaire. »

Et il ajouta que je toucherais cinquante roubles comme indemnité de veuve. Je refusai cet argent, car il me semblait que c'était le prix du sang. Ce refus mit le juge dans une colère terrible et il menaça de me faire fusiller. Mais l'officier intercéda en ma faveur et réussit à le calmer.

Je sortis de prison. J'étais en haillons, d'une saleté épouvantable. C'était le matin, il y avait peu de monde dans les rues, mais des gamins commencèrent à me huer, tellement j'avais l'air d'un épouvantail. J'avais honte de me montrer ainsi et je me cachai dans une église. Le soir à la brume j'allai dans mon ancien logement, mais je ne pus pénétrer, car il était sous scellés.

Je me cachai pendant quelques jours, allant d'un hôpital à l'autre. On me donnait à manger tantôt chez le consul de Danemark, tantôt au Club français. A la mission Polonaise on me donna des documents d'identité et je fus admise comme infirmière dans un hôpital bolchévik. Je fus dénoncée comme appartenant à la garde blanche. On m'en avertit. Je ne voulais pas risquer d'être arrêtée et emmenée à la Tczrezwiczkaia, car je savais que je n'en serais pas sortie la vie sauve. Je ne possédais rien et je ne savais comment corrompre les gardes. Mais l'idée me vint de leur donner un litre d'alcool : c'était un trésor pour des gens qui étaient sevrés d'eau-de-vie depuis longtemps. Il m'apportèrent un habillement bolchévik Déguisée en homme, je réussis à quitter Moscou. J'allais à pied, évitant les voies ferrées, errant par les forêts, me nourrissant de baies ou d'épis de maïs que je volais dans les champs, jusqu'à Minsk où je trouvai des Polonais. Je me présentai au comité de la Croix-Rouge où on me donna un costume d'infirmière.

De là je fus envoyée à Varsovie à l'hôpital Ujazdowski, où je me sens heureuse, car je puis travailler et je suis en sûreté.

J'ai tâché de ne rien ajouter au récit si simple de Mme Pacholska. Et je voudrais pouvoir donner aux autres l'impression que j'en ai eue moi-même. Par moments ses yeux se voilaient de larmes, et, comme je m'excusais de lui rappeler ses souffrances, elle me dit :

« Je voudrais que l'on sache ces choses. Il y a encore là-bas, à Moscou, des êtres qui souffrent comme j'ai souffert. Il faut que l'on pense à eux... Et il me semble travailler pour eux en vous racontant ce qui se passe là-bas... »

Varsovie, février 1920.

E. CHLUDZINSKA-PAULUCCI.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Guillaume Lekeu. — Auguste Oleffe. — Grégoire Le Roy. — *La Rose à la Lance nouée*, par Lucien Christophe, Edition des *Cahiers*, Liége. — *Marisabelle*, par Pierre Nothomb, Bruxelles, Van Oest. — L'exposition Victor Rousseau. — *Alceste* au Théâtre de la Monnaie. — *La Tragédie du Docteur Faust*, de M. Paul Demasy, au Théâtre du Parc. — Memento.

La Belgique semble avoir pris goût au culte de ses écrivains et de ses artistes.

Tandis qu'on éxécutait au Conservatoire et dans divers concerts les œuvres du compositeur verviétois **Guillaume Lekeu**, qu'une mort prématurée arracha, en 1894, à la gloire, les poètes et les peintres se groupaient en lyriques banquets, autour d'**Auguste Oleffe** et de **Grégoire Le Roy**.

La Sonate en sol majeur pour piano et violon, les *Trois Poèmes* pour piano et chant et le *Quatuor inachevé* attestent, par leur vie frémissante et leur sublime inquiétude, le génie de Guillaume Lekeu, qui s'était appliqué un jour cette strophe de Baudelaire :

> Vous avez empoigné les crins de la Déesse
> Avec un tel poignet, qu'on vous eût pris, à voir
> Et cet air de maîtrise et ce beau nonchaloir,
> Pour un jeune ruffian terrassant sa maîtresse,

et qui devait mourir à vingt-quatre ans, en soupirant sans doute ces vers plus mélancoliquement vrais d'Ephraïm Mikhaël :

> Mais je n'endormirai jamais mon âme triste
> Dans la sérénité des rêves accomplis.

Pour Auguste Oleffe, le sort fut plus clément, puisqu'il lui permit de nous initier aux étapes de son viril talent et de nous affirmer sa foi de plus en plus ardente dans la vie.

L'exposition de ses œuvres à la Galerie Giroux fut un fervent hommage à la joie.

Qu'il fixe un portrait ou un paysage, Oleffe dénote, dès ses débuts, une volonté affranchie de formules et parvient dans les toiles de sa maturité à une vision synthétique des êtres et des choses. Mais cette vision, toujours magnifiée par l'amour de la vie, n'a jamais rien d'abstrait ni d'ingrat, si bien que dans la moindre esquisse il exhale une allégresse, une force et une harmonie dont ne pouvait manquer de s'éprendre la jeunesse fougueuse d'aujourd'hui.

Bousculée par une longue guerre et déçue par une paix imparfaite, cette jeunesse ne trouve plus d'attraits aux divertissements mandarinesques et se tourne éperdument vers les guides qui la ramèneront au culte de la simple et féconde beauté.

« Vos *Chemins dans l'ombre* sont nos chemins vers la lumière ! » s'écriait le poète Lucien Christophe, au banquet offert par le *Thyrse* à Grégoire Le Roy.

Et lorsque le poète de *Mon cœur pleure d'autrefois* célébra l'art libre d'écoles, de formules et de dogmes, une acclamation unanime monta vers lui.

André Fontainas a dit ici même la grave splendeur des *Chemins dans l'ombre*. Qu'il me soit permis de m'arrêter un instant à leur signification esthétique.

Grégoire Le Roy, qui fut le frère d'armes de Van Lerberghe et de Maeterlinck, s'essaya dans ses premiers recueils à toutes les innovations rythmiques.

Pour exprimer les rêves de sa maturité il est revenu à la strophe lamartinienne si ample, si souple et, jusque dans ses passagères imperfections, si magnifiquement humaine. A l'exemple des *Méditations* et des *Harmonies*, *les Chemins dans l'ombre* abondent en images d'autant plus émouvantes qu'aussitôt jaillies de l'âme du poète, elles se mirent, comme pour proclamer leur beauté vivante et leur dédain des défaillances possibles, tantôt dans le vaste fleuve de la douleur, tantôt dans les yeux mystérieux et terribles de l'amour.

Il n'en fallait pas davantage pour justifier l'enthousiasme des jeunes hommes désormais rebelles au « beau vers », qui, selon leurs théoriciens préférés, MM. Duhamel et Vildrac, a « les effets de plastron et l'allure commune du joli garçon ».

Sans renier pour cela les traditions en sacrifiant aux divinités excentriques des chapelles à la mode, l'un des plus remarquables d'entre eux, le poète Lucien Christophe, redoutait déjà, dans son premier livre, *les Jeux et la Flamme*, paru en 1913, le sort du

Poète devenu le prisonnier des signes.

Dans son nouveau recueil, **La Rose à la lance nouée**, « échappé une fois de plus au milieu qui menaçait de l'étouffer et de l'éteindre, une fois de plus délivré avec le printemps revenu, entre les feuilles et le bleu, crevant de douleur et d'amour, il lance son chant d'alouette ».

Conçu et composé dans les cantonnements et les tranchées de la région de l'Yser, par un jeune homme tour à tour imprégné d'héroïsme cornélien et de langueur racinienne, ce livre, consacré à la fragile gloire d'une bien-aimée passagère, fixe en quelques poèmes parfaits les nuances d'une sensibilité alternativement sollicitée par l'amour et la fièvre guerrière et que ne cesse de dominer, ainsi qu'on pourra le constater dans ces strophes, une lucide et volontaire intelligence :

La rose à la lance nouée,
Je vais au-devant des combats,
D'une lyre que rien n'abat,
A la gloire et la mort vouée,

Je te chanterai, triomphant,
Amour, qui fends la rude écorce,
Quand, sous l'irrésistible force,
Se rompt la glace des étangs.

Je te chanterai, magnanime,
Avec ton cortège d'amants,
O toi le sommet et l'abîme,
La fureur et l'épuisement,

Toi par qui l'homme enfin pénètre,
Penché sur le gouffre béant,
Dans un tremblement de son être
Sa profondeur et son néant.

Si la vie crie et se débat sous l'arme fleurie de Lucien Christophe, elle se résigne à l'irrémédiable en louant le Dieu qui la terrassa, dans **Marisabelle**, le nouveau livre de M. Pierre Nothomb.

Les quatorze poèmes qui le composent s'enroulent en guirlandes votives autour de la tombe d'une petite enfant née « au bruit des fières batailles » et qui, morte au bout d'un an, continue à illuminer le souvenir « de ceux qui dans l'exil ont retenu leur plainte »

Pour prendre mieux leur part de la grande rançon.

La Tendresse et la Foi veillent autour de cette filiale mémoire que magnifient ces adorables strophes :

Parmi les soldats de chez nous
Morts sur cette terre étrangère,
Elle repose, ombre légère,
Sous la marque de nos genoux.

Couleur de sang, couleur d'aurore,
Couleur de ténèbre et de deuil,
Leurs tombes lui ont fait accueil
Parmi leur gloire tricolore.

La sienne est blanche et sans apprêt,
La croix, non loin de la muraille,
Est de la hauteur de sa taille.
Dans le coin veille un haut cyprès.

Quand on l'a mise dans la terre,
Les héros morts ont tressailli
Dans leur silence et, recueillis,
Ils ont adoré le mystère

Qui, pour éclairer leur repos
En attendant l'aube qui brille,
Mettait cette petite fille
Au noir sépulcre de leurs os.

Elle est pour eux la pure image
De tout ce qu'ils n'ont point connu,
Quand sur le sol sanglant et nu
Ils tombaient loin des chers visages.

Profils penchés des biens-aimés,
Petites sœurs, gestes novices,
Rires des enfants qui grandissent
Loin des yeux qui se sont fermés,

Anciennes candeurs, têtes blondes,
Tendresses du pays perdu :
Cette enfant leur a tout rendu
Ici à l'autre bout du monde ;

Tandis qu'elle, qui ne vit point
La Belgique fière et meurtrie,
Par eux connaîtra la Patrie,
Dont ils restent les grands témoins.

Rien n'en fera une isolée !
Lorsque nos pas s'éloigneront,
Autour de sa tombe ils seront
Les gardiens de l'ombre étoilée.

Et au jour où, des cieux ouverts,
Les clairons de l'aube profonde
Annonceront aux anciens mondes
La renaissance de la chair,

Graves et nobles sentinelles,
Ils suivront l'appel de sa main
Qui leur montrera le chemin
Où déjà s'ouvriront ses ailes...

On imaginerait volontiers, surgissant de ce tombeau ingénument héroïque, une de ces mystérieuses figures, chères au sculpteur **Victor Rousseau** et qui, sous leurs paupières closes et leur ineffable sourire, dérobent le secret de leur immortalité.

Il nous fut donné de contempler leur beauté harmonieuse dans une récente exposition des sculptures et des dessins de l'artiste, à la Galerie Giroux.

Songeuses sœurs de l'illusion, elles entrelaçaient autour de nous leurs divines rondes, nuançant d'éternité les heures éphémères et imposant au passant ébloui l'irréfragable gloire d'un des plus purs artistes d'aujourd'hui, en qui revit l'âme de Vinci, de Jean Racine et de ce miraculeux chevalier Gluck, de qui le Théâtre de la Monnaie vient précisément de reprendre, avec une interprétation et mise en scène hors de pair, la noble et touchante **Alceste**.

Tous les théâtres nous offrirent du reste des spectacles de choix : La Pawlova dansa aux Galeries ; sur la scène du Parc, *les Noces d'Argent* de M. Paul Géraldy, avec Mme Emilienne Dux et *la Chasse à l'Homme* de M. Donnay, avec Huguenet et Mme Simon Girard, réjouirent les amateurs de divertissements légers et délicats.

Au Théâtre du Parc encore, M. Paul Demasy, l'auteur de la *Tragédie d'Alexandre*, récemment jouée à Paris, vient de faire representer **la Tragédie du Docteur Faust**, où il s'est efforcé de rénover l'illustre légende.

La pièce de M. Demasy emprunte une partie de son affabulation aux versions de Marlowe et de Goethe, et c'est surtout dans la psychologie de ses héros que réside son originalité et sa puissance.

Elle extériorise le conflit entre l'imagination et l'esprit critique, Faust, éternel inassouvi, brûlé d'orgueil et d'angoisse, s'épuisant en luttes passionnées contre Méphistophélès dont il redoute et sollicite à la fois le contrôle et l'appui.

L'infini n'a pas de plus tenace pèlerin. Mais il suffit d'un ricanement de son inflexible adversaire pour le faire choir à mi-côte des cimes, dans des ténèbres de plus en plus profondes.

Pourtant, il n'abandonnera pas son sublime et douloureux voyage.

Qu'importe le néant des grimoires où il cherchait l'absolu, puisque la vie lui offre ses magies, qu'il asservira pour aboutir à la toute puissance!

Il guette la flamme immortelle dans les yeux innocents de Marguerite et dans la luxure de Lucrèce Borgia. Son âme est un perpétuel ouragan qui sème les crimes et les désastres. Marguerite se poignarde dans ses bras, et, pour l'avoir aimé, Lucrèce traînera désormais une incurable détresse.

Enfin surgit Hélène de Sparte, complaisamment ressuscitée par Méphistophélès. Le rêve de Faust s'accomplit. L'amour de l'Immortelle lui dévoilera le secret de l'absolu, et le problème de la vie et de la mort va se résoudre dans leur baiser, quand Méphistophélès lui révèle, en éclatant de rire, qu'Hélène n'est qu'une comédienne stylée par lui et qui, moyennant salaire, a consenti à ce subterfuge.

Faust, épouvanté, mais riche de son illusion d'une heure, s'enfonce dans la poitrine le poignard encore rouge du sang de Marguerite, échappant ainsi, par la rédemption de l'amour, à son éternel ennemi.

Cette œuvre énorme qui dépasse — de combien? — les cadres du théâtre actuel et qui fut, grâce à l'esprit avisé de M. Reding, directeur du Parc, admirablement interprétée, dans de curieux décors, par MM. Alexandre (Faust), Gournac (Méphistophélès) et Mme Hélène Lefèvre (Marguerite) est bien près d'être un chef-d'œuvre et il faut saluer en M. Paul Demasy un des plus puissants dramaturges d'aujourd'hui.

La *Tragédie du Docteur Faust* sera, du reste, prochainement représentée à Paris.

Memento. — Il serait injuste de passer sous silence la récente protestation de l'Association des Écrivains belges contre la flamandisation de l'Université de Gand, où je découpe cette phrase :

Attendu que l'Université française de Gand est un hommage séculaire à la civilisation et à la langue françaises, et que sa suppression constituerait un acte d'ingratitude envers la France glorieuse et amie...

M. Noël Ruet publie une nouvelle plaquette de vers, *Le Rosaire d'amour*, préfacée par M. Edmond Pilon, où se précise son talent fait de grâce lucide et de charme attendri.

M. Ch. Conrardy, dans *Exil Dolent* et les *Névroses typiques*, se débat contre une fausse originalité qui ne parvient pas à dérober des dons réels.

La Ronde Rose de M. Maurice Lecomte a de la fraîcheur et de l'enthousiasme.

Dans le *Cœur à Musique*, M. Arthur Cantillon, qui est un prosateur délicieux et un poète exquis, égrène en rythmes prestes de petites chansons ironiques et douloureuses.

Airs de flûte ? Peut-être... Mais airs de flûte nés sous les doigts d'un ægypan qui aurait lu Henri Heine sur les genoux de Mme Colette Willy. Quant aux *Rayons dans l'ombre* de M. Omer Billiet, ce sont les méditations d'un jeune aveugle et ce cri

> Privé dès le berceau de la douce lumière
> Je contemple sans elle et la terre et les cieux...

éveille plus de pathétique beauté que maint parfait poème.

GEORGES MARLOW.

LETTRES NÉO-GRECQUES

La Grèce renaissante. — L'Académie grecque. — Dioscure : *La littérature grecque moderne*, tableau succinct, Lausanne, Imprimerie vaudoise. — Costis Palamas : *Ta Parakaira*, Sidéris, Athènes. — Memento.

Les longues tergiversations du Conseil suprême auront permis de voir le jour à nombre de travaux historiques et géographiques plus ou moins tendancieux, que le bon sens rectifie et qui tournent peu à peu la curiosité française vers des problèmes souverainement ignorés jusqu'ici.

Personnellement nous avons la joie de constater que nos longs efforts commencent à porter leurs fruits. Ce n'est plus la traditionnelle religion pour les choses du passé classique qui incline les esprits vers **la Grèce renaissante** ; un sentiment nouveau s'est éveillé ; on veut connaître la Grèce d'aujourd'hui et l'apprécier, dans son présent, pour ce qu'elle vaut exactement. Au reste, pour un certain nombre de nos compatriotes, le goût de savoir s'est éveillé sur place, au cours de la guerre.

Çà et là surgissent études et traductions concernant les lettres helléniques contemporaines, où triomphe, comme on sait, la langue du peuple. Ainsi M. Ludovic Nemo vient de révéler aux lecteurs de la *Revue contemporaine* les grâces concises du poète Miltiade Malakassis, l'opulence lyrique de Costis Palamas. Nos alliés d'Angleterre ne sont pas moins attentifs, et ils accueillent avec

une faveur significative l'excellente version rythmée de *La Vie immuable*, que vient de leur offrir M. Aristide Phontridis.

Dégagé peu à peu, au choc des événements, de points de vue erronés, le sentiment hellénique se trouve fortifié de toutes ces démarches étrangères ; il y puise la notion très nette de la rédemption définitive par l'adoption des méthodes modernes et, au lieu de se prêter complaisamment au rôle de curiosité archéologique que l'Europe persistait à vouloir lui faire jouer, la Grèce met désormais son point d'honneur à vivre par et pour elle-même. En même temps se découvrent les solutions d'ordre pratique et réaliste que réclame la question de langue. Grâce à Vénizélos, comme on sait, le démotique a fait son entrée dans l'enseignement primaire. Ce début impose un effort d'adaptation méthodique et continu, qui permettra de nouvelles et fructueuses conquêtes.

A ce propos, le *Noumas* vient de lancer son deuxième concours de poésies enfantines, et M. Paulos Nirvânas en tire prétexte pour dégager de judicieuses directives en matière de récits élémentaires, conformément au sens esthétique particulier des enfants. L'enfant déteste la description et chérit le merveilleux ; pour l'intéresser il faut mettre en scène. A ce titre, Tagore a réalisé dans les gracieuses pièces du *Croissant de lune* un modèle du genre.

Des morceaux comme *Bateaux de papier*, *Le Marchand*, *Le Pays de l'exil*, *Nuages et vagues* devraient être traduits dans toutes les langues, et je me fais un devoir de les signaler à mes amis grecs.

Il n'est pas douteux, dans l'ensemble, qu'un vaste effort de regroupement des forces nationales ne se dessine dans tous les plans. L'élite intellectuelle ne pouvait manquer de chercher à rajeunir ou à compléter ses cadres ; c'est ainsi que l'**Académie grecque** s'apprête à naître. Organisée en principe dès 1836 par le roi Othon, qui en promulgua le statut, les hommes et l'argent lui manquèrent durant de longues années. Pourtant un magnifique palais de marbre lui fut bâti, qui semblait n'attendre que l'occasion d'accueillir ses hôtes de marque. Cette occasion s'est trouvée dans les agrandissements successifs du Royaume, et voici que l'on publie les noms de quelques-uns parmi les nouveaux immortels. Trois sections principales sont créées : 1° la *Section scientifique* où prendraient place MM. Hatzidakis, que ses tra-

vaux de philologie ont rendu célèbre, N. Politis, historien et critique, Ad. Adamantios, byzantinologue, S. Ménardos, fin connaisseur de l'antiquité grecque, M. Triandaphyllidis, à qui l'on doit des études définitives sur l'orthographe grecque, Delmouzos, technicien des nouvelles méthodes d'enseignement, H. Voutiéridis, Polybe Dimitracopoulos, que nous connaissons mieux comme homme de lettres, etc.;

2°) la *Section littéraire*, pour laquelle sont désignés MM. — à tout seigneur tout honneur — Costis Palamas, Jean Gryparis, Jean Polémis, G. Drossinis, gloires incontestées de la poésie néo-hellénique, D. Voutyras, Angelos Tanagras, Andréadis, G. Popp, A. Vlakhos, Gavriélidis, conteurs, vulgarisateurs, hommes de théâtre, publicistes, etc.;

3°) la *Section des Beaux-Arts*, pour laquelle on cite les noms de MM. Kalomiris, Z. Papantoniou, Jakovidis, Tavoularis, Papageorgiou. D'autres nominations sont à l'étude, et nous relevons avec plaisir dans cette nouvelle liste les noms de MM. Angélos Sikélianos, Aristos Cambanis, Matsoukas, G. Stratigis, poètes aux tendances très diverses et même divergentes, Grégoire Xénopoulos, critique, conteur, dramaturge, Spiros Mélas, Pandélis Horn, dramaturge, Hatzopoulos, Boutouras, Callirhoé Parren, créatrice du roman social en Grèce. Sans doute leur adjoindrait-on et Lambros Porphyras et Malakassis et Paulos Nirvânas et Skipis. Mais pourquoi pas Psichari lui-même, qui fut l'âme de tout le mouvement vulgariste depuis trente ans ? Au fait, même sans lui, l'accord entre les diverses personnalités plutôt disparates, qui doivent composer le nouvel Institut, risque d'être assez difficile à établir, en vue des travaux urgents à poursuivre en commun. Sans doute faudra-t-il, pour que l'*Académie grecque* puisse œuvrer efficacement, notamment pour la création d'un Dictionnaire, attendre que le démotique ait reçu la consécration officielle définitive.

Progressivement l'Hellénisme marche à la reconquête de lui-même — oh ! à travers bien des erreurs de détail parfois, et sans que les personnalités où il s'incarne aient toujours une absolue fermeté de doctrine; — mais, d'étape en étape, ce qui paraissait n'être que fantaisie outrancière se précise de bon sens raisonné, ce qui n'était que recherche désordonnée devient conscient, et la lumière se fait.

Dans le domaine littéraire, l'œuvre entier de Costis Palamas offre le raccourci de cette évolution. Comme le dit fort judicieusement Dioscure dans son tableau succinct et remarquablement établi de la **Littérature Grecque moderne** : « Costis Palamas est le poète d'un moment historique, nous entendons celui où la littérature grecque s'est ouverte hardiment à l'influence de l'art européen, en essayant de l'assimiler. »

Maintes influences successives sont aisément reconnaissables dans la poésie de Palamas, depuis Leconte de Lisle et Sully-Prudhomme, jusqu'à Nietzsche et Verhaeren ; mais, comme le remarque également Dioscure, ces influences se résorbent dans la forte sensibilité du poète, dont elles empruntent la couleur ; très souvent elles deviennent imperceptibles, tellement Palamas est proche de certains modèles qu'il n'imite pas, mais qu'il aime en s'y aimant.

Enfant du XIXe siècle, dit Rigas Golphis, Palamas en continue la tradition à travers le XXe, mais il l'élargit et l'illumine ; il lui ouvre d'autres voies. Or, le réveil des nationalités fut l'œuvre propre du XIXe siècle. De ce culte nouveau, Palamas, à la suite des Solomos, des Valaoritis, des Psichari, devint pour sa petite patrie le génial hiérophante. Emporté par son élan mystique, il fait bientôt autour de la Grèce maternelle converger l'univers entier.

Sa lyre devient l'orchestre du monde. Les grandes fresques épiques de l'histoire, les envolées audacieuses de la pensée humaine en mal de vérité, les songes héroïques, les actes et les hypothèses prennent figure de symbole et organisent dans l'imagination du Poète une sorte de symphonie cosmique. Devant cette débauche de lyrisme intellectuel, qui ne va pas sans quelque obscurité, la tradition grecque se récrie ; mais l'éblouissement demeure, et Palamas n'est jamais à court de rythmes. Jamais la pensée n'a marqué plus de force et plus de liberté que dans *Le Dodécalogue du Tsigane* ; jamais la fibre nationale n'a vibré plus intensément que dans *La Flûte du Roi* ; jamais symboles plus variés n'ont entrelacé leurs chatoiements que dans *La Vie immuable*. Le poète cependant n'avait pas totalement négligé la note subjective d'émotion directe et personnelle. Pour preuve : *Le Tombeau*, qui le sacra grand poète et *Les Soupirs de la Lagune*. Son dernier recueil, **Les Hors-Saison**, ou plutôt *Les Poèmes*

inactuels, reprend cette série intérieure et l'approfondit. Fatigué d'embrasser les horizons immenses de la Vie et de la Pensée, le Poète rentre en lui-même ; il s'isole des tumultes guerriers, il s'abstrait un instant des clameurs de massacre et prête l'oreille uniquement aux voix éternelles. Par delà les temps et les espaces, il nous montre l'homme de toujours face à face avec le problème de soi, dit l'un de ses disciples. Et voici jaillir des accents d'une musique infiniment originale et pure. Amours, passions, regrets, chagrins, souvenirs font entendre l'irrésistible symphonie du sentiment. Pas de poésie, pas de vie véritable sans amour, tel est l'enseignement final, tel est le sens du dialogue entre l'Ame et le Vers qui sert d'épilogue au Livre.

Toute la première partie écrite en 1917 offre une remarquable unité de ton. Le Poète retourne vers les émotions de sa jeunesse ; dans *Jasmins* il évoque un radieux voyage d'enfance dans l'une des Iles ioniennes. Mais les jasmins sont tôt piétinés et flétris ; les premiers soucis apparaissent : *les Corbeaux* croassent. Puis les deuils. Quatre tombeaux, quatre myrologues poignants dans leur recueillement mélancolique et résigné ; quatre vies chères éteintes tour à tour ; un frère, un ami, la première aimée, un jeune enfant. Dans la seconde partie le thème s'élargit ; le symbole se précise ; l'intelligence affirme sa présence à côté du cœur, et cela ne va pas sans un certain verbalisme. Le Poète semble tenir à dégager lui-même le sens intégral de son œuvre : *La Petite Fille au tombeau de Botzaris*, pièce inspirée du monument sculpté par David d'Angers ; c'est l'idée hellénique puisant sa force rayonnante dans le culte des héros de la Race. Nous gardons toutefois nos préférences à des poèmes comme *La Maison natale*, *A l'orgue où joue la jeune fille*, *Feu Méchant*, que distingue un charme musical particulièrement pénétrant.

Ces *Poèmes inactuels* sont quelque chose comme les *Heures d'après-midi* de Costis Palamas, qui par tant de points ressemble à notre Verhaeren. Le poète a raison. Rien ne sera fait sans l'amour et sans le sacrifice. Mais l'Hellénisme a montré de quel héroïsme il est capable. On peut lui refuser momentanément Constantinople. Il pressent que rien ne peut l'empêcher de l'obtenir un jour. Alors seulement prendront fin les menaces de guerre européenne. A Constantinople sont les clefs du monde ; car là se rencontrent les meilleures routes d'Europe en Asie. Or ces

routes ont été originellement créées par les Celtes, qui les possédaient exclusivement dès le VIe siècle avant J.-C. Hellènes et Celtes ont ainsi séculairement collaboré à l'œuvre de la civilisation et l'interpénétration de leurs génies respectifs ne date pas d'hier. La France devrait s'en souvenir. Il importe également de rendre justice à la culture byzantine trop de fois décriée. A ce titre, le beau travail de M. Ch. Zervos sur *Psellos*, ce néoplatonicien du XIe siècle, ancêtre de la Renaissance, penseur éclectique qui vint refaire l'unité de la nature et de l'esprit et restaurer le culte de la tradition classique, offre un intérêt particulier. Nous y reviendrons.

Memento. — M. Adamantios met au jour une *Histoire de l'Empire byzantin* qui est appelée à rendre d'éminents services, non seulement à toute la jeunesse studieuse, mais aussi à ceux qui ont besoin de consulter sur le sujet un exposé clair et rapide, au courant des données les plus récentes de la science historique.

M. Ed. Psaltis consacre à sa province *La Thrace* un ouvrage de même titre, qui apporte des preuves décisives en faveur de la grécité de ce pays en butte à tant de revendication contradictoires.

M. Pol. Dimitracopoulos publie en librairie l'ensemble des conférences qu'il prononça, l'an passé, sur le *Spiritualisme* interprété selon des points de vue personnels et nouveaux. M. G. Xénopoulos ajoute un volume *Pétriés ston Hilio* à la brillante série de ses contes zantiotes. Il y faut retenir surtout *Le Rebelle*.

Très caractéristiques de la manière de chacun paraissent au dernier fascicule de *Grammata* de récents poèmes de C. Palamas, Cavaphis, S. Skipis, Malakassis ; une courageuse revue de Constantinople, *O Logos*, publie les fragments d'une bonne adaptation de *L'Enfer* du Dante par Prassinos. A l'instar de feu G. Souris, le poète Varlendis continue seul de faire paraître la curieuse revue prose et vers qu'il intitule *Boukétaki*. Iosif Raftopoulos publie des vers pleins de foi : *Biblio ekto ;* Tzagris, de curieuses proses : *Péripatos sti khloi ;* Giagos Pièridis, des vers d'excellente facture : *Tis Siopiské tou Salou*. Malakassis prépare une nouvelle gerbe lyrique.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

V. Papp et J. Erdelyi : *Les Magyars peints par eux-mêmes*, Berger-Levrault. — Micheff : *L'Instruction publique en Suisse et dans les pays balkaniques*, Librairie des Nationalités, Lausanne. — Jules Frœlich : *Le Pangermaniste en Alsace*, Berger-Levrault. — E. Montarroyos : *La Question du Pacifique devant le droit international*, Petite Collection américaine, Paris. — Adrien

Mithouard : *Paris capitale de l'Occident*, Revue hebdomadaire. — Samuel Gompers : *Labor and the common welfare*, New-York, Dutton. — René Hubert : *Les Interprétations de la Guerre*, Flammarion.

Sous le titre **Les Magyars peints par eux-mêmes**, MM. Papp et Erdelyi ont réuni un choix très significatif d'articles de journaux plus violents et plus injurieux les uns que les autres à l'adresse des Alliés. La lecture de ces pages épileptiques finit par devenir monotone. Mais ces frénésies haineuses donnent-elles bien l'image vraie du peuple hongrois ? Ce serait à voir de près. Ce peuple était représenté politiquement, jusqu'à ces dernières années, par une aristocratie très peu nombreuse et d'un chauvinisme exaspéré, et la presse n'exprimait que les opinions de cette classe; les Juifs, aux mains de qui elle était tout entière, attisaient ce chauvinisme (beaucoup de magnats hongrois sont d'ailleurs des Juifs affublés de noms magyars) et contribuaient à rattacher la Hongrie féodale à l'Allemagne junkeriste. On peut donc espérer, maintenant que cette aristocratie a disparu, que le vrai peuple hongrois pourra se manifester. Comment, il est vrai, se manifestera-t-il ? Tous les Touraniens se sont montrés pendant la grande guerre curieusement inféodés à la violence tudesque : Hongrois, Bulgares, Turcs et même Finlandais (la Finlande est le seul peuple du monde qui, dès le premier jour, ait envoyé des volontaires à l'Allemagne); et au cours de l'histoire les mêmes Touraniens se sont toujours montrés les ennemis féroces de la civilisation : Huns d'Attila, Mongols de Gengis et de Tamerlan, etc. Qui sait même si le réveil de férocité qui a fait explosion dans la Russie bolchéviste n'est pas le fait du sang touranien ? Les Moscovites ne sont pas de purs slaves comme les Polonais, les Tchèques ou les Serbes, mais des slavo-finnois ; au moyen âge les Slaves avaient glissé à l'ouest, jusqu'à l'Elbe, et toutes les grandes villes de la Russie actuelle, y compris Moscou, ont été bâties en terre tchoude ; il ne serait donc pas impossible de rendre le vieux sang tartare responsable des férocités du bolchévisme et de son étrange penchant vers le bochisme ; l'alliance fondamentale des Germano-Touraniens se trouverait ainsi une fois de plus vérifiée.

Ceci dit, peu importerait que tel ou tel peuple touranien fît effort vers l'instruction, il n'en resterait pas moins fort éloigné de la vraie civilisation. C'est ainsi qu'un professeur bulgare,

M. Micheff, essaie d'établir dans un petit livre de statistique comparée, **L'Instruction publique en Suisse et dans les pays balkaniques**, que la Bulgarie n'est pas indigne d'être comparée à la première, et est très supérieure à toutes ses voisines de la péninsule, même la Grèce. Les statistiques, qui d'ailleurs seraient tout autres, si elles émanaient d'un Serbe, d'un Grec ou d'un Roumain, ne feraient pas absoudre la Bulgarie du rôle tout à fait odieux que son cher tsar lui a fait jouer en Europe depuis de trop longues années.

Je parlais tout à l'heure de la violence tudesque. A l'énorme dossier ouvert sur elle on versera **le Pangermaniste en Alsace**, de Jules Frœlich, qui, sous une forme humoristique, montre combien l'âme boche est éloignée de la nôtre, et combien les Allemands eux-mêmes (car personne chez nous ne nie que les Alsaciens appartiennent à la noble race germanique) ont eu à souffrir de cet esprit de brutalité et d'orgueil qui caractérise les Boches, ou les Tudesques, ou les Prussiens, tout cela est un peu la même chose. Le petit livre de M. Frœlich est antérieur à la guerre et s'apparente à la spirituelle *Histoire d'Alsace* de Hansi. Il sera peut-être bon de la rééditer dans une cinquantaine d'années, ne serait-ce que pour montrer à la génération allemande d'après-demain ce qu'était celle d'hier et même d'aujourd'hui.

Cette Allemagne d'autrefois a empoisonné non seulement l'Europe, mais encore l'Amérique ! C'est certainement à son imitation que le Chili s'est conduit en 1879 comme il l'a fait, à l'égard de la Bolivie et du Pérou, ainsi que le montre M. Montarroyos dans son livre **La Question du Pacifique devant le droit international**. La conduite du gouvernement chilien fut exactement celle qu'aurait tenue la Prusse : d'abord une assez longue période d'empiétements sournois et de pressions cyniques, une entente avec le président de la Bolivie Melgaryo, comparable à celle de Bismarck avec Napoléon III, d'autant que Melgaryo s'était emparé du pouvoir à la Paz un peu comme celui-ci à Paris, une série de querelles d'Allemand cherchées tant à propos d'un traité défensif conclu entre la Bolivie et le Pérou que de mesures de précaution prises très légitimement par la Bolivie, dont on voulait occuper la bande de littoral maritime, soudain un ultimatum de 48 heures lancé par le Chili et une attaque brusquée pour laquelle le Chili avait soigneusement

préparé une armée et une flotte très supérieures, des victoires comparables à celles des Allemands de 1870 et, ajoute M. Montarroyos, une conduite, à peu de choses près, identique à celle des Boches de 1914-1918, un appui d'ailleurs très net de l'Allemagne d'alors, enchantée d'avoir là-bas un si bon élève (sans le concours du chancelier Bismarck, dit un historien chilien, nos hommes d'Etat eussent été impuissants), enfin un traité de paix, tout à fait comparable pour l'âpreté à celui de Francfort et pour la déloyauté à celui de Prague, qui promettait aux malheureux habitants du Slesvig une consultation que la Prusse leur refusa toujours ; les populations des provinces péruviennes de Tacna et d'Arica cédées au Chili devaient être consultées dix ans après le traité, donc en 1893, pour savoir si elles resteraient chiliennes ou redeviendraient péruviennes ; le plébiscite n'a pas eu lieu. En manquant à sa parole, le Chili a déchiré de ses mains le traité d'Ancon et il a légitimé d'avance l'intervention, qui finira bien par se produire, de la Société des Nations. Il ne s'agit pas d'ailleurs de contraindre le Chili à une humiliation quelconque, mais de l'amener à accepter un arbitrage, que le Pérou et la Bolivie demandent, et auquel il ne pourrait pas se refuser sans se mettre en mauvaise posture morale.

Une fois que les questions d'Europe seront réglées, il faudra bien passer à celles des autres parties du monde ; toutes les mèches fumantes doivent être éteintes.

La *Revue hebdomadaire* a eu raison de tirer à part le beau discours prononcé le 22 mars 1918 par Adrien Mithouard sur **Paris capitale de l'Occident**. C'était l'heure sombre, et il y avait quelque courage, entre deux explosions de gothas et de berthas, à proclamer la royauté spirituelle de la ville menacée par les Barbares. Mithouard a trouvé pour la célébrer des paroles dignes d'elle ; ce président du Conseil municipal parisien était un de nos plus subtils poètes symbolistes, un de nos plus puissants théoriciens d'art ; on ne le savait pas assez dans le grand public et peut-être ne le sait-on pas assez encore. Il serait bon qu'on lui consacrât une étude d'ensemble ; l'auteur de l'*Iris exaspéré*, du *Tourment de l'Unité*, des *Marges d'Occident*, de tant d'autres livres de tout premier ordre, mériterait d'être mis en pleine lumière glorieuse.

M. René Hubert, agrégé de philosophie, a voulu nous dire

Les Interprétations de la Guerre, et il l'a fait, naturellement, en agrégé de philosophie : « On se rend compte, dit-il, que cette guerre mondiale a été nécessaire et fatale, au sens moral que les Anciens donnaient à leur destin, et qu'elle constitue un conflit spirituel plus comparable à l'expansion sociale du Christianisme ou à l'effort émancipateur du nationalisme politique qu'aux invasions des barbares ou aux premières tentatives d'hégémonie du Saint Empire romain germanique. » Le problème est ainsi très bien posé, mais la solution qu'on nous propose n'est qu'à demi exacte. Je passe d'abord sur le caractère fatal ou non fatal de la guerre, l'énigme de la liberté humaine n'étant pas près d'être résolue ; en un sens tout est nécessaire, en un autre sens tout est contingent, et il me suffit de rappeler que, quelque fatale qu'elle fût, même « au sens moral que les Anciens donnaient à leur destin » (?) cette guerre aurait été certainement évitée si le Kaiser en avait décidé ainsi. Reste alors la seconde et plus intéressante assertion que cette guerre se rapproche plus des grandes révolutions spirituelles de l'histoire que des simples bouleversements matériels, et ici j'avoue ne pas être du tout de l'avis de M. René Hubert. Certes, les Allemands, eux-mêmes assez agrégés de philosophie de tournure d'esprit, ont bien essayé de transformer cette guerre en une croisade de la force contre la dégénérescence, de l'autorité contre la liberté, de l'organisation contre l'anarchie, de l'aristocratie contre la démocratie, etc., mais personne en dehors d'eux n'a été dupe de ces grands mots ; leur agression n'a été, en réalité, qu'une explosion d'orgueil et d'avidité conquérante et brutale, et c'est à l'appui de leurs passions cupides qu'ils ont invoqué telle ou telle conception politico-sociale. Comme disait le grand Frédéric, qui, en dépit de sa culture française, représentait si bien l'âme germanique : « Prenons d'abord, nos juristes trouveront ensuite les raisons. » C'est également ainsi que raisonnent les apaches-anarchistes ; ils commencent par agir à la Ravachol ou à la Bonnot, et ensuite dévident sur l'action directe ou la reprise individuelle tous les « grands-parlers de l'île du docteur Moreau » que nous connaissons bien. La guerre mondiale ne me semble donc avoir aucun rapport avec le mouvement des idées philosophiques, heureusement d'ailleurs pour la philosophie, et il ne faut en faire remonter la responsabilité ni à Kant ni à Luther ; les exhortations de Nietzsche elles-

mêmes : Frères, soyez durs! n'ont eu qu'une action d'après coup et sur un public en somme restreint. Sa raison d'être unique a été le désir tudesque d'asservir le monde à l'hégémonie d'un nouveau Saint Empire à l'Othon le Grand, ou peut-être même de piller et détruire tout ce qui s'était élevé en dehors de la forêt hercynienne, comme du temps de l'invasion des barbares. Et que contre cette invasion et cette tentative d'hégémonie nous ayons invoqué des motifs idéalistes de résistance à outrance qui font que cette guerre mondiale a été une Guerre de Majuscules, Force, Droit, Liberté, Violence, etc., etc., c'est certain, mais ces conflits d'idées n'ont pas été primordiaux, et pas plus que les petits pois ne font pousser le printemps, les concepts ne font exploser les passions.

HENRI MAZEL.

§

M. Samuel Gompers, président de l'*American Federation of Labor*, publie une collection d'extraits de discours ou d'écrits divers, classés par chapitres, de manière que l'on peut saisir sa pensée, et même l'évolution de sa pensée, car il y a des extraits qui datent de 1883. Cela forme, sous le titre : **Le Travail et la prospérité commune**, un volume fort intéressant, mais d'où l'on ne peut pas dire que se dégage vraiment une doctrine. Il semble même que M. Gompers serait fort chagriné si l'on découvrait qu'il en a formulé une sans le savoir, car il se garde bien d'être partisan d'aucun système social déterminé. Il est, notamment, très opposé au socialisme, et il en parle même fort peu, tellement ce qui est entaché d'esprit trop théorique lui paraît négligeable. Il voit, d'ailleurs, le socialisme surtout sous l'aspect de socialisme d'Etat, et le condamne comme incompatible avec la liberté, car renforcer l'Etat, ce serait « dévitaliser l'individu ». Quand on se met à réglementer, cela entraîne toujours à plus de réglementation, « si bien qu'à la fin toute vie industrielle se trouverait figée dans ses règlements ». Il est ennemi de l'utopie : « Je n'abandonnerai jamais le mouvement du *Labor* avec ses résultats acquis aujourd'hui pour un demain chimérique. »

En somme, il apparaît comme un parfait opportuniste. Il veut modestement que le mouvement trade-unioniste prenne les choses comme elles se présentent, et profite de l'expérience au jour le

jour. Il faut « compter avec les ouvriers tels qu'ils sont, et non tels qu'on voudrait qu'ils fussent ». Les lignes directrices de l'action ne doivent pas être trop nettement tracées à l'avance. On doit « essayer de rendre les conditions de la vie et du travail meilleures aujourd'hui qu'elles n'étaient hier, et meilleures demain qu'aujourd'hui, et meilleures, chaque lendemain, que la veille ».

La guerre a été pour lui l'occasion d'appliquer sa méthode d'observation des faits et de soumission de l'esprit aux expériences nouvelles. Dès le 10 mars 1915, il constatait que le patriotisme est plus fort que le sentiment de classe, et que le désir de la paix internationale est incapable, à lui seul, de maintenir la paix. Il en concluait qu'il fallait, pour écarter les causes de guerre, des institutions internationales qui établiraient la justice et disposeraient de la puissance nécessaire pour imposer leurs décisions. L'expression de ces idées est d'autant plus remarquable, de la part de M. Gompers, qu'il en était, jusqu'alors, plus éloigné. Si opposé qu'il fût aux socialistes, en effet, il avait poussé le pacifisme, avant la guerre, aussi loin que les plus absolus d'entre eux. Il avait cru qu'il pourrait n'y avoir plus de guerre, parce que les ouvriers sauraient l'empêcher par la grève. Ayant reconnu son erreur, il a lui-même rappelé son opinion antérieure, ajoutant : « Ma croyance que la guerre n'était plus possible était fondée sur mon désir et non sur les réalités, parce que j'avais un trop vif sentiment de la brutalité dévastatrice de la guerre. »

Cette franchise, et le fait qu'il n'avait aucun lien avec l'organisation socialiste internationale, lui ont permis de prendre dans la guerre l'attitude très nette qui a répandu jusqu'en Europe le prestige de l'*American Federation of Labor*. Bien que cette C. G. T. américaine n'eût jamais pris part aux congrès socialistes internationaux, les socialistes européens les plus « défensistes » cherchèrent un moment à s'appuyer sur elle pour résister au courant défaitiste. Mais les idées de Gompers étaient sans doute trop simples et trop claires. Il disait que la politique allemande consistait à « faire de l'internationalisme le mot d'ordre parmi le peuple des autres pays, tandis qu'elle maintenait l'esprit et les buts du nationalisme en Allemagne ». Il estimait que la propagande socialiste allemande était « simplement l'instrument de la machine militaire allemande ». Aussi protestait-il énergiquement, dès le 8 mai 1917, auprès des organisations anglaises et françaises,

contre toute idée d'aller à Stockolm, le projet de conférence n'étant qu'une manœuvre allemande. Et il faut croire que son attitude fut approuvée par la masse des ouvriers américains, puisqu'il y a eu, il le dit avec fierté, moins de *conscientious objectors* dans le *Labor* que dans aucun autre groupe social.

P.-G. LA CHESNAIS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Général Buat : *Ludendorff*, Payot. — Hugo von Pohl : *Aus Aufzeichnungen und Briefen wæhrend der Kriegszeit*, Berlin, K. Siegismund. — « Jean Maxe » : *De Zimmerwald au bolchévisme, ou le triomphe du Marxisme pangermaniste*, Bossard. — Colonel John Ward : *With the Die-Hards in Siberia*, Londres, Cassel. — Henri Domelier : *Au G. Q. G. Allemand*, La Renaissance du Livre. — Alphonse Séché : *Les Noirs*, Payot. — Lieutenant Fonsagrive : *En Batterie*, Delagrave. — Mme P. Captanian : *Mémoires d'une déportée arménienne*, Flinikowski. — Roland Bréauté : *Un universitaire aux armées*, Bossard. — Georges d'Esparbès : *Les Victorieux 1918*, Ollendorff.

Le **Ludendorff** du général Buat est une sorte d'introduction aux *Souvenirs de Guerre* du Premier quartier-maître général des armées allemandes. On y analyse l'homme, le rôle de tout premier plan qu'il n'a cessé de tenir, ainsi que les manœuvres qu'il a conduites, avec des fortunes diverses, sur les fronts de Pologne et de France. Sans doute, c'est là le sujet d'une étude passionnante pour nous. Notre curiosité est vive de connaître la pensée du Grand Quartier Général allemand, à tous les tournants de cette guerre, d'en suivre les fluctuations, d'assister aux chocs d'idées des Excellences chargées de sa direction et de saisir enfin le caractère dominant du soldat qui fut, en dernier lieu, l'animateur de cette formidable entreprise et qui en règla les dernières convulsions. Il nous faut avouer une légère déception. Jusqu'aux fameuses offensives du printemps de 1918, nous n'avons affaire qu'avec une étude rapide souvent écourtée. D'autre part, le général Buat n'a pas suffisamment dépouillé toute subjectivité. Il n'a pu oublier ni sa propre personnalité, ni le rôle qu'il a lui-même tenu. Il a une tendance trop accusée à montrer Ludendorff se débattant sans cesse au milieu des situations les plus périlleuses. En 1916, par exemple, régnait-il vraiment au G. Q. G. allemand l'inquiétude à laquelle on veut nous faire croire aujourd'hui, inquiétude qui serait venue de l'activité déployée par les Alliés sur tous les fronts ? Les événements ne sont pas assez éloi-

gnés de nous pour que nous ayons pu oublier qu'à ce moment, du côté des Alliés, il était surtout question du temps, qui travaillait pour nous. C'était un refrain qui revenait sous toutes les formes ; et l'on peut croire qu'au G. Q. G. allemand la foi en la victoire était inébranlable. Les manœuvres pacifistes allemandes de cette époque ne signifient rien à cet égard ; et c'est une fausse interprétation que de les montrer comme le signe du découragement, qui aurait envahi la Haute Direction de la guerre chez nos ennemis. Par contre, la discussion du général Buat des offensives des 21 mars, 9 avril, 27 mai et 15 juillet 1918 est tout à fait magistrale. Ludendorff, qui a été le maître de tout régler, à ce moment, sans discussion, sans opposition, y est pris sur le vif. Il n'y a peut-être pas d'exemple, dans l'histoire, d'une si haute fortune militaire, ayant à sa disposition des moyens aussi formidables, et faisant preuve d'une aussi pitoyable indigence de combinaisons, malgré la connaissance approfondie que ce favori de la fortune a de son métier. Une stratégie de taureau ; on ne peut rien dire de plus. Pour l'expliquer, il faut s'accorder, avec le général Buat, à reconnaître que son inspiration vint « d'un mépris vraiment trop profond de l'adversaire » et « d'un orgueil immense autant que dangereux pour celui qui en est possédé ». L'hypertrophie de la personnalité, un orgueil insensé, tels sont les traits dominants de ce soldat, si éminemment représentatif des hommes de sa race et de sa caste.

JEAN NOREL

§

Dans ses *Souvenirs* publiés vers la fin de 1919, le grand-amiral von Tirpitz a jugé très défavorablement l'activité de l'amiral von Pohl. La veuve de celui-ci, pour défendre la mémoire de son époux, a publié, au commencement de cette année des extraits du **Journal et des lettres de von Pohl pendant la guerre.**

Cette publication, *qui ne vise d'autre but que de défendre von Pohl*, constitue un document capital pour l'histoire des 6 premiers mois de la guerre et une source importante pour celle des 12 qui ont suivi. Pendant les 6 premiers, en effet, von Pohl, en qualité de chef de l'Etat-Major de l'Amirauté, accompagnait Guillaume II et lui servait de conseiller. Or, il a noté, souvent

jour par jour, ce qu'il entendait et faisait. Il nous apprend donc tout ce qu'un témoin vigilant et circonspect pouvait savoir.

Son journal commence le *6 août* 1914. Ce jour-là, le matin, il va au château pour rendre compte au Kaiser de la situation du *Gœben* (amiral Souchon) et du *Breslau* qui, rentrés à Messine le 5 du bombardement de Bône et de Bougie, y sont bloqués par des grands croiseurs anglais. S'ils ne partent pas dans la nuit du 6 au 7, ils vont être désarmés. Mais l'Empereur, qui a eu plusieurs nuits d'insommie, dort enfin. A midi seulement, par téléphone, il approuve le télégramme de Pohl : « S. M. est convaincue que les vaisseaux sauront se frayer heureusement un passage. » Haus, l'amiral autrichien de Pola, est prié « encore une fois » d'aller au-devant d'eux. Echange de vues entre Pohl, Tirpitz, Jagow (affaires étrangères), les amiraux Capelle et Behncke et le général de Moltke au sujet de la neutralité de la Hollande, si les Anglais débarquent des troupes dans l'Escaut. Moltke conseille de s'abstenir de toute démarche.

Le 7 au matin, on apprend que le *Gœben* et le *Breslau* ont échappé et sont au sud du Péloponèse. Haus, qui a averti qu'il a quitté Pola à 9 h., est informé de l'utilité « politique et militaire » qu'il y aurait à ce qu'il aille aussi aux Dardanelles. — Liége.

8 août. — La neutralité de la Hollande est très importante pour nous.

9 août. — Pas de nouvelles du *Gœben*. — Un seul fort de Liége est tombé.

10 août. — Télégramme de Wangenheim (l'ambassadeur à Constantinople) : « Une quadruple alliance (Turquie, Bulgarie, Roumanie, Grèce) avec neutralité complète est en formation. L'aide que nous attendons de la Turquie nous échapperait et le *Gœben*, qui est dans la mer Egée, serait perdu. Wangenheim indique la conséquence : désarmement du *Gœben*. Impossible. » Protestation de Pohl : il faut amener la Turquie et la Bulgarie à déclarer la guerre à la Serbie et à la Russie, ne pas se soucier de l'intérêt de la Grèce et faire tenir la Roumanie en échec par la Bulgarie et la Turquie. Jagow, le Chancelier, l'Empereur, Tirpitz, approuvent. — Victoire à Mulhouse de 2 corps d'armée sur 3 divisions françaises.

11 août. — Le *Gœben* est entré dans les Dardanelles. Dépêche de Wangenheim : la Turquie ne veut pas attaquer par crainte de

la Bulgarie ; le grand-vizir nous reproche de ne pas avoir tenu notre promesse de faire attaquer la Serbie par la Bulgarie.

12 août. — « Les Japonais semblent prendre des mesures contre nous. »

15 août. — Wangenheim dit que Souchon croit possible de forcer les Dardanelles.

16 août. — Souchon demande 500 hommes pour la flotte turque, signe que celle-ci se prépare à marcher avec nous.

17 août. — Arrivée à Coblenz. Ultimatum du Japon, qui demande la remise de Tsingtau pour le rendre plus tard « peut-être à la Chine ». L'Empereur exprima la pensée de le rendre directement à la Chine. Il est très triste de ce renseignement désagréable. Kiautschou est son œuvre, il a toujours pris la part la plus vive à sa prospérité.

18 août. — Bethmann propose d'évacuer Kiautschou. Pohl s'élève contre cette proposition. Si le sang coule, nous pouvons conserver Kiautschou, si nous l'évacuons, non.

22 août. — Tirpitz demande si on ne pourrait « suggérer à l'Amérique d'intervenir pour obtenir la remise de Tsingtau à la Chine. Elle devrait s'engager à intervenir de tout son pouvoir pour que ni le Japon, ni l'Angleterre, ni la Russie ne l'occupent si nous le rendons à la Chine et résilions le contrat de location ». Pohl proteste : ce serait contraire au sentiment national. L'amiral Müller est de l'avis de Tirpitz. Abandonné, Capelle ayant télégraphié de Berlin que « ce projet n'avait pas de chances de réussite et ne répondait pas au sentiment populaire ».

26 août. — Le *Magdeburg* s'échoue près d'Odensholm, dans le golfe de Finlande. Les Allemands sont forcés de le faire sauter.

28 août. — Une irruption des Anglais dans la baie allemande. Ils surprennent les avant-postes et coulent l'*Ariadne* et le torpilleur 18. Le *Kœln* et le *Mainz*, venus à leur secours, sont coulés aussi.

30 août. — L'Empereur écrit à ce sujet : « Contre les Anglais les commandants doivent se montrer froids calculateurs et savoir attendre. Pas d'offensive avant que je l'ordonne. » Le Chancelier m'a dit de nouveau qu'il faut conserver notre marine jusqu'à la paix et ne pas l'exposer.

31 août. — Le chancelier dit que la flotte doit être conservée. Il n'admet même pas qu'on l'expose pour mettre à profit des situa-

tions favorables. Pohl persiste à dire que le plan d'opérations primitif est juste et doit être maintenu. La flotte doit être prête à s'exposer, malgré les considérations politiques, si la possibilité du succès existe.

1er septembre. — Bonne situation générale, la première armée marche par Amiens-Montdidier *vers le sud-est* pour *encercler* les Français.

8 août. — Prise de Maubeuge, 40.000 prisonniers. — La marine peut enfin annoncer un succès. L'*U 9* a torpillé dans le Firth of Forth un croiseur de 2.000 tonneaux.

9 août. — Sur une réclamation du chef de la flotte de haute mer, je demande le retour immédiat dans la mer du Nord des forces détachées dans la Baltique. L'Empereur note : « Alors la Baltique est sans défense contre une irruption par les Belts. Si oui, un retour rapide est nécessaire. »

11 septembre. — Notre 1re et 2e armée se replient sur l'Aisne parce qu'*une lacune de 25 kilomètres entre elles doit être comblée*, sans quoi la première armée pourrait être mise en déroute. Parmi les adversaires qui s'avancent entre ces deux armées se trouvent les Anglais.

ÉMILE LALOY.

§

C'est un travail difficile qu'a entrepris « Jean Maxe » en essayant de nous montrer le chemin **De Zimmerwald au bolchevisme**. Il faut le louer de son audace et de la conscience qu'il a mise à rassembler une documentation abondante, dont la majeure partie est tout à fait inconnue du public, et dont certains éléments sont même difficilement accessibles. C'est un livre de bonne foi, et l'intérêt en serait déjà grand, même s'il ne renfermait rien de plus que les citations. C'est, je crois, le premier ouvrage d'ensemble sur l'histoire du défaitisme organisé en France, et s'il est loin d'être définitif, il permettra aux lecteurs d'en comprendre la complexité.

Malheureusement, l'auteur, par les tendances de son esprit, était peu préparé à une juste interprétation des divergences entre les formules socialistes. Il était trop porté à les condamner en bloc, en y joignant même toutes celles qui paraissaient s'en rapprocher. Pour lui, en temps de guerre, le pouvoir civil doit céder le pas aux généraux, et les principes wilsoniens ne sont pas autre

chose que les principes mêmes de Zimmerwald. Il arrive nécessairement, dans ces conditions, que des nuances, et parfois des différences d'opinion plus importantes, lui échappent. Il lui arrive aussi, principalement en ce qui concerne les partis étrangers, de dire des choses inexactes, comme lorsqu'il prétend que le bolchévisme est sorti du *Bund* (parti social-démocrate juif de Russie) : s'il est vrai que les Juifs sont fort nombreux parmi les commissaires du peuple, il convient de noter que le *Bund* était antibolchévik. On peut encore regretter l'emploi d'articles de journaux, non signés, et dont l'information est trop évidemment superficielle.

Malgré cela, grâce à une documentation composée surtout à l'aide des brochures et périodiques zimmerwaldiens et bolchévisants, il a suffi à l'auteur de suivre l'ordre chronologique, et de replacer les faits qu'il étudie dans l'ensemble de l'histoire de la guerre pour écrire un livre utile, et qui peut guider pour des études nouvelles. Il a su bien montrer, par exemple, que l'action extrémiste a eu deux fois le caractère d'un complot, ce qui veut dire qu'elle était menée par un très petit nombre de gens : au commencement de la guerre (mouvement de Zimmerwald) et en 1917 (mouvement bolchéviste), et que, chaque fois, le complot a été favorisé par l'Allemagne, à qui il profitait. Mais il n'en résulte pas que l'Allemagne ait eu l'initiative, et même, si elle l'avait eue, il faudrait encore distinguer entre les dupes et les complices. Ces complots d'un genre nouveau tendaient à créer un mouvement d'opinion en faveur d'une paix de défaite, et à détruire l'union nationale dans les pays alliés : c'était une grande entreprise de « bourrage de crânes ». Elle supposait des cerveaux déjà prêts à se laisser capter, à différents degrés, en sorte que la transition est insensible, des meneurs les plus conscients jusqu'à bien des personnes qui se refusent à les suivre, mais qui les excusent. C'est là ce qui rend cette histoire si difficile à comprendre, aussitôt que l'on passe de la période de formation du complot à la période d'exécution. Seule, la période préparatoire, où les meneurs primitifs sont quelques individus, pourrait, si elle était bien connue, comporter des précisions décisives. Mais là, ce sont les faits qui manquent. Ils ne sont connus (et jamais complètement) que des camarades des meneurs. Rien n'est publié, ou à peu près rien, et la documentation imprimée est impuissante.

Pourtant, on saisit le lien entre les bolchéviks et l'Allemagne dans les documents du *Committee on public information* américain, que l'on s'étonne de ne pas voir cité par « Jean Maxe », et il y a Parvus, le socialiste pangermaniste, dont le rôle, comme intermédiaire entre les bolchéviks et Scheidemann, et comme agent du gouvernement impérial allemand, est indéniable.

Le colonel Ward a écrit au fur et à mesure ce qu'il a fait et observé au cours de l'année qu'il a passée **With the « Die-Hards » in Siberia**, de juillet 1918 à juin 1919. Chef du premier contingent allié qui ait été envoyé en Russie, huit mois après le coup d'Etat bolchéviste et quatre mois après le traité de Brest-Litovsk, débarqué à Vladivostok, il commença par se battre contre des troupes de composition assez mêlée, qui comprenaient des prisonniers allemands et magyars. Puis il s'éloigna vers l'ouest avec son bataillon, non sans peine, car les Japonais multipliaient les difficultés sur le transsibérien, pour l'empêcher de parvenir à Omsk.

Il y arriva le 18 octobre, à temps pour assister à une série d'événements d'une importance capitale. Le « directoire des cinq », élu à Oufa, était le « gouvernement panrusse », socialiste-révolutionnaire. Il y avait aussi un gouvernement sibérien, issu de la Douma des districts sibériens, et qui réunissait des éléments révolutionnaires et royalistes. Les représentants des Alliés s'entremirent, et un compromis intervint, et c'est alors que l'amiral Koltchak fut nommé ministre de la guerre. Mais le directoire négligeait le front de l'Oural, et ne s'occupait guère que du front intérieur, aussi prit-il une décision qui retirait au nouveau ministre de la guerre tout pouvoir réel. Celui-ci donna sa démission, puis consentit à la retirer, à condition qu'on lui laissât faire au front un voyage d'inspection. C'est pendant ce voyage que les principaux membres du directoire disparurent, enlevés par un complot militaire. Pour le colonel Ward, ce complot eut pour origine la formation d'une sorte de société de défense par un groupe d'officiers, à cause des assassinats dont chaque nuit leurs camarades étaient victimes, et l'arrivée à Omsk du colonel Lebedev, ancien officier de Kornilov, qui avait voué une haine tenace aux politiciens socialistes-révolutionnaires, et qui devint le chef des officiers d'Omsk : le nom de ce Lebedev ne fut pourtant pas prononcé à propos de l'enlèvement des membres du directoire.

Rappelé, et rentré le 17 novembre au soir, Koltchak fut invité, le lendemain matin, par le conseil des ministres, à prendre le titre de gouverneur suprême.

Cette affaire n'est pas racontée par le colonel dans tous ses détails, il n'en dit que ce qu'il a connu directement, et il n'est pas douteux qu'il en a su plus long, sinon au moment même, du moins plus tard. Il est curieux de rapprocher de son récit ce qu'il dit dans sa préface :

Il est certain que l'amiral Koltchak n'aurait jamais été en Sibérie, et ne serait jamais devenu le chef du mouvement constitutionnel et du gouvernement de Russie, sans les conseils et même l'insistance des Alliés. Il a reçu les promesses les plus catégoriques d'aide très cordiale et de prompte reconnaissance par les Alliés, avant d'accepter la charge périlleuse de chef du gouvernement d'Omsk. Si l'on avait agi d'une façon vraiment conforme à ces promesses et à cette insistance, une Assemblée constituante siégerait aujourd'hui à Moscou...

Car le colonel Ward a une foi absolue dans la loyauté et l'esprit démocratique de l'amiral Koltchak. Or ce colonel de la guerre, il convient de le rappeler, était un député travailliste, ancien ouvrier terrassier.

Son livre montre aussi, malgré les difficultés énormes auxquelles l'amiral devait faire face, que le succès de ses efforts était probable, si les Alliés n'avaient pas accumulé les fautes lourdes comme à plaisir. Il dénonce, notamment, l'action néfaste des Japonais, action volontaire, celle-là, mais toute nocivité en eût été retirée, et même cette action aurait pu être utile, si la politique des Alliés eût été plus nette. Et il dénonce surtout ce qu'il appelle une « monstruosité internationale », la politique de Prinkipo, qui a produit un effet désastreux sur l'arrière du front sibérien, et c'est de l'arrière qu'est venue la débâcle. Par là, les Alliés sont intervenus dans les affaires intérieures de la Russie, — contre Koltchak et Denikine, Or, la politique de Prinkipo triomphe aujourd'hui, et le livre du colonel Ward proteste contre cette aberration.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

M. Henri Domelier, rédacteur en chef de la *Dépêche des Ardennes* et attaché à la municipalité de Charleville pendant la guerre, a réuni en un volume divers articles relatifs à l'occupation du lieu : **au G. Q. G. Allemand**, qui est une publication

intéressante et curieuse, parce que l'auteur a vu de près, a suivi durant des mois le séjour sur le front du Kaiser Guillaume, de son rejeton le Kronprinz, des personnalités multiples et diverses du grand Etat-Major et de la Cour Impériale d'Allemagne. Aussi peut-il leur consacrer de précieux chapitres. L'Empereur Guillaume surtout apparaît un singulier personnage, avec sa terreur des bombardements par avions et le luxe de précautions dont il s'entoure ; ses efforts inutiles pour entrer en relations avec les habitants ; sa pose théâtrale, ses velléités de largesses que contrecarre son habituelle parcimonie, etc... Le Kronprinz, aussi comédien, est encore moins sympathique. Il a la même couardise, mais en plus l'ivrognerie, la paillardise, se complaît en basses noces et ripailles, tant qu'à Charleville on l'avait surnommé « Gugusse ». Quant à l'Etat-Major général, aux rois et roitelets allemands et à la police secrète qui gravitaient autour de ces deux étoiles, M. Henri Domelier apporte sur les personnages, l'organisation du service, la composition des équipes, des détails édifiants. La soulographie d'ailleurs était telle dans la ville, dès le début, que le G. Q. G., à peine installé, dut arrêter la réquisition des vins fins et liqueurs, car il n'en fût pas resté une bouteille. La bêtise des officiers de troupes encore était telle qu'ils se croyaient seulement à quelques kilomètres de Paris. Quand on « empruntait » des meubles pour une cérémonie, ou pour garnir le logis de quelque chef de marque, on était certain de n'en rien revoir. Pourtant, lors de son départ, le Kaiser fit dresser un procès-verbal constatant qu'il gardait les mains nettes ; mais derrière lui la soldatesque pilla, et, en somme, le résultat fut le même. — Un des personnages curieux encore de la suite impériale était le Dr Wezel, qui finit par s'adjuger une maison de tolérance, — d'un excellent rapport, paraît-il, avec le passage continuel des troupes. — Mais j'en passe, on peut le croire, et le volume d'Henri Domelier, dont je n'ai pu donner qu'un aperçu, demeure une curieuse lecture. — Il parle, pour finir, de la hideuse affaire de la *Gazette des Ardennes*, qui eut son épilogue en conseil de guerre, mais sur laquelle il serait plutôt pénible de revenir.

Avec une intéressante lettre-préface du général Mangin, qui indique l'organisation de nos troupes d'Afrique, mais aussi leur utilisation insuffisante et tardive au cours de la guerre, le volume d'Alphonse Séché, **Les Noirs**, donne une attachante étude

de leur rôle sur le front franco-belge. L'armée de couleur avait été recrutée trop hâtivement ; les contingents se trouvèrent pris au hasard et instruits seulement après leur envoi en France. Il y eut dès lors un déchet qui pouvait être évité.— M. Alphonse Séché nous parle cependant du loyalisme des Sénégalais ; indique le caractère et, si l'on peut dire, « l'âme » des troupes noires ; leur organisation au camp de Fréjus ; puis fait l'historique de leur intervention d'après les rapports des chefs et les pièces officielles qu'il a pu consulter, — à Berry-au-Bac, à Dixmude, où ils eurent leur page de gloire à côté des fusiliers marins, sur la Somme, à Verdun, dans l'Aisne, etc... Le dernier chapitre du livre parle des Noirs sur la Côte d'Azur, où ils furent envoyés, le climat étant meilleur que celui du front, des hôpitaux de Sénégalais où étaient soignés, dorlotés ces grands enfants sauvages qui s'étaient battus pour « Madame France » et en somme avaient bien droit à quelques égards.

En Batterie, du lieutenant Fonsagrive, est le récit de campagne d'un officier d'artillerie sous Verdun en 1916 et 1917 ; sur la Somme, — à Braye, Maurepas, Combles, Sailly-Sallisel ; dans l'Aisne avec les attaques de tanks, etc.., Le récit est sobre, précis, donne simplement ce qu'a vu l'auteur ; nombre de détails sur le fonctionnement des engins, la vie de l'arme, les incidents et les accidents de la guerre, — en somme les choses vues et vécues sans qu'il y ait des actions théâtrales, la lutte moderne en comportant de moins en moins. — Pendant des mois et même des années, la lutte s'est poursuivie et notre rôle a été surtout d'*user* l'ennemi. A la fin, il crut devoir rompre le front, attaquer en masse et nous permit ainsi une riposte, — qui n'entrait nullement dans ses prévisions.

Le volume de Mme P. Captanian, **Mémoires d'une déportée arménienne**, apporte le témoignage d'une des victimes de la sauvagerie ottomane ; des récits d'assassinats, de sévices, le calvaire des survivants, et confirme tout ce qu'on a pu dire des atrocités, des persécutions, de la férocité montrée par la soldatesque musulmane qu'encourageait l'Allemagne. On voit cingler à coups de fouet de pauvres gens, parce qu'ils refusent de monter dans les charrettes qui doivent les déporter, les séparer des leurs ; ce sont des vols et des viols officiellement admis ; la déportation et le séjour, parmi la crasse et la vermine, dans des cam-

pements infects, au sol parsemé de haillons et d'ordures où séjournent des corps en putréfaction ; un voyage de trois mois pour gagner Alep et pendant lequel on défend même d'enterrer les morts. C'est le calvaire de tout un peuple, et qu'il n'est pas inutile de rappeler quand on veut nous attendrir sur le sort des persécuteurs, les Turcs, que gouvernaient, avec les Boches, les pires chenapans du fameux Comité « Union et Progrès ».

CHARLES MERKI.

§

Les notes d'**Un universitaire aux armées** sont d'un intérêt piquant et varié, comme les lecteurs du *Mercure* ont pu le voir par les fragments qui en ont paru ici même. Tour à tour, l'auteur, M. Roland Bréauté, a servi dans la surveillance des prisonniers ruraux, dans la météorologie militaire et dans les dirigeables maritimes, et à travers tous ces avatars il a gardé sa bonne vision, son bon moral et, ce qui vaut peut-être mieux encore, sa bonne humeur. Bien que les vaillants au front soient un peu par définition des grognards, les meilleurs d'entre eux ne le sont pas, et peut-être que le vrai héros, comme le vrai saint, doit être toujours souriant. Donc M. Bréauté a passé par des milieux très différents et y a fait ample moisson de remarques savoureuses. Le centre de météorologie de Verdun, notamment, où il se trouve affecté au sortir des tranchées, est dépeint de la façon la plus vivante, avec ses savants mobilisés comme sous-officiers ou même comme simples soldats de première classe, quoique futurs membres très possibles de l'Académie des sciences, avec ses aviateurs, hardis camarades, parfois aristos et volontiers bousingots, avec son as, le commandant de l'escadrille K. B. SS., un pince-sans-rire qui enjoint à ses météorologistes de lui assurer du beau temps pour tel jour sans faute. Pittoresque aussi en son genre le centre des dirigeables maritimes, bien que le commandant du J. J. 4 ne vaille pas ce superlificoquentieux Tauziers, sergent météorologiste, polyglotte omniscient et rabelaisien. Mais les notes les plus intéressantes, à mon avis, sont celles de la surveillance des prisonniers allemands ; à ce moment, on était loin de l'effondrement final, et ces prisonniers conservaient toute leur arrogance ; l'opposition de caractères entre eux et les Français qui les gardent, poilus, ou qui les emploient, cultivateurs, est tout à fait curieuse, et leur opposition entre eux aussi ; l'auteur

fait une différence très nette entre les dix-sept Prussiens et les trois Saxons qui formaient son équipe de vingt hommes ; les trois Saxons étaient beaucoup plus doux et sociables, mais cela ne tenait-il pas à leur âge? ils étaient les aînés de beaucoup ; ou à leur qualité de pères de famille? ils avaient seize enfants à eux trois, quand les dix-sept autres n'avaient en tout que quatre gosses. Je n'oserai donc en conclure, pour ma part, que l'âme saxonne est très supérieure à l'âme brandebourgeoise. Mais, d'autre part, je m'obstine à penser que libéré de son kaisérisme, l'Allemand pourra évoluer vers notre mentalité occidentale, et qu'à notre point de vue national nous aurions intérêt à attirer chez nous beaucoup d'immigrants d'outre-Rhin, préalablement débarbouillés de leur nom tudesque; une fois qu'ils s'appelleraient Dupont ou Durand, ils deviendraient, à la seconde génération, d'excellents Français, et peut-être même nous apporteraient certaines qualités de discipline et de laboriosité qui ne sont pas à dédaigner.

Sous le titre **Les Victorieux**, M. Georges d'Esparbès, chantre épique des héros napoléoniens, dit combien les poilus de 1918 ont été dignes de leurs aînés d'il y a plus de cent ans. Le livre est à la fois un recueil de nouvelles qui font honneur à l'imagination guerrière et cocardière de l'auteur et un choix de documents authentiques dont les historiens futurs de la grande guerre pourront tirer parti. Je ne sais au juste s'il faut classer dans l'une ou l'autre de ces catégories son esquisse d'un « ancien » : l'arrivée du capitaine Dumas au 308e d'Infanterie, mais le morceau est toujours savoureux; ce vieux spahi, compagnon de Marchand et de Baratier, qui, presque septuagénaire, avec un œil en verre et dix-huit blessures, reprend du service et mène du même train endiablé son grand bancal et sa bouteille de rhum, est un beau type d'Africain à l'ancienne mode, et qui ne s'est pas trouvé d'ailleurs démodé à l'actuelle, étant tombé glorieusement dans l'Aisne en entraînant sa compagnie à l'assaut des positions ennemies. Les jeunes sont au surplus dignes de leurs aînés, pour le sabre sinon pour la bouteille de rhum, et l'on ne peut lire qu'avec émotion la belle lettre sur Roland d'Esparbès, propre fils de l'auteur, écrite après un assaut de tanks ; avec de pareils jeunes gens un pays va loin en temps de guerre.

SAINT-ALBAN.

A L'ÉTRANGER

Espagne.

Le voyage a Séfarad. — Quel était donc ce mystérieux *Séfarad* (ou *Sépharad*) dont il est fait mention dans la prophétie attribuée au quatrième des petits prophètes dans le canon juif, Obadyah, généralement dénommé Abdias? Etait-ce quelque chose à la façon du *Jérimadeth* imaginé par un autre prophète, notre Hugo, pour la plus grande mystification de ses commentateurs? Les Hébreux, en tout cas, n'en surent jamais rien, si ce n'est ceci — cependant capital — : qu'il fallait que la prophétie s'accomplît. En conséquence *Séfar* ou *Séfarad* ne pouvait, indéfiniment, rester confiné, telle l'*ultima Thule* des Romains, que Colomb prétendait avoir dépassée dans sa navigation et qui pourrait aussi bien avoir été les Shetland que les Orcades, voire l'Islande elle-même, confiné, disons-nous, dans les domaines de la fantaisie. Et c'est ainsi qu'aux alentours — nous ne savons plus au juste — du IVe, ou du Ve siècle de notre ère, un honnête homme de rabbin espagnol crut avoir réalisé la découverte que *Séfarad* résidait en Ibérie. En ces temps là, rien n'était impossible. Cette version ne tarda donc point à prendre corps. Dans les synagogues comme aussi dans les *midraschi* elle fut, assez vite, érigée à la dignité de dogme. Et c'est ainsi que l'Espagne devint le *Séfarad* d'Obadyah, et que les juifs espagnols furent dénommés : *Sefaradim*, ou : *Sefaraditas* (1).

Le problème ainsi résolu, de façon simpliste, de l'autre côté de la chaîne pyrénaïque subsistait, toutefois, dans son entier. Mais, ici, nous risquons d'entrer en compétition avec quelque illustre

(1) Le verset 20 de la « vision d'Obadiah » dit que les exilés d'Israël septentrional occuperont le territoire phénicien, tandis que ceux de Jérusalem, « qui sont à Séfarad », occuperont les districts méridionaux lors de la restauration messianique. « Sefarad » a été identifié par G.-A. Smith avec Saparda, au sud-ouest de la Médie, par Robertson Smith avec le Çparda de Darius dans l'inscription de Behistun, tandis que Winsckler (*K. A. T.*3, p. 301) veut que ce vocable, à partir de la période persique, désigne l'Asie-Mineure. Il est certain que bien des Juifs furent vendus comme esclaves par Nabuchadrezzar ; que la Lydie était un grand marché de chair humaine et qu'enfin l'Asie-Mineure fut, très tôt, la principale place de la Diaspora. Saint Jérôme avouait son ignorance du vocable *Séfarad*. Sur l'identification de *Séfarad* avec l'Espagne, voir Calmet, *Dict. de la Bible*, *Sepharad*, éd. Migne, t. IV, *col.* 451. Sur l'identification moderne (Saparda, dans l'Asie-Mineure septentrionale), voir A. Sayce, *The land of Sepharad* (dans *Expository Times*, mars 1902).

philologue de la moderne école de M. Pierre Benoît et, résolvant cette autre question de l'*Atlantide* par un appel à la *Tour de Nesle*, nous entendre qualifier, par de jeunes folliculaires impavides, de cuistre salisseur de légendes. Tout de même, *Sépharad* rappelle étrangement *Ofir* (ou *Ophir*), où les nefs de Hiram, roi de Tyr, allaient quêter l'or au compte de Salomon.

Si longtemps le *puzzle* des exégètes, qui le plaçaient tantôt dans l'Inde, tantôt sur la côte ouest d'Afrique, ce Pérou des anciens — à moins qu'il n'ait été le célèbre *cerro* argentifère du Potosi lui-même — fut-il autre chose que l'actuel *Yafar*, au sud du Yémen, entre Aden et Taez, proche de ce qui fut le royaume de Saba ? Nous ne savons pas encore que des arguments sérieux, basés sur la formation des mots arabes et hébreux, infirment qu'entre *Yafar* et *Séfar* — ou *Safar*, ou *Safarad*, il n'y ait que l'ombre d'une subtilité... Toujours est-il que les rabbins d'Espagne, qui n'entraient pas, eux, dans cet ordre de considérations, tranchèrent l'énigme à leur manière, qui est celle que l'on a vu plus haut.

Deux grands courants avaient, après la prise de Jérusalem, balayé le peuple juif : l'un, rasant le littoral méditerranéen, se dirigeait au couchant ; l'autre, au contraire, allant vers l'intérieur des terres, le mena au plus profond de l'Asie. Le premier a donné naissance aux *Sefaradim*, le second aux *Aschkenazim*, vocable formé sur *Aschtan*, qui est le nom talmudique de l'Asie. Des groupes isolés, aussi bien, ne laissaient pas de se répandre à travers l'Europe, tant méridionale que centrale. L'Israélite, entre autres qualités, possède, à un degré éminent, celle de s'acclimater un peu partout et de se créer une patrie où la nécessité le force d'être. Sur la rive gauche du Tigre habitent toujours, à l'heure présente, des familles juives qui s'y fixèrent aux temps lointains de la captivité de Babylone. Les fellahs d'Ethiopie, que sont-ils sinon des Prémosaïques, émigrés d'Egypte par la Nubie en remontant le Nil Bleu ? Le principal noyau des *Aschkenazim* dut vraisemblablement s'acheminer vers les monts de Chaldée, point de départ des fils d'Hebr, pour y retrouver le foyer de ses aïeux. Il erra à travers la Perse, parcourut le Caucase et les rivages de la mer Noire, envahit la Tauride, la Bessarabie, la Podolie. Population éternellement flottante, nous la retrouvons successivement en Pologne et en Silésie, sans cesse accrue, à mesure qu'elle avance,

par une prolificité inépuisable. Longue, en vérité, fut cette pérégrination. Mais ce qui, en ces jours amers de la « *diaspora* », maintint surtout dans sa cohésion la famille judaïque, ç'a été, précisément, la facilité qu'elle possédait pour s'adapter à cette vie nomade, qui avait été la vie de ses patriarches.

Les *Sefaradim* connurent en Espagne quatre civilisations successives : la romaine, la visigothique, l'arabe et l'espagnole. A la fin du xve siècle, quand Ferdinand et Isabelle eurent la malencontreuse idée de les expulser, c'était eux, de tous les juifs d'Europe, les plus civilisés. Il serait banal de rappeler ici que les talmudistes d'Espagne ont été les maîtres de ceux d'Allemagne. Au xviiie siècle, les *Aschkenazim* végétaient dans une sordide ignorance inséparable compagne du plus étroit fanatisme. Moses Mendelssohn — dont le petit-fils, né à Hambourg en 1809, devait, par ses chœurs d'*Antigone* et d'*Œdipe*, communier avec l'antiquité hellénique — les sauva de l'abrutissement total, en sauvant, avec eux, suivant le mot de Mirabeau, le peuple et la bourgeoisie allemandes. Mais il n'en subsiste pas moins, à notre époque, une différence profonde entre *Aschkenazim* et *Sefaradim*. On se croirait en présence de deux races distinctes. Aux temps où les premiers croupissaient, à demi sauvages, dans une existence purement végétative, les seconds, jouissant de cette bienheureuse liberté du moyen âge espagnol, étaient admis à la vie nationale de la péninsule, anoblis, placés au sommet des hiérarchie sociales, introduits dans le Conseil des Rois. On chercherait vainement ailleurs qu'en Espagne un cas analogue à celui de Moisés Maimónides, le Platon cordouan du xiie siècle, l'auteur du fameux *Guide des Egarés*. Sans doute, ils y furent persécutés, comme partout ailleurs, s'y virent contraints à des conversions forcées, puis, finalement, expulsés. Mais leurs propres historiens — Graetz, par exemple, le plus détaillé de tous — sont d'accord que c'est encore en Espagne qu'ils ont le moins souffert. Les *juderías* transpyrénaïques n'avaient rien de l'étouffante atmosphère de confinement des *ghettos* européens. L'air du dehors y soufflait librement. Et l'on songe, comme involontairement, à ce propos, au dire fameux de Metternich : que chaque nation a les Juifs dont elle est digne. Même aujourd'hui, les plus pauvres communautés séfaradites de l'Asie Mineure et de la Macédoine sont à cent coudées au-dessus des plèbes hébraïques de Lemberg ou de Varsovie.

Si, donc, le voyage à Séfarad fut, en somme, un heureux intermède dans la millénaire tragédie du peuple israélite, que penser du billet de retour dont l'excellent docteur Angel Pulido s'est fait, depuis longtemps, l'apologiste, et, tout récemment encore, en trois conférences prononcées à l'*Ateneo* de Madrid, les 23 février 8 et 15 mars derniers ? A Paris, l'*Association Israélite Espagnole* réunit, sous la présidence de M. Rosales, près de 15.000 membres, disséminés dans toute la France. Ces braves gens ont offert à celui qu'il leur plaît de considérer comme le symbole de l'Espagne glorieuse un banquet, durant la guerre, où assistaient des israélites de diverses parties du monde, l'Amérique y comprise. Tous les convives parlaient l'espagnol et le bon docteur a eu la tête un peu tournée à la pensée de l'énorme richesse que représentaient les banquiers, commerçants et industriels réunis à ces agapes. Il en a conclu que l'avenir réserverait à l'Espagne un destin merveilleux, si elle savait réunir, quelque jour, les *Sefaradim* sous son égide. Sans citer l'antique *Tizon de la Nobleza*, M. Pulido en appelle aux globules de sang sémite qui circulent dans les veines espagnoles. Souhaitons que son rêve marque le point de départ d'une politique judéophile autre que sentimentale, où l'Espagne, en lavant une faute de son passé, travaillerait pour ses propres intérêts mondiaux. L'exemple des *Sefaradim* du Maroc, que la seconde des conférences auxquelles nous faisions allusion tout à l'heure a particulièrement illustré, est un antécédent suffisamment clair pour que la route à suivre soit, désormais, marquée à ceux qui auront, bientôt en mains les destinées de l'Espagne.

CAMILLE PITOLLET.

VARIÉTÉS

Le Sexographe. — Sous ce nom de *Sexographe*, on a parlé beaucoup d'un appareil nouveau, qui ne tendrait rien moins qu'à enregistrer le sexe d'un œuf avant son développement complet, chez les animaux comme chez les humains. C'est une sorte de pendule, dont il est construit et mis en vente différents modèles.

Nous en emprunterons la description et le mode d'emploi au *Bulletin de la Société Nationale d'Acclimatation de France* (1) :

Il suffit d'une boule de cuivre fixée sur une vis également de cui-

(1) Numéro 2. Février 1920, pp. 21 à 26.

vre. Cette vis se trouve à l'extrémité d'une chaînette d'acier *non nickelé*. Un appareil a été construit par un industriel avec quelques variantes, mais suivant les mêmes principes. A l'aide de ce pendule on est fixé facilement sur le sexe du germe contenu dans l'œuf. Pour opérer cette reconnaissance, il suffit de laisser la boule de cuivre pendre au bout de la chaîne au-dessus de l'œuf à inspecter; la main de l'opérateur servant de potence à la chaîne tombante. Si l'œuf contient un germe mâle, le pendule se met, au bout de quelques instants, à osciller à la façon du balancier d'une horloge. Si, au contraire, l'œuf contient un germe femelle, le pendule décrit un cercle dans l'espace, il tourne. M. Le Fort a fait de nombreuses expériences qui toutes, dit-il, sans aucune exception, ont été couronnées du succès le plus complet. Dans l'une d'elles, sept œufs étaient à expertiser. Le pendule donna trois douteux, deux Poules et deux Coqs. Les œufs furent mis en incubation et donnèrent naissance à quatre Poulets dont deux Poules et deux Coqs; les trois autres œufs étaient clairs.

Notre collègue présente les deux sortes de pendules dont il parle : le pendule à boule de cuivre et l'appareil qui est dans le commerce. Il ajoute que non seulement pour les œufs, mais pour tout être vivant, le pendule indique le sexe. Ceci est du plus haut intérêt pour certains Oiseaux, les Colombidés, par exemple, chez lesquels il est à peu près impossible de discerner les sexes.

Chez un humain, l'expérience peut être faite en plaçant le pendule au-dessus de la main d'une personne qui tiendrait ses doigts largement écartés. Dans ce cas, il est à remarquer un phénomène curieux (et l'expérience est faite immédiatement sur un de nos collègues), le pendule placé au-dessus du troisième doigt reste immobile.

N'y aurait-il pas, dans ces expériences la révélation de forces inconnues, latentes dans le Sexe et la Pensée, réagissant en ce cas l'une sur l'autre?

On serait tenté de le croire et d'étudier leurs relations, leurs influences réciproques qui semblent se traduire tantôt par des oscillations, tantôt par des girations, ou s'annihiler pour produire l'arrêt du pendule, si M. Le Fort ne s'empressait de remarquer avec une louable sincérité que « le pendule peut servir également à la découverte des nappes d'eau souterraines », et surtout : « Il convient pourtant d'ajouter que toute personne ne peut se servir du pendule. Certains opérateurs, particulièrement peu doués, n'obtiennent aucun résultat, mais ceci est l'exception. »

Il apparaît déjà que le Sexe intervient moins ici que la pensée, et d'ailleurs l'appareil comporte-t-il nécessairement une « chaînette

d'acier *non nickelé* »? Non, car M. Astley « a obtenu d'excellents résultats avec une simple aiguille suspendue à un fil de soie... On peut aussi employer des ciseaux en acier à la place d'aiguille ».

Ces messieurs auraient pu employer, avec les mêmes résultats, l'anneau d'or suspendu à un cheveu, que, dans certaines provinces, les fillettes plongent trois fois dans un verre d'eau et laissent immergé ensuite jusqu'à ce que les oscillations atteignant le cristal leur indiquent, par le nombre de coups frappés, dans combien d'années elles se marieront.

En réalité, le *sexographe* se trouve n'être qu'une application à la détermination du sexe des œufs de ces expériences du *pendule*, que connaissent bien les jeunes filles avec le jeu de l'alliance dont nous venons de parler, et qui firent tant de bruit, il y a quelque cent dix ans, que Chevreul prit la peine de les contrôler lui-même. « Vous me demandez, écrivait-il à Ampère (1), une description des expériences que je fis en 1812 pour savoir s'il est vrai... *qu'un pendule formé d'un corps lourd et d'un fil flexible oscille lorsqu'on le tient à la main au-dessus de certains corps, quoique le bras soit immobile...*

« Le pendule était un anneau de fer suspendu à un fil de chanvre; il avait été disposé par une personne qui désirait vivement que je vérifiasse moi-même le phénomène qui se manifestait lorsqu'elle le mettait au-dessus de l'eau, d'un bloc de métal ou d'un être vivant. »

Chevreul répète les expériences, et ensuite cherche à se rendre compte des origines réelles du phénomène, soit à savoir si les oscillations, qui s'arrêtaient dès qu'on interposait entre l'anneau et l'objet provoquant les oscillations un plateau isolant (gâteau de résine), si ces effets constatés sur lui et d'autres personnes « étaient réellement étrangers à tout mouvement musculaire du bras ».

Il imagine donc un dispositif spécial, support en bois pouvant à volonté avancer de l'épaule à la main, et aux doigts, de façon à supprimer l'influence possible de la fatigue, d'un mouvement accidentel du bras, etc. Déjà, il constate qu'en plaçant le support près des doigts, les mouvements diminuent d'amplitude. Ce petit

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1833, article reproduit par les *Archives générales de médecine*, 1833, tome II, p. 130 à 137.

fait l'amène à analyser ses impressions et à découvrir qu'il garde un vague « souvenir » de sensations musculaires imprécises.

Il répétera les expériences en essayant d'éliminer le facteur personnel, comme on dirait de nos jours, soit en en faisant varier les conditions *à son insu.*

A un moment quelconque de la durée des oscillations, une personne interpose le plateau de résine (qui jusque-là a toujours provoqué l'arrêt des mouvements du pendule). Cette fois, où Chevreul a les yeux bandés, les oscillations continuent.

Dès lors, il assigne pour origine au phénomène « une disposition ou tendance au mouvement » déterminant un « mouvement musculaire » du bras « quoique insensible » ; il retrouve, dans les faits courants de notre vie, d'autres exemples de cette disposition au mouvement, provoquée soit par la vue d'un corps en mouvement, soit par l'idée d'un mouvement à exécuter, traduite ensuite par un mouvement musculaire « insensible qui s'accélère » peu à peu.

Cela ne suffit pas, toutefois, car Chevreul croit « devoir faire une remarque » résultant de diverses observations qu'il fit ultérieurement : « Une fois convaincu, dit-il, que rien d'extraordinaire n'existait dans les faits qui m'avaient causé tant de surprise, je me suis trouvé dans une disposition d'esprit si différente de celle où j'étais la première fois... que, longtemps après, et à diverses époques, j'ai essayé, mais en vain, de les reproduire. »

Il en induit que cette tendance au mouvement « n'a lieu qu'autant que nous sommes dans un certain état, qui est précisément ce que les magnétiseurs appellent *la foi* », c'est-à-dire « ... tant que nous croyons *possible* le mouvement du pendule ».

On ne saurait rien ajouter à l'interprétation magistrale de Chevreul, sinon que, dans le cas du sexographe, « on concevra sans peine comment des hommes de très bonne foi, et éclairés d'ailleurs, sont quelquefois portés à recourir à des idées tout à fait chimériques pour expliquer des phénomènes qui ne sortent pas réellement du monde physique que nous connaissons » (1). Leur excuse est, comme nous l'avons fait remarquer déjà (2), « qu'ils n'ont pas tous le génie d'un Chevreul, ou d'un Taine (3), qui, les premiers, ont

(1) Chevreul, *loc. cit.*
(2) Gaston Danville, *Magnétisme et spiritisme* (Mercure de France).
(3) Taine, *De l'Intelligence*, t. Ier, p. 16.

découvert, l'un, l'existence des mouvements *inconscients* chez toute personne *normale*, l'autre, le grossissement *anormal* de ce phénomène, allant jusqu'au dédoublement de la personnalité ».

GASTON DANVILLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

E. Rodocanachi : *Les monuments antiques de Rome encore existants.* Avec 16 grav. ; Hachette. 10 »

Histoire

I.-W. Bienstock : *Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie.* I : *1790-1894* ; Payot. 12 »

Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour.* Tome VII : *La guerre européenne, juin 1914-février 1915* ; Bossard. 12 »

Jacques Hillemacher : *Les Germains devant l'histoire.* Préface de M. Georges Hervé ; Alcan. 6 »

Louis Léger : *Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis les origines jusqu'en 1918* ; Hachette. 10 »

Hygiène

Dr A. Auvard : *Santé. Comment se bien porter* ; Maloine. 4 50

Littérature

France Ardel : *Petites notes sur de grandes heures* ; Les Tablettes, Saint Raphaël. » »

Albert Cahen : *Les aventures de Télémaque*, de Fénelon, nouvelle édition publiée avec une recension complète des manuscrits authentiques, une introduction et des notes ; Hachette (collection des « *Grands Ecrivains de la France* ») 2 vol. 40 »

Iléa Galliadis : *Le préféré* ; Maison franç. Art et Edition. » »

André Fage : *Anthologie des écrivains de la guerre* ; Delagrave. 6 »

Philéas Lebesgue : *Les chants féminins serbes.* Préface de M. Miodrag Ibrovac. Supplément musical par Miloié Miloievitch ; Sansot. 4 »

Léon Moussinac : *Le festin sacré* ; Maison franç. Art et Edition. 2 »

Robert Randau : *Des fantaisies sur l'éternel.* Préface par l'auteur des Roseaux de Midas ; le livre mensuel. 5 »

X : *L'horizon débridé* ; la Connaissance. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Georges Bonnamy : *La Saignée* ; Editions et Librairie. 3 »

Henry Bordeaux : *Les captifs délivrés* ; Nelson. 3 »

Jean-Marie Carré : *Histoire d'une division de couverture. Journal de campagne, août 1914-janvier 1915* ; Renaissance du Livre. 5 »

W. Lamszus : *L'abattoir humain.* Version française de Paul Dermée. Préface d'Henri Barbusse ; Editions et librairie. 2 50

Henri Lavedan : *Les grandes heures*, 5e série ; Perrin. 5 50

X. Torau-Bayle : *La Campagne des Dardanelles* ; Editions et librairie. 5 »

Philosophie

Emile Lasbax : *La hiérarchie dans l'univers chez Spinoza* ; Alcan. 7.50

Emile Lasbax : *Le problème du mal* ; Alcan. 10 »

René Millet : *Socrate et la pensée moderne* ; Plon. 7 »

Dr Eugène Osty : *Le Sens de la vie humaine* ; Renaissance du Livre. 5 »

Poésie

Auguste Bergot : *Paraboles* ; chez l'auteur, à Brest. 2 »
Antoine Chollier : *Soliloques d'un simple poilu* ; Rey, Grenoble. » »
L. Cubélier de Baynac : *Les dieux gardiens du jour* ; Picart. » »
Lucie Delarue-Mardrus : *A maman* ; Fasquelle. 6 »
Dr Alfred Dujardin : *Lille captive*, 1914-1918 ; Tallandier, Lille. 5 »
Henri Dutheil : *Les Roses-Sang*. Avec une lettre d'Adolphe Willette et des dessins de Joseph Quesnel gravés par Jean Thézeloup ; Au Pou qui grimpe, Coûtances. 10 »
Yvonne Herman : *La triste allégresse* ; Imp. Toussaint, Bruxelles. » »

Politique

Georges Scelle : *La morale des traités de paix* ; Imp. Cadet, Paris. 5 »
Nicolas Zvorikine : *La Revolution et le bolchévisme en Russie*. Préface de Georges Blondel ; Perrin. 6 »

Publications d'art

Roland Chavenon : *Opinions de peintre, 1916-1920* ; Imp. Cadet, Paris. 5 »
A. Clémenson : *Lucien Pénat peintre et graveur* ; Cahiers du centre. 3 50
Henri Guerlin : *L'art enseigné par les maîtres : la composition* ; Laurens. 7 50

Roman

Lucy Augé : *Le lien* ; Soc. anon., édition et librairie. 5 75
Jean Balde : *Les liens* ; Plon. 5 »
Maurice Barrès : *L'appel au soldat* ; Nelson. 3 »
M. C. du Cœurjoly ; *Le Camp de Branquarville* ; Editions et librairie. 5 »
Emile Dermenghem : *Melchisédech*, suivi de *Symiamire* ; La Connaissance. » »
Charles Géniaux : *Mes voisins de campagne* ; Flammarion. 5 75
Gus-Bofa : *Roll-Mops* ; Soc. litt. de France. » »
Albert Juhellé : *Morceau de roi* ; Fasquelle. 4 90
Aurèle Patorni : *Constantin Taran-toul ténor* ; Maison franç. Art et Edition. 5 »
Elissa Rhaïs : *Le Café chantant* ; Plon. 5 »
J.-H. Rosny aîné : *Le Félin géant* ; Plon. 5 »

Sciences

Dr Josefa Joteyko : *La fatigue*. Avec 13 fig. ; Flammarion. 75

Sociologie

L. Cahen et A. Mathiez : *Les lois françaises de 1815 à nos jours* ; Alcan. 5 »

Théâtre

Maurice Maeterlinck : *Le bourgmestre de Stilmonde*, pièce en 3 actes. Avec 30 bois dessinés et gravés par Picart Le Doux ; Edouard-Joseph. » »
Léon G. Meloyian : *Armenouch*, drame ; Edit. Atar, Genève. » »
Jean Pelletant : *La terre*, pièce en un acte, en vers ; Edit. Chantecler, Cognac. 2 »

Varia

E. de Clermont-Tonnerre : *Almanach des bonnes choses de France*. Ornements dessinés par Marchand ; Crès. 7 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Avis. — Au sujet de l'offensive du 16 avril 1917. — Les souvenirs de Maxime Du Camp et la correspondance de Flaubert. — L'auteur du *Petit Glossaire*. — La concession Laurent Tailhade. — Les « Compagnons de l'Intelligence ». — Prix littéraires. — Nicolas II est-il vivant ? — Généalogie d'An-

nu~z'eune. — A propos d'un texte de Tacite. — Montaigne inventeur des tanks. — Le *Spartacus* de Vela. — Une enquête « littéraire ». — La Maison de Pline-le-Jeune. — Erratum. — Colombini.

Avis. — Bien que les auteurs qui nous adressent des manuscrits aient toujours été prévenus, par un avertissement figurant régulièrement sur notre couverture, que s'ils ne sont pas informés « dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages, ils peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an », nous avions cependant pour habitude, dans la pratique, de renvoyer à nos frais la plupart des manuscrits non acceptés, en les accompagnant le plus souvent d'une lettre.

En raison de la modification des tarifs postaux il ne pourra plus en être de même, et nous nous conformerons strictement, à l'avenir, en ce qui concerne le renvoi des manuscrits, aux dispositions portées page 4 de notre couverture.

Nous ne ferons d'exception que pour les manuscrits d'une urgente actualité, qui, s'ils ne sont pas acceptés, seront retournés à leurs auteurs dans les quelques jours qui suivront leur réception.

Nous prévenons en outre nos lecteurs que désormais toutes les demandes de renseignements qui nous seront adressées devront être accompagnées de l'affranchissement de la réponse.

I

Au sujet de l'offensive du 16 avril 1917.

Cher monsieur Vallette,

Si judicieuses que soient les observations présentées par M. le lieutenant H. D. d'A., dans le *Mercure* du 1er avril, au sujet de la capture par les Allemands du plan d'attaque de la Ve armée, dans la journée du . avril 1917, votre correspondant se serait certainement abstenu de les formuler, s'il avait pris connaissance de la lettre ci-dessous du Commandant en chef le général Nivelle, lettre qui a été rendue publique :

G. Q. G. 11 avril 1917, n° 8277.

Malgré les prescriptions formelles, interdisant d'emporter des documents secrets en première ligne, un chef de bataillon a remis à ses commandants d'unités de première ligne un plan d'engagement comprenant : *la mission du corps d'armée et des corps d'armée voisins*, c'est-à-dire *de presque toute l'armée, la manœuvre à exécuter par sa division et les divisions voisines*, etc...

Signé : NIVELLE.

Ainsi le Commandant en chef a reconnu, lui-même, officiellement, l'importance du document tombé entre les mains des Allemands. Il ne peut donc plus être question de « l'invraisemblance qu'il y a dans la lettre » reçue et publiée par Jean Norel, ainsi que l'écrit le lieutenant

H. D. d'A. L'officier qui m'écrivait la lettre parue dans le *Mercure* du 1er février était bien informé et son récit est malheureusement conforme à la réalité.

Veuillez agréer, etc. JEAN NOREL.

§

Les souvenirs de Maxime Du Camp et la Correspondance de Flaubert. — Des lettres de Flaubert se trouvent-elles dans les souvenirs inédits de Maxime Du Camp ? Telle est la question que pose M. Albert Thibaudet dans ses intéressantes réflexions sur la littérature (*Nouvelle Revue française* de mars dernier).

Il est malheureusement peu probable que l'on puisse être renseigné de sitôt à ce sujet. En effet, ces souvenirs de Maxime Du Camp ont été confiés par leur auteur à la Bibliothèque Nationale avec tant de clauses restrictives qu'il est presque impossible au conservateur le plus libéral de les communiquer jamais.

Lorsqu'ils furent déposés, en 1892, ils reçurent le numéro d'inscription 6245 ; ils étaient composés de 137 feuillets in-4o accompagnés de la note suivante signée : Maxime Du Camp, de l'Académie française et datée du 8 mai 1889 :

Je confie au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale le manuscrit intitulé : *Les mœurs de mon temps*. Je désire qu'il ne soit communiqué qu'avec une extreme réserve ; j'ajoute que ma volonté expresse est qu'il ne soit jamais publié dans le courant du vingtième siècle, et que je préfère qu'il ne soit jamais mis au jour et livré au public. Je me recommande au bon vouloir et à la discrétion de MM. les Conservateurs de la Bibliothèque Nationale.

MM. les Conservateurs interprètent jusqu'ici ces volontés dans leur sens le plus restrictif : ils ne communiquent pas le manuscrit.

Reste à savoir, ainsi que l'observait le *Mercure* du 16 janvier 1910, reste à savoir, à propos de Maxime Du Camp, comme de Musset, comme des autres (notamment Goncourt), si un dépôt public a le droit de recevoir un manuscrit sous tant de réserves...

Mais ceci motiverait des développements qui n'en finiraient pas...

Retenons seulement que, par la volonté posthume de Maxime Du Camp — ce faux ami de Flaubert, — d'importantes lettres de celui-ci sont, suivant l'amusante expression de M. Thibaudet, « goncourtisées ».

§

L'auteur du « Petit Glossaire ».

Paray-le-Monial, 20 mars 1920.

Mon cher Vallette,

Touchant la question de savoir si l'auteur du *Petit Glossaire* portant le nom de Jacques Plowert est Paul Adam voici ce que je peux dire.

C'est feu Vanier, l'éditeur, qui me dit, en 1889, que Plowert était un pseudonyme de Paul Adam. De cela, je suis sûr. Maintenant, je crois me rappeler, mais d'une façon assez vague, qu'Adam lui-même me confirma la chose la même année.

Bien cordialement vôtre. ADOLPHE RETTÉ.

Foix, 22 mars 1920.

Monsieur le Directeur,

L'auteur de l'écho publié dans le *Mercure* du 15 mars, p. 858, sous le titre : *Une œuvre inconnue de Paul Adam*, s'inquiète à tort. Les biographes futurs n'auront garde d'oublier le *Petit Glossaire pour servir*, etc... Si on ne l'a pas mentionné dans les études récentes concernant Paul Adam, c'est que, de toute évidence, il était impossible de citer les titres de 50 à 60 volumes, dont quelques-uns n'ont plus qu'une valeur de curiosité. Mais que M. Noël Sabord se reporte à la Biographie de Paul Adam, publiée en 1903 par Marcel Batilliat, dans la Collection des Célébrités contemporaines, librairie Sansot, il y trouvera en bonne place le dit *Glossaire*, à sa date de publication (1888, Vanier bibliopole). Et peut-être y fera-t-il encore d'autres trouvailles bibliographiques curieuses. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit donc pas d'une œuvre inconnue, et le pseudonyme de *Jacques Plowert* (non plus que celui de *Jean d'Arras*) ne risque pas d'échapper à la sagacité des critiques de l'avenir.

Veuillez agréer, etc. J. BUJAULT.

§

La concession Laurent Tailhade. — Saisie de la proposition de M. Léon Riotor tendant à l'attribution d'une concession perpétuelle dans un cimetière parisien pour la sépulture de M. Laurent Tailhade, la 2e commission du Conseil Municipal, par l'organe de M. Camille Reault, a proposé « d'accorder une concession de deux mètres superficiels dans le cimetière du Sud et d'ouvrir un crédit de 400 francs pour verser à l'Administration de l'Assistance publique la part qui lui revient dans la valeur de cette concession ». La proposition a été adoptée.

§

Les « Compagnons de l'Intelligence ». — L'appel de M. Henri Jouard, publié dans le *Mercure* du 1er novembre 1919 (*Pour une constitution de l'Intelligence*) a été entendu.

Aujourd'hui, les « Compagnons de l'Intelligence » existent et comptent, dans leur comité de direction et d'études, des ingénieurs, des écrivains, des journalistes, des professeurs, des médecins. Toutes les tendances sont représentées, si l'on en juge sur la diversité des noms : Pierre Mille, Sageret, Lichtenberger, José Germain, Tharaud, Archer,

Ferdinant Brunot, Vincent d'Indy, Arnyvelde, Gillouin, de Tarde, professeur Tuffier.

L'Association nouvelle groupe non pas des associations ni des syndicats, mais des individualités de toutes les professions intellectuelles. Elle a d'ailleurs adhéré à la C. T. I.

Elle se propose :

1° de défendre les conditions et les moyens de la pensée désintéressée dans la Société moderne, et de faire connaître dans tous les milieux son utilité sociale et son rôle supérieur ;

2° d'aider les membres des professions intellectuelles diverses, Ecrivains, Artistes, Savants, Professeurs, Juristes, Médecins, Fonctionnaires, Techniciens de l'Industrie, de l'Agriculture, des Finances, à se connaître individuellement; d'organiser des centres de réunion et d'études, où les représentants du travail intellectuel puissent se mêler et prendre conscience de leurs affinités et de leurs intérêts communs ; enfin, de réaliser ainsi, d'accord avec le syndicalisme professionnel, une œuvre de haute coordination intellectuelle et sociale ;

3° de favoriser la création de toute œuvres ou institutions qui pourraient aider et soutenir l'intelligence créatrice dans l'ordre scientifique, artistique, littéraire ;

4° d'amener les travailleurs intellectuels, non encore associés, à se grouper corporativement, et leurs associations à adhérer à la C. T. I.

Les adhésions sont reçues 5, rue Las-Cases, à Paris.

§

Prix littéraires. — Le jury de « L'Aide aux femmes de professions libérales » s'est réuni pour décerner le prix à attribuer à une œuvre inédite d'une femme n'ayant encore rien publié.

La majorité des voix a désigné un roman de Mlle Marcelle Viouja : *Cécile Rambaud*.

§

Nicolas II est-il vivant ? — Cette rubrique inaugurée ici même, voilà plus d'un an (*Mercure* du 1er avril 1919) prend aujourd'hui une importance nouvelle à cause de la communication faite par le commandant Ballifraud, ancien représentant de la mission militaire française d'Ekaterinenbourg, à M. Lasies, le 24 mars dernier.

M. Lasies, qui fut, récemment, chargé de mission en Russie, a, de son côté, apporté au *Matin* (numéros des 3 et 8 avril 1920) de nombreux témoignages qui laisseraient croire que la famille impériale n'a pas été assassinée.

Trois faits nouveaux au moins se dégagent de son exposé ; ce sont :

1° les déclarations du général d'état-major Bogoskovski qui se trouvait à Ekaterinenbourg, exerçant des fonctions officielles au moment

où se serait accompli le drame et qui dit : « Je suis convaincu que Sa Majesté le tsar Nicolas est en vie, ainsi que toute la famille » ;

2° les graves erreurs de topographie du récit officiel, erreurs relevées par M. Lasies lui-même, sur place, dans les locaux de la maison Ipatieff où aurait eu lieu le drame ;

3° l'erreur commise, de bonne foi, par M. Stephen Pichon, ancien ministre des Affaires Etrangères, qui, dans son récit à la Chambre du 29 décembre 1918, s'appuyait sur le témoignage oculaire du prince Lwoff alors qu'il est maintenant démontré que le prince Lwoff n'était pas emprisonné à la maison Ipatieff.

D'autre part, nous avons fait, nous aussi, une constatation en lisant la liste des douze personnes qui, d'après le rapport cité par M. Lasies, auraient été tuées, en même temps que le tsar, à Ekaterinenbourg : la grande-duchesse Olga, sœur du tsar, figure sur cette liste.

Or (nous nous en tenons aux paroles de M. Pichon), *tous* les membres de la famille impériale furent tués dans la nuit du 17 juillet 1918 ; *tous* furent « lardés à coups de baïonnette, achevés à coups de revolver ». Le ministre précisait même en ces termes : ... « *l'empereur, l'impératrice, les grandes-duchesses, le tsarevitch, la dame d'honneur, la lectrice de l'impératrice et toutes les personnes qui touchaient à la famille impériale, si bien que dans cette pièce c'était, m'a dit le prince Lwoff, une véritable mare de sang !* »

Mais voici qu'aujourd'hui la grande-duchesse Olga aurait été retrouvée, si l'on en croit les dépêches d'agences adressées le 21 mars dernier, de Londres, et ainsi conçues :

On annonce que le personnel de la Croix-Rouge américaine a découvert, près de Novorossik, sur la mer Noire, la grande-duchesse Olga, sœur de l'ancien tsar, et quelques autres personnes, qui sont actuellement hébergées dans un wagon.

S'il est établi que la grande-duchesse Olga a vraiment échappé au massacre, tout le récit officiel n'apparaît-il pas, du même coup, sujet à caution ?

Pourtant, dans ce cas, comment expliquer que la grande-duchesse Olga n'ait pas cru devoir éclaircir ce que les journalistes amateurs de ces péripéties dramatiques appellent déjà : le mystère de la maison Ipatieff ?

Il convient, pour l'instant, de poser simplement la question et de renvoyer « la suite au prochain numéro ».

§

Généalogie d'Annunzienne.

Naples, 12 mars.

Monsieur le Directeur.

J'avais hésité l'autre jour à encombrer les colonnes du *Mercure* avec

de la prose administrative ; mais puisqu'ils peuvent intéresser les lecteurs de la revue, je vous envoie la traduction de trois actes d'Etat civil : acte de naissance du père de Gabriele d'Annunzio, acte de son adoption par Don Antonio D'Annunzio, acte de naissance de Gabriele D'Annunzio. Ils ne sont d'ailleurs pas inédits ; ils ont été publiés un peu partout ces temps derniers, notamment dans *l'Epoca* du 29 décembre 1919. Je transcris rigoureusement en respectant le formulaire des originaux. On remarquera quelque négligence dans la rédaction du troisième.

Déclinant toute compétence, je me garde bien d'entrer dans leur discussion juridique. Je dirai toutefois que les juristes napolitains que j'ai consultés pour l'établissement de ma traduction m'ont donné comme tout à fait régulier, d'après la loi italienne, que Francesco Paolo Rapagnetta eût pris le nom de son père adoptif.

La question est d'ailleurs tout à fait en marge des Lettres. M. Hérelle dit bien, sans doute, que c'est encore rendre hommage aux hommes illustres que de s'intéresser à leur grand-père et à leur grand'mère ; mais il vaut mieux, comme il a fait, s'attacher brillamment à leur œuvre.

ACTE DE NAISSANCE DU PÈRE DE GABRIELE D'ANNUNZIO.

COMMUNE DE PESCARA.

L'an 1838 le 20 du mois d'octobre à 21 heure d'Italie, par devant Nous Pietro D'Annunzio Maire et officier de l'Etat civil de la commune de Pescara district de Chieti Province de l'Abruzze Citérieur, a comparu Camillo Rapagnetta âgé de 44 ans, de profession cordonnier, domicilié en cette commune lequel nous a présenté un enfant mâle selon que nous avons oculairement constaté, et a déclaré que ledit enfant est né de Rita Lolli âgée de 35 ans domiciliée en cette susdite commune, son épouse légitime, et de lui-même déclarant âgé comme ci-dessus de profession comme ci-dessus, domicilié comme ci-dessus, le 20 du mois d'octobre de la courante année à neuf heures d'Italie, dans la maison où il habite.

N° d'ordre 78

L'an 1838 le 21 du mois d'octobre le curé de l'Eglise gouvernementale (1) de S. Cetteo nous a rendu le 21 du mois d'octobre de la courante année la notification que nous lui avons remise le 20 du mois d'octobre de la susdite année de l'acte de naissance transcrit ci-contre, en bas de laquelle il a indiqué que le Sacrement du baptême a été administré à l'enfant Francesco Paolo Rapagnetta le jour du 20 octobre.

A la connaissance d'une telle notification, après l'avoir numérotée, nous avons disposé qu'elle fût conservée dans le volume des documents au folio n° 78.

Nous avons en outre accusé au Curé réception de la susdite, et avons formé le présent acte qui a été inscrit sur les deux registres en marge de l'acte de naissance correspondant, et ensuite nous l'avons signé.

Signé : d'Annunzio, Maire ; De Giorgi, Secrétaire.

(1) Je traduis ainsi l'adjectif *regio* qu'il ne faut pas confondre avec *reale*.

Le même nous a en outre déclaré qu'il donnait à l'enfant le nom de Francesco Paolo.

Le présent acte, que nous avons formé en l'occurrence, a été inscrit sur les deux registres, lu au déclarant et aux témoins, et ensuite dans le jour, mois et année comme ci-dessus a été signé par nous, par le déclarant, par les témoins.

(Suivent les signatures)

ACTE D'ADOPTION DE

FRANCESCO PAOLO RAPAGNETTA PAR ANTONIO D'ANNUNZIO

L'an mil huit cent cinquante et un, le quatre décembre à Pescara, à dix-sept heures, par devant nous Cetteo Troiano, Maire et officier de l'Etat civil de la commune de Pescara, district de Chieti, province de l'Abruzze citérieur, a comparu monsieur Don Antonio D'Annunzio de feu Don Francesco de cette même commune, et il nous a présenté la copie de la décision prononcée le cinq septembre de la courante année mil huit cent cinquante et un par la grande cour civile des Abruzzes siégeant à Aquila confirmant la délibération faite par le tribunal civil de Chieti le premier août dernier, contenant l'homologation de l'acte dressé devant M. le juge royal de l'arrondissement de Fracavilla le deux juin de cette année-ci, par lequel les époux Don Antonio d'Annunzio de feu Don Francesco et Donna Anna Lolli, propriétaires domiciliés à Pescara, ont adopté et adoptent pour fils leur neveu Don Francesco Paolo Rapagnetta issu par le fait d'un mariage légitime des époux Don Camillo Rapagnetta et Donna Rita Lolli.

Nous avons pris en considération une telle décision et n'étant pas écoulé un terme de trois mois depuis le jour où la susdite a été émanée, déclarons au nom de la loi que les ci-dessus mentionnés Don Antonio D'Annunzio et Donna Lolli ont adopté et adoptent pour fils leur propre neveu ci-indiqué Francesco Paolo Rapagnetta.

Dont nous avons formé le présent acte en la présence des témoins Don Antonio Brunetti, âgé de cinquante et un an, propriétaire, et de Monsieur Clito Simoncini, âgé de trente-deux ans, maître tailleur, domicilié à Pescara, acte qui a été inscrit sur les deux registres, lu aux susdits, et ensuite au jour, mois et année comme ci-dessus, a été signé par nous, par les comparus et par les témoins.

Signé : Antonio D'Annunzio ; Antonio Brunetti, témoin ; Clito Simoncini, dem.

Signé : le Maire, Troiano.

ACTE DE NAISSANCE DE GABRIELE D'ANNUNZIO.

L'an mil huit cent soixante-trois le treize mars à huit heures, par devant nous Silla De Marinis, maire et officier de l'Etat civil de Pescara, Province de l'Abruzze Citra, a comparu Don Camillo Rapagnetta fils de feu Carlo Vincenzo âgé de soixante-huit ans, de profession propriétaire domicilié à Pescara lequel nous a présenté un enfant mâle selon que nous l'avons oculairement constaté, et a déclaré que le dit est né de Donna Luisa De Beneditis, âgée de 5 ans, domiciliée à Pescara et de Don Francesco Paolo D'Annunzio âgé de 25 ans de profession propriétaire domicilié à Pescara le douze du présent mois, à huit heures dans la maison habitée par l'accouchée.

Le même en outre a déclaré donner à l'enfant le nom de Gabriele.

La présentation et déclaration susdite a été faite en la présence de Don Vincenzo Solari, âgé de 37 ans de condition bourgeoise sujet du royaume, domicilié à Pescara, et de Emidio Isidoro âgé de vingt-cinq ans de profession commerçant, sujet du royaume domicilié à Pescara, témoins intervenus au présent acte et produits par le dit monsieur Don Camillo Rapagnetta.

Le présent acte a été lu au déclarant et aux témoins, et ensuite a été signé par nous déclarant et par les témoins.

Le curé de S. Cetteo nous a rendu le quatorze mars de la courante année, la notification que nous lui avons remise le treize mars de la dite année, au bas de laquelle il a indiqué que le Sacrement du Baptême a été administré à Gabriele D'Annunzio le treize mars de laquelle il a été accusé la réception.

L'officier de l'Etat-Civil.

Signé : De Marinis, maire.

Je vous prie d'agréer, etc. P. G.

§

A propos d'un texte de Tacite.

Mon cher ami,

Est-il trop tard pour ajouter quelques mots aux réflexions si sagaces de vos collaborateurs sur cette inquiétante question : le texte de Tacite (*Annales*, XV, 34) concernant les supplices infligés aux chrétiens par Néron après l'incendie de Rome est-il authentique ? (en notant bien qu'il s'agit uniquement de cet épisode, et non de la persécution dont parle Suétone, *Néron*, 16).

L'absence de toute procédure et surtout l'invraisemblance de tels supplices à Rome (les chrétiens brûlés, en guise de torches vivantes, dans les jardins de l'empereur) suffisent pour mettre en méfiance, mais ne sont pas des preuves. L'étude critique du texte (qui exigerait tout un chapitre) donne de fortes présomptions d'interpolation, sans pourtant être décisive ; je ne connaissais pas l'hypothèse de M. Hartmann, que M. Rébelliau a analysée dans le *Mercure* du 15 février ; elle est fort spécieuse, mais, en datant l'interpolation des années 112 à 117, elle contredit ce que je crois être précisément le grand argument contre l'authenticité, l'argument historique. C'est celui, autant qu'il m'en souvient, que j'ai signalé autrefois à Edmond Barthélemy et qui ne pouvait manquer de frapper un esprit aussi profondément doué du sens de l'histoire.

On se rappelle le tragique et magnifique récit des *Annales* ; les chrétiens accusés d'avoir allumé l'incendie ; les arrestations en masse ; les condamnations sans preuves ; enfin, l'affreux supplice, inouï dans cette Rome, dure certainement, mais qui ne connaissait point ces raffinements de cruauté orientale, à ce point que ceux mêmes des Romains qui croyaient à la culpabilité des chrétiens auraient protesté contre l'atrocité de la répression.

Les personnes qui ne sont pas au courant de ces questions seront étonnées d'apprendre ceci, d'abord :

Tacite est le seul écrivain du temps à en parler (au moins à notre connaissance) ; le texte de Suétone ne concerne nullement cet événement ; Josèphe est muet là-dessus comme Suétone ; Dion également.

Ce silence des écrivains contemporains est déjà bien étonnant ; mais voici qui l'est davantage :

Que l'on réfléchisse à ce qu'aurait dû être, dans le christianisme, le souvenir d'un tel événement ! Y a-t-il dans tout le martyrologe chrétien une page plus importante ? Nous-mêmes, quand nous pensons aux persécutions, les martyrs des jardins de Néron ne sont-ils pas les premières images qui nous viennent à l'esprit ?

Eh bien, il n'y a pas dans les documents chrétiens des trois premiers siècles un seul mot à ce sujet !

Les *Annales* paraissent au commencement du premier siècle (116-117). Le premier texte chrétien qui mentionne l'événement est du quatrième siècle ; je n'ai pas mes notes sous la main ; si je ne me trompe, c'est Sulpice Sévère. Cet événement formidable dans l'histoire du christianisme, les écrivains chrétiens des trois premiers siècles l'ignorent (au moins dans ce que nous en possédons) ; les pères apologistes l'ignorent ; Tertullien lui-même l'ignore, dont nous possédons une œuvre si considérable ! Les auteurs des actes de martyrs, qui sont toujours si soucieux d'accrocher leurs récits à des faits historiques, n'ont pas une référence à celui-là !

Les historiens actuels les plus orthodoxes ne peuvent éviter de confesser que ce silence est « étrange ».

L'examen critique du texte, disais-je, n'est pas décisif en soi : mais du moment qu'il autorise l'hypothèse d'une interpolation, je demande, sans entrer dans la discussion et pour parler le langage du simple bon sens, s'il est admissible que les faits racontés par les *Annales* n'aient pas, pendant les deux cents années qui ont suivi l'événement, éveillé dans le christianisme un écho qui soit venu jusqu'à nous dans la masse d'écrits que nous possédons de cette époque.

ÉDOUARD DUJARDIN.

§

Montaigne inventeur des tanks.

Cannes, 9 mars 1920.

Monsieur,

J'ai lu dans le n° du *Mercure* du 1er mars votre article si intéressant sur « Voltaire inventeur des Tanks ».

A ce propos je me permets de vous faire remarquer que bien avant Voltaire, un autre écrivain français a préconisé l'emploi des chars de guerre. Cet auteur, c'est Montaigne dans son livre III, chapitre VI, des

Coches. Ci-joint le texte, les passages entre parenthèses reproduisent les notes explicatives.

Comme vous le voyez, les éléments essentiels des tanks sont mentionnés : La *pavesade* est le précurseur de la défense cuirassée et les *nombreuses larquebuses* annoncent la mitrailleuse.

Si j'en avais la mémoire suffisament informée, je ne plaindrais mon temps à dire icy l'infinie variété que les histoires nous présentent de l'usage des coches au service de la guerre ; divers, selon les nations, selon les siècles ; de grand effect, ce me semble, et necessité : si que c'est merveille que nous en ayons perdu toute cognoissance. J'en diray seulement cecy, que tout freschement, du temps de nos pères, les Hongres les meirent très utilement en bosongne contre les Turcs : en chacun y ayant un voudelier (soldat armé d'une voudelle ou voudache, espèce de bouclier) et un *mousquetaire* et nombre de *larquebuses* rengées, prestes et chargées, le tout couvert d'une *pavesade* (ou pavoisade, comme l'écrit Nicot : Pavoisade d'une galère, dit-il, c'est le grand nombre de pavois (boucliers) qui sont es deux costez de la galère pour courir et défendre ceux qui rament) à la mode d'une galliote. Ils faisaient front, à leur battaille, de trois mille tels coches : et aprez que le canon avait joué, les faisaient tirer et avaller aux ennemis cette salve avant que de tater le reste, qui n'estait pas un legier advancement ; ou descochaient lesdits coches dans leurs escadrons, pour les rompre et y faire jour ; oultre le secours qu'ils en pouvaient prendre pour flanquer en lieux chatouilleux les troupes marchant à la campaigne, ou à couvrir un logis à la haste et le fortifier.

Il serait intéressant, pour les spécialistes, de rechercher pourquoi ces chars, qui, semble-t-il, produisaient de si bons effets, ont été abandonnés.

Croyez, etc... W. MOLTERHOFF DE HARVEN.

§

Le « Spartacus » de Vela. — A la suite de son article sur le *Spartacus* de Vela, paru dans le *Mercure* du 15 mars, M. Louis Courthion a reçu de M. Eugène Richard, ancien député de Genève au Conseil des Etats, la lettre suivante :

Genève, 29-3-20.

Cher Monsieur,

J'ai lu avec un vif intérêt dans le *Mercure* votre article sur Vela.

Je me permets un léger amendement.

Vela n'a pas retiré sa maquette pour le monument Brunswick.

Son architecte, M. Franel, l'avait refusée, prétendant qu'elle ne s'harmonisait pas avec le projet général.

Là-dessus Vela intente un procès à la ville de Genève réclamant plusieurs centaines de mille francs à titre de dommages-intérêts.

Un tribunal arbitral fut constitué, composé de M. Paul Cérésole, ancien président de la Confédération, L. de Stoppani, conseiller national, Eugène Richard, avocat à Genève.

Une indemnité de 50.000 francs. fut accordée au demandeur.

Bien à vous. EUGÈNE RICHARD.

§

Une enquête « littéraire ».

Monsieur le Directeur,

Ce n'est que tout dernièrement que j'ai eu connaissance de l'écho du *Mercure* sur l'enquête faite par *La Femme et l'Enfant* (organe de propagande pour la repopulation) au sujet des dix meilleurs romanciers.

Les enquêtes de ce genre, s'il fallait à tout prix leur découvrir un sens, ne sauraient tout au plus être qu'une indication sur le niveau intellectuel des lecteurs du journal qui se livre à ces sortes de consultations. Et il est bien certain que le jugement d'une élite et le jugement du populaire eussent été autres que celui des lecteurs de *La Femme et l'Enfant*.

Il y a lieu de s'étonner, en effet, que dans le concours organisé par ce journal, l'auteur de la *Comédie humaine* n'arrive que bon dernier sur les romanciers proclamés les meilleurs. Quant à Zola et à Maupassant, ils ont dû obtenir des voix, certes, mais insuffisamment pour être classés, et il serait curieux de savoir combien ils en ont eu, ainsi que Flaubert, Stendhal, etc...

Le journal en question ne s'en est d'ailleurs pas tenu aux romanciers, et ses lecteurs ont eu à se prononcer également sur les « dix poètes français morts ou vivants » et aussi sur leurs chansonniers préférés.

Voici pour les poètes :

Lamartine	8.106 voix.
Victor Hugo	8.105 —
Alfred de Musset	7.951 —
Edmond Rostand	7.803 —
Sully-Prudhomme	7.690 —
François Coppée	7.679 —
Alfred de Vigny	7.621 —
André Chénier	7.574 —
Racine	7.482 —
Corneille	6.525 —

On remarquera qu'il n'est fait mention, dans cette liste, ni de Baudelaire, ni de Verlaine.

Enfin, les dix meilleurs chansonniers (à noter qu'ils sont onze) eraient :

Botrel	6.351 voix.
Béranger	6.339 —
Pierre Dupont	6.172 —
Nadaud	6.128 —
Déroulède	6.127 —
Désaugiers	5.100 —
Maurice Bouchor	4.945 —
Delmet	4.730 —
Xavier Privas et Brazier (*ex æquo*)	4.602 —
Debraux	3.483 —

On peut toutefois s'étonner que le chansonnier de *Lisette* et du *Dieu des bonnes gens* ne soit pas sorti dans les dix meilleurs poètes !

Veuillez agréer, etc... JEAN D'IZA.

§

La Maison de Pline-le-Jeune. — L'administration de la maison royale d'Italie a décidé de louer ou de vendre la propriété boisée de Castel Porziano qui s'étend entre Ostie et Laurento le long de la mer. C'est là qu'autrefois se dressait la villa habitée par Pline-le-Jeune. Ces lieux charmants sont célèbres. Laurento, ville principale des premiers habitants du pays, est la cité la plus antique du Latium. Tout près de cet endroit aborda, selon la légende, Enée, au temps où le littoral était tout fleuri. Ces souvenirs classiques et virgiliens se confondent avec des histoires moins lointaines. Le château appartint à une famille florentine, puis aux ducs Grazioli et devint une baronnie. Il est surmonté d'une haute tour bâtie en 1300. La forêt mesure 84 kilomètres de circonférence. Des sangliers, des chèvres et des daims y vivent en liberté et le roi Humbert essaya d'y acclimater des antilopes...

Qui achètera ce domaine plein d'évocations ? On voudrait en Italie qu'il fût respecté et qu'on ne troublât pas les ombres gracieuses qui rôdent au bord de la mer et sous les feuillages des forêts.

§

Erratum. — Dans l'essai de M. André Rouveyre sur Moréas paru dans notre dernier numéro, p. 92, l. 6, au lieu de : *Son agonie lucide dura 45 jours,* lire : *dûra 15 jours.*

§

Colombini. — Monsieur, permettez-moi de vous signaler ce qui suit :

G. Pascoli, *Primi Poemetti*, Prefazione, p. XIV (Pascoli a fait la préface sous forme de lettre à sa sœur) :

... Maria, dolce sorella....

Andiamo, buona sorella, a fabbricarci il nostro pane quotidiano, o, a dir meglio, settimanale, che ci sembra cosi buono, nè solo perchè fatto a *crocette,* come è usanza della nostra Romagna (qua li chiamano *colombini,* come quelli di Pasqua)....

Votre bien dévoué et très obligé lecteur,

E. SAROLEA.

P. S. — Quel noble poète que ce Pascoli !

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.

LA GUIRLANDE

à la BELLE ÉDITION, 71, rue des Saints-Pères

LBUM MENSUEL D'ART et de LITTÉRATURE

LE NUMÉRO :	France	25 fr.
	Étranger	30 fr.
L'ABONNEMENT D'UN AN :	France	250 fr.
	Etranger	300 fr.

Tous les exemplaires tirés sur papier vergé d'Arches et numérotés de 1 à 800. Chaque page istrée de dessins tous coloriés au pochoir (de 4 à 16 tons) plus des hors-texte, exécutés au choir en 45 tons.

La collaboration de « LA GUIRLANDE » est assurée par :

Mesdames la Comtesse DE NOAILLES, la Baronne A. DE BRIMONT, MM. PAUL BOURGET, NÉ BOYLESVE, ALFRED CAPUS, HENRI DE RÉGNIER (de l'Académie Française), RIP, DE LA UCHARDIÈRE, CLEMENT VAUTEL et JEAN HERMANOVITS.

Les illustrations sont de MM. GEORGES BARBIER, BRUNELLESCHI, ABEL FAIVRE, GUY NOUX, TAQUOY, HÉMARD et VALLÉE. En outre, « La Guirlande » publie dans chaque :icule un conte nouveau de **M. Abel HERMANT.**

Les causeries théâtrales sont faites par M. ANDRE BRULÉ et la chronique mondaine par ANDRÉ DE FOUQUIÈRES.

Sommaire du fascicule n° 4

R *S'ABONNER*, remplir cette feuille et l'adresser au Directeur de "La Guirlande"

oindre en mandat ou en chèque le montant de l'abonnement.

e soussigné ....

rant à ....

....

e souscrire à un abonnement d'un an à **LA GUIRLANDE** *au prix de 250 fr.* la France) *300 fr.* (pour l'Etranger), *ci-joint un mandat ou chèque de* ....*au nom de M. le Directeur de* la Guirlande.

abonnements comportent une année entière d'octobre à septembre.

spondance et les chèques doivent être adressés à **M. le Directeur de « la Guirlande »** *à la "Belle n", 71, Rue des Saints-Pères, Paris.*

is d'argent doivent être faits par lettre recommandée.

Le 15 Avril, Un franc cinquant

LE CRAPOUILLOT

Revue parisienne bi-mensuelle publie un numéro spécial sur

LE SALON

avec des articles de **Jean-Louis Vaudoyer, Louis-Léon Martin, Jean Galti** **Boissière, Jean-Gabriel Lemoine, Waldemar Georges, Claude-Rog** **Marx** et des reproductions en simili des principaux tableaux de René MÉNAR AMAN-JEAN-LUCIEN SIMON, CHARLES COTTET, H. LEBASQUE, R. PENTECÔT ZING, DEMEURISSE, etc.

Sommaire du numéro du 1er Avril

LETTRES : Le Mouvement Dada, par A. VARAGNAC. — Littérature apachesq par J. GALTIER-BOISSIÈRE. — Jeu de massacre; le Livre illustré; les Roma par A. WARNOD, GASTON PICARD, J. LE TACONNOUX.

ARTS : La Vérité sur le Cubisme, par J.-G. LEMOINE. — Les Expositions, L.-L. MARTIN et WALDEMAR GEORGES. — La Critique d'Art.

THÉATRES : Les Premières, par G.-L. TAUTAIN. — Fantaisie, par He FALK.

MUSIQUE : Les Grands Concerts; Les Danses, par JEAN BERNIER.

CINÉMA : La Critique des Films ; Échos ; Les plus beaux « Prière d'insérer », et

Illustrations, de D. DE SEGONZAC, CH. MARTIN, J.-J. JADELOT, R. BONFI VALDO BARBEY, JEAN-LOUP FORAIN, J. OBERLÉ, etc.

Envoi de ces deux numéros en spécimen contre mandat de 3 francs

Le « CRAPOUILLOT » est la revue qu'il faut lire et d tout lettré doit posséder la collection pour se tenir courant des manifestations artistiques, littéraires et d matiques de Paris.

Le « CRAPOUILLOT » 5, place de la Sorbonne, Paris

Abonnement d'un an (24 nos à 1 fr. 50)...................	**25**
Collection 1re année (Avril 1919-Avril 1920)	**25**

Collection de Son Excellence feu le

PRINCE ALEXIS ORLOFF

TABLEAUX ANCIENS

des

ÉCOLES du MOYEN-AGE

Et de la RENAISSANCE

XIVe, XVe, XVIe SIÈCLES

PORTRAITS des XVIIe et XVIIIe SIÈCLES

et autres œuvres de

A. CANALETTO, F. GUARDI

G.-B. TIEPOLO, etc.

DESSINS PAR G.-B. TIEPOLO

Vente à Paris

GALERIE GEORGES PETIT

8, Rue de Sèze

Les Jeudi 29 et Vendredi 30 Avril 1920

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me LAIR-DUBREUIL, 6, Rue Favart | **Me G. ALBINET**, 83, Rue Taitbout

EXPERTS

Pour les Tableaux et Dessins : **M. Jules FÉRAL**, 7, Rue Saint-Georges

Pour les Dessins

M. Marius PAULME, 10, Rue Chauchat

M. Georges B. LASQUIN, 11, Rue Grange-Batelière

Chez lesquels se distribue le catalogue

EXPOSITIONS

Particulière : *Le Mardi 27 Avril 1920, de 2 heures à 6 heures*

Publique : *Le Mercredi 28 Avril 1920, de 2 heures à 6 heures*

Collection de feu M. Alphonse WILLEMS, de Bruxelles

TABLEAUX MODERNES

ar

BAKKER KORFF, BOULENGER, CLAUS, CONSTABLE, DAUBIGNY, DECAMPS, DIAZ FROMENTIN, HEYMANS, JACQUE, KHNOFF, LEYS, MADOU, MAUVE, MÉNARD, MEUNIER GUSTAVE MOREAU, TH. ROUSSEAU, STEVENS, TROYON, VOLLON WILLEMS, ZIEM

ŒUVRE IMPORTANTE DE COROT

Les Bergers d'Arcadie

Deux Tableaux, par P.-P. RUBENS

VENTE APRÈS DÉCÈS A PARIS

GALERIE GEORGES PETIT

8, RUE DE SÈZE, 8

Le Lundi 3 Mai 1920, à 2 heures

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart, 6 | **Me HENRI BAUDOIN**, 10, rue Grange-Batelière, 10

EXPERTS

Pour les Tableaux Modernes : **M. GEORGES PETIT**, 8, rue de Sèze, 8 | *Pour les Tableaux Anciens :* **M. JULES FÉRAL**, 7, rue Saint-Georges, 7

Chez lesquels se distribue le catalogue

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : *Le Samedi 1er Mai 1920, de 2 heures à 6 heures.*

PUBLIQUE : *Le Dimanche 2 Mai 1920, de 2 heures à 6 heures.*

Collection de M. A. BEURDELEY

(PREMIÈRE VENTE)

TABLEAUX MODERNES

PAR

COROT, COURBET, DESCAMPS, DELACROIX, DIAZ, DUPRÉ, FANTIN-LATOUR
ISABEY, JACQUE, JONGKING, LÉPINE, MILLET, RICARD
THEODORE ROUSSEAU, SISLEY, TROYON, ZIEM

TABLEAUX ANCIENS

ŒUVRES IMPORTANTES

DE

F. BOUCHER, A. BOUTS, A. CANALETTO, PH. DE CHAMPAIGNE
F. DESPORTES, J.-H. FRAGONARD, J. FYT, F. GUARDI, HEINSIUS, CL. HOIN
N. DE LARGILLIERE, B. LEPICIÉ, J.-B. LEPRINCE, P. MIGNARD
L. MOREAU, B.-E. MURILLO, J.-B. NATTIER, VAN DER NEER, RAEBURN
J. REYNOLDS, RIBERA, J.-F. SCHALL, SWEBACH, TARAVAL
TENIERS, G. TERBORCH, TINTORET, C. VAN LOO, PH. WOUWERMAN, ETC.

SCULPTURES

PAR CLODION, CARPEAUX, ETC...

TAPISSERIES ANCIENNES

VENTE APRÈS DÉCÈS, A PARIS

GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Les Jeudi 6 et Vendredi 7 Mai 1920, à deux heures

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart, 6 | **Me HENRI BEAUDOIN**, 10, rue Grange-Batelière, 10

EXPERTS

Pour les Tableaux modernes

M. GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze, 8 | **M. HECTOR BRAME**, 2, rue Laffitte, 2

Pour les Tableaux anciens

M. JULES FÉRAL, 7, rue St-Georges, 7

Pour les Sculptures et Tapisseries **MM. MANNHEIM**, 7, rue Saint-Georges, 7

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : *Le Mardi 4 Mai 1920, de deux heures à six heures.*
PUBLIQUE : *Le Mercredi 5 Mai 1920, de deux heures à six heures.*

TABLEAUX MODERNES

AQUARELLES, PASTELS, DESSINS

PAR

CLAYS, COROT, DECAMPS, DELACROIX, DIAZ, FORTUNY, FROMENTIN, HARPIGNIES, MEISSONIER
MILLET, MONET, GUSTAVE MOREAU, PILS, REGNAULT, ARY SCHEFFER, STEVENS, TROYON

SCULPTURES PAR GEMITO, RODIN

TABLEAUX ANCIENS

PAR J. VAN GOYEN, F. GUARDI

MAGNIFIQUE ET IMPORTANTE TENTURE

Composée de

SIX TAPISSERIES

Tissées d'or, d'argent et de soies de couleur

de FERRARE (Italie), XVIe siècles

TAPISSERIES DES XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

Provenant de la Collection de feu Madame A. C... d'A...

VENTE APRÈS DÉCÈS ET EN VERTU D'ORDONNANCE, A PARIS

GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Le Vendredi 14 Mai 1920, à deux heures et demie

COMMISSAIRE-PRISEUR : **Me F. LAIR-DUBREUIL**, 6, rue Favart

EXPERTS

Pour les Tableaux modernes et Sculptures
M. GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze, 8

Pour les Tableaux anciens
M. JULES FÉRAL, 7, rue St-Georges, 7

Pour les Tapisseries
M. HENRI LEMAN, 37, rue Laffitte, 37

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : *Le Mercredi 12 Mai 1920, de deux heures à six heures.*
PUBLIQUE : *Le Jeudi 13 Mai 1920, de deux heures à six heures.*

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en Franc

Société Anonyme — Capital : **500** Millions

Assemblée générale annuelle du 30 Mars 1920

Dans son Rapport aux actionnaires de la Société Générale dont l'Assemblée vient d'avoir lieu le Conseil, après quelques considérations sur la situation actuelle, signale le large concours qu cet Etablissement a donné à l'œuvre de la reconstitution nationale, aux grandes entreprises publi ques et aux affaires privées ; c'est ainsi que la Société Générale a apporté plus de 4 milliards d francs de souscriptions aux Bons de la Défense Nationale, qu'elle a pris une part de plus d 12,50 o/o du montant total de l'émission des obligations du Crédit National et que sa clientèle souscrit plus du quart des actions de la Banque Nationale Française du Commerce Extérieur.

Le Rapport énumère ensuite les nombreuses émissions de titres pour des affaires d'intérêt géné ral et régional auxquelles l'Etablissement a procédé pendant l'exercice, soit seul, soit en collabo ration avec d'autres Banques.

En vue de la reprise prochaine des relations internationales normales, de nouveaux accords on été passés avec d'importantes institutions bancaires des Etats-Unis. Sur la demande du Gouver nement Français, la Société Générale a également pris l'initiative d'un groupement de banques amies en vue de faciliter les relations commerciales entre la Tchéco-Slovaquie et la France.

La filiale de Suisse est dans une situation satisfaisante dont témoigne le dividende de 7 o/o qu'elle a pu distribuer. La filiale de Belgique a repris le cours de ses opérations et fonctionne normalement à Bruxelles et à Anvers. La progression très rapide des opérations de la Société Générale Alsacienne de Banque l'a amenée à une augmentation importante de son capital et fait très favorablement augurer du profit mutuel que les deux Etablissements tireront de leurs excel lentes relations. Dès la fin de la guerre, le programme d'extension du réseau d'Agences dans l'Afri que du Nord a été repris. Des guichets ont été ouverts en 1919 à Constantine, Bône et Mostaga nem. D'autre part, en mai 1919, l'Agence de Barcelone a été ouverte et ses résultats ont déjà plus que répondu aux espérances fondées sur sa création. Enfin une amélioration marquée a pu être constatée dans la marche des principales affaires auxquelles la Société Générale a participé au Brésil et en Argentine. La hausse des changes et la prospérité économique de ces pays, ainsi que certains arrangements avec les pouvoirs publics, assurent déjà à diverses Compagnies les moyens de reprendre leur service financier et permettent d'entrevoir pour l'ensemble de ces entreprises une solution favorable aux difficultés du passé.

Le Conseil témoigne sa satisfaction des résultats de l'exercice, qui se sont traduits par une aug mentation des bénéfices qui aurait été encore plus considérable si l'accroissement des dépenses de personnel n'en avait absorbé la plus grande partie. La Société Générale a élaboré et va mettre en application un système de retraite qui paraît devoir donner satisfaction aux désirs de son per sonnel.

La révision minutieuse des divers éléments du Bilan et les plus-values constatées sur certains chapitres, jointes aux provisions existantes ou nouvellement constituées, ont permis d'attribuer à l'ensemble des postes de l'actif une évaluation très prudente. Le Bilan présente une augmentation très importante, presque le double du total du Bilan de l'exercice précédent.

Sur le produit net de l'exercice, qui s'est élevé à 20.765.386 frs. 53, le Conseil propose de servir un dividende de 7 o/o au lieu de 6 o/o l'année précédente, soit 17 frs. 50 par action, sous déduc tion des impôts, cette répartition laissant encore un solde disponible de près de 3 millions, qui serait reporté à nouveau.

Un acompte de 6 frs. 25 ayant été mis en paiement le 2 janvier, le solde de 11 frs. 25 sera mis en paiement le 1er juillet, sous déduction des impôts.

Le Conseil rappelle les précieux services que M. André Homberg a rendus en qualité de Direc teur Général pendant des années particulièrement difficiles. Devant son désir légitime de prendre du repos, le Conseil l'a appelé à siéger dans son sein, en qualité de Vice-Président, et a nommé pour le remplacer M. Joseph Simon, ancien Inspecteur des Finances. MM. Pierre Déjardin-Ver kinder et J. C. Charpentier ont été également nommés Administrateurs.

Enfin le Conseil s'associe aux regrets qu'a laissés au Comité de Censure la perte de son doyen M. Lavallée.

L'Assemblée a fait un excellent accueil aux déclarations du Conseil et a voté à l'unanimité toutes les résolutions présentées.

[B]ANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

[As]semblée Générale des Actionnaires de la Banque de Paris et des Pays-Bas s'est tenue le [...]s, sous la présidence de M. Griolet, président.

[Les] résultats satisfaisants obtenus pendant la difficile période de transition entre l'état de guerre [et le ré]tablissement effectif de la paix permettent d'envisager à tous points de vue l'avenir avec [confia]nce.

[...]e l'activité de la Banque de Paris et des Pays-Bas a été dirigée vers l'œuvre de restauration [...]ile, but que l'on doit atteindre en utilisant, comme l'exige la situation, toutes les ressources [de la F]rance et de ses Colonies.

[La B]anque de Paris et des Pays-Bas sera aidée dans ce programme par le produit de sa der[nière au]gmentation de capital se montant, prime comprise, à frs. 75.000.000 entièrement fournis [par les] anciens actionnaires.

[Dans] cet ordre d'idées, nous citerons, parmi les opérations auxquelles la Banque a participé en [...]a formation de la Banque Nationale Française du Commerce Extérieur, dont M. Griolet a [été nom]mé Vice-Président, de la Société Commerciale, Industrielle et Financière pour la Russie, [...]ion de la Banque Française et Espagnole, la préparation d'une Banque Franco-Polonaise, [la tran]sformation de la Société en commandite Hachette et Cie en Société anonyme.

[La Ba]nque de Paris et des Pays-Bas a, d'autre part, coopéré à la constitution du Crédit Natio[nal — d]e la Caisse de Prêts urgents aux Agriculteurs des Régions dévastées — de la Caisse Fon[cière de] Crédit pour l'Amélioration du logement ouvrier — des Réassurances — du Bureau d'or[ganisati]on économique — de la Société d'Etudes du Haut-Rhône — de la Société d'Etudes de Mines [...] Mineure — de la Société pour l'Exploitation des Pétroles — des Brasseries au Maroc — [de la Co]mpagnie du Bebou.

[Elle a] pris part aux augmentations de capital de la Banque Française et Italienne pour l'Amé[rique du] Sud — de la Société Générale Alsacienne de Banque — de la Compagnie Générale de Té[légraphi]e sans fil — des Etablissements Blériot — de la Compagnie des Chargeurs Réunis — de [la Compa]gnie Française pour l'Exploitation des Procédés Thomson-Houston — de l'Electricité et [...]Nord — de la Société des Forges et Aciéries de la Longueville.

[En deho]rs des souscriptions et placements des titres de la Défense Nationale auxquels la Banque [...] de prendre une part active, elle a concouru aux émissions ci-après : Emprunt Municipal [d]e la Ville de Paris — Crédit National pour faciliter la réparation des dommages de [...] Chantiers Navals Français — Chemins de fer de l'Etat — Compagnie Française des [Chemins] de fer dans la Province de Santa-Fé — Société du Chemin de fer de Tanger à Fez — [de]s Ports Marocains de Mehedya-Kenitra et Rabat-Salé.

[La Ban]que a repris et intensifié l'action qu'elle avait entreprise au Maroc, fourni à un certain [nombre d]e Sociétés son concours financier et, d'une manière générale, fait tous ses efforts en vue [de particip]er au ravitaillement de la France en produits naturels ou matières premières.

[Le Bila]n, qui se totalise tant à l'Actif qu'au Passif par Frs 916.700.156,37, présente une aug[mentation] de Frs 235.326.702,84 sur celui de l'Exercice précédent. Cette augmentation porte, à [l'Actif, pr]incipalement sur les comptes : Espèces en Caisse et Fonds disponibles en France et à [l'Etranger,] Portefeuille-Effets sur France et Bons de la Défense Nationale, Reports, Portefeuille-[...] [Av]ances sur garanties, Comptes-courants débiteurs et Coupons à encaisser.

[Au Passi]f figure l'augmentation du capital et corrélativement l'accroissement de la Réserve ex[traordinair]e, ainsi que celui du compte « Comptes-courants créditeurs ».

[L'Exercice] se solde par un bénéfice de :

[...]040.803,81, contre 9.218.186,65 l'an dernier. Ce résultat a permis la distribution d'un [dividen]de 10 o/o (frs 50) contre celui de 8 o/o (frs 40) réparti l'an dernier.

[Le report] à nouveau s'élève à frs 12.862.035,56.

[Le nombr]e des Administrateurs a été complété à douze par la nomination de M. Jules Cambon, [Ambassade]ur de France, délégué plénipotentiaire de la République Française à la Conférence de [...]

[M. Horac]e Finaly, qui remplissait les fonctions de Directeur, a été nommé Directeur Général ; [...] été promu aux fonctions de Directeur et M. Oudot, précédemment Directeur de la Ban[que França]ise et Italienne pour l'Amérique du Sud, nommé Directeur.

[L'Assemb]lée Générale a ratifié ces nominations et réélu MM. G. Teyssier, Censeur sortant, [...]et le Comte de Lyrot, Commissaires des Comptes.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref délai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent de tous les numéros

FRANCE		ETRANGER	
Un an	48 fr.	Un an	55 fr.
Six mois	25 »	Six mois	29 »
Trois mois	13 »	Trois mois	15 »
Un numéro	2 50	Un numéro	2 85

Les abonnements sont reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Tous les numéros et tous les tomes antérieurs à 1920 se vendent 2 fr. 50 et 7 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 50 centimes, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne adresse.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.